This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

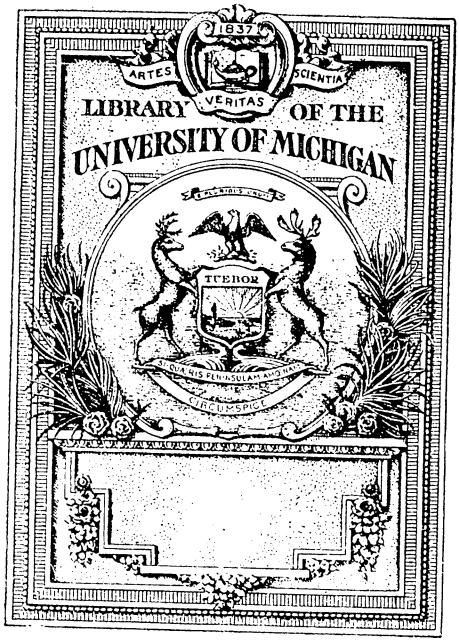
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381132


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

TYPOGRAPHIE DE Mme WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— DOUZIÈME ANNÉE —

TOME XXXV

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1880

Hosted by Google

Hosted by Google

LES ÉLECTIONS DU 8 JUIN

ET LE

PROGRAMME DU PARTI CATHOLIQUE

Notre histoire parlementaire présente ce singulier phénomène, que le parti libéral au pouvoir est toujours resté en deçà de son programme, tandis que le parti catholique est toujours allé au delà du sien.

La raison en est facile à trouver. Les libéraux, à l'état d'opposition, trouvent une nouvelle force dans l'affirmation de leurs principes; mais, dès leur arrivée au gouvernement, forcés de compter avec les hommes et les circonstances, ils n'accomplissent leur programme que d'une façon graduelle et incomplète, au point de décourager bientôt ceux d'entre eux qui ne comprennent pas le pouvoir sans l'action. Cette règle comporte peut-être une exception : les réformes de 1848. Mais, en cette circonstance, le parti libéral ne dépassa son programme de l'époque que sous le contre-coup de la révolution de Février, sans même se heurter à l'opposition des catholiques, tant la situation était dominée par les événements extérieurs.

Les catholiques, au contraire, ne peuvent conquérir la majorité qu'en se présentant sous les dehors de la modération, avec les grands mots d'apaisement et de conciliation sur les lèvres. Mais, à peine installés à la direction des affaires, on les voit bientôt, soit dans l'intérêt politique de leur

383903

Hosted by Google

parti, soit sous la pression du clergé qui a fait leur succès et qui réclame sa part de butin, se trahir par des mesures qui révèlent tardivement au pays les tendances et les périls de leur administration.

Qu'on examine les actes des ministères catholiques, depuis le premier cabinet homogène fourni par la droite. C'était le cabinet des six Malou, constitué le 31 mars 1846. Il se prétendait « formé en vue de maintenir la poli-« tique de modération qui a dirigé le gouvernement de-« puis 1830 », et cependant quinze mois ne s'étaient pas écoulés qu'il succombait devant le verdict du corps électoral, pour avoir trop bien justifié la sévère définition par laquelle un des siens, M. P. de Decker, l'avait baptisé « un anachronisme, sinon un défi ». — M. P. de Decker lui-même, lorsqu'il forma, le 30 mars 1855, le second cabinet catholique, se donna pour programme de « réaliser la trans-« action entre les opinions modérées », ce qui ne l'empêcha pas, deux ans plus tard, de proposer à la Chambre la fameuse loi des couvents, qui devait soulever l'opinion contre la majorité parlementaire. — Le troisième cabinet catholique, constitué le 2 juillet 1870, jour de la Visitation, débuta à son tour par la déclaration que « la mission du cabinet sera « d'unir et non de diviser; il veut être un gouvernement « national et non un gouvernement de parti ». On sait comment il réalisa sa promesse jusqu'à l'heure où le roi lui donna sa démission, devant une explosion spontanée de l'indignation publique. Enfin M. Malou, qui lui succéda comme chef du quatrième cabinet catholique, se posa également, au début, comme un champion de la prudence et de la modération. Son administration n'en fut pas moins signalée par cette recrudescence de l'ultramontanisme qui autorisa les libéraux à se dire les représentants de la défense nationale. On doit lui accorder ce mérite que, tout en favorisant sous main les visées de son parti, il sut résister officiellement à des extravagances révolutionnaires qui auraient provoqué un soulèvement immédiat du pays. Mais, bien qu'un de ses plus illustres défenseurs l'eût appelé

Hosted by Google

le dernier cabinet possible du parti catholique, tout fait croire que, si les élections du 11 juin 1878 ne nous avaient point délivré des machinations ultramontaines, il eût été contraint de passer sous les fourches Caudines de l'épiscopat.

On n'a pas oublié, en effet, la lettre collective qui lui avait été adressée, le 21 janvier précédent, par les évêques belges réunis à Malines et qui ressemble terriblement à une mise en demeure par des créanciers à bout de patience. N'y déclaraient-ils point qu'après avoir déjà protesté « chacun sépa- « rément, mais en vain, contre la violation des droits des « catholiques dans leurs diocèses respectifs », ils émettaient cette fois leurs protestations en commun « afin de leur donner « plus d'éclat » devant l'*abandon* où les laissait le ministère? Ne répliquaient-ils pas par cette amère raillerie à M. Malou esquivant leurs réclamations sous prétexte d'écarter les questions irritantes : « Les catholiques ont cependant seuls « ici le droit d'être irrités. » Enfin, ne soulevaient-ils pas un coin du voile sur les engagements bilatéraux dont le ministère, s'il fût resté au pouvoir, n'eût pu longtemps encore esquiver l'exécution, quand ils s'écriaient avec un ton d'indignation : « L'inaction du gouvernement, lorsqu'il s'agit de la défense de nos droits, tend à compromettre singulièrement l'avenir de la Belgique catholique... Il y a quelques années, on nous disait : L'heure n'est pas opportune, mais quand les élections auront affermi notre position, nous défendrons alors pleinement les libertés garanties aux catholiques par la Constitution. Et cependant, depuis lors, elles n'ont pas été défendues là où elles ont été attaquées, méprisées, comptées pour rien. *S'il devait en être une seconde fois de même après les élections de cette année*, notre devoir serait d'élever hautement la voix, afin de ne pas compromettre nous-mêmes notre avenir par l'insuffisance de nos protestations [1] ».

On comprend toute la portée d'un pareil avertissement et on voit de quel péril les élections de 1878 ont sauvé le

[1] Cette pièce n'a été publiée qu'un an plus tard par l'*Étudiant catholique* et reproduite par le *Courrier de Bruxelles*, qui insiste sur son importance.

Hosted by Google

pays. Toujours est-il que M. Malou est venu à résipiscence, éclairé peut-être par le châtiment électoral qu'il a plu à la Providence de lui infliger dans la journée du 11 juin. Désormais, ce n'est plus derrière un programme d'affaires qu'il engage la campagne. C'est le visage découvert, tout rayonnant des bénédictions épiscopales, la main dans la main avec les ultramontains du *Bien public* et du *Courrier de Bruxelles*, que l'honorable chef de la droite autrefois modérée mène à l'assaut du pouvoir toutes les fractions de son parti. Il ne s'agit plus, en effet, de rétablir purement et simplement la loi de 1842, qui, avec toutes ses complaisances pour le clergé, conservait cependant à l'État la direction de l'enseignement scientifique. Il ne s'agit plus même de réaliser la formule de l'*État hors de l'école*, que naguère les catholiques gouvernementaux laissaient pour compte aux ultramontains les plus dédaigneux de nos prescriptions constitutionnelles. D'un seul bond, la droite à dépassé ces témérités de la veille. Mettre l'État hors de l'école, c'est bien; mais le forcer à payer les écoles catholiques, voilà qui est mieux encore. Tel est cependant le drapeau que la droite, M. Malou en tête, a déployé, le 6 avril dernier, à la Chambre des représentants. L'incident vaut la peine qu'on s'y arrête.

I

On discutait le budget de l'instruction publique. Le débat se traînait péniblement à travers les redites et les minuties, lorsque, dans la séance du 7 février, M. Frère-Orban somma en quelque sorte l'opposition de découvrir ses batteries : « Messieurs, dit-il, on nous avait annoncé une discussion « politique. Elle devait être importante. Je pensais qu'elle « devait faire connaître, à la veille des prochaines élections, « les vues, le programme de l'opposition... Nous avons vai- « nement attendu les déclarations de l'opposition à ce sujet. « Nous voici, après trois longues semaines, arrivés au terme « d'une longue et stérile discussion, et nous en sommes encore

Hosted by Google

« à chercher dans tout ce qui a été dit quelles sont les vues, « quelles sont les intentions de l'opposition, en ce qui con- « cerne la politique générale du pays. »

Le chef de la droite n'hésita pas à relever le gant, du moins en ce qui concernait l'instruction primaire. Voici, du reste, les paroles mêmes de l'honorable M. Malou :

« Nous n'avons aucune raison d'user de réticences. On « vous l'a dit l'autre jour, c'est le sentiment de tous nos amis « et notre programme est dans ces mots : Abolition de la loi « du 1er juillet 1879. Nous balayerons votre loi, et, pour aller « au devant de votre interrogation, j'ajouterai que nous la « remplacerons, non par un système qui nous rendrait la « risée de l'Europe, mais par un emprunt à la législation « anglaise. »

Et quel devait être cet emprunt? M. Malou s'empresse de le dire :

« Ce que nous voulons et ce que nous réaliserons, quand « nous le pourrons, c'est subventionner toutes les écoles qui « concourent au bien social : les écoles publiques, les écoles « israélites, les écoles protestantes, les écoles confession- « nelles et autres, à la seule condition du respect de la « conscience. Et cela est juste, tandis que ce que vous faites « aujourd'hui ne l'est pas. »

Si, du reste, on pouvait encore conserver quelques doutes, ils se dissiperont après la lecture de ces paroles prononcées à la séance suivante par M. Woeste :

« Il y a en Angleterre deux grandes catégories d'écoles. Il y a d'abord les écoles qui sont fondées et administrées par les bureaux scolaires. Ce sont les écoles publiques. Mais il a été formellement stipulé par la loi qui a institué ces bureaux scolaires que ceux-ci ne pourraient être établis et qu'ils ne pourraient créer des écoles que là où il ne serait pas suffisamment pourvu aux besoins de l'instruction par l'enseignement libre. Ces écoles publiques forment donc des exceptions.

« Dans les écoles administrées par les bureaux scolaires, on ne peut donner, je le reconnais, l'instruction religieuse

Hosted by Google

spéciale à une communion ; on ne peut y donner qu'un enseignement religieux général ; mais, à côté de ces écoles, qui constituent des exceptions, il y a des écoles fondées et régies par les associations libres, par les particuliers, par les grandes communions religieuses, écoles qui sont subsidiées par le trésor public.

« Ces écoles peuvent être, et elles sont, en effet, confessionnelles. Seulement la loi a posé à l'octroi des subsides deux conditions: la première, c'est qu'il y ait une inspection ayant pour objet de vérifier l'emploi des subsides accordés par l'État; la seconde, c'est que tout père de famille ait le droit d'y demander la dispense de l'enseignement religieux pour ses enfants. Cette dernière disposition s'appelle la clause de conscience.

... « L'honorable M. Malou n'a pas dit que nous introduirions dans la législation belge tous les articles de la législation anglaise. Il faut, en pareille matière, prendre conseil des mœurs, du tempérament du pays. Mais, je le répète, quant aux principes dont il a parlé, à savoir: *pas de guerre à l'enseignement libre, octroi de subsides aux écoles confessionnelles libres,* quant à ces principes, qui sont en harmonie avec les intérêts du pays, avec les exigences des communes, ils figurent dès maintenant et ils resteront dans le programme de la droite parlementaire. »

Il y aurait beaucoup à dire sur l'honneur qu'on veut faire à nos voisins, les Anglais, en leur endossant un pareil système. Ainsi il serait facile de démontrer que la loi anglaise ne permettrait point de subsidier les écoles confessionnelles, comme celles dont le clergé vient de couvrir la Belgique. En effet, elle réserve le droit de recevoir des subsides aux écoles qui non seulement laissent un caractère facultatif à la fréquentation de l'enseignement religieux, mais encore qui font donner cet enseignement *avant* ou *après* les heures de classe. Or, les catholiques viendront-ils soutenir que cette double condition se rencontre dans leurs écoles *libres*, alors que les évêques dénonçaient déjà comme une violation de la loi de 1842 la tolérance des administrations communales qui,

Hosted by Google

sur la demande formelle des parents, dispensaient de l'enseignement religieux certains enfants nés dans le catholicisme ? Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'article 7 de la loi du 1er juillet 1879 pour voir que les seules écoles de Belgique comparables aux écoles *libres* de la législation anglaise sont nos écoles officielles. En effet, l'enseignement religieux n'y figure plus parmi les matières obligatoires du programme; mais d'après l'article 7 de la nouvelle loi, il doit être organisé comme cours facultatif, en dehors des heures de classe, et ce sont même les membres du clergé qui sont invités à le donner. Si donc les catholiques bornent leurs aspirations au système anglais, que ne se sont-ils contentés de notre législation actuelle ! Cette législation leur est même plus favorable que la loi anglaise, puisque celle-ci subsidie, à côté des établissements ainsi organisés, les écoles des bureaux scolaires où ne peut pénétrer, à un titre quelconque, l'enseignement d'une religion positive.

Mais, au fond, peu importe si le système de la droite est ou non conforme au système anglais. L'essentiel est de savoir quel système elle entend appliquer, le jour où elle retrouverait la majorité, et à cet égard nous sommes pleinement édifiés par la déclaration de M. Malou et les commentaires de M. Woeste, sans compter l'approbation que ce programme a immédiatement recueillie dans toute la presse catholique, depuis le *Bien public* jusqu'au *Journal de Bruxelles*. D'une part, on mettra fin à la concurrence dirigée contre l'enseignement libre en fermant les écoles publiques; d'autre part, on subsidiera les écoles privées partout où elles auront réuni un nombre suffisant d'élèves, — ce qui revient à supprimer la dotation actuelle des écoles primaires, — non pour en faire l'économie, — mais simplement pour la transférer aux écoles privées que la propagande cléricale a bien pu répandre à profusion sur toute la surface du pays, mais qu'elle se sent impuissante à soutenir longtemps sans l'argent des contribuables.

Mais il y a mieux encore. On sait comment les écoles dites libres tendent à passer entre des mains congréganistes. C'est,

Hosted by Google

du reste, la doctrine constante de l'Église romaine que le clergé séculier et régulier est de droit l'instituteur de la jeunesse: l'enseignement fait partie intégrante de son ministère; les laïques ne peuvent y intervenir qu'à son défaut et en vertu de sa délégation. Si un certain nombre d'écoles libres possèdent encore des instituteurs qui ne sont pas dans les ordres, c'est que les religieux des deux sexes n'étaient pas en quantité suffisante pour donner l'enseignement dans toutes les communes du pays. Mais, avec l'exode dont nous menace la dissolution des congrégations religieuses en France [1], tout porte à croire que cette lacune sera bientôt comblée, et alors on assisterait au beau spectacle des pouvoirs publics subsidiant dans chaque commune du pays non pas tant une école tenue par un couvent qu'un couvent greffé sur une école. — Quelle belle revanche de 1857, et comme cette interprétation de la *liberté* de l'enseignement par l'honorable rapporteur du projet sur la *liberté* de la charité montre une fois de plus que tous les chemins mènent à Rome dans la politique cléricale!

II

De l'enseignement primaire la réforme s'étendra évidemment à l'enseignement moyen. L'article 32 de la loi du 1er juin 1850 stipule que les communes peuvent « avec l'approbation du Roi, la députation permanente entendue, accorder pour un terme de dix ans au plus leur patronage à un établissement d'instruction moyenne en lui concédant des immeubles ou des subsides ». A vrai dire, l'article refuse ce droit aux communes où il existe un athénée royal ou un collège communal. Mais on a vu, sous le ministère de M. Malou, avec quelle désinvolture les communes catholiques se sont partout débarrassées de leurs collèges communaux,

[1] L'insistance même de certains orateurs de la droite pour savoir si on laisserait les religieux français acquérir des immeubles et fonder des établissements en Belgique est un indice qu'on y a songé à droite comme à gauche.

Hosted by Google

et, quant aux athénées, le gouvernement clérical que nous promet la droite sera forcé de les supprimer, en vertu de son nouveau principe en matière d'instruction publique, partout où ils se trouveraient en concurrence avec des établissements privés. Ajoutons qu'en vertu de l'article 32, les communes ne sont pas forcées de partager leurs subventions entre les divers établissements d'instruction et qu'elles peuvent choisir celui à qui elles donnent leur patronage — sous l'approbation du gouvernement, il est vrai, mais celle-ci ne leur ferait jamais défaut quand il s'agirait d'un collège tenu par des religieux. Il ne faudrait pas deux ans de ce régime pour livrer aux jésuites tout notre enseignement moyen, en dehors des grandes villes libérales, et cela sans même toucher à la loi organique du 1er juin 1850 que malheureusement les libéraux n'ont pas encore trouvé le temps de modifier.

L'instruction supérieure n'échappera pas davantage à cette christianisation de notre enseignement public. Sans doute, on n'ira pas immédiatement supprimer les universités de l'Etat, pour subsidier l'université catholique, d'autant plus qu'en vertu de son principe, le gouvernement, pour peu qu'il voulût garder les apparences, serait bien forcé de subsidier l'université de Bruxelles comme celle de Louvain. Mais on transformera les universités de Gand et de Liège en succursales de l'université catholique, soit qu'on profite de chaque vacature dans le corps professoral pour remplacer un homme de science par un homme d'église, soit qu'on revienne au système de 1856, où l'on enlevait à M. Brasseur le cours de droit naturel parce qu'il avait représenté la Réforme du XVIe siècle comme un mouvement d'émancipation des intelligences et où l'on infligeait un blâme à M. F. Laurent parce qu'il avait contesté la divinité du Christ dans ses belles *Études sur l'histoire de l'humanité*. C'était l'époque où M. Dechamps — un des hommes les plus modérés de la droite — disait à la Chambre : « Nous ne voulons pas que le professeur d'une université de l'Etat puisse professer le rationalisme et ruiner ainsi tous les cultes chrétiens par leur base commune ». Comme M. Frère-Orban lui faisait observer

Hosted by Google

que c'était exiger la conformité de l'enseignement universitaire avec la doctrine de l'Église : « Il peut être conforme, interrompit M. Dechamps, et jamais contraire. » Cependant les évêques voulaient davantage, et, ne pouvant arracher la destitution brutale des professeurs incriminés, ils se lancèrent dans une campagne de mandements que le ministère essaya d'étouffer en présentant, d'accord avec toutes les fractions du parti catholique, le malencontreux projet de loi sur la liberté de la charité. Nous croyons surabondant de démontrer que les desseins et les prétentions de l'épiscopat n'ont pas varié depuis cette époque.

Les réformes scolaires ne sont, du reste, qu'un chapitre du programme catholique. L'épiscopat s'est empressé de nous en donner la preuve dans sa fameuse lettre pastorale du 7 décembre 1878, où, tout en protestant contre la réforme de la loi de 1842, il déroule la liste de ses griefs et de ses revendications.

Ce qu'il lui faut d'abord, c'est, comme en 1857, la liberté de la charité, c'est-à-dire la mainmorte :

« La charité catholique fut la première en butte à leurs attaques. Fille du christianisme dont la doctrine et les exemples apprirent à l'humanité, devenue égoïste et barbare, que la misère et la faiblesse doivent être à ses yeux choses sacrées, la charité avait élevé sur tous les points du pays des asiles pour toutes les souffrances et toutes les infortunes. C'est contre ces bienfaiteurs de l'humanité, vous vous en souvenez, que les ennemis de la religion n'ont pas rougi de lancer leurs calomnies du haut de la tribune et d'ameuter les passions de la populace, afin de faire prévaloir un système de bienfaisance publique qui enlève à l'Église son droit, dix-huit fois séculaire, de recevoir les aumônes que voudraient lui confier ses enfants et de les appliquer au soulagement de la misère et de la faiblesse dans les asiles ouverts par des congrégations religieuses. »

Vient ensuite le rappel de la loi sur les bourses d'études, qui eut le tort d'enlever à l'université de Louvain le monopole abusif des fondations en matière d'enseignement supérieur.

Hosted by Google

« Non contents de l'avoir dépouillée du patrimoine de la charité, ils ont encore mis la main sur les ressources que la piété du clergé et des fidèles avait créées dans le but de faciliter le recrutement de la milice sacerdotale ou d'assurer à la jeunesse une instruction scientifique et littéraire en harmonie avec la foi. Méconnaissant la volonté des fondateurs et violant les clauses des testaments, ils ont porté, malgré les répulsions de la conscience, malgré des répugnances augustes, une loi de confiscation qui permet d'employer au détriment de la religion des bourses d'études instituées pour la favoriser. »

Après la loi « de confiscation » viennent les exemptions en matière de milice. Tandis que les libéraux ou, du moins, une fraction importante du parti, veulent supprimer toute espèce d'exemption en faveur des ecclésiastiques, l'épiscopat ne se contente même pas du régime actuel qui exempte les séminaristes, pourvu qu'ils entrent dans le clergé séculier avant d'avoir accompli leur vingt et unième année. Ils rêvent un retour à la législation antérieure qui étendait cette exemption au clergé régulier aussi bien que séculier :

« Pour combattre plus sûrement l'action de l'Eglise, ces mêmes hommes ont suscité de nouveaux obstacles aux vocations ecclésiastiques, en aggravant la loi sur la milice au point de priver un grand nombre de clercs du privilège de l'exemption militaire que réclament les sublimes fonctions du sacerdoce, privilège que l'Empire et le gouvernement hollandais lui-même avaient respecté. »

Il n'est pas jusqu'à la réforme si inoffensive introduite par la loi de 1870 dans l'administration temporelle du culte qui ne réveille les rancunes de l'épiscopat, car elle a eu le résultat de restreindre encore *le peu de pouvoir* que le décret impérial du 30 décembre 1809 avait laissé aux évêques. Ce qu'ils veulent, c'est que les fabriques d'église ne soient plus forcées, pour obtenir des subsides, de soumettre leur budget à l'avis du pouvoir civil. L'Eglise qui décide et l'État qui paye, voilà l'idéal constitutionnel de l'épiscopat.

Les évêques réclament ensuite contre le droit laissé aux

Hosted by Google

administrations communales d'établir des cimetières sans « trou aux chiens » pour les victimes des excommunications.

« De l'église ils ont fait invasion dans le cimetière où reposent les dépouilles mortelles des fidèles décédés dans la paix du Seigneur; et, malgré la loi, ils ont livré à la profanation ces champs funéraires consacrés par les prières de l'Eglise et par les cendres des générations chrétiennes qui y sont ensevelies; ils ont dénié aux catholiques un droit que tous les siècles et toutes les nations même barbares ont sanctionné, le droit d'avoir un asile inviolable et séparé pour leurs morts. »

Enfin l'épiscopat se souvient toujours, avec une amertume facile à concevoir, que même un ministère catholique n'a pu, devant le texte formel de la loi, empêcher M. Piercot de faire rebrousser chemin à l'évêque de Liège lorsque celui-ci prétendit organiser une procession politico-religieuse de nature à provoquer des troubles dans la population. Le pouvoir judiciaire a ratifié cette interprétation de la loi; dès lors, c'est à celle-ci que l'épiscopat doit s'en prendre s'il veut rétablir « la liberté des processions »:

« Restait l'exercice public du culte qui n'avait encore reçu aucune atteinte sérieuse. Expressément garanti par la Constitution, il devait, semble-t-il, être à l'abri des attaques. Et cependant vous avez vu dans ces dernières années les ennemis de l'Eglise déchaîner contre les processions leurs hordes perturbatrices; vous les avez vus pousser le mépris de la liberté du culte jusqu'à faire arrêter par la force armée au seuil même de sa cathédrale un de vos premiers pasteurs entouré de son chapitre. »

III

Ce réquisitoire-programme en sept articles montre bien que notre épiscopat n'a rien oublié, ni rien appris depuis un quart de siècle. Mais on dira peut-être que, sauf sur la question de l'instruction primaire, nous n'avons pas le droit d'endosser à M. Malou la politique épiscopale, d'autant plus

Hosted by Google

que l'honorable chef de la droite a déjà passé sept années au pouvoir non seulement sans donner suite aux doléances des évêques, mais encore en désavouant de temps à autre leurs excentricités ultramontaines. C'est oublier que, depuis 1878, il s'est opéré de profondes modifications dans les tendances et les desseins des diverses fractions du parti catholique. D'abord, il n'y a plus d'ultramontains. M. Jacobs nous l'a dit à la Chambre, dans la discussion sur l'échange de vues. Depuis que Léon XIII a parlé, il n'y a plus que des catholiques tout court, c'est-à-dire des catholiques marchant au même but par les mêmes moyens et sous le même drapeau.

L'histoire du parti catholique belge peut se diviser en trois périodes. Dans la première, qui s'étend de 1830 à 1850, une partie des catholiques admet que la liberté politique est l'idéal des sociétés; d'autres, au contraire, n'y voient qu'une nécessité du siècle. Mais tous sont d'accord pour la déclarer indispensable dans l'état actuel de nos mœurs. — La seconde période, qui atteignit son point culminant dans les dernières années de Pie IX, nous montre le parti divisé en catholiques constitutionnels, qui veulent maintenir nos institutions libres, comme une concession nécessaire au malheur des temps, et en catholiques ultramontains, qui croient l'heure venue de réaliser « les véritables lois de la société chrétienne ». — Enfin l'avènement de Léon XIII ouvre une troisième période, où l'entente s'établit à la fois sur la thèse et sur l'hypothèse. Les catholiques même les plus modérés ont répudié pour la thèse du *Syllabus* l'idéal de liberté qui fit en 1830 la gloire et la force du catholicisme libéral. Les ultramontains, à leur tour, renoncent à diriger contre notre Constitution les attaques insensées qui affaiblissaient leur parti et discréditaient leur Église. Aux deux camps Léon XIII a montré qu'ils étaient simplement séparés par un malentendu. — « Il faut immédiatement modifier la Constitution », s'écriaient les uns. — « Il faut, au contraire, la défendre pour le moment », disaient les autres. — « Commencez par l'exploiter au profit de l'Église », intervient Léon XIII, « et puis nous verrons après ! » — Le conseil a été suivi et il devait l'être, venant de Rome; mais,

Hosted by Google

pour n'être plus attaquées ouvertement par une fraction importante des catholiques, nos institutions constitutionnelles n'ont rien à gagner à un revirement qui les expose à se voir faussées dans leurs rouages ou paralysées dans leur jeu par toutes les forces coalisées du parti clérical. Il n'est pas nécessaire de reviser la Constitution pour commencer dans nos lois la restauration de ce que les mystiques appellent le règne de Jésus-Christ. Relisons, en effet, ce programme que *le Bien Public* émit, le 16 juillet 1876, dans une heure de modération relative:

« Un ministère militant, appuyé sur une forte majorité parlementaire, d'accord avec six conseils provinciaux et avec les deux tiers des conseils communaux du royaume, aurait ou à peu près le programme suivant :

« 1° Le redressement législatif :
« *A*. De la loi sur les bourses d'études;
« *B*. De la loi sur la milice;
« *C*. De la loi sur la mise à la retraite des magistrats ;
« *D*. De l'organisation des écoles d'adultes;

« 2° Une loi sur les cimetières, soit pour assurer la liberté de la sépulture religieuse dans les cimetières actuels, soit au moins pour permettre l'établissement de cimetières confessionnels à côté des lieux d'inhumation officiels;

« 3° Une loi qui détermine, en exécution de l'article 16, § 2, de la Constitution, les exceptions à la règle de l'antériorité de l'acte civil au sacrement du mariage;

« 4° Une loi ou une circulaire ministérielle interprétative de l'article 900 du Code civil en ce qui concerne les libéralités que certains établissements publics prétendent s'approprier, au mépris de la volonté légitime et respectable des donateurs et des testateurs;

« 5° Une réforme électorale qui affranchisse les campagnes de l'oppression des villes, qui supprime les ripailles électorales en allouant aux électeurs des frais de route, enfin qui donne aux locataires des domaines ruraux accès au scrutin en leur attribuant une partie de l'impôt foncier;

« 6° La police du personnel de l'enseignement de l'État;

« 7° La police de l'armée;

Hosted by Google

« 8° La police des bourgmestres et spécialement des bourgmestres des grandes villes;

9° Des nominations en harmonie avec les principes du gouvernement;

« 10° La nomination des jurys de concours faite de façon à ne pas assurer, par exemple, le grand prix des sciences morales au blasphémateur Laurent;

« 11° Une politique étrangère fière, nette, ferme... aussi libre dans la question romaine que dans la question Duchesne;

« 12° Enfin, comme conséquence de ce qui précède, une attitude parlementaire non seulement défensive, atténuative et justificative, mais agressive au besoin. »

C'est sur ce terrain que l'union s'est faite entre les diverses nuances du parti catholique. Aussi longtemps que les membres de l'épiscopat soufflaient les détracteurs de la Constitution, ils devaient se heurter à la résistance tout au moins passive du catholicisme gouvernemental; mais, du jour où ils ont substitué à cette politique syllabiste la tactique constitutionnelle préconisée par Léon XIII, ils sont redevenus les véritables chefs de la droite; on l'a bien vu dans la campagne des meetings scolaires, où les évêques présidaient, les représentants parlaient et les fidèles payaient. S'il faut en croire certaines rumeurs au sujet d'une séance que la droite aurait tenue à la veille de la première discussion parlementaire sur l'échange de vues, on y aurait examiné si le moment n'était pas venu de jeter par-dessus bord les évêques, qu'on savait désavoués par le pape lui-même pour la violence de leurs procédés dans la lutte contre les écoles publiques. Mais il était trop tard. La droite, qui avait cru trouver dans cette croisade les moyens de ressaisir le pouvoir, ne pouvait plus se dérober à la solidarité des mesures prises par l'épiscopat pour assurer le triomphe commun, et c'est ainsi que, par une pente naturelle, elle en vint successivement à défendre la conduite des évêques et à adopter le premier article de leur programme, c'est-à-dire la suppression des écoles publiques et la dotation des écoles cléricales. Le reste viendra plus tard.

Hosted by Google

IV

Les libéraux se sont présentés aux élections de 1878 après avoir inscrit sur leur drapeau la revision de la loi de 1842. Les catholiques, à leur tour, vont tenter la fortune électorale sur la revision de la loi de 1878, et ils s'empressent même de nous dire ce qu'ils comptent mettre à la place. Nous devons nous féliciter de cette franchise, car, quelle que soit la gravité des desseins qu'elle révèle chez nos adversaires, elle a le mérite d'éclairer le corps électoral sur la vraie signification du verdict qu'il aura à émettre le 8 juin. Non pas que nous redoutions le résultat de cet appel au pays. Citadins et paysans, terrorisés par les fureurs scolaires du clergé, prendront, à l'abri du couloir électoral, la revanche du bon sens et de la liberté, qui ne perdent jamais leurs droits en Belgique — témoin ce qui s'est passé dans les colléges électoraux de Waremme et de Thuin. Mais il est bon que le pays sache à quoi s'en tenir, ne fût-ce que pour parer aux surprises et aux défaillances de la dernière heure. Aux élections de 1870, nous pouvions fronder le gouvernement libéral avec quelque apparence d'impunité. Le cléricalisme proprement dit semblait mort ou mourant; le programme de l'opposition était un manifeste d'affaires; parmi les candidats du parti catholique, les plus réactionnaires ne se présentaient qu'en conservateurs et les plus habiles tendaient même la main aux progressistes. De là, dans nos rangs, des abstentions et même des défections qui devaient nous coûter cher, mais qui n'étaient pas sans excuses ni même sans raison. Aujourd'hui la situation n'est plus la même. Il n'y a pas d'illusions à se faire : en admettant même que, contrairement à toutes nos prévisions, la droite, revenue au pouvoir, se borne à réaliser la partie du programme épiscopal développée par M. Malou dans la discussion du budget de l'instruction publique et aussitôt acclamée par tous les organes de l'opposition, cette réforme, de quelque nom britannique qu'on la décore, n'en représente pas moins un des

Hosted by Google

défis les plus audacieux que l'esprit de réaction ait osé formuler en Belgique depuis 1830.

Ce n'est rien moins, en effet, que la désorganisation *complète* et *définitive* de tout notre enseignement primaire. Cinquante années d'efforts incessants et énergiques, — des centaines de millions dépensés à construire des écoles et à former des maîtres, — toute cette organisation savante d'une instruction publique qui fait la gloire de la Belgique contemporaine et prépare les voies à la démocratie éclairée de l'avenir, serait détruite en un jour par l'avènement d'une majorité cléricale. Et qu'on ne dise pas : Ce que les libéraux ont fait, ils pourront le refaire. Un service public de cette importance, une fois désorganisé, ne se reconstitue pas en un jour. Après la révolution de 1830, il a fallu douze années au gouvernement pour établir l'instruction primaire sur des bases sérieuses, et encore le pays possédait-il alors tous les jalons plantés sous le gouvernement des Pays-Bas.

Mais ce n'est pas tout encore : que deviendraient, si le parti catholique obtenait la majorité, ces malheureux instituteurs qui, confiants dans le verdict du pays, sont restés à leur poste dans toutes les communes du pays, malgré les séductions comme les avanies dont ils ont été l'objet depuis la réforme de la loi scolaire ? La fermeture des écoles entraînerait la suppression immédiate de leur emploi, et ce n'est certes point le parti catholique qui chercherait à leur procurer une position équivalente. L'abandon et la ruine après la persécution, telle serait la récompense de leur fidélité et de leur zèle à remplir leur devoir !

Dans ces circonstances, on ne pourrait assez le répéter : Il est impossible qu'en deux années de pouvoir le parti libéral n'ait effrayé des timides, désappointé des impatients, créé des mécontents de toute espèce. Nous-mêmes, nous sommes loin d'avoir vu tous les actes du gouvernement répondre à nos espérances et nous ne nous sommes pas gênés pour le dire. Mais, pour quiconque n'accepte pas complètement l'idéal du *Syllabus*, pour quiconque recule devant la responsabilité de la crise où le triomphe des cléricaux plongerait aujourd'hui le

Hosted by Google

pays, pour quiconque a souci du respect dû à l'esprit comme à la lettre de la Constitution, écouter dans les élections prochaines, la voix des antipathies personnelles, des intérêts méconnus, voire des convictions froissées, ce serait à la fois un acte de lâcheté et de trahison, — un acte de lâcheté envers ceux qui se sont compromis pour la grande cause de l'instruction publique, — un acte de trahison envers les principes essentiels de la société moderne, qui n'ont jamais couru un pareil danger, même en 1857 devant la loi des couvents. A tout prix il faut, cette fois, que le parti libéral conserve le pouvoir, non seulement pour consolider et compléter ses premières réformes, mais surtout pour empêcher ses adversaires, les catholiques « tout court », de réaliser le scandaleux programme de désorganisation scolaire qu'ils osent offrir en cadeau à la Belgique pour ses noces d'or avec la liberté.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

LA NOCE D'AVÉDIS.

Au fond d'une de ces baies paisibles qui découpent le Léman comme autant de festons taillés dans un drap bleu *rêve* le hameau d'Amphion.

C'est un gai désordre de vigoureux noyers, de châtaigniers énormes et de vignes avec des arbres secs pour échalas; çà et là, quelques habitations éparses : les anciennes, au bord du chemin ; les nouvelles, perdues sous les ombrages et plantées aux plus jolis points de vue.

Le village de Publier, une demi-lieue plus haut dans la montagne, surveille Amphion; son clocher lui donne l'heure et les gens d'en bas y montent à l'église, bon gré, mal gré, au moins deux fois pendant leur vie et une fois après leur mort. Amphion et Publier ne vont pas l'un sans l'autre. On préfère Amphion, à cause de son pittoresque nid de maisons qui trempent dans le lac, pour peu que celui-ci leur fasse des avances pendant la belle saison ; parfois même, quand la bise est rude, les vagues, écrasées contre les grosses pierres, rejaillissent en fusées assez hautes pour les asperger jusqu'au premier étage. Trois de ces maisons sont, plus que les autres, assaillies de rafales et fouettées d'écume. Elles forment un triple hôtel où les étrangers viennent prendre les eaux minérales. Alors elles se réveillent de leur sommeil d'hiver, se sèchent au beau soleil tout battant neuf, retentissent de joyeux appels, tandis que les arbres d'alentour leur font une verte ceinture et que les oiseaux reviennent, à toutes les branches, mettre à l'étude leur répertoire oublié. Leurs chants s'éteignent avec le soleil, à Amphion comme ailleurs, et, sauf quelques intrépides qui n'ont point de

Hosted by Google

plumes brillantes à faire luire au grand jour, mais dont le chant passionné veut le recueillement des crépuscules, tout le monde s'endort dans sa petite alcôve de feuilles.

L'orchestre de l'hôtel les remplace.

Un jeune musicien surtout se fait écouter avec plaisir. Il *gazouille* des soli de flûte fort applaudis. Sa physionomie intelligente et sympathique, sa modestie font le reste. Amphion, le poète grec, obtenait, paraît-il, de tels effets avec sa lyre d'argent, qu'il s'en servit pour bâtir une ville. On raconte qu'au son de l'instrument les pierres vinrent d'elles-mêmes s'entasser avec ordre et méthode, pour la plus grande commodité du poète-architecte.

Notre flûtiste fit mieux. S'il n'émut ni moellons ni briques et ne bâtit rien du tout, il sut captiver le cœur d'une jeune fille digne d'être sa compagne.

C'est pourquoi, lorsque vint la fin de la saison et que l'orchestre s'éparpilla jusqu'à l'année suivante, l'aimable artiste ne se pressa point de quitter le pays et, finalement, m'invita à sa noce.

Ce jeune homme, assez adroit pour construire avec sa flûte tout l'édifice de son bonheur, n'était autre que mon brave et fidèle ami Avédis, né à Antioche il y a vingt-six ans.

Après une enfance secouée par deux tremblements de terre, sa jeunesse avait gardé quelque chose d'instable, et, comme s'il eût suffi de connaître Avédis pour communiquer à mon existence l'agitation de la sienne, j'avais pris, dès nos premières relations, un goût prononcé pour les voyages. Il s'en était suivi de longues séparations.

C'est ainsi que, pendant qu'Avédis explorait l'Amérique, je parcourais plus modestement l'Europe.

Mon vieux camarade, de retour dans l'ancien monde, venait échouer pour quelques mois à Amphion; c'est assez dire que je ne manquai pas cette occasion de le revoir, plaisir encore doublé par la perspective d'une noce qui promettait une certaine originalité. L'Arménien Avédis épousant M^lle^ M***, du pays de Savoie..., cela ne se voit pas tous les jours.

Hosted by Google

Je m'embarquai le 28 octobre 1877, à bord de *la Mouette...*, je m'en voudrai toujours d'avoir oublié le nom du capitaine ! C'était au moment où le soleil allait se coucher. Il me semble le voir encore qui décline et se pose lentement au bord du Jura. Puis la montagne l'entame peu à peu. Il ferme derrière elle son éventail flamboyant. Les monts de Savoie marquent dans le cristal de l'air leur énergique profil plus froid et plus solennel. Le ciel se creuse au-dessus en coupole de turquoise, là striée d'opale et de vert, ailleurs éclaboussée de petits nuages cuivrés. Le lac reflète ces lueurs magiques, pareil à une plaine d'or liquide où l'hélice creuse son sillon plein de furtifs éclairs.

Bientôt les premières ombres ternissent la surface éclatante. Une première étoile scintille au fond du ciel. Elle vacille, un rien va l'éteindre..., mais non, elle brille toujours plus vive. Une autre commence à poindre près d'elle, puis deux, puis trois, puis par centaines, comme les chiffres de quelque mystérieux problème au tableau noir de la nuit.

Comme j'achève un croquis très nocturne de deux Ecossais accroupis dans leurs châles tout à l'avant du bateau, sous la cloche, faute d'oser se mettre à cheval sur le beaupré, *la Mouette* entre dans le port d'Evian. La petite rade en est toute bouleversée. Les lames viennent, l'une après l'autre, déchirer leurs dentelles aux angles des enrochements ; les canots s'agitent à rompre leurs amarres ; une humble péniche prend des poses de navire battu par la tempête, avec roulis menaçant, tangage désespéré et craquements dans la mâture.

Puis le bateau à vapeur cogne l'embarcadère, faisant osciller sous le choc les vieux pilotis cerclés de fer. Les hommes de l'équipage jettent des câbles à ceux du bord, on attache *la Mouette ;* elle bat encore un peu de l'aile et, pardessus l'onde qui pétille et blanchit, on tire la passerelle avec fracas.

« Débarquement ! » crie le capitaine. Excepté les deux Ecossais, tout le monde descend et je suis obligé d'en faire autant, car *la Mouette* est en retard et filera sur Thonon sans

Hosted by Google

s'arrêter à Amphion. Quelle déception pour Avédis, qui m'attendra au débarcadère !

Le bateau se détache du bord, reprend le large, et ses feux rouges et jaunes s'effacent bientôt dans la brume.

Les magasins d'Evian se ferment à la nuit tombante et les habitants ne se couchent guère plus tard que les poules.

Si la route d'Amphion était compliquée, ce serait gênant, mais elle se trouve d'instinct et j'arrive à destination sans presque m'en apercevoir.

On marche d'un bon pas sur la route sonore, toute fraîche des premières ombres; au bout de trois quarts d'heure, on passe derrière l'Hôtel des bains, inhabité et lugubre d'aspect; ensuite se présente un groupe de bâtisses irrégulières adossées les unes aux autres. C'est Amphion.

Quand j'aurai besoin d'une auberge, j'entrerai au *Tilleul*. On y loge à pied et à cheval. Au rez-de-chaussée, les larges fenêtres de la chambre à boire étalent sur la route un tapis de lumière que partage l'ombre exagérée des châssis.

Pour le moment, il ne me faut qu'un coin abrité du vent pour aviser au meilleur moyen de retrouver Avédis.

En pareil cas, il est agréable de rencontrer un vieillard du village disposé à causer.

J'en aperçois un, assis sur une mangeoire retournée, qui aspire bruyamment sa pipe du soir, le dos appuyé contre le plâtras blafard d'une bicoque qu'il me tarde de revoir au grand jour.

La baraque promet, le vieux aussi; je ne résiste pas longtemps à l'envie de m'établir sur le bout de mangeoire resté libre; mon voisin se défie d'abord et m'observe du coin de l'œil.

— Il ne fait pas précisément chaud, ce soir, lui dis-je en relevant le col de mon habit.

— C'est selon, répond-il d'un air distrait. On ne peut pas demander des douceurs à une bise de fin d'octobre; même elle pourrait être bien plus froide. Ici on ne la sent guère. L'endroit est assez abrité.

— En effet, l'été il doit faire bon y prendre le frais, avant d'aller se coucher.

Hosted by Google

— Et je n'y manque jamais. D'ailleurs, à mon âge, il est bien permis de se donner un peu de bon temps. Tel que vous me voyez, j'aurai soixante-treize ans dans six semaines; ça commence à compter, soixante-treize ans!

— On vous en donnerait cinquante.

— Monsieur veut me faire un compliment. Merci Dieu, le coffre ne va pas mal; sans mes jambes, je n'aurais pas à me plaindre.

— Sans vos jambes? Il me semble pourtant qu'elles ont bien leur utilité?

— Ce n'est pas çà; je veux dire que mes jambes ne sont plus si bonnes. Elles ont bien baissé depuis deux ans. Plus moyen de faire de longues courses. Au bout de quatre ou cinq lieues, j'ai des envies de m'asseoir.

— On se reposerait à moins! Il n'y en a pas beaucoup qui, à votre âge, font encore des promenades de cette longueur!

— Gâce à Dieu, nous avons toujours été une vigoureuse famille.

— On s'en aperçoit.

Pendant que l'étonnant marcheur rallume sa pipe avec une allumette qu'il laisse brûler jusqu'au bout entre ses gros doigts sans rien sentir de la flamme, j'examine la chaumière qui couva son intéressante famille.

Un escalier extérieur, aux marches de pierre usées par les sabots de maintes générations, monte à l'unique étage et finit par une plate-forme sur laquelle le toit avance un pan de son manteau troué. Par moments, une bouffée de vent tourne l'angle du mur, fait tressaillir un poirier énorme en face de nous, casse un peu de bois mort dans les branches et les jette avec un bruit de grésil contre les volets fermés de la masure.

Le vieux, dont le nez luisant et la lèvre rasée, rude comme une peau de chagrin, s'illuminent de tout le brasier de sa courte pipe, me fait alors l'historique de ce poirier: poirier sans pareil, vrai phénomène de végétation. Heureux qui a le privilège de goûter de ses poires et de s'asseoir à son ombre!

Hosted by Google

Je partage toute l'admiration de mon compagnon pour cet arbre estimable; la glace est bientôt rompue et l'entretien continue sur le ton d'une cordiale familiarité.

— Vous venez de Thonon? demande-t-il.

— D'Évian par terre, et de Lausanne par eau.

— Comme de juste. Et vous avez débarqué à Évian parce que le bateau ne *flottait* pas à Amphion ce soir.

— Précisément.

Ici une violente détonation nous fit tressauter.

— C'est la jeunesse qui s'amuse, dit le vieillard.

— A propos de quoi? Est-ce demain la fête du village?

— Mieux que ça! Ma petite nièce se marie et c'est pour elle que l'on tire.

— Singulier! moi qui viens justement à la noce d'un de mes amis. Comment s'appelle le fiancé?

— M. Avédis, un Turc à ce qu'on dit, mais bon, doux, complaisant, un vrai chrétien.

— Êtes-vous content qu'il entre dans votre vigoureuse famille?

— Pardine! Surtout qu'avec ses habits de monsieur, il n'est pas plus fier que moi.

— Eh bien! mon cher, cet Avédis, je le connais depuis assez longtemps pour vous certifier que votre nièce fait là une fameuse acquisition.

— Tant mieux, car ma nièce vaut toutes les plus gentilles et les plus belles filles de Savoie ensemble.

Une détonation plus formidable que la première appuya l'affirmation du bon oncle.

— Dix minutes plus tôt, ajouta-t-il, vous auriez vu passer M. Avédis et son fils qui montaient du côté de Publier. Ils allaient sans doute chez le maire prendre les derniers arrangements, et ne tarderont pas à repasser.

J'attends quelque temps, mais ne les voyant pas revenir, je prends congé du vieillard en lui demandant où je pourrai les retrouver. Il ne sait pas me renseigner à cet égard et ne peut que me conseiller d'aller coucher à Évian, car, l'Hôtel des bains étant fermé, je ne saurais me contenter d'un lit d'auberge, pense-t-il.

Hosted by Google

N'étant point du même avis, j'entre au *Tilleul*, qui se voyait de loin dans l'alignement sombre des maisons, car il éclairait, à lui tout seul, un bon quart de l'unique rue du hameau.

A mon entrée, quelques buveurs attablés se retournèrent. Deux gendarmes se reposaient de quelque chevauchée en faisant une partie de dominos. Pandore les mêlait pour son brigadier, constatant peut-être que le temps était beau pour la saison ; sur une table ronde, isolée au milieu de la salle, un gros bouquet de chrysanthèmes s'allanguissait aux pâles rayons d'un soleil de pétrole pendu au plafond.

Je m'installai à une table solitaire.

« Garçon ! » appelai-je, en frappant le plancher du bout de ma canne.

A ma grande confusion, le garçon se trouva être une belle fille d'une vingtaine d'années, brune, avec des yeux magnifiques et un timbre de voix clair comme le cristal.

— Que désirez-vous?... dit-elle le plus simplement du monde.

— Passer la nuit ici, mademoiselle. Je voudrais une chambre jusqu'à demain ou après-demain.

— Cela tombe bien mal, ce soir. Nos deux seules chambres pour voyageurs sont occupées. En temps ordinaire, nous aurions pu, à la rigueur, vous en donner une autre, mais cette autre est réservée à un ami qui doit arriver ce soir.

— Êtes-vous parfaitement sûre que cet ami viendra?

— Oh ! certainement. C'est le meilleur ami de mon fiancé ; nous nous marions demain et il doit être de la noce.

— Mademoiselle, sans vouloir le moins du monde vous causer de déception, je dois vous dire que j'ai d'excellentes raisons pour croire qu'il ne viendra plus ce soir. Vous pouvez donc hardiment me donner sa chambre.

Cette fois, la jeune personne me regarde avec une curiosité mêlée d'étonnement et sait bientôt à quoi s'en tenir. Elle me tend vivement la main et dit :

— Soyez le bienvenu, vous dont mon fiancé m'a si souvent parlé.

Hosted by Google

Je balbutie quelques compliments d'usage, quelques vagues formules de souhaits de bonheur à l'adresse des deux jeunes gens. La fiancée m'en épargne la fin et court, légère comme un oiseau, annoncer mon arrivée aux gens de la maison.

— Mère ! s'écrie-t-elle en ouvrant la porte d'une chambre où le pétillement d'un feu de javelles accompagne un bruit de casseroles remuées, mère ! l'ami d'Adolphe est arrivé.

Et tout le monde s'empresse autour de l'ami d'Adolphe : la maman, un peu courbée par les ans, mais alerte encore et toute préoccupée du bonheur d'autrui, avec de bonnes paroles pour chacun, dites d'un accent traînant qui n'est pas sans charmes ; le frère aîné, beau militaire en congé, qui s'appelle Alcide et ne perd jamais une occasion de tordre sa moustache.

Il faut aussi faire connaissance avec Mme Julienne, épouse de M. le maire, et Rosalie, servante de M. le curé. Sans le secours de ces dames, toute tentative de banquet échouerait désastreusement. Mme Julienne a la spécialité des sauces. Elle les réussit toutes et son mari seul en sait le nombre ! mais personne n'apprête comme Rosalie une dinde truffée ou un canard aux oignons.

Mme Julienne est petite et fluette ; Rosalie, petite aussi, se rattrape en largeur. A force de goûter aux sauces de son amie et de respirer l'épais fumet de ses propres rôtis, elle peuple d'un relief toujours croissant la solitude du presbytère, et dévotions et pénitences perdent leur latin à vouloir maigrir sa ronde personne, toute capitonnée d'embonpoint.

Toutes deux rivalisent d'adresse et d'activité ; il en faut pour ne point reculer devant un programme culinaire aussi compliqué que celui de demain ! Les manches retroussées, en tablier blanc mâchuré çà et là au contact des marmites, l'œil brillant, la joue en feu, elles vaquent aux sauces extraordinaires, aux rôtis exceptionnels, pendant que le cadet du voisin, alléché par un papier de confiture qu'il pourra sucer dans une heure, pile du sucre en poussant de profonds soupirs.

Oh ! vous, poêlons vénérables, braves vétérans dont le

Hosted by Google

cuivre bosselé voit le feu pour la millième fois, reluisez et tintez joyeusement, car c'est demain la noce d'Avédis ! Et toi, matou frileux, assoupi par l'âge, toi que le pied affairé des servantes dérange aujourd'hui de toutes tes places favorites, rappelle ta vigueur passée, grimpe sur le toit et si, dans la gouttière, tu retrouves quelque amoureuse d'autrefois, conte lui le bonheur de Mlle Marie, et ton malheur, à toi, car tu vas la perdre, ta chère jeune maîtresse. Ce n'est plus elle qui t'apportera l'écuelle de lait où tu trempes paresseusement tes blanches babines et ta langue rose, et tu ne sentiras plus sa gentille main caresser ta robe de velours...

Alcide rentra tout essoufflé.

— Monsieur ! cria-t-il, venez donc m'aider à tirer le canon.

— Brrr ! comme vous y allez ! Vous oubliez que je n'ai point fait de service militaire et que je suis le mortel le plus pacifique qui fut jamais !

— N'ayez crainte, vous serez vite au courant. Dailleurs, des canons gros comme le poing, pour tirer aux réjouissances. A moi tout seul je les ai sortis de la grange. Nous les traînerons au bord du lac et tirerons au large, pour plus de sûreté.

Nous sortîmes.

Alcide, très fier de ses canons jumeaux, qu'il avait baptisés *Clovis* et *Charlemagne*, par un anachronisme dont il ne se rendait pas bien compte, me montra comment il fallait s'y prendre pour les mouvoir sans trop de peine ; empoignant Clovis par la mâchoire et marchant à reculons, il le tira, par saccades, jusque sur la grève. J'en fis autant avec le récalcitrant Charlemagne, qui se plaisait à opposer à mes efforts une force d'inertie vraiment déplacée.

Armés chacun d'un morceau de *rat-de-cave* au bout d'un bâton, nous nous mîmes à bombarder un fantôme de barque qu'Alcide prétendait distinguer au loin.

Le temps était couvert ; à cent pas le ciel semblait posé sur l'eau.

La dix-huitième décharge fut saluée par un cri de joie et des hourras frénétiques.

Avédis arrivait.

Hosted by Google

On ne peut moins faire que de tomber dans les bras l'un de l'autre, ce qui, dans certains cas, est beaucoup moins banal qu'on ne pense.

Autour d'un dîner tardif et copieux, en joyeuse compagnie, l'heureux fiancé nous donne un rapide aperçu de toutes ses pérégrinations.

Il est intéressant de le suivre dans tous les pays qu'il a parcourus, pour aboutir à Amphion et cueillir avec lui le charmant trèfle à quatre feuilles que nous savons.

Délicieux voyage; point de fatigue; des émotions juste assez pour en jouir. Et quelle facilité de déplacement! Quelle rapidité de locomotion! — Nous prenons un potage à New-York, nous traversons le Mexique avec une aile de canard échangée, à San Francisco, contre une cuisse de poulet, et nous faisons même un semblant de naufrage dans le pacifique océan d'une crême au chocolat! Le fond de nos assiettes nous réserve maintes surprises. De même que l'on découvre des fresques imprévues en grattant les parois blanchies de vieilles églises, ainsi se révèlent au creux de notre vaisselle des grisailles naïves à sujets bien connus: Napoléon Ier visitant les pestiférés de Jaffa, la défense du pont d'Arcole, la colonne Vendôme, un tendre berger à houlette enrubannée, parlant à sa bergère... enrubannée.

Les premières effusions passées, la conversation se coupe de longs silences qui laissent entendre le léger cliquetis des couteaux et des fourchettes. On a trop de choses à se raconter, on voudrait les dire toutes à la fois, et leur afflux désordonné les gêne à la sortie. — Il s'y mêle peut-être aussi un peu de fatigue.

M. Avédis père, enrichi dans le commerce du Levant, y contracta des habitudes d'ordre et de précision qu'il apporte même à Amphion, la veille de la noce de son fils. Au coup de onze heures, un bâillement étouffé prélude, chez lui, à cette observation pleine d'à-propos :

— Mesdames et messieurs, je vous ferai observer que, demain, il faudra se lever très tôt, à cinq heures, d'après le bruit courant. Or, six heures de repos étant à peine suffi-

Hosted by Google

santes pour se préparer aux fatigues de ce grand jour, je m'arrache à votre aimable société et regagne mon lit, en souhaitant une bonne nuit à toute la compagnie...

Cela fut dit un bougeoir à la main, la tête un peu en arrière, le bas du buste avançant en pleine chambre et non sans une certaine majesté, le gilet à cœur bien tendu, encadrant de noir un jabot d'une blancheur idéale avec deux petits boutons en or espacés à la distance réglementaire.

Une belle tête, un peu mousquetaire ; front haut, fuyant sous un brouillard de cheveux fins et grisonnants ; une moustache en croc, qu'Alcide envie ; des yeux vert-pâle, perçants et vifs.

A peine au lit, M. Avédis père se mit à ronfler avec une sonorité parfaitement agaçante. Une mince boiserie séparait sa chambre de la mienne, il dormait tout contre, et si peu qu'il se retournât, j'en étais averti par de petits coups sourds qui faisaient résonner la paroi. Outre la respiration monotone de mon voisin, bien d'autres choses me tenaient éveillé : l'agitation de la soirée, les conversations fiévreuses, le repas intempestif, enfin une lune éblouissante, trouant à chaque instant la ouate des nuées et inondant ma chambre de son amoureuse clarté. Tout était de couleur gaie dans cette chambre : la fenêtre et le lit avaient des rideaux blancs ; les murs, une tapisserie claire ; le sopha, les fauteuils et les chaises, des housses blanches.

Pour ne point contrarier la lune, j'avais soufflé ma bougie, et je passais en revue les détails de l'ameublement quand mes yeux rencontrèrent, soigneusement posée sur deux chaises rapprochées et un guéridon, la robe de la mariée avec son long voile, son bouquet, sa couronne et ses gants !

Évidemment j'étais dans la chambre de la fiancée. La glace, inclinée sur le lavabo, ne se trouvait pas là pour la moustache d'Alcide ; quant à la maman, elle avait autre chose à faire qu'à s'y contempler ; et les rideaux du lit étroit, vraie couchette de pensionnaire, gardaient dans leurs plis plus d'un rêve de jeune fille.

Le moyen de dormir après une pareille découverte !

Hosted by Google

J'essayai de mettre la sourdine à mes impressions en ouvrant la fenêtre et en respirant l'air vif de la nuit.

Le vent était tombé. Le lac, plus calme, scintillait dans la large traînée de la lune; quelques vagues attardées glissaient sur la plage avec de longs frôlements. Elles berçaient si bien mes réflexions qu'au bout d'une heure je refermai la croisée et, bientôt après, mes paupières toutes lourdes de sommeil.

Quand l'aurore, en peignoir de lilas, voulut réveiller M. Avédis père, elle le trouva déjà sur pied, hésitant entre deux chemises superbes, mais dont l'une avait un plastron plus simple que l'autre. Il s'agissait de se faire beau, très beau même; or, laquelle des deux le flatterait davantage? Se déciderait-il pour l'élégante simplicité de la première ou pour le luxe raffiné de la seconde?

M. Avédis opta pour la première et fit preuve de goût.

Pendant ce temps, son fils plonge la tête dans une cuvette d'eau de savon, se lave avec les mains, comme lorsque nous étions au collège.

On nous recommandait cette méthode qui avait le double avantage de ménager le linge de l'établissement et de rendre particulièrement pénible une conversation trop animée.

Le fiancé s'ébroue une dernière fois, mouchetant d'écume la table et le plancher d'alentour.

— Père! s'écrie-t-il, figure-toi que c'est aujourd'hui le dernier jour de ma vie de garçon! Le croirait-on? Je vais m'exercer, dès ce matin, à une certaine gravité conjugale dans ma façon de marcher, de parler, de manger, de boire, afin que, demain, je n'aie pas trop l'air d'un apprenti-mari.

— Fort bien, monsieur mon fils, je comprends vos transports. Nous avons passé par là. Pour le moment, donnez-moi un coup de brosse, que je vous rendrai, et allons déjeuner; car vous savez que mon estomac n'est point fait comme les autres; si j'ai le malheur de manger tard dans la soirée, une faim canine me sert de réveille-matin.

On n'attendait plus que nous pour se mettre à table, et

Hosted by Google

M. le maire s'impatientait : monsieur est de la noce, du matin jusqu'au soir, cela va sans dire. Comment se passerait-on de lui? Sans lui, comment résoudre la fameuse question des voitures, une complication de la dernière heure, un affreux point noir à l'horizon de cette belle journée? Comment transporter à Publier, sans encombrement pour les voyageurs, ni fatigue pour les chevaux et les ressorts, une société de quatorze personnes, étant données trois voitures de trois places chacune?

La discussion est animée. Avédis père griffonne des calculs au crayon sur la nappe, près de son assiette, et ne s'interrompt que pour tremper, dans son café fumant, les débris d'un petit pain déniché tout à l'heure dans sa serviette en bonnet d'évêque. S'il partage le silence du bourgmestre, c'est que tous deux ont trouvé l'unique moyen de concilier toutes les exigences, et ces messieurs ne sont pas fâchés de laisser les choses s'embrouiller, sachant qu'ils n'auront que plus de mérite à lever toutes les difficultés.

Ils laissent donc proposer les solutions les plus inattendues et les rejettent d'un mouvement d'épaule extrêmement dédaigneux.

Enfin, M. le maire arrange les choses :

Après tant de piaffements devant l'auberge, tant de claquements de fouet, on n'ira certes pas à pied. D'ailleurs ce serait s'exposer de gaieté de cœur à l'accompagnement indiscret de tous les gamins du hameau. Comme bourgmestre, il y verrait une atteinte portée à la dignité de la magistrature. Quant au schisme odieux proposé par quelques-uns, à savoir : de réserver les voitures aux fiancés suivis de leurs plus proches parents, pendant que le menu fretin gagne Publier par les bois, pour couper au court, voyez-vous cette débandade absurde, cette moitié de cortège nuptial se disloquant le long des chemins de traverse pour rattraper l'autre moitié? Il n'y faut donc pas songer; mais que l'on prenne patience encore quelques instants, et le cabriolet de M. le maire sera là, sous les fenêtres. Il y tient cinq personnes, y compris le cocher; la voiture est bien suspendue, la jument a l'œil gauche un

Hosted by Google

peu trouble, elle est dure à mettre au galop, mais son trot est suffisamment allongé pour la circonstance; d'ailleurs, à cheval donné on ne regarde pas la bouche, à jument prêtée on ne critique ni l'œil ni la jambe, n'est-ce pas?

M. le maire, déclaré *toujours le même*, accepte les remerciements de tous avec beaucoup de modestie, et son cabriolet, commode et rustique, fait bientôt crier le gravier de la cour. La jument, pas bien éveillée, s'étonne de tout le bruit qui se fait autour d'elle; surprise et craintive, elle couche les oreilles d'un air terrible, mais bientôt le calme renaît dans ce cœur agité; une douce langueur la fait reposer sur trois jambes, grattant le sol de son quatrième sabot, en jument qu'elle est, et qui se sent regardée par de jeunes chevaux, tout pimpants de cocardes aux tempes et de rubans à la queue.

Mais nos demoiselles campagnardes lui en remontraient encore, en fait de coquetterie, à commencer par la mariée qui s'engouffre dans sa grosse berline avec des froufrous de soie, de petits cris d'effroi et un vague parfum de fleur d'oranger. Le paquet blanc, au fond, c'est la presque mariée; l'homme noir, à côté, c'est le presque marié. De temps en temps, lorsque l'équipage ralentit, on voit son tube noir et son visage bruni, avec une barbe jaune, plantée dans le menton comme une touffe de tabac turc, se pencher en dehors; d'un geste aimable, d'une remarque criée à propos du paysage ravissant qui se déroule en bas, il associe, tant qu'il peut, les autres à son bonheur et semble s'excuser d'en garder pour cette fois la meilleure part.

Quelquefois nous les dépassons, et, mettant malice à troubler son délicieux tête-à-tête :

— « Avédis, » lui crie-t-on, « ne te réjouis pas trop d'avance; tu n'es pas encore marié, il y a loin de la coupe aux lèvres; ne remarques-tu donc pas combien mademoiselle est pensive depuis un moment? Certainement, elle refusera de dire le fameux *oui* devant Messieurs de la mairie! »

Alors la fiancée a des hochements de tête menaçants, comme bien décidée à dire *non!* et Avédis feint de n'être plus aussi certain de son affaire.

Hosted by Google

La route fait des lacis entre les vignes, les prés, les champs cultivés, les bouquets de châtaigniers; quand on passe sous les branches basses, qui ploient le bout des fouets et nous tendent leurs panaches de feuilles, chacun tâche d'accrocher un peu de verdure au passage, avec un plaisir d'enfant. Le ciel, encore brouillé, promet de s'éclaircir pour midi. Le lac a des tons d'ardoise, plus foncés où la brise le touche; une buée flotte encore sur la rive suisse, éloignant les montagnes et laissant transparaître le lointain bleu-rosé où les villes de la côte égrènent leur vague mosaïque.

Le plus souvent je tourne le dos à ce beau panorama. Je me trouve dans le cabriolet du maire, où cinq personnes doivent tenir. On se serre si bien qu'il en tient six, et personne ne s'en plaint; même les plus serrés sont unanimes à dire qu'on est vraiment très bien, et c'est à qui se fera mince pour prouver qu'il y aurait encore une place. Peu soucieux de savoir dans quel ordre nous allons, quelle voiture nous précède et laquelle nous suit, je m'efforce seulement de ne point oublier que ma voisine de droite m'a été recommandée par Avédis lui-même, que je lui dois une attention toute spéciale. Il s'agit donc de remplir convenablement mon rôle d'aimable protection.

Ma voisine de gauche est tout bonnement la tailleuse de la mariée; c'est elle qui est venue l'habiller ce matin. Elle nous quitte bientôt à un carrefour pour regagner son village, et nous ne sommes plus que deux. On pourrait se mettre plus à l'aise, mais l'idée ne m'en vient pas, ni à ma voisine, qui est aussi distraite que moi. Du temps que nous étions trois, c'est-à-dire très serrés, désespérant de loger mes deux bras collés contre moi entre ces deux demoiselles, il m'a fallu passer le bras droit derrière ma voisine de droite, et comme le vent froid du matin, se faisant le complice de ces familiarités un peu rustiques, s'obstine à me glacer le bout des doigts, elle m'a dit bien gentiment :

— Cachez donc votre main sous mon châle.

Il se fait un silence intimidant, et ce n'est pas moi qui réussit enfin à renouer l'entretien interrompu.

Hosted by Google

— Voyez-vous là-bas dans les pommiers ce mur blanc et ces tuiles grises?

— Oui, mademoiselle.

— C'est chez nous. Naturellement il n'y a pas de plus joli nid au monde et je m'y plais mieux que partout ailleurs.

— Si le nid est digne de l'oiseau, je m'explique votre prédilection. Y avez-vous toujours vécu?

— Je ne me souviens pas d'y être jamais morte et, pour varier, laissez-moi vous dire en passant que, si votre mauvaise étoile a voulu que je vous tombe en partage aujourd'hui, il ne faut point pour cela vous croire obligé de faire du sentiment. Quand le silence vous tentera, taisez-vous tout à votre aise, je ne vous en voudrai pas.

— Les silences ont bien leur éloquence, n'en dites pas du mal.

— Je n'en dis rien du tout. Ils peuvent *parfois signifier* quelque chose; c'est une langue à apprendre et qui n'est pas toujours facile à traduire.

— Vous pourriez peut-être trouver des choses intéressantes dans mon mutisme de tout à l'heure?...

— Je crois tout bellement que vous vous taisiez par paresse d'esprit; je ne vaux sans doute pas la peine que vous vous mettiez en frais de conversation.

— Cette fois, vous vous trompez. En vous voyant si pensive, j'ai cru devoir respecter votre rêverie.

— C'est me reprocher d'avoir troublé la vôtre.

— ... Je pensais à une foule de choses... vous comprise.

— C'est déjà beaucoup d'honneur, mais j'aimerais pourtant mieux être mêlée à une foule de *gens* si cela vous convient.

— Mademoiselle, je ne vous demande plus si vous avez toujours habité ces murs blancs enguirlandés de maïs et ce toit gris rapiécé de tuiles rouges.

— Votre vue s'est singulièrement améliorée, je suis sûre que vous distinguez les variétés de pommes et de prunes entre les feuilles du verger.

Hosted by Google

— A coup sûr, je vous reconnaîtrai entre mille, vous, et ne vous oublierai pas de sitôt.

— Avec un peu de mémoire, tout le monde en ferait autant. Pensez-vous toujours beaucoup à la jeune personne qui vient de nous quitter?

— Toujours davantage, mademoiselle. Je l'aime beaucoup; elle a une certaine gaieté douce et un naturel qui vous gagnent tout de suite, sans compter qu'elle n'est pas laide du tout avec ses yeux bruns, ses cheveux blonds qui se moquent du peigne et glissent le long du cou...

— Continuez!

— Heureusement qu'elle est partie, car cette résistance sourde aux enjolements de la belle charmeuse devait vous fatiguer.

— La supposition est amusante, mais votre portrait est bien incomplet.

— Je n'ai pas voulu en faire. Permettez-moi quelques retouches : j'assombris les cheveux, j'éclaircis les yeux et j'y mets au beau milieu une flamme voilée, discrète, noyée dans la prunelle bleuâtre comme un feu de berger dans le brouillard d'automne. Enfin, j'indique avec une goutte de laque et de vermillon une petite bouche un peu moqueuse dans les coins...

— Ah! jeunesse, jeunesse! je crois que vous êtes en train de me tailler un nouveau mariage, s'écria M. le maire en se retournant vers nous. Veuillez, continua-t-il, ne plus vous occuper que de celui de M. Avédis. Pour ne point embrouiller les affaires, déclarons l'incident clos et passons à l'ordre du jour.

***

La maison monotone qui sert d'hôtel de ville à Publier, siège des autorités, ne se distingue des autres que par un drapeau tricolore qui s'avance à une fenêtre du grenier quand il y a mariage ou fête nationale. Sur sa hampe, aujourd'hui, roucoulent deux pigeons amis du gouvernement, et la vue de ces oiseaux symboliques, en un tel lieu et en un tel jour,

Hosted by Google

semble d'un si bon augure à l'heureux fiancé, qu'il rend chacun attentif à cette remarquable coïncidence. Le secrétaire du bourgmestre, petit homme maigre et fébrile, s'empresse autour des voitures, tend la main aux dames qui se passent, le plus souvent, de lui et du marche-pied. Puis nous entrons à la mairie.

Au bout d'un corridor pavé en briques peintes, s'ouvre une grande chambre à quatre fenêtres. Des chaises tout le long des murs, une cheminée triste, étroite, sans un bibelot, une armoire dans la muraille pour y serrer les archives, au centre de la pièce une grande table avec un tapis vert retenu aux quatre coins par des clous de cuivre, qui reluisent comme des boutons d'or dans un pré. A la fanure et aux taches d'encre, on retrouve les places, toujours les mêmes, où se sont assises plusieurs générations de maires et d'adjoints, de mariés et de mariées, et de témoins, enfin, appelés pour signer de drôles de noms, souvent écrits d'une drôle d'écriture !

***

Personne ne pouvant se décider à s'asseoir le premier, à part les autorités, il y eut un moment de brouhaha, fait de *peh !* de *pst !* de chuchotements de campagnards valant la haute voix des citadins, en un mot de mille façons bruyantes d'observer le silence dû à la solennité du local et de la cérémonie. On mit tant de tapageuses précautions à déranger les sièges et à se les faire passer à bras tendus par-dessus les têtes aux risques et périls des assistants, que tout le monde put se caser. Il y eut des chaises pour tous et si trois inconnus du cortège restèrent debout dans l'embrasure d'une fenêtre, ce fut bien leur faute.

Pourtant, lorsque l'adjoint eut poussé l'écritoire à portée d'Avédis après avoir plongé tout au fond sa plume rouillée pour s'assurer qu'il restait encore assez d'encre, il se fit un grand silence et chacun prit un air recueilli.

La mariée, sous son voile, penchait la tête, comme dans une muette prière ; Avédis était très grave ; son père, l'œil

Hosted by Google

humide, respirait à longs souffles et tourmentait ses gants. On entendait le tic-tac étouffé de la montre du secrétaire, posée sur la table et, dans la baie de la porte, grande ouverte, s'étageaient des têtes curieuses, avec un bruit de remarques à voix basse, ceux d'en haut recommandant à ceux d'en bas de *faire* doucement en montant l'escalier.

Alors le maire se leva, fit à haute et intelligible voix lecture des textes de lois, tournant les pages du bout de son index mouillé, et passa ensuite au questionnaire.

Il fut interrompu presque aussitôt par l'adjoint dont l'agitation allait croissant.

— Monsieur le maire, permettez, remarqua-t-il : pour poser les questions, il faut absolument, d'après la loi, ceindre l'écharpe tricolore.

— C'est juste ! s'écria le maire, voilà un détail que je ne parviens jamais à me mettre en tête. C'est juste ! il faut l'écharpe. Et j'ai justement oublié la clef de l'armoire !... Marie Pernou, cours vite la chercher, tu la demanderas à ma femme.

Marie sort du cadre de la porte et disparaît, suivie de regards envieux. « Quelle veine elle a, tout de même ! » murmurent ses compagnes jalouses, lorsqu'elle revient tout essoufflée, et, rouge de plaisir, traverse la belle société endimanchée pour remettre la clef au maire en personne.

Celui-ci ouvre l'armoire, se dresse sur la pointe des pieds pour attirer à lui un bout de journal qui dépasse le rayon supérieur : c'est l'écharpe roulée dans un supplément de la *République française*.

La taille serrée dans les couleurs nationales, que son secrétaire lui attache autour du corps, M. le maire commence son interrogatoire, mais le premier sérieux n'y est plus.

On arrange les choses en famille.

Avédis fait des remarques sur la manière dont la fiancée a répondu « oui », et il exige qu'elle le répète plus distinctement. Il critique les plumes officielles, trouve l'encre trop pâle malgré son épaisseur, ce qui fait manquer son beau paraphe, récemment adopté et exercé depuis huit jours, en vue du moment solennel.

Hosted by Google

Les témoins signent ensuite d'un air docile et contrit. Quand vint le tour de « Célestin Borel », quelqu'un se détacha du groupe resté debout et je reconnus mon homme au poirier.

C'était bien le même grand vieillard, peu voûté, l'œil malicieux, le nez aquilin, avec je ne sais quelle larme au bout qui séduisait le regard.

On le vit passer le revers de sa main gauche sur son œil droit, comme pour balayer un corps étranger qui lui troublait la vue, puis il s'assit sur l'extrême bord de sa chaise, déplia lentement ses jambes sous la table, prit la plume dans sa lourde main tremblante et traça, sur le papier timbré, quatre ou cinq hiéroglyphes qui ne trouveront pas leur Champollion de sitôt.

***

Après quoi M. le maire nous invite à prendre un verre de vin chez lui, au sortir de l'église.

Nous redescendons dans la rue, les uns après les autres, dans l'ordre où nous sommes montés, et nous entrons à l'église, au milieu des coups de pistolet tirés en l'air, pendant que Clovis et Charlemagne tonnent le long de la côte. Les cloches sonnent à toute volée jusqu'au moment où nous franchissons le seuil du temple; alors le sonneur s'éloigne, cachant mal sous sa blouse une bouteille coiffée d'un verre, et un mendiant très enrhumé s'installe, lui et ses béquilles, derrière une colonne en attendant le moment de nous présenter son chapeau à la sortie.

L'église avait une fraîcheur de cave; aussi le curé dépêcha-t-il sa messe. Longtemps il ne montra que son large dos; on ne le vit bien de face que lorsqu'il procéda à l'échange des anneaux.

Midi sonna et le ciel tint parole : le soleil, brillant à point, mit un peu de sa féerie à cette paisible scène, en glissant au travers du vitrail un large rayon qui peignit sur les dalles, entre les prie-Dieu et les colonnes, une aile de libellule gigantesque; un rayon rose égaré sur le visage de

Hosted by Google

Célestin Borel, qui ne s'en doutait pas, lui rendit une fraîcheur de teint, tandis que d'autres redoraient les cadres fanés des tableaux et fourbissaient les tuyaux ternis des vieilles orgues. L'odeur de l'encens gagnait de proche en proche ; rendu tout rêveur par le calme de cette église de campagne, je contemplai M^lle^ Mimi à genoux près de moi, et j'éprouvai toutes les transes d'un hymen imaginaire.

La cérémonie faite, nous sortons deux à deux, mais nous sommes bientôt arrêtés par une foule de gens et une longue charrette qui barre le chemin. « On ne passe pas ! hurle une sorte d'homme-femme au geste tragique, à la voix rauque. On ne passe pas sans avoir entendu l'histoire de madame Malakoff, ci-devant jeune et belle comme la mariée et que les années ont faite ce que vous voyez !... » Et l'orateur agrémente sa propre biographie de détails sur les nouveaux époux et de plaisanteries originales.

Cambrée sur son char, en pétroleuse qui défend sa barricade, il faut voir comme elle secoue son énorme chignon de filasse, sa longue barbe arrachée à quelque matelas éventré ! Ses lazzis à gros sel ont du succès et, grisée d'applaudissements, elle ne se laisse arrêter que par la pièce de cent sous qu'Avédis lui glisse dans la main pour prix du péage.

Coutume bizarre des villages de Savoie ! c'est là une marque d'estime et d'affection que l'on donne aux mariés jugés dignes ; les autres, on les laisse partir sans que la mère Malakoff ou une autre sorcière d'occasion leur fasse le discours d'adieu sur la charrette barrant le chemin.

Puis la file des voitures s'ébranle. Une double ration d'avoine a mis les chevaux en belle humeur, et une fois lancés du côté d'Amphion, ce n'est pas sans peine qu'on les arrête à mi-chemin, devant la porte du bourgmestre. Il possède une mignonne maison de campagne, près de la route, abritée de la poussière par des massifs de lauriers, au milieu d'un parterre de verveines, de géraniums et de rosiers du Bengale encore fleuris, tandis que déjà la brise d'automne effeuille la glycine de son balcon.

Pour entrer, il est inutile de sonner, car tout le monde est

Hosted by Google

à Amphion. M. Chaubert fait tourner la clef dans la serrure avec l'aisance d'un homme qui ne paye point de loyer, et nous bouleversons le salon, trop petit, d'un ménage sans enfants. Après le vin d'honneur, couleur d'ambre, servi dans du bohême, l'hôte met une certaine vanité à nous montrer le reste de sa maison neuve, bâtie d'après ses plans et ceux de sa femme. Il faut voir aussi la cave, le grenier, la basse-cour, où se prélassent cinq belles poules bramapoutres et quatre indigènes, toutes les neuf enragées pondeuses.

Il y a des fleurs partout, de charmantes allées de sable gris, où l'on rencontre parfois l'empreinte d'une large semelle, mais jamais de petits pas d'enfant. Personne n'a marché sur les bordures. Enfin, tout au fond du jardin, dans une perspective ouverte sur le lac, deux peupliers d'or encadrent le double azur du ciel et de l'onde, où plane par moments le blanc triangle des voiles latines ; vue idéale, arbres faits exprès pour tenir les cordes d'une escarpolette... mais point. Eh bien ! c'est triste...

Nous nous remettons en route et, d'une traite, nous roulons jusque devant l'auberge. Là se présente une seconde mère Malakoff, succursale de celle de Publier. D'ailleurs, pas de charrette, et le discours est moins long... Deux francs suffisent pour s'en débarrasser. Puis nous montons au premier étage, dans une longue chambre qui se voit salle à manger pour la première fois de sa vie.

Impatients de se mettre à table et couvant du regard la place qu'ils aimeraient occuper, quelques invités affectent de ne pas être pressés et s'intéressent vivement au bouquet nuptial planté dans le goulot d'une carafe vide. Ainsi que la couronne, il a été apporté de Paris par M. Avédis père, qui ne fait jamais les choses à demi. Les fleurs sont imitées en perfection et leur suave parfum achèverait de les faire croire naturelles. Comment parvient-on à leur donner une si bonne odeur?

M. Avédis démontre alors combien la chose est simple. On cache sous les fleurs des boules de ouate imbibées d'essence et le tour est joué. Plus d'un profite de la complaisance

Hosted by Google

de M. Avédis pour se faire parfumer son mouchoir, et le précieux flacon d'odeurs se vide en un clin d'œil.

D'autres impatients s'arrêtent longtemps devant une gravure qui représente « Cinq-Mars et de Thou marchant au supplice, » mais il leur faut le secours de M. le curé d'Évian pour ne plus confondre les deux amis.

M. le curé, les mains au dos, se chauffe devant une claire flambée ; il grisonne et se casse un peu, mais une sève de jeunesse court encore dans ses veines. Ce regain de vigueur, il le doit à la vertu des eaux d'Évian. Jusqu'à trente ans sa santé avait toujours été chancelante ; c'est à cette époque qu'il obtint la cure d'Évian. Les médecins lui conseillèrent l'usage interne et externe de ses eaux minérales. Il suivit leur conseil, sans grand espoir de rétablissement et plutôt pour obliger ses amis. Le succès avait dépassé toute attente. En moins de trois mois, santé florissante, et des robes qui serrent trop la taille !

— Quel dommage que votre collègue de Publier n'ait pas voulu venir aussi ! fait observer Alcide, en posant le potage sur la table et avec un certain clignement d'œil, qui en dit long sur l'appétit de cet ecclésiastique.

— En effet, Alcide, nous perdons là un bien aimable convive.

— Et une fameuse fourchette !

— Se connaissant en vins comme pas un !

— Oh ! pas plus que vous ! Il y a peu de palais comme le vôtre pour reconnaître un crû et lui donner une date !

— Pris à dose modérée... le vin d'Amphion...

... Vaut presque l'eau d'Evian.

— Toujours est-il que j'aurais eu du plaisir à revoir mon cher confrère. Pourtant je comprends ses raisons ; car, c'est bien comme il dit : s'il accepte votre invitation, il ne peut plus refuser celle des autres ; dès lors, il est de toutes les fêtes, sous peine de faire des jaloux en n'y allant pas. Une fois sur un tel pied de familiarité vis-à-vis de ses paroissiens, les limites sont malaisées à garder. Il n'est pas convenable que l'homme dont le ministère est si grave fasse partie de

Hosted by Google

toutes les réjouissances. Et je vous avoue que, si ce n'était pour la noce de ma filleule, vous ne m'auriez pas aujourd'hui.

— Il ne manquerait plus que ça! dit Alcide scandalisé, et quelques-uns approuvent de la tête sans que l'on puisse démêler s'ils partagent les idées de M. le curé ou l'indignation d'Alcide.

***

Si l'on demandait au marié ce qui ressemble le plus au bouquet de violettes qui exhale son parfum suave et discret devant l'assiette de l'épousée, il répondrait, sans hésiter, que c'est la jeune madame Avédis, c'est évident ; mais, tout bien considéré, ne serait-ce pas plutôt ma voisine?

Oh! si. — Oui, c'est bien toi, chère petite, frais bouquet de naïveté, d'espièglerie et de franchise ; esprit naturel et charmant. A me voir dîner avec appétit, tu ne te doutes guère combien tu me plais, n'est-ce pas? Je mange de rage, vois-tu, parce que je ne trouve rien à dire de digne de toi; je bois de dépit, car j'en veux à Alcide de regarder si souvent de ton côté. Heureux Alcide, d'avoir une pareille cousine! — M. le curé, votre toast est charmant ; continuez ainsi, ne vous pressez point de conclure, que tout un prône y tienne, si vous voulez, et ne craignez pas que je vous interrompe...

Longtemps les plats se succèdent avec une infatigable variété, nous sommes à table depuis trois heures ; après chaque toast on se dit : « C'est le dernier ! » et l'on se lève vite pour choquer son verre, espérant que c'est tout ; espoir longtemps déçu ! Enfin les discours toujours plus vagues, le léger pétillement du champagne qui monte dans les longs verres annoncent la fin du banquet. Un orateur ne se lève plus que pour affirmer à la société qu'il partage pleinement la manière de voir de l'honorable orateur qui l'a précédé, allocutions pénibles, commencées avec emphase et s'évanouissant misérablement dans le tumulte des conversations particulières.

Il ne vaut plus la peine d'applaudir ni de trinquer, et la débandade se met dans les rangs.

Hosted by Google

M. le curé en profite pour disparaître sans avertissement préalable. La soutane est allée jusqu'aux extrêmes limites de la légalité.

On commence à trop se mêler des affaires de l'État, ce qui va provoquer la défection du maire. Un mot de ma voisine sauve la situation, et, dans une de ces acalmies inexplicables qui interrompent parfois la discussion la plus animée, comme si les interlocuteurs étaient convenus de se taire tous à la fois : — Je proposerais, dit-elle, de remplacer toute cette politique, ennuyeuse pour les dames, par une promenade sur le rivage, jusqu'à l'Hôtel des bains. Nous ferons le tour des fontaines et ensuite nous improviserons un bal. M. Avédis nous fera danser au son de sa flûte ; ce sera charmant, et je veux danser, moi !...

Ceux qui, dès le début, ont mis leur serviette dans le cou, bien étalée sur la poitrine, en vrais gourmets s'apprêtant à manger comme quatre, ceux-là ont un frisson d'épouvante. — Danser ? après un tel repas ! Mais non, ils auront mal compris : M^lle^ Mimi ne va pas exiger qu'eux, les hommes posés, rangés risquent une indigestion pour faire sauter les demoiselles !

La première stupeur passée, M. Avédis père oppose de justes réclamations : passe encore de faire la promenade, de boire même un peu d'eau minérale... rien qu'un peu, mais danser !

Le parti des jeunes l'emporte et le plus passionné pour les exercices violents, c'est Célestin Borel ! Il déclare ouvrir le bal avec M^lle^ Mimi, lui, entendez-vous bien ?

Et la promenade s'organise.

Les jardins sont déserts, l'hôtel fermé. Dans le silence des allées, sous les arbres sans feuilles et sans oiseaux, le murmure des fontaines, qui ne cessent jamais de couler, prend une intensité inaccoutumée.

L'une pleure dans sa niche de rocailles. Elle a un goût d'encre assez faible et l'on ne croit guère à sa vertu, n'étant point assez mauvaise pour être bonne, dit M^lle^ Mimi.

Une autre s'égrène tristement sous un rocher obscur, n'ayant plus même assez d'eau pour pleurer.

Hosted by Google

Une troisième, la plus achalandée, s'abrite au fond d'une rotonde, avec deux bancs pour les buveurs et un gobelet rouillé qui pend à une longue chaînette rivée au mur.

Mlle Mimi rassemble les plis de sa jupe, se penche pour boire, puis, d'un geste charmant, elle me tend le gobelet, afin que j'y trempe aussi mes lèvres...

Nous étions restés en arrière et seuls ; les autres disparaissaient au détour d'une avenue ; on entendait s'éloigner leurs joyeuses exclamations et leurs éclats de rire, et le murmure des sources, un instant couvert par le bruit, reprenait, clair et mélancolique.

— Mademoiselle... Mimi ?

— Monsieur...

— J'ai encore soif...

— Eh bien ! buvez...

— Soif de bonheur ; je vous donne ma vie et tout mon cœur... Les voulez-vous?...

Mlle Mimi ne répond rien, mais, très sérieuse, lève au bout d'un moment ses yeux candides qui répondent pour elle :

— « Oui ! »

Th. Nicolet.

Hosted by Google

L'ENSEIGNEMENT HISTORIQUE

ET LA CRÉATION D'UN INSTITUT SUPÉRIEUR D'HISTOIRE

Notre enseignement supérieur a été l'objet de mainte critique de la part des hommes compétents, en France et en Allemagne. Récemment encore, M. Michel Bréal, dans un article de la *Revue scientifique*, nous accusait de ne pas dépasser la sphère de l'enseignement moyen. Le reproche était vif, mais il était en partie mérité, et toutes les indignations patriotiques n'en adouciront pas la rigueur. Nos traditions sont fausses : programmes d'enseignement, méthodes, procédés, tout, à mon sens, est défectueux. En réalité, nos universités ne sont que des écoles spéciales, où l'on apprend une profession : avocat ou pharmacien, médecin ou architecte, ingénieur ou notaire, on y fait un premier stage, et l'on en sort convenablement préparé pour la fonction particulière à laquelle on destine sa vie: nulle plainte à cet égard. Une seule chose a été oubliée; il est vrai que c'est la principale : la science. Nos universités sont des pépinières qui se sont transformées en vergers; elles fournissent des poires et des pommes pour la consommation journalière; elles n'ennoblissent point la sève du pays. Nos praticiens ont toute la compétence désirable; mais sont-ce les praticiens qui font la science ?

Dans la faculté de droit et la faculté de médecine, le mal n'est peut-être pas aussi dangereux qu'ailleurs ; les cours de droit ont surtout une valeur pratique; de plus, ils sont nettement définis, renfermés dans des limites assez étroites pour qu'on puisse embrasser l'ensemble et les détails, et les hommes

Hosted by Google

distingués qui enseignent le droit romain, le droit civil, le droit criminel peuvent faire œuvre scientifique, tout en accomplissant leur mission, qui est de former des avocats et des juges. Je crois qu'il en est de même dans la faculté de médecine. La médecine ne vit d'ailleurs que dans le présent, elle se renouvelle incessamment par l'expérience; pour elle, la science vieillie est comme une science morte; c'est moins dans des livres qu'au chevet des malades, dans les laboratoires et dans les cliniques qu'elle se recrée et se développe.

Mais les deux grandes facultés qui servent de base à tout l'édifice de l'enseignement supérieur, la faculté de philosophie et lettres et la faculté des sciences, ne peuvent se flatter d'être aussi bien partagées. L'une et l'autre ne sont considérées que comme des passerelles que l'on franchit à la hâte pour arriver dans le champ de l'exploitation juridique ou médicale.

Mon intention n'est pas de traiter ici dans son ensemble cette grave et périlleuse question de la réforme de l'enseignement supérieur; je n'en veux aborder qu'un seul point, et dans la faculté de philosophie et lettres, que je connais le mieux, j'irai droit à l'enseignement historique.

L'histoire devrait occuper en Belgique le premier rang; nulle science, en effet, n'est plus appropriée au tempérament national; les Belges aujourd'hui ne montrent de goût ni pour la philologie ni pour la philosophie; oublieux de leurs grands ancêtres du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, ils ne comprennent point que l'on s'occupe à éplucher des mots, à expérimenter sur des syllabes; combien y a-t-il de personnes autour de nous qui aient la plus légère notion des progrès de la philologie moderne? Aux yeux du public, cette science est non avenue, et l'on croirait plus facilement aux tables tournantes qu'aux théories de Grimm, de Bopp et de Corssen sur la permutation des lettres et les règles fondamentales de l'étymologie.

Ne faut-il pas en dire autant de la philosophie? Krause a encore à l'université de Bruxelles un disciple illustre, qui est parvenu à faire entendre sa voix jusqu'au fond de l'Espagne;

Hosted by Google

mais, ici même, voyons-nous qu'on s'intéresse aux grands systèmes qui prétendent fournir l'explication de l'univers? Ni par les livres, ni par les journaux, ni par les conférences, le monde lettré n'est initié aux travaux philosophiques de l'étranger; on ne se passionne ni pour ni contre les doctrines adverses; on se doute à peine des progrès que fait le monisme dans la pensée contemporaine, et il est bien permis d'affirmer que la pauvre philosophie agonise.

C'est qu'en effet les Belges ne sont guère disposés à l'abstraction, il leur faut une science concrète. Emportée par le tourbillon de la vie politique, la Belgique, en dehors de ce qui est d'intérêt matériel, ne demande à l'enseignement supérieur qu'un appui pour triompher des obstacles qui l'embarrassent. Or, l'histoire est pour la politique comme une leçon perpétuelle; sans théories suspectes, sans généralisations nuageuses, elle montre ce qui a été et ce qui fatalement sera encore; elle nous apprend à être réalistes, en établissant que les choses qui réussissent ne sont pas celles qui se conforment à un schème idéal, mais celles qui correspondent aux besoins d'une époque et d'une nation déterminées. L'histoire est, en un mot, sous ses faces multiples, le tableau de la vie elle-même, et elle nous révèle incessamment cette vérité, tant de fois oubliée, que tout ce qui vit est obligé de se transformer, et que ce qui reste immuable est mort; elle ne connaît que la réalité avec ses besoins toujours changeant et le poids des fautes passées et les aspirations fatales de l'heure présente.

C'est par ce côté tangible et pratique que l'histoire convient à notre caractère, et il serait juste d'en favoriser l'étude et de fournir à ce germe qui trouve un terrain si propice toutes les conditions essentielles à son complet développement. Or, il s'en faut, et de beaucoup, qu'on ait satisfait à cette exigence.

Les programmes de l'enseignement supérieur semblent faits pour les deux sciences qui sourient le moins à la jeunesse, la philosophie et la philologie. L'histoire est la Cendrillon de la famille; on la renferme dans la candidature

Hosted by Google

et on lui ferme l'accès du doctorat. Chose bizarre! un docteur en philosophie ne doit pas savoir en histoire un mot de plus qu'un docteur en droit. Cette anomalie n'explique-t-elle pas en partie l'abandon de ce grade? Personne n'aspire à devenir philosophe ou philologue; pourquoi perdre alors un an ou deux dans cette voie sans issue?

Au moins les candidats sont-ils mieux partagés, et leurs études historiques sont-elles suffisantes? En aucune façon. Toutes les branches sont accumulées et ne font l'objet que d'un seul examen. L'élève étudie l'histoire ancienne, l'histoire du moyen âge, l'histoire moderne, l'histoire de Belgique sans reprendre haleine un instant; il parcourt à grands pas cet immense domaine, où il doit voir s'opérer toute l'évolution politique et sociale de l'humanité; il fait son *tour du monde en quatre-vingts jours :* il a rencontré des Chinois, des Egyptiens, des Arabes, des nègres et des blancs; mais, dans le mouvement qui l'entraîne, il ne distingue plus les uns des autres. On assure que cela suffit pour faire des avocats ou des juges, voire même des journalistes; mais cela ne suffit certes pas pour des docteurs en philosophie et lettres, pour de futurs professeurs, pour de véritables hommes de science.

Ajoutez à cette première cause d'infériorité que l'enseignement de l'histoire n'existe qu'à l'état embryonnaire dans nos établissements d'instruction moyenne, où le latin dévore tout, tandis que les autres branches meurent d'inanition. Je n'ai pas à exposer ici les vices de cette organisation et les moyens d'y remédier; il suffit de constater que la plupart des jeunes gens qui ont achevé leurs humanités n'ont des événements qu'une connaissance très vague; le professeur est obligé de reprendre l'exposé élémentaire, comme s'ils ne savaient rien : il doit s'en tenir aux généralités, car le temps le presse. Il faut que le programme soit vu dans son entier, et les auditeurs ne comprennent pas à demi-mot. Il ne peut donc être question ni de s'attacher spécialement à une période et de l'approfondir, ni d'aborder l'examen des sources, ni de fournir la preuve de ses allégations. Le professeur

Hosted by Google

affirme et doit être cru sur parole, et tandis que la philosophie fait appel à l'intelligence et porte ainsi son contrôle avec elle, tandis que la philologie s'appuie au moins sur un texte, l'histoire dogmatise, et par là assurément elle est infidèle à la mission de l'enseignement supérieur.

Aussi quelles qualités requiert-on aujourd'hui du professeur? On vante son éloquence ou bien sa clarté. L'un remue des idées, fait vibrer dans l'âme de ses auditeurs toutes les cordes de la passion ; il passe rapidement sur les points difficiles et obscurs ; il s'attache surtout aux considérations générales. L'autre procède avec lenteur et méthode, il étudie succinctement chaque événement dans ses éléments principaux ; il suit le travail intime des institutions dans leur progrès et dans leur décadence. Rien de mieux. Les deux méthodes ont leur raison d'être, et dans les universités allemandes ; elles sont pratiquées concurremment : un certain nombre de cours généraux sont destinés à retracer les périodes historiques les plus intéressantes ; les titulaires réunissent autour d'eux une jeunesse nombreuse et enthousiaste; Droysen, Treitschke, à Berlin, sont renommés pour l'éclat de ces grandes leçons oratoires que l'on appellera des conférences plutôt que des cours. A côté d'eux, des hommes non moins savants préfèrent le travail plus sûr de l'investigation patiente et raisonnée. Mais au moins les uns et les autres peuvent-ils, d'année en année, changer la matière de leur enseignement. Chez nous, au contraire, le professeur est condamné à tourner toujours dans le même cercle; comme une machine, il recommencera, fût-ce pendant trente ans, le même travail. Son cours une fois fait, pourvu qu'il le tienne au courant, il a accompli sa tâche. Il y a là pour l'homme de science un véritable amoindrissement; il a perdu son vrai rôle, qui est celui de créateur et de novateur, et, de l'enseignement supérieur, il retombe platement dans l'enseignement moyen.

De tous côtés nous aboutissons à la même conclusion : les cours d'histoire dans nos universités ne sont pas des cours supérieurs ; ils embrassent des périodes trop vastes, ils ne

Hosted by Google

peuvent creuser la matière, ils laissent au maître trop peu de liberté, ils demandent à l'élève trop peu d'efforts personnels. Aussi n'y a-t-il pas en Belgique de véritable école ni de véritables traditions historiques; il n'existe aucune continuité dans le travail. Les jeunes gens, qui n'ont appris que les rudiments de la science, sont livrés à leur propre initiative s'ils veulent pousser plus loin leurs études ; les plus habiles, les plus résolus se choisissent alors un petit coin qu'ils défrichent péniblement. Que d'efforts perdus, quel gaspillage de temps et de forces !

Faut-il s'étonner, dès lors, si les encouragements officiels, les concours, les prix de tout genre dont disposent l'Académie et le gouvernement appellent si peu de compétiteurs et produisent si rarement des résultats sérieux? L'argent peut-il à lui seul susciter des chefs-d'œuvre? Pour arriver à faire un livre d'histoire vraiment digne de ce nom, il ne suffit pas de travailler avec zèle par l'appât d'une récompense, il ne suffit même pas d'avoir le talent de l'écrivain : il faut, de plus, avoir parcouru toutes les étapes d'une longue route, où trop souvent l'on se perd si l'on n'a point de guides.

Or, les guides font défaut. Nos jeunes gens ont parfois des aptitudes exquises; ils sont prêts à tout ce qu'on leur demande ; mais, comme on ne leur a jamais enseigné comment se fait la science, ils ne savent par quel bout la prendre. Ce n'est pas en traversant beaucoup de musées, ni en connaissant l'histoire de toutes les écoles de peinture que l'on arrive à devenir peintre : c'est en maniant le pinceau sous la direction d'un maître, c'est en étudiant les règles du dessin, de la perspective et du coloris. S'imagine-t-on qu'il en soit autrement de l'histoire, et parce que l'on a répété sans faute ce que l'on a couché sur son cahier est-on de ce coup capable d'instituer soi-même une recherche féconde?

La qualité maîtresse du professeur ne sera donc ni l'éloquence, ni la clarté : ce sera l'art de communiquer à ses auditeurs le sens historique et de leur dévoiler les secrets de la méthode. En Allemagne, tous les grands maîtres

Hosted by Google

ont leur école ; en Belgique, par une inexplicable singularité, nos historiens les plus laborieux et les plus autorisés, Wauters, Juste, Gachard, Kervyn, Hénaux, de Gerlache, etc., n'ont jamais professé ; ce sont des archivistes, des érudits de cabinet, qui n'ont pu former un seul disciple. D'autre part, les universitaires, pour les raisons que j'ai indiquées plus haut, s'en tiennent à un programme bâtard et mutilé. Ils se font conférenciers ou deviennent simples répétiteurs. J'ajoute que le mode de recrutement des professeurs n'est guère propre à corriger ce défaut. Où les prend-on, le plus souvent? Dans l'enseignement moyen. Certes, le gouvernement a pu y faire des choix excellents, mais le principe est cependant défectueux : les hommes chargés des cours d'histoire dans les athénées ne sont pas même spécialement qualifiés pour cette mission ; ce sont des normalistes ordinaires, ils n'ont pas été soumis à un régime exceptionnel. De plus le procédé des deux enseignements diffère absolument : la tâche du professeur dans l'enseignement moyen consiste à mettre la connaissance des faits à la portée de très jeunes gens, il doit s'abaisser jusqu'à eux, simplifier à outrance, être clair avant tout, il doit résumer et répéter cent fois la même chose et, ne pouvant compter sur le travail spontané des élèves, il doit se faire leur collaborateur assidu.

Au contraire, l'enseignement supérieur s'adresse à des esprits mûris ; il doit les élever jusqu'à lui ; sa mission n'est pas de former une bonne moyenne, mais une élite brillante. Le royaume de la science n'est pas fait pour les médiocrités. Le rôle du professeur serait donc de pénétrer jusqu'au fond des choses, d'aborder, de préférence, les problèmes difficiles, de montrer comment on les élucide ; en un mot, de diriger un atelier et d'apprendre aux élèves capables à manier les instruments de travail.

Le premier n'a point à innover, mais à reproduire fidèlement les données acquises, tandis qu'il est essentiel pour le second de savoir être hardi et original. Cette différence est essentielle, et tant que l'on permettra la confusion des méthodes, on n'aboutira à aucun résultat sérieux. L'histoire continuera à n'occu-

Hosted by Google

per qu'une place secondaire dans notre enseignement et dans notre littérature, le public la considérant comme un passe-temps plus ou moins agréable, et la presse réservant ses faveurs aux généralisations banales pour laisser dans l'ombre les œuvres patientes, laborieuses et vraiment utiles [1].

Que faut-il faire pour porter remède à cette situation?

Évidemment, transformer l'enseignement historique, le fortifier dans les athénées, le spécialiser dans les cours de la candidature, l'introduire largement au doctorat, créer pour l'histoire une agrégation spéciale : ce sont là des solutions tout indiquées et dont l'application sera facile le jour où l'on aura un nombre suffisant de bons professeurs. Mais il y a une autre réforme plus importante, et qui, directement, servira au recrutement, aujourd'hui défectueux, du corps enseignant, c'est la création d'un institut supérieur pour les études historiques.

L'Allemagne a, depuis longtemps, ses *séminaires* attachés à chaque université, et dans lesquels les plus grands maîtres travaillant à la même table que les disciples, comme dans un vrai laboratoire, leur transmettent les résultats de leur propre expérience et leur donnent cette sûreté de main à laquelle nous autres, autodidactes, nous n'atteignons jamais. Récemment, la France, qui possédait cette admirable école des chartes, d'où sont sortis tant d'érudits de premier ordre, a créé, par surcroît, l'école pratique des hautes études, dont les travaux ont acquis déjà une notoriété considérable.

La Belgique doit à sa renommée de ne pas demeurer absolument en arrière. L'histoire nationale, qui a inspiré tant d'œuvres remarquables, appelle encore de longues et de nombreuses recherches; il importe qu'elles soient faites d'après les procédés de la critique moderne, et qu'ainsi chaque pierre ajoutée à l'édifice soit solide et fermement ancrée.

[1] Je songe surtout, en écrivant ces lignes, au dernier livre de M. P. Devaux, *Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine*, auquel tant de nos journaux consacrent des éloges hyperboliques, alors que c'est une œuvre de troisième main et de très mince valeur.

Hosted by Google

Depuis cinquante ans, on a publié des documents en nombre considérable ; la collection des volumes de la commission d'histoire, ceux des commissions provinciales et des sociétés particulières constituent un trésor où l'on n'a qu'à puiser à pleines mains. Malheureusement quelques-unes de ces publications n'ont pas été faites avec tout le soin désirable ; telle chronique importante, dont existaient plusieurs manuscrits différents d'âge et de valeur a été constituée très arbitrairement sans indication des sources et en adoptant tantôt une leçon, tantôt une autre, d'une façon tout à fait capricieuse. C'est ici qu'on reconnaît l'absence d'une école sévère, qui prend pour point de départ l'obligation de fixer la valeur comparative des instruments sur lesquels on opère.

Il faudrait donc initier les jeunes travailleurs aux secrets de la paléographie et de la diplomatique, comme M. Philippson l'a essayé avec succès cet hiver pour la première de ces deux sciences, à l'université de Bruxelles. Accoutumés à lire les textes, les étudiants apprendraient à les comparer, à apprécier leur valeur au point de vue externe et interne. On leur inculquerait, par une série d'études pratiques, ces deux maximes fondamentales que, pour un travail historique, il faut étudier les sources et ne point procéder de seconde main ; en outre, qu'il faut chercher à connaître le plus complètement possible tout ce qui a été écrit de sérieux sur le sujet que l'on traite.

Le professeur ferait lire et interpréter dans leurs moindres détails des chartes et des extraits de chroniques ; il indiquerait des sujets sur lesquels s'exercerait la sagacité des élèves ; leurs travaux, critiqués au cours même, discutés par leurs condisciples, corrigés par le professeur, formeraient une collection de dissertations spéciales, destinées à servir de base à des compositions plus vastes. On en viendrait ainsi à rendre possible la rédaction d'un corps d'annales, analogues aux *Jahrbücher* publiés par la commission historique de l'Académie de Bavière et dans lesquelles, pour chaque règne, on enregistrerait et l'on commenterait les événements de l'histoire nationale, sans jamais quitter le terrain solide des

Hosted by Google

documents authentiques. Des livres où manque l'indication des sources, comme nos historiens en publient trop souvent, sont à moitié perdus pour la science.

Mais, pour en venir là, pour amener des jeunes gens à suivre pendant deux ou trois années, d'une manière assidue, les leçons d'une école qui ne mène directement à aucune carrière, il faut de toute nécessité qu'on leur garantisse certains avantages. Le plus sérieux de ces avantages, je l'ai indiqué plus haut, ce serait l'agrégation spéciale d'histoire et la certitude d'entrer dans l'enseignement moyen. Il va sans dire que les leçons de géographie ne seraient plus données, dans les athénées, par les mêmes professeurs que les leçons d'histoire ; cette réforme, réclamée à plusieurs reprises par les hommes spéciaux, s'impose aujourd'hui au gouvernement.

Il faudrait, de plus, assurer des bourses aux élèves qui, dans une première année, ont fait preuve des capacités nécessaires et que les directeurs de l'institut admettraient aux études subséquentes. Les peintres et les musiciens jouissent de ce privilège ; pourquoi le refuserait-on à l'histoire, qui a pour mission de faire revivre, avec une scrupuleuse fidélité, tout le passé de la nation?

De plus, il importerait que les travaux émanant de l'institut fussent imprimés, non pas dans ce grand format coûteux et incommode qu'ont adopté la plupart des publications gouvernementales, mais sous forme de livraisons utiles et modestes.

Toutes ces exigences nous mènent à cette conclusion que l'Etat seul peut entreprendre, d'une manière fructueuse, la création dont j'appelle la réalisation de tous mes vœux ; sans doute, les universités pourraient isolément tenter la chose, mais il est à craindre qu'elles n'y consacrent pas les ressources nécessaires et que l'absence d'un caractère officiel ne prive l'école d'une partie des avantages sur lesquels elle pourrait légitimement compter, j'entends en première ligne la libre disposition des archives et des bibliothèques publiques. Les livres et les manuscrits sont, en effet, les instruments indispensables de toute recherche historique ; les grandes

Hosted by Google

collections doivent donc être largement ouvertes aux travailleurs.

Une autre conséquence, c'est que le projet dont je présente ici l'ébauche ne peut être utilement réalisé que dans la capitale ; nulle part ailleurs, en effet, on ne trouverait des ressources comparables à celles de nos grands dépôts nationaux.

Et ceci m'amène à toucher à une question qui n'est peut-être qu'incidente, mais sur laquelle je demande la permission d'insister. La Bibliothèque royale, collection incomparable pour ses trésors anciens, est aujourd'hui d'une utilité fort contestable pour la science vivante ; elle n'a pas su se tenir au courant du mouvement scientifique : la plupart des publications étrangères y font défaut ; les périodiques sont incomplets ou dépareillés ; de là des lacunes fâcheuses et malheureusement presque irréparables.

La Bibliothèque royale a un budget insuffisant ; les frais d'entretien, le personnel, les abonnements et les reliures en emportent plus de la moitié ; on consacre beaucoup trop d'argent à l'achat d'estampes, de gravures, d'autographes, d'éditions rares, tous objets fort curieux sans doute, mais qui ne doivent pas faire perdre de vue le véritable caractère d'un établissement de ce genre.

Le résultat de cette erreur, c'est qu'il est impossible d'acquérir les livres modernes les plus indispensables et, comme conséquence immédiate, qu'on ne peut faire à Bruxelles le moindre travail complet ; on est arrêté à chaque pas et fatalement l'on se décourage.

J'ajoute que les travailleurs sérieux ont à se plaindre gravement de l'organisation de la Bibliothèque. D'abord ils doivent se contenter de la salle commune, qui est un cabinet de lecture plutôt qu'un lieu de travail ; en hiver, par le temps froid, tous les désœuvrés viennent s'y chauffer en lisant la *Revue des Deux-Mondes* ou les romans de Jules Verne ; de là du bruit, de l'encombrement, pour le personnel une fatigue inutile, pour les hommes d'étude une confusion déplorable.

D'autre part, le service des emprunts est trop rigoureux ;

Hosted by Google

quiconque a fréquenté une bibliothèque en Allemagne sait avec quelle facilité on y met à la disposition des travailleurs tous les livres dont ils peuvent avoir besoin ; dans les villes universitaires, les professeurs ont le libre accès du local, ils peuvent faire eux-mêmes des recherches dans les galeries. Que de temps d'épargné de la sorte ! Souvent il faut feuilleter cinquante volumes avant de trouver le renseignement demandé : ira-t-on faire cinquante bulletins, déranger cinquante fois un employé déjà surchargé de besogne et perdre une demi-journée à ce qui n'aurait pris qu'une demi-heure?

La Belgique veut avoir des savants, elle leur offre des encouragements de tout genre, mais elle agit maladroitement ; on peut la comparer à ces parvenus qui gaspillent leur argent pour n'avoir rien qui vaille ; la bureaucratie, puissance tracassière et routinière s'il en fut, gâte tout ce qu'elle touche ; elle procède d'une manière abstraite, sans rien connaître aux objets qu'elle réglemente. Si l'on consacrait à des œuvres utiles la moitié de l'argent que l'on jette aujourd'hui sans profit durable, notre réputation à l'étranger changerait bientôt de caractère. Chacun reconnaît que nous sommes riches et que la vie matérielle est, chez nous, plantureuse ; mais qui donc vient demander à nos universités la science qu'on va chercher en Allemagne, en Italie, en France, en Angleterre? Tout au plus quelques Roumains qui savent à peine décliner *rosa* et qui s'imaginent, à tort ou à raison, que nos diplômes sont plus faciles à obtenir que ceux de nos voisins !

Il est temps que cette infériorité cesse et, pour ma part, j'espère qu'un ministère éclairé saura prendre en mains la cause de la science, grouper dans un organisme complet toutes les institutions qui doivent concourir à la relever, faire cesser les anomalies actuelles, dégager l'élément scientifique de l'élément professionnel qui l'étouffe et notamment créer un institut supérieur, dans lequel l'histoire tiendra la place qui lui revient à titre légitime.

LÉON VANDERKINDERE.

Hosted by Google

LES ÉTATS-UNIS EN 1878-1879.

NOTES DE VOYAGE.

I

NEW-YORK.

La traversée de l'océan Atlantique que les Américains appellent irrévérencieusement l'étang, *the pond*, se fait maintenant avec une rapidité, une sécurité et un confort sans pareil. On peut choisir entre trois lignes de steamers transatlantiques ; chacune d'elles a son mérite particulier et se recommande par des qualités différentes.

La Société *Cunard* est recherchée surtout à cause de sa sécurité; seule elle peut se vanter de n'avoir jamais perdu ni un navire, ni un voyageur, ni même un colis, depuis quarante ans qu'elle existe. Mais ses bateaux sont d'un modèle plus ancien et marchent moins vite. Vient ensuite la *White Star Line*, qui a fait construire les marcheurs les plus rapides : deux d'entre eux ont fait la traversée la plus courte qui soit connue : le *Britannic*, d'Amérique en Angleterre, et le *Germanic*, dans l'autre sens, en huit jours et quelques heures. Enfin, la ligne *Inman* est considérée comme la plus confortable, ses aménagements intérieurs sont parfaits et sa table est la mieux soignée. Elle possède actuellement le plus grand navire existant après le *Great-Eastern*: c'est le *City of Berlin*, qui jauge environ 5,200 tonnes et rivalise de vitesse avec les célèbres steamers de la *White Star Line*. Il n'a été battu que de quelques heures. Le prix du passage est à peu près le même pour les trois compagnies : 780 francs pour un billet aller et retour en première classe et valable

Hosted by Google

pour six mois. Ce fut un bateau de la ligne *Inman* le *City of Montreal*, que je choisis et, après une traversée de dix jours, j'arrivai le 10 octobre, vers neuf heures du matin, en vue des premières terres américaines.

La baie de New-York est, prétendent les Américains, la plus belle qui existe et, quoique cette appréciation me paraisse contestable, il est certain que cette baie offre à l'étranger un spectacle grandiose et une variété de paysages que l'on peut difficilement rencontrer ailleurs. On voit aussitôt que l'on se trouve dans le nouveau monde : tout y est différent, étrange, inconnu. Les petits remorqueurs que l'on dépasse portent leur machine motrice au-dessus du pont et rien n'est plus extraordinaire que de voir s'élever et s'abaisser les grands bras du balancier qui donnent au bateau une ressemblance lointaine avec un moulin à vent. New-York s'étage en pente douce sur une colline très longue et très étroite, et l'on n'aperçoit de la ville que d'innombrables toits surmontés d'un ou deux édifices que l'on nous dit être la poste aux lettres et le bureau d'un journal : le *New-York Tribune* La poste et le journal, ce sont bien là les symboles de la civilisation moderne. Dominant le tout, se dressent deux tours immenses en fonte, plus hautes que les tours de Sainte-Gudule. Elles doivent servir de piles au pont suspendu qui reliera New-York à Brooklyn. Ce faubourg, presque aussi important que la ville même, en est séparé par un bras de mer qu'il s'agissait de franchir. Dans ce bras de mer, l'East-River, qui s'enfonce à droite de la ville, une forêt de mâts et de cordages indique le port des navires à voiles. Devant nous est l'Hudson, bordé d'entrepôts à perte de vue et couvert de bateaux à vapeur de tous genres, depuis le transatlantique de 5,000 tonneaux jusqu'aux petits remorqueurs à balancier, en passant par les navires-salons de l'Hudson avec leurs cinq étages et leurs roues démesurées et par les *ferry boats* innombrables qui mettent New-York en communication constante avec Jersey City, deuxième faubourg de la ville, bâti sur la rive droite de l'Hudson. Les quais ne ressemblent en rien aux murs puissants de Liverpool ou d'Anvers.

Hosted by Google

Ils se composent d'une série d'estacades s'avançant dans le fleuve comme les dents d'une scie : sur chacune de ces dents un entrepôt ou magasin en planches. Tout cet ensemble paraît bien peu solide et n'offre pas un coup d'œil très pittoresque, mais ce défaut est racheté par des qualités plus sérieuses, et rien n'est plus pratique : ces estacades donnent un développement de quais six fois plus grand que le système ordinairement employé. Elles permettent aux navires du tonnage le plus fort d'aborder à quai et évitent ainsi des frais considérables. Deux remorqueurs viennent s'atteler à notre steamer et nous sommes bientôt amarrés à notre place.

Je ne m'occuperai pas longtemps de New-York, que je suppose suffisamment connu. Après avoir essayé de rendre ma première impression, je ne parlerai que des choses nouvelles. Nous descendons et nous nous trouvons dans une de ces grandes baraques en planches que nous avons vues du navire. Les chevaux y arrivent traînant des camions pour les grosses marchandises. C'est à la fois une gare et un entrepôt. Quelle différence avec les quais en granit de Liverpool ! C'est bien moins imposant, mais les voyageurs ne sont pas forcément transbordés deux ou trois fois et exposés à toutes les intempéries de l'air avant d'arriver du navire jusqu'à terre, comme cela a eu lieu au départ. Je retrouve aisément ma malle, et avec mon compagnon de bord, un Viennois dont j'ai fait la connaissance, nous cherchons une voiture pour nous mener à un hôtel qu'un Américain m'a recommandé. Les seuls véhicules que l'on trouve sont de grands carrosses à huit ressorts, à deux chevaux, superbes mais peu commodes. Nous nous apercevons que nous sommes dans le pays des dollars. La course jusqu'à l'hôtel nous coûte 15 francs ; c'est cher, mais il paraît que les voitures ont si peu à faire, à cause du grand nombre des lignes de tramways, qu'elles sont obligées de demander des prix très élevés.

Le quartier où l'on débarque est fort laid. Ses rues sont étroites, à peine pavées et très mal entretenues. Notre automédon éprouve une certaine difficulté à éviter les grandes

Hosted by Google

pièces de fer, les troncs d'arbres et les planches à moitié enfouis dans la boue, où les roues de notre carrosse s'enfoncent à près d'un demi-pied ; nous sommes forcés d'aller au pas. Il y a peu d'animation de ce côté, les maisons sont basses et irrégulières, les unes en planches, les autres recouvertes d'un enduit rouge très brillant où, à intervalles égaux, des lignes blanches et bien parallèles imitent le rejointoyage de briques parfaitement régulières. Tout cela n'a pas l'air de tenir bien ensemble et paraît fabriqué en carton ou en bois peint. Bientôt nous entrons dans le mouvement : les rues sont sillonnées de trams et, au-dessus de nous, une infinité de fils télégraphiques se croisent et se recroisent dans toutes les directions. Un peu plus loin, nous passons sous une sorte d'arcade en fer couvrant toute la rue et soutenue par des piliers de dix en dix mètres. C'est le chemin de fer aérien. Un train roule au-dessus de nos têtes, à grande vitesse, avec un bruit assourdissant, sans que nos chevaux s'en effrayent. A mesure que nous avançons, les rues deviennent plus larges, plus animées, les maisons plus hautes ; nous passons par des avenues plantées d'arbres et par des places carrées, au milieu desquelles se trouve un jardin, où les feuilles jaunies tombent, emportées par le vent d'automne. Aux branches des arbres on voit, de temps en temps, de petites caisses en bois : ce sont des nids préparés pour les oiseaux. J'ai vu ce système employé à Dresde, mais pas aussi généralement qu'ici.

Nous voici enfin dans le quartier commerçant ; les maisons deviennent très élevées, les étalages très chatoyants. Les trottoirs sont larges et devant presque toutes les boutiques, au bord du trottoir se trouve une petite vitrine fermée à clef, semblable à celle que l'on voit dans les expositions, renfermant les échantillons les plus brillants des merveilles qui se vendent dans les magasins dont l'adresse est peinte en grandes lettres d'or sur le couvercle de ces vitrines. Dans l'hôtel où nous comptions descendre, il n'y a plus de place. Nous nous décidons, mon compagnon et moi, à essayer l'*Astor House*, le plus célèbre des hôtels de New-York; mais, pour échapper à une seconde course de notre voiture,

Hosted by Google

nous confions nos malles à l'*Express Parcel Company*, institution excellente dont j'aurai l'occasion de parler encore, et nous sautons dans un tram qui doit nous conduire à destination.

L'*Astor House* est situé au centre du mouvement; nous recevons ainsi dans toute sa force l'impression de cette prodigieuse activité dont on m'avait parlé, mais qui dépasse tout ce que j'avais pu imaginer. A mesure que nous avançons, l'animation devient plus grande, les rues s'encombrent de véhicules de toute forme; relativement très peu de piétons, mais des chariots de tout genre, chargés de toute espèce de marchandises. Notre tram est forcé de ralentir, de s'arrêter souvent, enfin de marcher au pas. De nouvelles lignes viennent aboutir à la nôtre et, à un moment donné, cinq à six voitures de tram (*tramcars*) se suivent. Au-dessus de nous passe la locomotive du chemin de fer aérien; c'est un tohu-bohu indescriptible, mais enfin les cars se séparent à une bifurcation, la rue se dégage; nous finissons par arriver à l'*Astor House*.

Les hôtels américains sont maintenant de deux espèces : les plus anciens sont organisés d'après le système américain; les autres sont sur le plan européen. Dans les hôtels américains, on paye par jour une somme fixe pour le tout : 10 à 15 francs dans les hôtels de second ordre, 20 à 30 francs dans ceux du premier. On peut prendre, à son gré, cinq ou six repas par jour et demander tous les plats indiqués sur la carte, et ils sont innombrables; mais si on ne consomme rien, on n'en paye pas moins. Autrefois, on ne connaissait pas d'autre système en Amérique. William Astor est le premier qui osa s'en départir. Il fonda une maison grandiose au centre de la ville et il introduisit le régime de nos hôtels, où l'on ne paye que ce que l'on commande. En quelques années, il fit une fortune qu'il accrut par des achats de terrains et, à sa mort, il laissa cinq cents millions. L'*Astor House* ressemble à un hôtel européen de premier rang, mais il présente quelques caractères particuliers qui sont à noter. Il occupe un bâtiment immense, d'une architecture très simple, mais

Hosted by Google

couvrant tout un « bloc » de terrain. Au rez-de-chaussée se trouve une vaste salle dont les arcades sont voûtées, soutenues par des colonnes : elle ressemble à une taverne. C'est le « bar » américain. Au milieu, un grand comptoir rond à hauteur de la poitrine, où l'on vient manger debout ou bien perché sur un tabouret très élevé et les pieds reposant sur une barre de cuivre. A l'intérieur, une vingtaine de garçons servent avec une dextérité digne du *Café Anglais* à Paris. Tout autour de la salle, des comptoirs semblables au premier, pour les différents genres de nourriture. Ici, la bière et les spiritueux; là, le café et le thé; plus loin, les rôtis; puis les poissons, les pâtisseries; enfin, un compartiment spécial pour les huîtres, que l'on mange sous toutes les formes. Nulle part de nappe, partout une tablette de marbre blanc. Le luxe est sacrifié à la rapidité du service. C'est ici que tous les négociants viennent prendre leur lunch au milieu du jour. Vers midi, la salle est trop petite pour contenir la foule des consommateurs, qui se bousculent pour y pénétrer. Tous les sièges sont occupés ; à peine vides, ils sont pris d'assaut par ceux qui ont commencé leur repas debout, entre les tabourets, pour ne pas perdre une seconde. Le déjeuner fini, le garçon vous donne un petit carré de carton, où il inscrit l'addition, que l'on va payer à l'une des quatre caisses placées aux extrémités de la salle. De chaque côté de l'entrée se trouvent de petites échoppes, où l'on peut se procurer des billets de chemin de fer pour toutes les directions, pour San Francisco comme pour la Nouvelle-Orléans, des parapluies, des cannes, des malles, des couvertures, en un mot tout ce qui est nécessaire pour faire un voyage. Le rez-de-chaussée, à l'extérieur, est loué à des magasins de tout genre.

Au premier étage commence l'hôtel proprement dit. On trouve d'abord une grande salle-vestibule, qui est un des autres points caractéristiques des hôtels américains. C'est une sorte de promenoir parfaitement chauffé et presque toujours rempli de monde Derrière un large comptoir, des portiers comptables inscrivent dans un registre les noms des

Hosted by Google

arrivants. A côté, une petite salle vestiaire ; puis une autre pièce où l'on vend des journaux et des cigares ; une troisième servant de salon de coiffure, et enfin une quatrième où l'on se fait cirer les bottes. Une foule de domestiques, nègres pour la plupart, sont sans cesse à la disposition des voyageurs. Un ascenseur monte à tous les étages. Dans le petit bureau télégraphique, une roue déroule constamment un ruban de papier où sont inscrites les dernières nouvelles. Dans un coin, un employé est préposé spécialement à la manœuvre d'un autre appareil électrique : c'est un cadran où sont inscrits différents numéros ; sur chacun d'eux on peut arrêter l'aiguille ; on fait agir la sonnerie électrique, qui avertit le bureau central. D'après le numéro indiqué, on vous envoie une voiture à un ou deux chevaux, un commissionnaire, un médecin, un officier de police ou une escouade de pompiers. Le promenoir est toujours encombré de voyageurs qui vont, viennent, lisent leur journal ou se livrent à des dialogues animés, mais sans gestes. Différentes portes s'ouvrent sur des salons de conversation, sur des salles de lecture, sur des restaurants, et enfin sur un fumoir, et tout cela dans de vastes proportions. C'est au fumoir que l'on voit l'Américain dans sa position typique, renversé dans un fauteuil à bascule et les pieds sur une table, ou même sur la cheminée. Il semble qu'en Amérique on craigne sans cesse le feu. A tous les étages de l'hôtel, je vois des tuyaux de pompe à incendie et des rangées de petits seaux en cuir bouilli, alignés le long des murs.

En sortant de l'*Astor House*, on se trouve en plein dans le mouvement de la grande cité commerciale, on est dans *Broadway*, l'artère principale de New-York. En face de l'hôtel s'élève la poste aux lettres, gigantesque bâtiment sans architecture bien déterminée, mais admirablement aménagé pour le service. Broadway est large de 20 mètres environ et longue de près de 3 kilomètres. Sur toute l'étendue de cette rue immense les voitures se pressent, serrées les unes contre les autres, au point de rendre le passage d'un trottoir à l'autre difficile et même dangereux. Ce sont des

Hosted by Google

chariots, des voitures de louage à huit ressorts, puis la petite voiture américaine à quatre roues, le « buggy » ; enfin, à chaque instant passent des omnibus à la caisse bariolée, représentant l'aigle de l'Union planant sur un champ bleu d'azur, ou un cheval lancé à fond de train. Il n'y a pas ici de tramway : la circulation est trop active. A certaines heures de la journée, il est impossible aux voitures d'avancer autrement qu'au pas. Les larges trottoirs ne suffisent pas à livrer passage à la foule affairée, bourdonnante, qui se coudoie, se presse et s'écoule indéfiniment sur une longueur de près d'une lieue.

Comme contraste, voici une église au milieu de quelques arpents de verdure, entourée d'une grille ; mais ici encore les marchands vous poursuivent. Tout le long de cet espace dépourvu d'habitations, ils débitent mille bibelots de tout genre. Les décrotteurs coudoient les hommes-annonces. Un nègre costumé en général de *la Grande-Duchesse* vend des crayons. Plus loin, c'est un gamin déguisé en paillasse, qui hurle sa marchandise d'une voix stridente dominant le brouhaha de la foule. Broadway relie le quartier commerçant des bureaux, magasins, banques et entrepôts avec la ville haute, où se groupent les habitations privées, les maisons neuves, les hôtels, les théâtres et les clubs. De là résulte entre le haut et le bas de la rue ce mouvement continu, inouï, dont rien ailleurs ne donne l'idée. En revoyant Londres, à mon retour d'Amérique, j'ai trouvé Piccadilly et même Fleet Street presque vides. La configuration de New-York explique l'intensité prodigieuse de la circulation. La ville s'étend sur un promontoire très étroit entre l'Hudson et un bras de mer, l'East-River; la vieille ville, qui occupe la pointe du promontoire, est sillonnée de rues tortueuses, courtes et étroites. Les quartiers nouveaux se sont élevés sur la partie haute de l'espèce de doigt formé par les deux fleuves. Ils sont bâtis à l'américaine : dix avenues espacées de cent mètres courent parallèlement à la rivière. Des rues distantes également de cent mètres coupent les avenues à angle droit et portent chacune un numéro, de même que les avenues.

Hosted by Google

La vieille ville est longue d'environ 3 kilomètres. Puis commence la première rue et les autres suivent jusqu'à la cent et vingtième, actuellement en construction. Les 90 premières rues seules sont bâties à peu près complètement.

Il faut très peu de temps pour se retrouver dans les villes américaines. Elles sont bien aérées, bien disposées, mais elles manquent de pittoresque. Au bout de deux ou trois jours, je me retrouvais dans New-York comme si j'y avais toujours habité. La 5e avenue est la plus renommée après Broadway. C'est le boulevard des Italiens uni au faubourg Saint-Honoré. Les maisons, presque toutes en grès rouge, lui donnent un aspect sévère, mais de bon goût. Il n'y a pas de portes cochères; un escalier de quelques marches mène aux appartements de réception. Entre la maison et le trottoir s'ouvre un passage en contre-bas, séparé de la rue par une grille comme à Londres. C'est par là que les offices et les cuisines prennent l'air et la lumière. Souvent un petit escalier permet d'arriver directement sur le trottoir sans passer par l'intérieur de la maison. C'est extrêmement commode pour le service. De temps à autre, une petite masure en bois fait tache au milieu des façades monumentales et rappelle les débuts de la vie civilisée d'il y a quelques années. Au coin de la 57e rue, un bâtiment grandiose, véritable palais, appartient au fils de William Astor.

La cathédrale catholique, vaste édifice en marbre blanc, encore inachevé, prouve qu'ici comme en Europe l'Église romaine ne manque pas de ressources. Wall Street est la rue des banquiers. Plusieurs banques sont installées dans des édifices en forme de temples grecs; mais ces pauvres temples accolés à des maisons modernes, dans une rue boueuse et percés de fenêtres aux différents étages et quelquefois même ornés de balcons à mi-hauteur des colonnes, font le plus singulier effet. Les églises, surtout dans le vieux New-York, présentent aussi des assemblages de style les plus bizarres. Souvent un clocher renaissance ou une flèche gothique surmonte un temple corinthien !

La ville haute et la ville basse sont reliées par un nombre

Hosted by Google

infini de moyens de communication. L'Américain n'est pas marcheur et, comme il est toujours pressé d'arriver, il a fallu inventer toute espèce de véhicules rapides. C'est ainsi que sont nés les tramways d'abord et maintenant le chemin de fer aérien. Chaque avenue a une ligne de tramways à double voie et presque chaque rue en a une à voie simple. Dans le bas de la ville, où viennent aboutir toutes les lignes de tramways et où l'espace manque, il n'est pas rare de voir six ou sept voitures se suivre sur les rails les unes contre les autres. Dans les avenues, les « cars » sont généralement à deux chevaux, semblables à ceux que l'on rencontre dans nos villes, mais, dans les rues où la circulation est moindre, on a fait les véhicules plus petits : ils n'ont qu'un seul cheval. Dans les *tramcars*, on a trouvé moyen de supprimer le contrôleur. Voici comment : d'abord on a enlevé la plate-forme de l'arrière, en ne laissant que les deux marches de l'escalier ; puis, dans un coin de la voiture, près du cocher, se trouve une boîte où chaque voyageur est prié d'aller verser le prix de son transport, 5 cents (25 centimes), presque partout. La pièce de monnaie, en tombant, fait vibrer un timbre, qui sert de contrôle, et elle glisse dans une boîte en verre qui permet au cocher de vérifier si la somme est exacte. Un avertissement prévient que le cocher change toute somme inférieure à deux dollars. Le cocher est muni d'une provision de petites enveloppes préparées et contenant la monnaie de toutes les pièces que l'on peut désirer changer et où se trouve toujours la pièce de 5 cents nécessaire. Ce système semble avoir parfaitement réussi, car il est adopté même par les omnibus de Broadway. L'usage de ces véhicules est tellement général, que l'Américain à qui l'on demande son chemin ne répond jamais : «Vous prendrez à droite ou à gauche,» mais : « Prenez le *car* de telle ou telle rue et demandez au cocher où vous pourrez prendre celui de telle autre. »

Les sociétés de tramways donnaient de bons dividendes, malgré l'énorme concurrence. De là est venue l'idée de construire des chemins de fer aériens. Les rues devenant trop étroites pour le mouvement toujours croissant, à Londres

Hosted by Google

on a construit un chemin de fer sous terre et à New-York en l'air. Il fallait des Américains pour se lancer dans une entreprise aussi hardie, mais il fallait aussi, pour réussir, New-York avec sa forme très allongée, ses rues immenses et son prodigieux mouvement.

La voie est différente suivant qu'elle passe dans une rue étroite ou dans une rue très large.

Dans les rues étroites, on a établi, perpendiculairement à la longueur de la rue, une série d'arcades en fer forgé. Ces arcades sont reliées par des longerons sur lesquels sont posés les billes de bois et les rails. Avec cette disposition, les deux voies sont placées côte à côte et la rue est presque entièrement recouverte par la voie ferrée. Ce système devenait impraticable dans les avenues et dans les rues très larges. Les arcades supportant la voie auraient dû avoir une portée beaucoup trop considérable. On adopta alors un genre tout nouveau de construction, que l'on voit maintenant dans la 3e avenue, par exemple,, et qui a parfaitement réussi jusqu'à ce jour. Sur chaque trottoir on a élevé une file de colonnes espacées de dix en dix mètres, la file de gauche étant parfaitement détachée et indépendante de celle de droite. Les colonnes en fer forgé sont à section carrée et s'évasent au sommet jusqu'à la largeur nécessaire au passage d'une voie. Celle-ci est posée sur des longerons qui courent d'une colonne à l'autre, et l'on arrive ainsi au résultat vraiment merveilleux d'avoir de chaque côté de la rue une ligne de chemin de fer soutenue, dirait-on, par une file de poteaux télégraphiques dont la section carrée n'a pas plus de 35 centimètres de côté. Les stations sont placées aux carrefours, généralement distantes de trois cents mètres les unes des autres. Elles sont soutenues aussi par des colonnes de fer et se trouvent, comme le chemin de fer, à hauteur du premier étage ; on y arrive par des escaliers à jour. Toutes les deux minutes passe, dans chaque direction, un train composé de la locomotive et de deux voitures. La voie est nécessairement à petite section et le matériel est construit aussi légèrement que possible.

Hosted by Google

C'est ici qu'ont été employées avec le plus de succès les roues en papier. Ces roues, d'invention américaine, se fabriquent aux environs de New-York. Le papier, ou plutôt le carton, est comprimé à outrance par des presses hydrauliques et devient aussi dur et plus élastique que le bois. Il est maintenu, du reste, par des bandages en acier.

Le prix sur le chemin de fer aérien, pour une distance quelconque, est de 50 centimes, excepté aux heures d'ouverture et de fermeture des bureaux, où il n'est que de 25 centimes. Les locomotives consomment de l'anthracite et absorbent leur fumée. Les cendres sont reçues dans de grands cendriers et une forte pièce de bois court de chaque côté des deux rails pour empêcher tout danger en cas de déraillement. On a osé faire décrire à la voie des courbes contournant des angles n'ayant pas plus de 90 degrés. Les difficultés ne manquaient pas. D'abord les rues où passe le chemin de fer sont singulièrement sacrifiées ; aussi a-t-il fallu choisir les rues commerçantes, où le premier étage est occupé par des bureaux ou des magasins. La compagnie soutient, en ce moment, un formidable procès contre les propriétaires des maisons qui prétendent que leurs immeubles sont notablement dépréciés. Les difficultés de construction, très grandes déjà dans les rues étroites, devenaient presque insurmontables dans les larges avenues, où les voies, courant séparément, ne pouvaient plus se soutenir l'une l'autre. On dut faire aux colonnes des fondations qui descendaient jusqu'à six mètres de profondeur, remplissant les caves qui s'étendent presque partout sous les trottoirs et occasionnant, par ce fait, une augmentation très notable de dépense. On parla beaucoup au début du danger d'effrayer les chevaux ; mais ils s'y habituèrent très vite et je ne crois pas qu'un seul procès ait eu lieu à la suite d'un accident de ce genre. La grande question était enfin de savoir si le public oserait se risquer sur ce réseau suspendu ; mais l'hésitation, s'il y en a eu, ne fut pas longue et actuellement le chemin de fer aérien est d'un usage courant. Les hardis capitalistes, dont les fonds ont été mis à la disposition d'ingénieurs presque aussi téméraires, voient

Hosted by Google

de gros dividendes récompenser leur courageuse initiative.

Il y a plusieurs années déjà que la première ligne de chemin de fer aérien a été construite, mais elle exploitait un côté de New-York où l'étranger n'allait guère, la rive ouest de l'Hudson. Depuis deux ou trois ans seulement, on a osé établir des lignes semblables dans la ville même, et maintenant une compagnie exploite la 3e avenue, le côté est de la ville, et relie la gare générale avec le port des navires à voiles sur l'East-River, en passant par l'ancien New-York. Une deuxième compagnie concurrente a pris le côté ouest, mais en restant plus au centre, et les deux lignes viennent se réunir au-dessus du jardin public qui orne la pointe extrême de l'île de Manhattan. Ce jardin public, appelé la Batterie, est sans contredit le plus beau de New-York.

Situé au confluent de la rivière de l'Est et de l'Hudson et voyant s'étendre à l'infini les flots verts de l'une des plus pittoresques baies du monde, ce petit coin de verdure me semble de beaucoup supérieur au fameux Central Park, que les Américains aiment à comparer aux parcs anglais et au bois de Boulogne. Ici tout est encore trop nouveau, trop jeune, trop fabriqué ; les points de vue ne sont pas étendus et le Central Park m'a paru très au-dessous de sa réputation.

Je n'en dirai pas autant du cimetière de Brooklyn : c'est une promenade des plus pittoresques. Les Américains n'entendent pas comme nous ce que doit être le champ de l'éternel repos. Rien ici ne rappelle l'entassement des pierres funéraires dont le Père-Lachaise est l'exemple le plus frappant. Les tombeaux du cimetière de Greenwood sont disséminés dans un parc immense situé sur les collines que Brooklyn commence à envahir. A chaque instant des échappées sur New-York, la baie et les deux fleuves qui la forment. Chaque sépulture est solitaire, pour ainsi dire perdue au fond d'un bouquet de bois où la douleur peut se dérober et s'épancher à l'aise, sans servir de spectacle à la curiosité des visiteurs du cimetière. La nature déroulant devant les yeux ses panoramas les plus merveilleux montre à l'âme abattue qu'il fait parfois encore bon de vivre.

Hosted by Google

New-York, comme presque toutes les villes américaines, n'offre aucune de ces curiosités que le passé a réunies dans notre vieille Europe ; mais, à un autre point de vue, plusieurs de ses bâtiments publics méritent une visite.

La poste aux lettres, entre autres, est l'un des établissements les plus parfaits qui se puissent trouver dans son genre. Elle occupe tout un « bloc » de forme triangulaire et donne, d'un côté, sur Broadway, d'un autre, sur une rive presque aussi animée et, du troisième côté enfin, sur un petit parc où le mouvement est presque nul. C'est par là qu'arrivent et que partent les nombreuses voitures de la poste, qui peuvent ainsi stationner à leur aise sans entraver la circulation. Le long des deux autres façades du bâtiment règne un large vestibule où l'on a accès par une dizaine de doubles portes. Toute une paroi de ce vaste corridor est recouverte de petites boîtes portant chacune un numéro et appartenant à une personne de la ville, qui en possède la clef : on évite ainsi d'attendre la tournée du facteur ; à l'arrivée de chaque malle poste, le négociant ou l'homme d'affaires peut envoyer un commis chercher immédiatement ce que le courrier lui apporte. Ce système existe à Anvers.

Une seconde paroi est réservée aux guichets et aux boîtes à lettres. Chaque pays important a son guichet spécial où l'on va chercher les lettres adressées poste restante. Il y en a un pour la France, un autre pour l'Angleterre, pour la Belgique et la Hollande, et ainsi de suite. Il y a également une série de boîtes aux lettres différentes : chaque Etat de l'Union américaine a la sienne ; New-York en a même deux, puis viennent les différents pays étrangers. C'est l'ensemble le plus complet et le mieux organisé qui se puisse imaginer. Les affaires d'argent, bons à toucher ou à envoyer, se traitent au premier étage, où l'on est à l'abri de la foule qui se coudoie en bas et où l'on rencontre comme partout ces trois accompagnements obligés de tout édifice public américain : les seaux en cuir bouilli pour l'incendie, les pancartes avertissant le public de se défier des pick-pockets et enfin l'universel crachoir.

Hosted by Google

Chacun sait combien est importante la place occupée par la presse en Amérique, et au lieu d'antiquités ou de musées qui n'existent pas encore, j'allai visiter les ateliers du *New-York Tribune*, l'un des journaux les plus importants et les plus sérieux de la grande ville. Le bâtiment occupé par le journal est très élevé et son clocheton pointu est l'une des choses qui frappe de loin le voyageur qui arrive à New-York par mer. Au rez-de-chaussée sont les bureaux pour la vente des journaux; les sept étages supérieurs sont occupés par les rédacteurs. Je montai d'abord au huitième étage par l'ascenseur, et je m'y trouvai transporté en quelques secondes. C'est là que sont les ateliers de composition, parfaitement éclairés ; une cinquantaine d'employés et d'ouvriers y sont occupés constamment. La planche composée et corrigée est envoyée directement dans la cave, où se trouvent les presses. Sur la planche originale on coule une première plaque en métal malléable à laquelle on donne ensuite une forme cylindrique; puis, dans ce premier moule en creux est coulé un deuxième moule en relief d'un métal plus dur qui est alors placé sur le cylindre de la presse.

L'édition tirée, on peut refondre la deuxième plaque et en faire servir le métal presque indéfiniment. On conserve ainsi très bien les types originaux, qui peuvent durer par ce système une dizaine d'années au moins.

Les presses mécaniques américaines sont les meilleures du monde. Une seule des trois machines qui impriment le *New-York Tribune* tire couramment, en une heure, 15,000 exemplaires du journal, à 8 pages de 6 colonnes. Le journal en sort tout plié et prêt à la vente. C'est là la marche normale, mais, quand il le faut, elle peut livrer 18,000 exemplaires à l'heure. Il faut dire aussi qu'une de ces machines coûte 175,000 francs et marche pendant une dizaine d'années seulement.

Je visitai ensuite le bureau du directeur, qui était absent. Ce qui m'y frappa surtout, ce fut une grande armoire à casiers, surmontés chacun d'une étiquette portant le nom d'un personnage plus ou moins marquant.

Hosted by Google

J'appris que chacun de ces casiers contenait une série de renseignements et même de vraies biographies sur des célébrités que l'on croit devoir mourir bientôt. On se trouve ainsi en mesure, le jour même où l'on reçoit la nouvelle du décès, de faire paraître un article nécrologique très complet. Je vis les noms du prince de Bismarck, de la reine Victoria et d'autres personnes d'un âge assez respectable, mais qui aimeraient autant, je crois, attendre encore quelques années avant de recevoir cet honneur qu'on leur prépare avec tant de soin et de prévoyance.

L'Américain excelle surtout dans l'organisation des grands bâtiments servant de bureaux, comptoirs, etc., et que l'on rencontre à chaque pas dans la partie commerçante de la ville. J'étais recommandé à M. G. Walker, économiste distingué, actuellement consul général des Etats-Unis, à Paris, alors président d'une société téléphonique de New-York, dont les bureaux se trouvaient dans l'un des palais du commerce les plus importants. J'eus ainsi l'occasion d'en voir de près tous les détails et d'en apprécier toutes les facilités.

Le rez-de-chaussée est généralement loué à des magasins, mais un coin spécial est réservé à un établissement où tout le monde peut avoir accès, un changeur par exemple, ou un bureau où se vendent des billets de chemin de fer. Dans la salle débouche un escalier large et commode, montant jusqu'au haut du bâtiment, et de chaque côté de l'escalier un ascenseur, dont la cage, très élégante, peut transporter à la fois une dizaine de personnes.

Un tableau placé bien en vue donne le nom des locataires de chaque étage et à côté du tableau un cadran à aiguille, communiquant avec la cage de l'ascenseur, indique le sens de la marche et l'endroit exact où se trouve la cage. On voit ainsi d'un coup d'œil lequel des deux ascenseurs on doit attendre et, si l'on ne doit aller qu'au premier ou au deuxième étage, on peut choisir l'escalier.

L'ascension se fait très rapidement. Malgré cette rapidité, relativement grande, un à deux mètres à la seconde, les arrêts se font sans le moindre choc, et l'on est déposé dans

Hosted by Google

un corridor, où on retrouve, comme au rez-de-chaussée, l'escalier, les deux ascenseurs et leur cadran. Chaque étage est occupé par les bureaux d'une ou de plusieurs sociétés.

Le téléphone, dont on commence à faire l'application en Europe, est employé couramment aux Etats-Unis. Toutes les villes un peu importantes sont exploitées par une société téléphonique. New-York, Chicago, San Francisco, Denver même, la jeune capitale du Colorado, au sein des déserts du Far-West, sont beaucoup plus avancés sous ce rapport que Londres et Paris. La société de New-York, dont je visitais les bureaux, exploitait le téléphone d'Edison.

Fondée depuis quelques mois à peine, et malgré la concurrence d'une compagnie rivale, elle avait déjà une centaine d'abonnés. Le prix de l'abonnement était encore de 500 à 1,000 francs, mais on espérait le réduire bientôt. Je causai pendant cinq minutes avec une personne qui se trouvait à environ 10 kilomètres de l'endroit d'où je lui parlais.

Je profitai des liens d'affaires de la société téléphonique avec Edison, le célèbre inventeur du phonographe, pour me faire « introduire » auprès de lui. J'allai le voir à mon retour à New-York, au cœur de l'hiver. Menlo-Park, la localité qu'habite Edison, est un petit village sur la ligne de chemin de fer qui unit New-York à Philadelphie. Il a choisi cet endroit retiré pour pouvoir travailler à son aise sans être dérangé, interrompu sans cesse par les importuns, les curieux et les centaines de personnes qui sont à l'affût de tout ce qui peut mettre sur la trace d'une invention nouvelle.

La station de Menlo-Park est un bâtiment isolé construit en bois comme toutes les stations de peu d'importance en Amérique, et rien n'indique la proximité d'un village quelconque. L'agglomération, si on peu lui donner ce nom, se compose de quelques maisons éparses toutes en bois, généralement à un étage et dont l'aspect ne présente rien de pittoresque. Le laboratoire d'Edison est une baraque en bois un peu plus importante que les autres, longue et étroite, à un seul étage. La maison du célèbre inventeur est distante de quelques centaines de mètres et reliée par un téléphone à

Hosted by Google

l'atelier. On pénètre dans un cabinet d'attente d'un aspect extrêmement primitif : quelques chaises très communes, des gravures pendues aux murs; les planches qui forment les parois ne sont pas même recouvertes de papier, et comme plafond, le plancher du premier étage. Grâce à la lettre dont j'étais porteur, je fus introduit dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans ce fameux laboratoire dont les découvertes faisaient, en ce moment même, tressauter le monde industriel et les titres du gaz. Rien de plus simple que cet atelier. C'est une vaste chambre occupant tout le premier étage du bâtiment, très éclairée et garnie d'armoires où se trouvent les ingrédients divers dont on peut avoir besoin. Au milieu une table très grande couverte d'instruments électriques. Une quantité de fils métalliques peuvent mettre en communication l'un ou l'autre des instruments sur lesquels on veut opérer, avec une machine électrique puissante, établie à 50 mètres environ de l'habitation. Au rez-de-chaussée sont les logements des aides du savant de Menlo-Park et des chambres obscures pour expériences, etc. Edison était occupé à essayer la qualité d'un creuset réfractaire qu'il avait fait revenir d'Angleterre, mais il me reçut parfaitement. Ce qui frappe en lui, c'est un air de grande puissance intellectuelle. Il est de taille moyenne, et portait un costume d'atelier en toile grise.

Il n'a ni barbe ni moustaches ; le nez est droit et fin, les yeux bleus, les cheveux châtain-clair coupés courts. Il paraît très jeune encore, à peine trente ans, mais son front élevé et ses yeux lumineux lui donnent cet air de génie qui m'avait frappé dès l'abord.

Rien de moins prétentieux que sa conversation. Il commença par me parler de ses creusets, mais changea de sujet presque immédiatement pour causer avec enjouement de l'ouest, des mines du Comstock Lode, qu'il avait visitées et qui l'avaient beaucoup intéressé. Deux ou trois fois, je tâchai de l'amener sur le sujet de la lumière électrique; mais à part quelques paroles sur l'avenir de cette idée, je ne pus rien lui faire dire. Il prétendit être maître du principe de l'inven-

Hosted by Google

tion et n'avoir plus à résoudre que les difficultés pratiques, qui étaient, il est vrai, avouait-il, les plus importantes de beaucoup.

Dès mon arrivée à New-York, j'avais été frappé par l'aspect imposant des deux piliers immenses du pont suspendu qui doit relier les deux rives de la rivière de l'Est et rattacher Brooklyn à New-York. Du bord de la rivière ces deux tours gigantesques semblent s'élever à une hauteur prodigieuse. Les mâts des plus grands navires paraissent insignifiants à côté de ces colonnes et les ouvriers qui y travaillent ont l'air de pygmées. La rivière de l'Est est large d'environ mille mètres et de chaque côté, au tiers de la distance, s'élèvent ces pilastres géants, laissant entre eux un espace de cinq cents mètres à peu près, qui doit être franchi d'un jet par le pont suspendu. Ces deux piliers avaient atteint leur hauteur définitive, qui est de cent mètres environ, c'est-à-dire celle de la flèche de nos plus grandes cathédrales, mais le pont est loin d'être terminé. On voit d'en bas quatre câbles tendus d'un côté à l'autre du bras de mer qu'ils traversent ; ils s'élèvent de l'un des bords pour passer au-dessus des piliers situés au milieu de la rivière, et viennent redescendre et se fixer au bord opposé.

Ils n'ont pas l'air plus gros que la corde de nos funambules et je ne me suis rendu compte de leurs véritables proportions qu'en les voyant de près. Une légère passerelle provisoire est suspendue aussi au-dessus de la rivière et sert de passage aux ouvriers. Pour empêcher que le vent ne cause des balancements trop considérables, elle est fixée par des cordes en fil de fer. L'ensemble fait l'effet de ces toiles d'araignées que l'on voit dans une église, reliant deux puissantes colonnes de granit et qu'un coup de vent pourrait enlever. Il faut visiter l'ouvrage de près pour en comprendre les proportions prodigieuses.

D'immenses terrasses en maçonnerie montant en pente douce serviront aux abords du pont. Contre le fleuve elles s'élèvent au-dessus des maisons et n'ont pas moins de quarante mètres de hauteur. C'est dans ces masses puissantes

Hosted by Google

de maçonnerie que sont ancrés les câbles en fil d'acier qui soutiendront le tablier du pont. Il y en a quatre, et chacun d'eux est gros à peu près comme le corps d'un homme. Ils sont formés de sept câbles plus petits, non pas tressés comme les torons d'une corde ordinaire, mais tendus les uns à côté des autres, et entourés d'un fil d'acier roulé tout autour et recouvert d'un enduit imperméable. La petite passerelle provisoire, large d'un mètre au plus, est supportée par deux câbles en fil d'acier gros comme le poignet d'un homme et le plancher sur lequel on marche est formé de petites lattes longues d'un mètre à peu près, larges de dix centimètres, et espacées de deux centimètres environ. De chaque côté une rampe en fils d'acier tendus empêche une chute qui serait presque infaillible sans leur secours.

Le vent fait osciller très sensiblement les cordes minces qui soutiennent ce pont en miniature et l'on se trouve balancé au-dessus des vagues mouvantes de l'East-River qu'emporte le courant de la marée et que l'on voit scintiller à quarante mètres sous ses pieds à travers le plancher à claire voie. On se cramponne instinctivement avec une énergie dont on ne se rend pas compte soi-même au frêle soutien de la rampe qui vous sépare de l'abîme. Le pont du Niagara, célèbre par la hardiesse prodigieuse de sa construction, sera dépassé de loin par celui de Brooklyn.

Le précipice que franchit le pont suspendu du Niagara n'a qu'une largeur de deux cent soixante-dix mètres, tandis que l'espace laissé entre les deux tours de celui de Brooklyn est de plus du double. C'est plus que la largeur de l'Escaut à Anvers. C'est une entreprise d'une témérité inouïe et qui surpassera de beaucoup tout ce qui s'est fait dans ce genre jusqu'à ce jour. L'œuvre sera digne du pays qui l'a produite, et de la « ville impériale » qui la possèdera. *The empire city*, « la ville impériale » est le nom que les Américains ont orgueilleusement donné à leur métropole commerciale. Si New-York ne mérite peut-être pas encore ce nom, son accroissement merveilleux en fait vraiment la capitale de la puissante république. Fondée en 1625, elle comptait, en

Hosted by Google

1653, 1,120 habitants, en 1820, 125,000 et, en 1877, 1,000,000. Le mouvement de son port est aussi, après celui de Londres, le plus considérable du globe. Le tonnage des navires qu'il a reçus en 1879 s'est élevé à 6,700,000 tonnes, tandis que près de cent mille émigrants y ont débarqué dans le courant de la même année, venant chercher en Amérique une nouvelle patrie et une condition meilleure.

EDOUARD DE LAVELEYE.

Hosted by Google

ÉDUCATION NATIONALE PAR L'ARMÉE.

L'éducation ne se fait pas à l'école et par l'école seule ; la vie tout entière, les hommes et les choses avec lesquels l'individu peut avoir un contact quelconque y coopèrent et y contribuent. L'éducation n'est pas achevée quand on a « fini ses études » ; après les années des classes et de l'université vient la vie pratique, la société, la famille, les affaires publiques et privées, pour continuer et compléter, ou pour contrecarrer et détruire l'œuvre des professeurs.

Attendre tout de l'école, attendre qu'à elle seule elle régénère et transforme les générations, c'est préparer un amer désappointement, une décourageante désillusion aux généreux efforts faits pour la propagation et l'amélioration de l'instruction et de l'éducation scolaire ; car c'est attendre l'impossible. L'école n'est qu'un facteur, quoique facteur très important, dans l'éducation d'un individu ou d'un peuple ; le dernier produit dépend encore de plusieurs autres facteurs qui, dans leur ensemble, forment la vie. La vie dans la famille, dans les relations sociales, dans l'État, dans l'Église, la tradition, les croyances et les dogmes, les idées incarnées dans la littérature et dans l'art, l'opinion publique, tout cela continue à exercer son influence sur l'homme placé dans tel ou tel milieu. Que peut faire l'école, que devient l'art pédagogique

Hosted by Google

dans ces conditions? Son œuvre peut-elle aboutir? En supposant même que l'éducation scolaire soit tout ce qu'elle peut être, tout ce qu'elle devrait être, qu'elle réalise l'idéal de la pédagogie, que les influences extra-scolaires, contemporaines et simultanées avec son action, l'aient partout favorisée, sans jamais l'entraver : ses produits n'entrent-ils pas dans la vie comme des gouttes de vin doux tomberaient dans un tonneau de vinaigre? Le jeune homme quitte l'école comme une barque qui, d'une anse tranquille, serait lancée au milieu d'un fleuve : pendant quelque temps, elle conserve la direction reçue par l'impulsion du départ; puis elle est entraînée par le courant et le suit.

Cela n'est vrai cependant que s'il y a un antagonisme absolu entre la vie et l'école. Si cet antagonisme existait, il est plus que probable que la raison serait du côté de la vie ; dans tous les cas, c'est elle qui l'emporterait dans la lutte. Mais l'école n'a pas à réaliser un idéal pédagogique abstrait; elle doit former pour la vie les générations nouvelles, les préparer à continuer, à achever leur éducation dans la vie et par la vie. L'élève quitte l'école non pas comme un esquif inerte quitte le rivage, sans avoir d'autre force que l'impulsion reçue; mais comme un être libre, doué de raison et de spontanéité, susceptible d'impressions et d'influences extérieures, mais aussi capable de réagir contre elles et de se déterminer librement. L'éducation scolaire ne doit donc jamais perdre de vue le milieu dans lequel les élèves sont destinés à vivre plus tard : climat et contrée, nationalité et institutions politiques, langue et religion. Car tout cela doit agir sur eux, continuer, achever leur éducation, et il s'agit de les mettre en état de profiter le plus possible de cette éducation par la vie, de la recevoir dans les meilleures conditions et d'en tirer le meilleur parti.

Toujours est-il que, en bien comme en mal, la vie fera plus que l'école pour l'éducation d'un individu et d'un peuple.

Chacun est l'élève et le disciple de son temps, de sa nation, de son entourage. Les mœurs, les opinions, la langue, la religion, les institutions forment l'atmosphère intellectuelle et

Hosted by Google

morale dans laquelle nous vivons et respirons, qui nous entoure et nous soutient. On deviendra un autre homme en Chine, un autre dans une république hellénique, autre en Angleterre qu'en Russie, autre dans le XVIII^e^ ou dans le XIX^e^ siècle que dans le moyen âge. Opinion publique, esprit du siècle, caractère du temps et de la nation : voilà nos éducateurs. Êtres insaisissables, sans forme et sans corps ! Où les voyons-nous ? quels sont les organes de leur action ? Ils se manifestent dans les individus qui leur servent d'organes, et ainsi chacun est formé et reçoit son éducation par tous et tous par chacun. Le génie, l'homme éminent, agit au loin, sur son peuple, sur tout son siècle et jusque dans les temps à venir ; l'action de l'homme ordinaire ne s'étend pas au delà d'un cercle restreint, son entourage immédiat. Mais chacun, en bien ou en mal, collabore à l'éducation des autres. Puissent surtout les organes choisis de la pensée, les écrivains, les artistes, ne jamais oublier leur sublime mission et leur haute responsabilité comme éducateurs d'hommes !

Si nous considérons l'opinion publique, les idées régnantes, les mœurs, la conscience d'un peuple à un moment donné, nous trouverons que toutes ces choses sont en très grande partie anciennes, sont le résultat de toute l'histoire de ce peuple et, en quelque sorte, de l'humanité, — que c'est l'héritage du passé, la tradition. Mais, comme les dépositaires de la tradition sont des individus libres, doués de spontanéité et d'initiative, la tradition, tout en étant reçue et transmise, est aussi modifiée et transformée par eux. La tradition, force centripète, et la liberté individuelle, force centrifuge, produisent ensemble le mouvement, l'évolution de l'histoire. Ce mouvement est constant et régulier, si les deux forces se tiennent en équilibre. Lorsque la tradition est tout et que la liberté individuelle n'est rien, il y a stagnation, pétrification, momification ; lorsque l'individu s'affranchit de toute tradition, chacun prétendant, pour ainsi dire, recommencer l'histoire de l'humanité pour son propre compte, il y a dissolution, décomposition en atomes, et si un tel état de choses pouvait durer, bientôt il y aurait encore des indi-

Hosted by Google

vidus, mais plus de société, — des hommes, mais plus d'humanité.

Le capital intellectuel et moral d'une nation se trouve donc, inégalement partagé, entre les mains des individus, qui le représentent dans leurs idées, leurs croyances, leurs connaissances, leurs consciences. Mais le génie et le caractère d'une nation n'existent pas seulement dans cette forme pour ainsi dire liquide et flottante : il prend corps aussi, se condense, se consolide, se cristallise dans le mythe, dans le dogme, dans les lois et dans les institutions.

Ces cristallisations de l'idée, dont les commencements chez tous les peuples primitifs se trouvent dans les temps préhistoriques, sont, de leur nature, plus durables, elles résistent aux oscillations, aux fluctuations, aux courants de l'élément liquide, dont elles sont pourtant un précipité; elles prétendent même s'imposer à l'individu comme un absolu immuable et éternel. Leur influence éducative sur la nation et sur ses membres doit donc être très grande, puisque elles agissent d'une manière permanente et dans la même direction sur des générations consécutives dont chacune hérite, sous forme de prédispositions, des effets produits sur les précédentes.

Heureux le peuple dont les traditions, les mœurs, les croyances religieuses, les lois, les institutions sont favorables au développement de toutes les forces et de toutes les facultés dans l'individu, à l'épanouissement d'une belle humanité, propres à exercer son énergie en lui offrant, pour l'exciter, de dignes objets, et à la discipliner en l'associant à une tâche commune, à un grand travail national et collectif! Les mœurs ne peuvent pas être créées ou prescrites, bien qu'influencées par les lois et par les institutions. Les croyances religieuses s'imposent comme révélation ou se forment par la méditation individuelle; mais les lois et les institutions sont l'œuvre des nations elles-mêmes; le législateur est l'organe conscient par lequel une société se donne son organisation, sa règle de vie, la développe, la modifie et la transforme. Or, le législateur devrait partout et toujours

Hosted by Google

avoir devant les yeux non seulement l'objet immédiat de la loi qu'il va faire, le but direct et matériel de l'institution qu'il va créer, mais encore l'effet qu'elles produiront, l'influence qu'elles exerceront sur l'éducation du peuple. Les plus grands législateurs de l'antiquité, Moïse, Lycurgue, Platon, se sont toujours considérés en même temps comme les éducateurs de leur nation. C'est J.-J. Rousseau, je crois, qui nomme la *République* de Platon « une œuvre pédagogique plutôt que politique ».

La grande influence qu'exercent sur le caractère et sur l'éducation d'un peuple la forme de son gouvernement, ses institutions politiques, l'organisation de son administration, la part plus ou moins grande et directe que prend chacun aux affaires publiques ne peut pas être niée. Qu'est-ce qui donnait à Athènes sa supériorité intellectuelle et morale? Qu'est-ce qui faisait qu'un seul de ses citoyens valait, comme vertu, comme énergie et comme ressources, un millier des esclaves du Grand Roi? Ce n'est pas, apparemment, que l'organisation, l'inspection, la fréquentation des écoles de l'État fussent si bien réglementées ; mais la vie entière, la vie publique de la cité, était une excellente école, toujours ouverte à tous et dont les leçons étaient assidûment suivies.

Man wurde vom Spazierengehn
Und von der Luft gescheidt.

L'Angleterre, jusque dans les derniers temps, a moins fait que la plupart des autres pays civilisés pour l'instruction du peuple dans les écoles. Si, néanmoins, elle occupe un si haut rang, peut-être le premier, parmi les nations ; si l'Anglais est, en général, un homme plein de jugement et de bon sens, de connaissances et d'aptitudes pratiques, et surtout d'énergie et de force morale, c'est que ses institutions, sa vie et ses luttes politiques, son *selft-government* ont fait son éducation, lui ont servi d'école pendant des siècles que d'autres peuples ont passés sous un despotisme plus ou moins intelligent et bienveillant, qui les déchargeait du soin de leurs propres affaires, tout en leur créant de doux loisirs pour s'endormir et pour rêver.

Hosted by Google

Si, au contraire, l'Allemand a la réputation, moins enviable que méritée, d'être un idéologue et un rêveur, manquant de sens pratique, d'initiative et d'indépendance de caractère, c'est que, avec les meilleures écoles pour les enfants et la jeunesse, cette école des hommes, la vie publique et nationale, n'existait pas ou n'existait que « dans l'idée ». Il n'y est entré que depuis trente ans, et les tâtonnements, les soubresauts, les réactions n'ont pas encore permis au nouvel ordre de choses de bien s'asseoir et de produire leur effet sur le caractère et l'éducation du peuple.

Si nous examinons à ce point de vue les différentes organisations existantes ou possibles de l'État et de la société, les institutions et les lois, nous donnerons partout la préférence à ce qui est propre à former des hommes intelligents, énergiques vertueux, non seulement à ce qui est juste et rationnel dans le gouvernement, mais à ce qui aura aussi pour effet de rendre justes et raisonnables les gouvernés, à ce qui assure non seulement une bonne administration du capital, tant moral que matériel, de la nation, mais encore l'accroissement de ce capital dont la meilleure partie consiste dans les forces vives de tous les individus. Les fonctions législatives doivent être exercées non seulement de manière à assurer la confection de bonnes lois, mais encore à faire pénétrer le sentiment et l'intelligence du droit dans toutes les consciences. L'organisation de la magistrature et de la procédure ne doit pas uniquement garantir une application impartiale des lois, la justice distributive et rétributive, mais encore favoriser et répandre la connaissance des lois et le respect de la légalité. L'administration des intérêts matériels doit devenir pour tous une école d'ordre, de sage économie et de jugement pratique. De même, l'organisation militaire, dont le but direct est la défense de l'État au dehors et au dedans, peut et doit servir en même temps à cultiver et à propager dans la nation les qualités les plus précieuses de l'homme, les vertus mâles du citoyen.

Plus les institutions permettent et sollicitent la participation active des citoyens, plus elles contribueront à l'édu-

Hosted by Google

cation du peuple. La liberté pour tous de s'occuper des affaires publiques, de les discuter, est certainement une condition indispensable. Mais à elle seule elle ne suffirait pas ; elle formerait des critiques verbeux, des politiqueurs, des hommes mécontents de tout et de tous, excepté d'eux-mêmes, parce qu'ils n'ont jamais été mis à l'épreuve. *Faire*, est le moyen d'apprendre. Faire participer le plus grand nombre possible de citoyens à l'accomplissement actif des devoirs et des fonctions publics, bref, le système du *self-government* en tout, voilà, certes, le moyen sinon d'assurer toujours la meilleure gestion des affaires, du moins, dans tous les cas, de faire servir celle-ci à l'éducation du peuple.

L'institution particulière à laquelle je voudrais appliquer ces considérations, c'est l'armée, l'organisation militaire d'un peuple. Quelle est l'éducation que l'armée donne ou peut donner au soldat? Quelle influence peut-elle exercer sur l'éducation de la nation?

Dans les siècles précédents, le XVI^e^, le XVII^e^ et le XVIII^e^, l'armée était généralement considérée comme une école de licence, de débauche, de brutalité, en un mot de tous les vices. Le mercenaire qui s'enrôlait était ordinairement un homme taré, un fainéant, un vaurien. Le son du tambour se traduisait, dans un vieux refrain bas-allemand :

> We Vaer and Moer nit hören well,
> De folge düsem Kalverfell!

« Qui ne veut écouter père et mère, qu'il suive cette peau de veau ! »

Ces éléments recevaient, sous le drapeau, une rude discipline, maintenue par des châtiments sévères ; mais, de cette sévérité, des fatigues, des privations, des dangers auxquels il était exposé, le soldat se dédommageait par la licence, par une grossière débauche, par la brutalité envers le bourgeois, le paysan et les femmes, dont il était la terreur. Le soldat licencié n'était bon à rien ; il se faisait brigand ou mendiant, ou l'un et l'autre, selon les occasions. L'armée

Hosted by Google

était un mal, peut-être nécessaire, mais décidément un mal, surtout au point de vue moral.

Cependant il y avait des exceptions.

Quand, après la restauration des Stuarts, l'armée de Cromwell fut dissoute, tout le monde craignait — et l'expérience du passé semblait justifier cette crainte — qu'un tel licenciement en masse ne produisît une infinité de misères et de crimes, qu'on ne vît bientôt ces 50,000 vétérans infester les rues et les routes comme mendiants ou comme brigands. Il n'en fut rien. Quelques mois plus tard, il ne restait plus de trace indiquant que l'armée la plus formidable du monde venait d'être absorbée par la masse du peuple. « Les royalistes eux-mêmes, » dit Macaulay, « avouaient que, dans toutes les branches d'une honnête industrie, les guerriers licenciés prospéraient au delà de tous les autres hommes, qu'aucun ne fut accusé de vol ou de brigandage, qu'on n'en voyait pas demandant l'aumône et que le boulanger, le maçon, le charron qui se faisait remarquer par sa diligence et par sa sobriété était en toute probabilité un des anciens soldats d'Olivier Cromwell. »

C'est que l'armée de Cromwell était une armée modèle, où toutes les plus belles et les plus brillantes qualités du soldat étaient greffées sur les plus respectables et les plus nobles qualités de l'homme.

L'armée, si elle est bonne, sera donc une excellente école, où tous ceux qui y passeront recevront une éducation virile et sévère, complément toujours utile, quelquefois indispensable de l'éducation scolaire, qui se termine trop tôt pour les uns et qui, pour les autres, manque trop souvent de cette discipline stricte et ferme qui trempe les caractères et qui constitue l'essence même de la vie et de l'organisation militaires. Ai-je besoin de prouver cette utilité de l'éducation militaire? Je crois qu'elle est généralement admise et reconnue. C'est déjà une recommandation pour quiconque cherche une position ou sollicite un emploi, d'avoir servi dans l'armée, de pouvoir se qualifier « d'ancien militaire ». Vous vous attendez, de la part d'un tel homme, à plus d'exactitude dans

Hosted by Google

l'accomplissement de ses devoirs, à plus d'adresse et d'aptitude pour les besognes qui peuvent lui incomber, à plus de fidélité et de dévouement même; il a pour lui la présomption de mériter confiance. L'ancien militaire aura plus d'ordre dans les affaires, plus de convenance dans la tenue, plus d'honneur dans la conduite, plus de ressources et plus de savoir-faire dans toutes les circonstances, je ne dirai pas que tout autre, mais certainement plus que le même individu n'en posséderait s'il n'avait pas été soldat.

Il est, du reste, très concevable et très facile à comprendre *à priori* combien l'éducation que donne l'armée est propre à remplir les lacunes, à remédier aux défauts et aux dangers que présente, de nos jours, l'éducation de la famille, de l'école et de la vie publique. Si partout il y a une tendance fatale au laisser-aller, un relâchement dans l'ordre et dans la discipline, relâchement de ces liens qui unissent les individus comme membres d'un corps organique : voici, au moins, une grande organisation dont l'ordre le plus sévère, la discipline la plus stricte forment l'essence même, où l'individu apprend à chaque instant qu'il appartient, comme partie intégrante, à un vaste ensemble dont l'existence même serait compromise si chacun n'y remplissait sa place, n'accomplissait à tout moment son devoir avec la précision des ressorts et des rouages d'un grand mécanisme compliqué.

La grande conquête des temps modernes, c'est la liberté personnelle, le droit de chacun de faire, sous sa propre responsabilité, tout ce qui n'est pas contraire aux droits d'autrui. La liberté a multiplié les forces collectives des peuples en dégageant de leurs entraves celles des individus. Mais elle contient le danger d'un individualisme effréné qui tendrait, s'il n'était pas contenu et contrebalancé par le sentiment de la solidarité mutuelle, à réduire en atomes l'organisme social. Il y a dans nos mœurs, dans notre éducation, dans les idées régnantes beaucoup de choses qui favorisent cet individualisme, cette tendance vers une décomposition, une dissolution sociale. L'armée, plus que toute autre institution, y forme un

Hosted by Google

contrepoids. Tout y inculque tout y inspire, tout y entretient vivace le sentiment de la solidarité. Le salut de tous dépend visiblement du devoir rempli par chacun, et chacun ne trouve sa sécurité que dans une confiance absolue en l'organisation, la direction de l'ensemble.

Si la liberté est le vent qui enfle les voiles, la force de propulsion, l'âme qui donne au navire la vie et le mouvement, l'autorité doit être le gouvernail qui en dirige le cours. Or, c'est une plainte assez générale que l'autorité est trop affaiblie et s'affaiblit de plus en plus dans la société moderne. Ces plaintes sont peut-être exagérées; elles sont surtout proférées par ceux qui voudraient confisquer la liberté au profit de l'autorité, de *leur* autorité.

Mais ces plaintes ne sont pas entièrement sans fondement. L'autorité des parents, des maîtres, de l'âge, de l'expérience, de la sagesse supérieure, des agents et organes de la loi n'est pas généralement reconnue et respectée comme elle devrait l'être.

Eh bien! il n'y a pas de meilleure école de respect et d'obéissance à l'autorité que l'armée. La nécessité d'une autorité qui dirige et qui commande, à laquelle il faut obéir instantanément, implicitement, sans hésiter, y est évidente pour chacun; l'homme le moins intelligent comprendra qu'elle est la condition de la sécurité de tous, de l'existence même de l'ensemble; le plus récalcitrant devra s'y soumettre, sinon il sera broyé par l'engrenage de la machine dont il fait partie.

Puis, la soumission, l'obéissance aux ordres d'un supérieur perd, dans l'armée, tout ce qu'elle pourrait avoir de dégradant, d'avilissant dans d'autres circonstances. On obéit non comme l'esclave obéit aux caprices d'un maître, mais comme l'astre obéit aux lois de la mécanique céleste; on se soumet non pas à un autre individu, mais à l'idée de l'autorité même, personnifiée dans le supérieur hiérarchique. Aussi la dignité personnelle ne se trouve-t-elle nullement amoindrie par cette obéissance et cette subordination, — bien au contraire. Et voilà comment l'armée est la meilleure

Hosted by Google

école, la grande école du respect de l'autorité, de la soumission à une autorité reconnue nécessaire. Il n'y a pas d'homme à qui il ne soit utile de passer par une telle école pour y apprendre la grande leçon de l'obéissance et du respect dus à toute autorité légitime.

Une autre plainte, tout aussi générale et, on ne peut pas le nier, souvent bien fondée, c'est que le sentiment du *devoir* s'efface et s'oblitère chez les hommes. Chacun parle de ses droits, les revendique et les réclame ; quant aux devoirs, on veut bien reconnaître qu'on en a, mais si l'on peut s'y soustraire, on ne s'en fait pas scrupule : c'est autant de gagné ! On *devrait*, il *faudrait* faire telle et telle chose ; n'importe on ne le fait pas. Dans l'armée, ce conditionnel n'est pas connu ; c'est : *tu dois ! il faut !* On ne transige pas, on ne marchande pas le devoir ; il est absolu, inexorable ; ce n'est qu'à ce prix qu'est le succès, la sécurité de la patrie, le salut de tous et de chacun. On ne pèse ni les dangers ni les sacrifices, on ne mesure pas les efforts. Le devoir se fait et ne se discute pas. Quelle éloquence sublime dans cette simple phrase que Nelson adressait à ses hommes avant le combat :

England expects every man to do his duty.

Si la religion du devoir était négligée et oubliée ailleurs, c'est dans l'armée qu'elle aurait toujours son culte, son sanctuaire où seraient conservées les « tables de la loi ». « L'impératif catégorique », que le professeur de philosophie explique, l'éducation militaire l'applique à tout instant, l'inculque par la pratique. L'armée est par excellence l'*école du devoir*.

J'admire encore dans l'armée cette fraternelle égalité, unie et combinée avec la subordination hiérarchique la plus stricte, qui en fait le type et le modèle d'une société démocratique fortement organisée. L'égalité de tous devant la loi, ce principe de l'État moderne, a bien de la peine à prévaloir contre l'inégalité des positions, des forces, des influences. Aussi, la position sociale et la supériorité réelle sont-elles constamment

Hosted by Google

discutées, attaquées, battues en brèche en vertu du principe d'égalité. — A l'armée, on est avant tout *camarades;* mais on est en même temps supérieur et subordonné, obéissant à cette autorité dont on exerce une partie dans le cercle exactement circonscrit de ses attributions. L'égalité devant la discipline est absolue; la hiérarchie des rangs ne permet ni doute ni hésitation sur les devoirs ou sur les droits de chacun et de chaque position. Naissance, fortune, génie plient et s'effacent devant la discipline et devant le rang militaire. Le prince, qui est lieutenant, reçoit les ordres de son capitaine, qui est peut-être le fils d'un paysan ou d'un artisan. Je lis dans les journaux que l'empereur d'Allemagne a permis à son petit-fils, le prince Guillaume, qui vient d'être nommé capitaine, *de demander à ses supérieurs* un congé de huit jours pour aller en Angleterre porter en personne à sa future fiancée la nouvelle de sa promotion. Ce prince, qui doit un jour porter les couronnes de Prusse et d'Allemagne et disposer de la plus puissante armée de l'univers, est, comme soldat, tenu à la plus stricte observation des règles de la discipline et de la subordination, au respect et à l'obéissance envers ses supérieurs hiérarchiques.

Voilà une institution que j'appelle le type et le modèle d'une société démocratique fortement organisée; voilà une école qui enseigne et pratique l'égalité devant la loi en même temps que le respect de la hiérarchie sociale, leçon également nécessaire à toutes les classes de nos sociétés modernes.

Y a-t-il encore dans un État — et il y en a presque partout — des antagonismes de classes ou de races, l'armée nationale sera le meilleur creuset pour opérer la fusion des métaux divers; il en sort cet alliage précieux, solide, de plus en plus homogène qu'on appelle la nationalité. La fraternité d'armes est un lien et un ciment pour les classes qui se jalousent et se combattent, pour les races adversaires et antipathiques.

Rien peut-être n'a contribué aussi efficacement à la fusion des Normands et des Saxons en une nation anglaise que la guerre de Cent ans, où les arrière-petits-fils de ceux qui, à Hastings, avaient combattu sous Harold, et les arrière-petits-

Hosted by Google

fils de ceux qui y avaient combattu sous Guillaume mêlèrent leur sang et vainquirent ensemble à Poitiers, à Crécy et à Azincourt. De nos jours encore, si « le sang et le fer » ont fait l'Allemagne politique, l'armée et l'éducation militaire contribuent plus que toute autre chose à faire pénétrer jusque dans le dernier village, dans le hamean le plus écarté, le sentiment de l'unité nationale. Le conscrit arrive à son régiment, provincial dans toute la force du terme ; il n'avait peut-être jamais porté ses regards et ses pensées au delà de l'horizon qu'on peut découvrir du haut de son clocher natal ; le soldat qui a fini son terme revient au village, Allemand, fils convaincu et fier du grand *Vaterland*, qu'il connaît, qu'il a vu de près. L'absorption de la Posnanie, la résorption de l'Alsace, l'assimilation des éléments étrangers ou hostiles que contient l'Empire seront en grande partie l'œuvre de cette école, nationale et populaire entre toutes, l'armée. — L'application à la Belgique se fait d'elle-même. S'il n'y a d'antagonisme hostile à combattre, si Wallons et Flamands ne demandent pas mieux que d'être Belges et de le rester, il pourrait bien encore y avoir des préjugés à redresser, des préventions à effacer, des vues étroites à élargir, le sentiment de la nationalité commune à fortifier chez des Belges dont la langue et les mœurs diffèrent. Nul doute que le soldat congédié ne retourne dans ses foyers plus Belge, sans être pour cela moins Wallon ou Flamand.

L'hostilité et la passion des partis politiques, et même des classes sociales, va quelquefois si loin qu'elle semble présenter un danger pour l'existence de l'État et menacer de déchirer le lien de la nationalité. Il y a des partis qui bravent la loi et qui annoncent ouvertement leur résistance à son exécution. D'un autre côté, répudiant toute guerre nationale, on prêche la guerre des classes, du pauvre contre le riche, du prolétaire contre le bourgeois, comme devant être la prochaine évolution de l'histoire. L'armée n'est pas seulement le boulevard de l'existence nationale et de l'ordre social, elle est encore une école du respect pour la loi, de patriotisme et de fraternité. Les partis s'y taisent ; on ne discute pas, on

Hosted by Google

obéit. Le riche y coudoie le pauvre; le noble obéit peut-être au roturier ; tous sont camarades, partageant les mêmes fatigues et les mêmes privations, solidaires de leur sécurité commune et de celle de la patrie.

L'ennemi, c'est l'étranger qui menace le sol sacré qu'ils sont appelés à défendre, c'est le téméraire qui voudrait porter une main violente sur l'arche sainte de la loi. Les adversaires politiques ne sont pas des ennemis ; leurs différends se discutent et se vident dans les formes légales. La force matérielle n'intervient pas dans la décision des questions qu'on peut agiter ; elle n'a qu'à maintenir et à défendre la décision trouvée et arrêtée, l'état légal des choses. Voilà la leçon que l'éducation militaire inculque efficacement, à tous les instants, par tous les détails du service, au général en chef, aux officiers de tous les grades et jusqu'au simple soldat, au dernier conscrit. C'est une leçon qu'il importerait d'apprendre à tous, à toutes les classes de la société, à tous les partis, au peuple entier.

Le soldat sait et sent qu'il fait partie d'une grande organisation, puissante par son unité, importante par sa tâche et par son but, glorieuse par ses traditions et par ses souvenirs.

Cette conscience donne à l'âme de l'élévation, et à l'esprit des vues larges. L'idée de « l'honneur du drapeau » devient sentiment d'honneur dans le cœur de l'individu. La gloire de l'armée et de la nation est pour le soldat non seulement un dépôt sacré qu'il doit garder, mais une noblesse à laquelle il participe et qui l'oblige. Celui qui, peut-être, n'a jamais donné une pensée aux affaires générales et publiques, sera tiré de son isolement étroit et égoïste; celui qui ne les connaît que par les livres les touchera du doigt, les concevra comme une grande réalité quand il entrera dans l'armée, verra de près l'agencement et le fonctionnement de cet organisme, et il aura le sentiment que lui aussi remplit sa place, quelque petite qu'elle soit, joue son rôle, quelque modeste qu'il soit, dans la grande épopée de l'humanité.

L'éducation militaire, même dans ce qu'elle a de plus

Hosted by Google

spécial et de plus technique, est, en même temps, une excellente éducation intellectuelle et physique. Laissant de côté l'éducation scientifique de l'officier, l'application à l'art de la guerre de toutes les ressources des sciences modernes, je ne veux parler que de l'éducation que reçoit le simple soldat. Tout y demande, tout y exerce l'attention, l'observation, le jugement, l'intelligence, la mémoire. Comme artisan, il a peut-être manié des instruments dont il ne comprenait nullement la construction ; comme soldat, il doit connaître et comprendre le mécanisme de son arme. Il connaîtra aussi et il comprendra la composition et le mécanisme de cette grande machine vivante qu'on appelle l'armée : ses ressorts, ses rouages et leur engrenage, depuis l'escouade jusqu'au corps d'armée. Si un soldat ne sort pas de cette école plus intelligent, plus apte à comprendre n'importe quelle autre chose qui peut se présenter dans la vie ordinaire, c'est qu'il aura dû être renvoyé pour cause d'imbécillité ou d'idiotisme.

Que les exercices de marche, des mouvements, du maniement des armes, etc., assouplissent et fortifient le corps, c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré longuement. En effet, l'éducation militaire dégourdit les lourdauds, elle dégrossit les rustres, elle éveille les intelligences engourdies et stimule les volontés paresseuses ; elle donne du courage aux timides, de l'aplomb aux hésitants et aux indécis ; aux délicats et aux efféminés, elle donne du nerf et de l'énergie; aux fats, elle apprend la modestie et le respect de la valeur réelle ; bref, elle forme des hommes.

Mais pour que l'armée puisse offrir à ses membres tous ces avantages pédagogiques, pour qu'elle soit une aussi bonne école, il faut que ce soit une bonne armée. Quoique la discipline et l'éducation militaire, plus que toute autre, se montre efficace pour corriger et pour réformer, cependant la qualité de l'armée et, par conséquent, sa valeur comme institution pédagogique, dépendra en bonne partie des éléments qu'elle reçoit et dont elle se compose. Une armée qui s'incorpore annuellement l'élite de la jeunesse, le *ver sacrum* de la nation, devrait être meilleure, elle sera, si elle est égale-

Hosted by Google

ment bien organisée et commandée, qu'une armée qui ne se recruterait que dans les classes infimes ou même parmi la lie de la population. Celle-là représentera déjà très favorablement, dans ses éléments constitutifs, le niveau moyen, tant moral qu'intellectuel et physique, de la nation. La matière première étant de qualité supérieure, on peut s'attendre à un produit meilleur, à un résultat plus satisfaisant. Si les militaires demandent que l'armée soit recrutée dans toutes les classes de la nation, c'est qu'ils ont la conviction qu'une telle armée sera meilleure, plus efficace, offrira plus de garantie pour la défense du pays. Moi, qui ne suis pas militaire, mais pédagogue, je dois me prononcer pour le même mode de recrutement, demander que l'armée soit la quintessence de la nation elle-même, pour qu'elle soit une meilleure école pour l'éducation nationale. Plusieurs des heureux résultats d'une bonne éducation militaire qui ont été énumérés plus haut, et des plus désirables, des plus importants, sont, du reste, l'effet direct de cette présence de toutes les classes sociales dans l'armée, de leur contact, de leur égalité devant la discipline et devant le devoir, de leur participation aux mêmes efforts, aux mêmes fatigues, aux mêmes honneurs.

On réclame le service militaire personnel et obligatoire pour tous, au nom de l'égalité des devoirs. Qui a une patrie, dit-on, est tenu en justice et en honneur à la défendre ; qui jouit de la protection des lois doit coopérer à leur maintien. L'impôt du sang, qui est une dette sacrée envers la patrie, devient une injustice pour le pauvre si le riche peut s'en libérer moyennant quelques centaines de francs, le superflu de son superflu.

Je n'ai pas à entrer dans cet ordre d'idées. Je réclame le service militaire pour tous, non pas comme un *devoir*, mais comme un *droit*, le droit de tous à une bonne et solide éducation nationale. Les classes qui, en Belgique, peuvent actuellement s'exempter du service personnel sont privées — se privent si l'on veut — de cette éducation dont elles ont plus besoin peut-être que les autres. Elles ne sentent pas ce

Hosted by Google

besoin, m'objecte-t-on. Cela pourrait bien être une preuve de plus qu'il existe.

Pour les enfants gâtés de la fortune — et de leurs parents — qui, après avoir « fini leurs études », souvent sans les avoir achevées, entrent dans ce qu'on appelle le monde, c'est-à-dire dans une vie de dissipation et de plaisirs, de vanités et de fausses apparences, sans occupation sérieuse ou utile, sans but et sans aspirations élevées, ne serait-ce pas un véritable bienfait, un complément et un correctif nécessaires à l'éducation incomplète, décousue et molle qu'ils ont reçue s'ils avaient à passer un an ou deux sous la discipline sévère du service militaire, où ils seraient astreints et accoutumés à observer une règle, à respecter une autorité, à remplir des devoirs, à faire des efforts et à endurer des fatigues? Toute leur vie en prendrait peut-être une autre tournure et direction; leur énergie ayant été éveillée, ils voudraient l'exercer; ayant appris l'ordre, ils l'observeraient en tout; ayant goûté d'une vie active, ils ne voudraient pas grossir le nombre des inutiles, mais prendre et accomplir leur part dans la tâche qui incombe à leur nation et à l'humanité.

Il y a d'autres jeunes gens, plus sérieux, qui ne se contentent pas du mérite d'être les fils de leurs pères; ils voudront *remplir* la place que leur naissance leur a assignée dans la société, non seulement l'*occuper;* ils ont l'ambition d'être quelque chose par eux-mêmes, non seulement par leur nom de famille ou par leurs rentes, de servir leur pays et la cause de l'humanité. Ceux-là, après avoir fait leurs études au collège et à l'université, ne regretteront sans doute pas cette année consacrée à une éducation mâle et pratique, à une éducation qui fortifie le corps et trempe le caractère, qui fait de l'adolescent un homme et prépare à l'accomplissement consciencieux des devoirs de la vie.

Plus incommodes qu'utiles sont ces génies précoces qui savent tout sans avoir rien appris; talents méconnus de leurs professeurs, qui ne sont que des pédants, ils quittent le collège dès la troisième parce que l'on n'a pas voulu les admettre

Hosted by Google

en seconde; imberbes, ils se lancent dans la « vie publique » ; ils critiquent tout, hommes et choses ; ils discutent les questions les plus ardues, politiques, sociales, philosophiques; ils ont une solution à tout problème, quelque difficile qu'il soit. Ceux qui « tiennent une plume », c'est-à-dire, qui disposent d'un coin dans quelque petite feuille, se croient une puissance ; les autres trouvent un auditoire dans les cafés et dans les estaminets. Ils se nomment « la jeunesse généreuse », voire même l'opinion publique. — Ceux-là ne sentiront certainement pas le besoin de compléter leur propre éducation avant de faire celle de leur nation et du monde. Cependant un cours obligatoire de sociologie et de droit social qui inculquerait surtout le respect de l'autorité, la soumission et l'obéissance à ses ordres, — un cours de philosophie pratique qui leur expliquerait « l'impératif catégorique », ne pourrait que leur faire du bien, et si cette éducation forcée pouvait diminuer le nombre des raisonneurs et augmenter celui des hommes sensés et pratiques, on n'aurait, je crois, qu'à se féliciter d'un tel résultat qui, en lui-même, constituerait déjà une amélioration de l'état social que tous prétendent réformer.

Arrivons maintenant à la catégorie la plus nombreuse et certainement la plus intéressante de ceux qui sont actuellement exemptés. Elle se compose de jeunes gens destinés à une vie active et laborieuse, au travail productif et remunérateur dans quelque profession ou industrie. Appartenant aux classes moyennes, aisés sans être riches, la somme au moyen de laquelle ils se libèrent ou se font remplacer constitue pour eux un sacrifice réel, qu'ils s'imposent pour ne pas interrompre leurs études, leur apprentissage ou leur carrière professionnelle, pour ne pas perdre un temps précieux ; car, pour eux, le temps vaut, en effet, de l'argent.

Mais ce temps précieux serait-il réellement perdu pour eux, pour leur carrière, pour leurs succès dans la vie active? Je ne le crois pas.

J'ai connu, en 1866 et auparavant, plusieurs jeunes gens,

Hosted by Google

fils de grands négociants de Brême. Comme tous leurs concitoyens, ils étaient bons patriotes, l'unité de l'Allemagne était dans leurs vœux et ils virent avec la plus grande satisfaction les événements de cette année et l'entrée de leur petite république dans le *Norddeutschen Bund*. Mais ce qui leur faisait peur, c'était le service militaire. Du temps de la Confédération germanique, le contingent de la ville de Brême était exclusivement composé de mercenaires. Il répugnait aux fils des bourgeois et des patriciens de porter eux-mêmes le fusil, de se soumettre à la rigueur de la discipline, d'endurer les fatigues de l'exercice, d'obéir et de se soumettre à un caporal. Puis, c'était perdre un temps précieux. Selon l'usage général, le futur négociant, après avoir fini ses classes, faisait dans une maison de commerce, autre que celle de son père, un apprentissage régulier qui durait jusqu'à six ans; après cela, il passait quelques années à l'étranger, ordinairement en Amérique. Alors seulement il pouvait penser à s'établir lui-même ou à entrer dans la maison de son père en qualité de commis, de gérant, d'associé ou de successeur. Cette longue préparation devait donc être interrompue, le terme en devait encore être retardé par le service militaire. Cependant il le fallait; c'était un sacrifice sur l'autel de la patrie, sacrifice pénible, mais consenti résolument pour l'unité et la grandeur de l'Allemagne.

J'ai revu depuis plusieurs de ces jeunes gens, mes anciens élèves, qui avaient « servi », deux, entre autres, qui avaient fait la guerre de 1870. Ils se rappelaient bien leurs appréhensions d'autrefois, avouaient qu'ils auraient voulu se libérer, qu'ils auraient été heureux même d'être trouvés physiquement « impropres au service ». Mais leurs préventions avaient été mal fondées, leurs préjugés s'étaient bien vite dissipés, et pour rien au monde ils ne voudraient maintenant ne pas avoir été soldats. Aucun temps, m'assuraient-ils, n'était moins perdu que le temps passé sous les armes; c'était un apprentissage, non pour telle occupation spéciale, mais le vrai apprentissage de la vie. « On est un tout autre

Hosted by Google

homme, » me disait l'un de ces messieurs, « ou plutôt on devient homme, on le sent et on le sait. J'ai plus de confiance en moi-même, j'ai appris qu'on peut ce qu'on doit, j'ai appris à connaître l'homme et le monde et moi-même mieux que je n'aurais pu l'apprendre ailleurs en bien des années. »

En pratique, on a trouvé qu'on peut considérablement abréger l'apprentissage professionnel, le réduire de six à quatre ou même à trois ans, puisqu'une bonne partie de ce que doit apprendre le futur négociant, l'ordre, la régularité, l'accomplissement consciencieux du devoir, la promptitude à suivre et à obéir, pour qu'il sache un jour diriger et commander, tout cela le jeune homme l'apprend mieux et plus vite à l'armée qu'au comptoir ou à toute autre école.

Si donc, d'un côté, il y a incontestablement un sacrifice réel de temps et de convenances personnelles, il y a, de l'autre côté, une ample compensation dans cette éducation virile, dans ces habitudes d'ordre, de ponctualité, de discipline, dans cette maturité de caractère que donne le service militaire. Il y aura une année perdue pour l'exercice pratique de la profession, soit ; il y aura une foule de qualités et d'aptitudes acquises pendant cette année, qui profiteront à l'exercice de la profession pendant tout le reste de la vie. Vous qui vous connaissez en « pertes et profits », en « avoir et devoir », qui savez faire le bilan des opérations, dites-moi si ce serait là une mauvaise affaire ?

Les sacrifices que le maintien de grandes armées permanentes impose aux nations sont énormes. Les sommes colossales par lesquelles se chiffrent les budgets de la guerre des différents États n'en représentent qu'une partie ; l'économiste y ajoute et met en ligne de compte la perte qu'essuie la richesse nationale, par suite des forces rendues latentes, enlevées au travail productif, — tout au moins l'excédant que fournirait leur travail productif sur leur entretien et qui augmenterait d'autant le capital national. On craint et on prévoit l'épuisement, l'écrasement des peuples sous le double fardeau des dépenses militaires et de l'impôt du sang.

Hosted by Google

Si toutes ces dépenses étaient réellement stériles et absolument improductives, si toutes les forces enlevées au travail pendant un certain temps étaient simplement perdues, je doute, en effet, que les peuples pussent longtemps supporter la charge que leur impose la paix armée telle que nous l'avons aujourd'hui.

Mais le jeune homme qui, deux ou trois fois par semaine, va faire des exercices de gymnastique pendant une heure ou deux, considère-t-il comme perdu pour son travail productif le temps qu'il y consacre, comme perdues les forces qu'il y dépense? — Pendant deux ou trois ans le soldat ne produit pas; il est entretenu, ainsi que tout l'établissement très couteux de l'armée, aux frais de ceux qui travaillent et qui produisent. Cependant, si l'éducation qu'il reçoit pendant ce temps le rend plus intelligent, plus habile, plus réglé, meilleur citoyen, meilleur travailleur dans n'importe quelle branche d'activité productive, il me semble que ce temps n'aura pas été perdu ni pour lui, ni pour la richesse nationale. Dans les quarante ou les trente ans qui lui restent encore pour le travail professionnel, il produira et il gagnera probablement bien plus qu'il n'aurait pu le faire en quarante-trois ou en trente-trois ans sans cette éducation militaire.

Les charges militaires constituent d'abord une prime d'assurance que payent les nations pour leur indépendance, pour le maintien de l'ordre et de la paix. Cette prime peut être très élevée, mais il faut la payer.

Si l'armée est, en même temps, une bonne école, une institution d'éducation nationale, les charges militaires peuvent être, en bonne partie, comptées comme l'écolage que le peuple paye pour son éducation; la prime d'assurance sera diminuée d'autant et ne paraîtra plus exorbitante.

Mais alors toutes les classes de la société doivent fréquenter cette école nationale; toutes ont droit à cette éducation virile et patriotique, et toutes en ont besoin, — les classes qui s'exemptent aujourd'hui, les « classes dirigeantes » peut-être plus que les autres. Car ne faut-il pas apprendre

Hosted by Google

à obéir pour savoir commander, — à suivre pour savoir diriger? On m'objectera peut-être l'impossibilité matérielle de soumettre au service militaire, ou d'y admettre tous les individus. Cette objection n'invalide pas le principe qui, comme tout autre, ne sera naturellement appliqué que dans les limites du possible. Mais une classe entière qui serait exemptée jouirait du triste privilège d'une éducation incomplète et défectueuse.

Le militaire considèrera l'armée et discutera les questions qui s'y rapportent au point de vue de son efficacité pour la défense nationale.

L'économiste calculera les frais et les charges et les mettra en balance contre la garantie de l'ordre et de l'indépendance, qui en forme l'équivalent.

Un autre y verra une question d'égalité, de justice et d'équité.

Je vois dans l'armée une grande école nationale, dans l'éducation militaire un complément et un correctif de celle que donnent aujourd'hui généralement la famille, les écoles, les mœurs et la vie publique. Mes opinions sur la valeur de cette éducation et les conclusions que j'en tire peuvent être erronées; mais le point de vue où je me place, celui de la pédagogie nationale et politique, a bien son importance et sa raison d'être. Le militaire, en s'y plaçant un moment, découvrira des arguments qui corroboreront ses propres raisons pour appuyer sa demande de réformes. L'économiste y trouvera des considérations qui diminueront peut-être sa répugnance pour une augmentation des charges et sa crainte de voir troubler l'équilibre économique de la nation. L'homme politique et le patriote ne doivent naturellement négliger aucun des différents points de vue d'où une question peut être envisagée, — moins que tout autre le point de vue pédagogique.

Mais je m'adresse surtout aux classes les plus directement intéressées, à celles qui, aujourd'hui, se libèrent à prix d'argent de ce qu'on appelle l'impôt du sang. Je voudrais les persuader et les convaincre qu'elles jouissent d'un privilège, non

Hosted by Google

seulement odieux aux yeux des pauvres, mais funeste pour elles-mêmes ; — qu'elles achètent à denier comptant un désavantage considérable ;—qu'elles se privent d'une chose excellente qu'elles devraient non pas accepter comme un devoir juste et équitable, mais réclamer comme un droit précieux : le service militaire personnel, obligatoire pour tous.

TH. HEGENER.

Hosted by Google

CE QUE NOUS DISENT LES ÉLECTIONS.

Lorsque le parti libéral, revenu au pouvoir, s'est empressé de reviser la loi de 1842, les catholiques lui ont reproché d'abuser de son mandat et de faire violence à la volonté nationale, parce que, à les entendre, cette mesure ne figurait pas officiellement à notre programme dans les élections de 1878. Il serait facile de démontrer leur erreur en rappelant que l'entente entre les différentes fractions du libéralisme s'était faite précisément sur cette question dès les élections de 1876. Mais cette rectification est absolument superflue au sortir d'une lutte où catholiques et libéraux viennent de porter ouvertement devant le corps électoral la question de savoir s'il fallait maintenir la loi du 1er juillet 1879 ou y substituer le projet de désorganisation scolaire préconisé par M. Malou. Le pays a répondu en renforçant encore la majorité parlementaire qui s'est donné pour tâche de séculariser l'enseignement à tous les degrés, et ce résultat, — que ne peut altérer l'effet moral de notre défaite d'Anvers, due à des causes locales et incidentelles — devient surtout significatif si on analyse le chiffre des suffrages respectivement obtenus par les deux partis dans les divers arrondissements en cause. Pour peu qu'on mette en regard de ce tableau la répartition des voix dans les élections antérieures, on est surtout frappé du terrain que le parti libéral a gagné dans les arrondissements agricoles. Sous ce rapport, la journée du 8 juin est avant tout la revanche des paysans contre la tyrannie du clergé et le prélude de leur émancipation définitive. Ce ne sont pas seu-

Hosted by Google

lement les arrondissements où nous avons remporté la victoire qui nous fournissent cette conclusion encourageante ; mais, partout où les libéraux ont sérieusement engagé la lutte, des minorités imposantes ont montré que nous nous trouvions devant un mouvement général de nos populations agricoles. Namur et Dinant ne sont pas restées sous ce rapport au-dessous de Nivelles, de Philippeville, de Virton et de Neufchâteau. La réaction s'est même étendue au pays flamand, où nous voyons Louvain, Malines, Turnhout, Courtrai, Dixmude, Furnes, Thielt, Roulers et même Ypres donner à leurs députés catholiques une majorité partout inférieure au chiffre des voix qu'ils obtenaient aux élections de 1874 [1]. Anvers, sans doute, nous a causé une déception dont l'amertume justifiée nous a peut-être empêché au premier moment d'apprécier à sa juste valeur le résultat général du scrutin. Mais là encore, on sait aujourd'hui à n'en pouvoir douter que les campagnes ont apporté à la liste libérale un appoint dépassant les prévisions les plus optimistes des libéraux et que le triomphe de la maison d'Anvers est entièrement dû à l'inconstance des électeurs urbains.

Les prêtres récoltent ce qu'ils ont semé. Là même où le paysan courbe la tête sous une menace d'excommunication qui le mettrait au ban de l'Église et peut-être de son propriétaire, il garde sa vengeance pour le jour où, à l'abri du couloir, il pourra défier l'inquisition de son curé. Nous n'en voulons d'autre preuve que la dernière élection de Waremme. Le clergé s'y croyait sûr de la victoire, pour avoir réussi, l'année précédente, à faire signer les pétitions contre la révision de la loi de 1842 *par la majorité des électeurs de l'arrondissement*. Les honorables députés de Waremme n'avaient tenu aucun compte de cette manifestation dont ils connaissaient la valeur, et l'événement leur a donné raison, puisqu'au mois

[1] D'après un tableau fort instructif publié par *l'Indépendance belge* du 10 juin, rien que dans ces six derniers arrondissements de la Flandre occidentale, la majorité catholique accuse un déchet de 938 voix sur le chiffre des élections précédentes. Or, le candidat catholique qui y a obtenu le plus de voix, M. Tack, à Courtrai, n'en a réuni que 1,269. — Que serait-ce si nous faisions le même calcul pour les autres provinces où domine le libéralisme, sans oublier Thuin et Waremme?

Hosted by Google

de mai 1880, le candidat libéral élu en remplacement du regretté Delexhy a obtenu une majorité plus forte que son prédécesseur au mois de juin 1878. L'exemple est typique pour montrer à la fois la portée de ce pétitionnement exploité avec tant de fracas par les cléricaux et les véritables sentiments des électeurs ruraux devant les exigences insensées du clergé romain.

Dès lors, il s'agit de savoir si le gouvernement veut soutenir nos populations rurales dans leurs tentatives d'émancipation, en enlevant au clergé les derniers privilèges dans lesquels il drape encore son prestige et son autorité. Quels sont ces privilèges? Nous les avons énumérés assez souvent pour n'avoir pas besoin d'y revenir. Mais, si nous n'avons cessé d'en réclamer l'abolition au nom des principes du libéralisme, avant même que l'Église belge ne se fût livrée aux imprudentes provocations de sa récente croisade scolaire, à plus forte raison exprimerons-nous aujourd'hui le vœu, que le parti libéral profite de son nouveau bail avec la majorité pour poursuivre résolument le programme de la séparation entre l'État et l'Église. Il ne peut être actuellement question de reviser l'article 117 de la Constitution, mais, en attendant que cette réforme soit mûre, le gouvernement peut réaliser toutes les réformes constitutionnelles qui ont pour but de développer et d'affirmer l'indépendance du pouvoir civil. Rien que parmi les questions dont les Chambres sont actuellement saisies, il en est trois qui se rattachent intimement à la politique anticléricale : la suppression des exemptions en matière de milice, la réorganisation de l'enseignement moyen et l'établissement de l'instruction obligatoire. Il faut que ces trois réformes reçoivent, sans nouvel ajournement, la solution réclamée par la logique, l'équité et l'intérêt du pays. Il faut, puisqu'on ne veut plus d'effectifs incomplets dans le contingent annuel de l'armée, que du moins cette rigueur n'aggrave point les charges de nos populations laborieuses, sous prétexte de favoriser le recrutement d'un sacerdoce hostile aux institutions et aux lois. Il faut non seulement qu'on empêche à l'avenir toute espèce de « convention d'Anvers », mais

Hosted by Google

encore qu'on ferme au prêtre l'entrée de ces écoles moyennes où il ne pénètre jamais sans l'arrière-pensée de fausser l'enseignement, s'il ne peut le discréditer au profit de la concurrence cléricale. Il faut que, par l'instruction obligatoire, l'État comble les vides opérés dans ses écoles à l'aide d'injustifiables pressions et qu'il fasse pénétrer, surtout parmi nos malheureuses populations des Flandres, les éléments de progrès intellectuel qui les arracheront définitivement à l'oppression du clergé. Il faut enfin que, par le rappel de notre envoyé près du Vatican, on mette un terme à cet échange de vues qui a donné tous ses résultats et qui ne peut plus laisser d'illusions, après la lettre papale à l'archevêque de Malines, sur la complicité de la curie romaine dans les violences de notre épiscopat.

Qu'on ne vienne pas opposer à cette nécessité d'une politique ferme et résolue la crainte d'effaroucher le pays. Il faut voir à quel diapason les campagnards, ainsi que les libéraux des petites villes, sont actuellement montés contre les prêtres, surtout dans le pays wallon. Il faut voir avec quel entrain ils applaudissent, dans les conférences et les réunions politiques, quiconque attaque ouvertement l'Église, non seulement dans son indigne exploitation des sacrements, mais encore dans ses prétentions les plus ouvertement contraires aux principes de la société moderne, depuis les insolences du *Syllabus* jusqu'à l'infaillibilité du pape, le dernier né de la théologie romaine. Telle est même la réaction produite par les manœuvres du clergé sur des esprits hier encore profondément attachés à leur culte traditionnel, que force est par, fois de les rappeler aux principes du libéralisme, tant ils semblent prets à dépasser le but dans les mesures de répression qu'ils réclament pour la protection de leur conscience. On peut affirmer qu'en ce moment, un gouvernement énergique peut tout oser contre les prêtres, pourvu qu'il reste sur le terrain de la justice et de la légalité !

Sans doute, ils n'en crieront que plus fort au sacrilège et à la persécution ; peut-être redoubleront-ils, si c'est possible, leurs anathèmes et leurs calomnies. Mais qu'importe ! Il y a

Hosted by Google

dans l'orthodoxie des populations, même les plus religieuses, une limite que l'arrogance sacerdotale ne franchit pas impunément. Cette limite, le clergé l'a méconnue dans sa croisade scolaire, et toutes les violences auxquelles il pourra encore se livrer ne feront que le discréditer davantage au profit de notre propagande.

Quand nous voyions les calculs enthousiastes que la plupart de nos amis bâtissaient sur les probabilités de la dernière élection, nous en arrivions presque à redouter une trop forte majorité pour le libéralisme. Écrasés au scrutin du 8 juin dernier, nos adversaires en seraient sans doute revenus à cette tactique d'effacement dans la Chambre et de modération au dehors qui les a si bien servis après leur désastre électoral de 1857. Ce danger est aujourd'hui écarté. Grisée par son succès partiel d'Anvers, inconsciente du terrain perdu dans tout le reste du pays, l'opposition, qui rêve déjà la victoire aux élections de 1882, ne se montrera dans la prochaine législature ni moins ardente ni moins hautaine que pendant les sessions précédentes, et, si la faiblesse numérique de la majorité impose aux membres de la gauche un surcroît de vigilance et d'assiduité personnelles, elle garantit du moins au parti libéral que ses mandataires ne déserteront plus, comme après 1857, leur véritable poste de combat, pour s'endormir dans l'inaction de la victoire ou se livrer au dangereux passe-temps des querelles intestines.

Le gouvernement, la majorité ont leur sort entre les mains. Si l'on cherchait à profiter de l'apaisement tout momentané que ne manqueront pas de produire les fêtes de notre jubilé national pour faire prévaloir dans les sessions prochaines, sous prétexte de conciliation, une politique d'inaction et d'atermoiements, nous pourrions prédire à coup sûr, non seulement le rapide découragement des esprits chaque jour plus nombreux qui veulent en finir avec l'arrogance cléricale, mais encore la rupture prochaine de l'union libérale qui nous a ramené au pouvoir et qui seule peut nous y maintenir. Si, au contraire, le gouvernement continue à marcher résolument dans la voie où il s'est engagé, il peut être certain de trouver

Hosted by Google

dans la gauche parlementaire, comme dans tout le parti libéral, le concours énergique et discipliné qui lui a déjà servi pour mener à bonne fin la réorganisation de l'enseignement primaire. Nous devons tous reconnaître aujourd'hui que si la sécularisation de l'enseignement primaire n'a pas été réalisée d'une façon aussi radicale que nous l'aurions souhaité, le ministère s'en est du moins rapproché autant que le lui permettait la composition de la majorité parlementaire à la Chambre et au Sénat. Nous devons également lui rendre cette justice que, loin de reculer devant la tempête soulevée par la nouvelle législation scolaire, il s'est montré constamment à la hauteur de sa mission par la façon digne et ferme dont il a tenu tête aux innombrables administrations locales entraînées par les excitations du clergé jusqu'à donner l'exemple du mépris des lois. C'est dans cette attitude que le pays l'encourage à persévérer aujourd'hui, et, quels que soient les résultats des ballottages encore en suspens à l'heure où nous écrivons ces lignes, nous défions bien qu'on dégage de notre dernière bataille électorale une autre conclusion ou un autre enseignement. Le maintien de *l'union dans l'action* sur le terrain d'une politique résolument anticléricale, ce cri de ralliement qui nous a donné la victoire en 1878 et qui nous l'a conservée en 1880, s'impose, du reste, aux modérés comme aux avancés de la gauche, car, nous ne pourrions assez le répéter, c'est là actuellement pour la majorité et, par suite, pour les réformes dont elle se fait gloire, une question de vie ou de mort que la prochaine législature se charge de trancher.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

LES ÉTATS-UNIS EN 1878-1879

NOTES DE VOYAGE

II

NEW-YORK

Visitant l'Amérique comme ingénieur plutôt que comme touriste, l'un de mes premiers soins fut de me mettre en rapport avec quelques confrères et quelques industriels marquants du pays. Peu de jours après mon arrivée, j'appris que la Société des ingénieurs des mines (*The Institute of mining engineers*) avait sa réunion trimestrielle près du lac Champlain, dans l'État de New-York, à trois cents kilomètres environ au nord de la capitale.

The Institute of mining engineers est une société semblable à celle des ingénieurs sortis de l'Ecole des mines de Liège. Une ou deux fois par an, ses membres se réunissent pour faire, dans l'un des districts miniers intéressants du pays, des excursions de deux à trois jours. On visite les mines pendant la journée; le soir, on lit des communications sur les sujets à l'ordre du jour, et on les discute.

J'avais la chance d'arriver au moment où le *meeting* avait lieu assez près de New-York, et je me hâtai de tirer parti de cette circonstance. Muni d'une lettre de recommandation pour M. R. Raymond, un membre bien connu de « l'Institut », je pris, dans l'après-midi, un train qui devait m'amener vers deux heures du matin à Port-Henry, petite ville au bord du lac Champlain, où la réunion avait lieu.

[1] *Suite.* Voir la livraison du 15 mai.

Hosted by Google

Je dirai d'abord quelques mots de l'organisation des chemins de fer américains, telle du moins qu'on la trouve dans les grandes cités; car on comprendra facilement que les perfectionnements les plus frappants ne peuvent exister dans les localités de moindre importance. J'ai noté déjà les bureaux situés au centre des villes et où l'on peut, lorsqu'on le désire, se procurer son billet, évitant ainsi la foule dans les gares, la précipitation, la queue à faire parfois, enfin tous les ennuis qui vous assaillent chez nous au moment du départ. Si l'on part le soir pour voyager la nuit, on peut d'avance retenir sa place dans un wagon-lit. Le chef du bureau central « téléphone » à la station, et en deux minutes on vous donne la liste des lits restés libres.

Pour le bagage, tout est également bien organisé : au même bureau où l'on délivre les « tickets », on donne son adresse et le nombre de ses colis; une société spéciale, la *Parcel Express Company*, se charge de les chercher à l'hôtel ou à domicile, et on les retrouve à la station, où il ne reste plus qu'à les faire enregistrer. Cette formalité se remplit également au bureau central. La *Parcel Express Company* inspire et mérite une confiance absolue. Elle embrasse l'Amérique tout entière, et il est bien rare de voir se perdre un colis confié à ses soins. On peut aussi, en prévenant simplement le garçon d'hôtel, faire chercher ses malles et les faire transporter à la gare.

L'enregistrement est des plus simples; aucune écriture, aucun papier qui peut se perdre ou se déchirer. On attache à chaque malle un petit jeton en cuivre avec un numéro et le nom de la ligne ferrée que l'on prend. Le voyageur reçoit un jeton semblable, nommé « chèque », et, à l'arrivée, le colis est remis sur présentation du susdit chèque. Avant chaque station un peu importante, un employé de la compagnie passe dans le train et demande aux voyageurs leur chèque, leur nom et l'adresse où ils veulent se rendre. On paye 10 cents, 50 centimes, par colis et on les trouve presque toujours en arrivant à l'hôtel. On évite ainsi la perte de temps et le désagrément d'attendre à la gare la

Hosted by Google

remise des malles, qui, à Paris, par exemple, est un véritable supplice.

Les stations ne présentent rien de bien particulier dans les grandes villes. Dans les petites, ce sont souvent de simples abris en bois placés au milieu d'une rue. Le matériel nous est bien connu maintenant : les expositions universelles nous ont montré les grandes locomotives et l'aspect tout particulier que leur donne leur cheminée terminée par un grand cône renversé, destiné à retenir les flamèches enflammées produites en grande quantité par le chauffage au bois. Elles sont toujours supportées à l'avant par un petit châssis séparé, posé sur quatre petites roues, tandis que les roues motrices couplées sont généralement au nombre de deux et placées à l'arrière. Cette disposition permet de rouler sur des courbes d'un rayon très petit et donne une grande puissance ; deux conditions indispensables pour les voies américaines, auxquelles on laisse des inclinaisons et des courbes qui ne seraient pas tolérées chez nous. Les Américains fabriquent un matériel roulant s'adaptant à leurs voies ; nous, nous faisons des voies s'adaptant à notre matériel.

Les voitures sont construites d'après le même système que les locomotives, très longues et supportées par deux châssis indépendants l'un de l'autre et placés à chaque extrémité. Nous connaissons tous les longues caisses à couloir central, dont les banquettes ont un dossier mobile permettant au voyageur de regarder à son gré, vers l'avant ou vers l'arrière. Je n'ai pas à parler non plus des wagons-lits qui sont maintenant introduits en Europe, mais on peut dire cependant que les spécimens envoyés aux expositions ne sont pas des modèles exceptionnels ; c'est la voiture que l'on rencontre partout.

La voie n'est bordée d'aucune espèce de clôture ; elle traverse même ainsi, sans aucune barrière, les rues des villes, tant pis pour le passant maladroit qui n'entend pas la cloche que le mécanicien fait tinter aux endroits dangereux. La première impression que l'on éprouve en roulant, au milieu d'une rue, comme en voiture ordinaire, est très extraor-

Hosted by Google

dinaire. A Pittsburgh, — le Birmingham uni au Manchester des Etats-Unis, — une voie passe au beau milieu de la rue principale. Il ne paraît pas pourtant que les accidents soient plus fréquents que de notre côté de l'Atlantique. Seulement il a fallu placer à l'avant des machines une espèce de coin gigantesque ou d'éperon en bois très puissant, pour jeter de côté les obstacles qui peuvent se rencontrer. On appelle cette cage le chasse-bœufs. Les bestiaux viennent souvent dormir, à l'abri de l'humidité, sur les lignes de chemin de fer plus élevées que les prairies qu'elles traversent. Dans l'Alabama, on me dit que, sur une ligne de cent lieues de longueur, on avait tué ainsi trois cents têtes de bétail en un seul mois. Il est vrai que c'était un mois d'hiver et, par conséquent, très humide, ce qui portait le bétail à se réfugier sur la voie.

Les voitures sont bien chauffées, par un poêle ou par des tuyaux d'eau chaude, et une corde suspendue au plafond les met en communication les unes avec les autres et les réunit à la locomotive. Un contrôleur passe dans les voitures, après la mise en marche du train, et vérifie les billets. Quant aux moyens d'action que l'on a contre le voyageur qui veut frauder la compagnie et voyager sans prendre de billet, ils sont des plus simples. Souvent des vagabonds, des « tramps », essayent de se faire transporter gratis. Leur faire un procès-verbal serait illusoire, les mettre sommairement à l'amende, illégal; aussi emploie-t-on une pénalité plus expéditive. Le contrôleur demande d'abord au « tramp » s'il peut payer, et si la réponse est négative, il tire la corde qui met la voiture en communication avec le mécanicien. Celui-ci arrête le train, le « tramp », qui connaît la signification de cet arrêt, descend, de bonne grâce; car, s'il fait résistance, il est empoigné vivement par les employés qui viennent au secours de leur camarade et qui déposent simplement l'individu sur le bord de la voie, quelle que soit l'heure ou la localité.

J'ai vu déposer ainsi en plein champ et à onze heures du soir un vagabond qui voulait aller sans billet à Saint-Louis.

Hosted by Google

Il ne reste alors au malheureux qu'à gagner à pied la station la plus voisine. Cependant des « tramps » persévérants parviennent ainsi à faire de longs trajets, en ne marchant qu'une petite partie du chemin et sans débourser un centime.

On dit généralement que, dans les chemins de fer américains, il n'y a qu'une seule *classe* et que tous les rangs de la société s'y rencontrent. Autrefois, il en était peut-être ainsi, mais aujourd'hui, le progrès a fait brèche à l'égalité démocratique. Il est vrai qu'il n'y a qu'une seule espèce de voitures ordinaires, mais les *Pullmann Cars* et les voitures-salons, pour lesquelles on paye un supplément, séparent les riches des pauvres aussi complétement que le font nos wagons spéciaux. Le Pullmann Car se paye 15 francs par vingt-quatre heures, en sus du billet ordinaire, et cette dépense supplémentaire n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Une autre idée très répandue est que les trains marchent beaucoup plus vite aux États-Unis qu'en Europe. C'est là encore une erreur : en règle générale, ils vont beaucoup plus lentement.

Sur la ligne du Pacifique on ne fait guère plus de 35 kilomètres à l'heure, une fois que l'on a dépassé le Missouri. Cependant les trains express roulant entre New-York et Philadelphie marchent bien. Ils mettent deux heures pour franchir les cent cinquante kilomètres qui séparent les deux villes. La *vitesse* est donc moins grande que celle de plusieurs express anglais, mais égale à celle du train rapide qui roule entre Marseille et Paris. Il est question, il est vrai, de faire le trajet en une heure et demie et le train atteindrait ainsi la vitesse très considérable de cent kilomètres à l'heure.

Rien de plus mesquin et de plus misérable que l'apparence d'un train européen pour l'œil qui s'est habitué aux dimensions du matériel américain. Un train se compose, en Amérique, d'une locomotive très allongée, avec sa cheminée très large, son éperon puissant et l'immense lanterne à réflecteur qui recouvre presque tout l'avant de la machine; puis, cinq

Hosted by Google

à six voitures, au plus, hautes sur roues, spacieuses et démesurément longues. En comparaison de ces larges proportions, nos voitures paraissent bien étriquées ; il semble qu'on n'y ait pas de place pour se remuer et à peine pour s'asseoir ; on dirait une série de boîtes où l'on doit se trouver aussi à l'aise que des figues dans un cabas.

La ligne que j'avais prise pour me rendre à Port-Henry, où se réunissaient les ingénieurs, longe l'Hudson jusque près d'Albany et j'eus tout le loisir d'admirer les paysages tour à tour charmants et grandioses qui se déroulaient sous mes yeux. L'Hudson a été souvent comparé au Rhin. S'il y manque les ruines, qui donnent un aspect si pittoresque au *Vater Rhein*, leur absence ici est compensée par les proportions plus majestueuses du fleuve américain. C'est un véritable bras de mer qui porte des navires d'un tonnage déjà considérable, jusqu'à vingt-cinq lieues à l'intérieur des terres.

J'arrivai à Port-Henry vers trois heures du matin, et je me trouvai dans une situation assez déplaisante, lorsque le train m'eut déposé sur la plate-forme de la baraque en bois servant de station et que je m'y sentis seul, au milieu de la nuit, sans personne et sans même une lumière pour m'indiquer la direction à suivre. Heureusement j'avise non loin de moi une ombre qui semblait être dans une situation analogue à la mienne : je m'approche pour demander mon chemin. On me répond qu'on ne le sait pas mieux que moi. Je reconnais un accent étranger, l'accent français ; je change d'idiome avec bonheur et, en quelques minutes, j'ai le plaisir d'apprendre que j'ai affaire à un jeune géologue de Lille, M. Charles Barrois, venu en Amérique pour en étudier la géologie et qui cherche à profiter, comme moi, de la réunion de « l'Institut ». Nous unissons nos efforts et nous finissons par découvrir un employé de la gare rentrant au village et qui nous indique notre route. Chemin faisant, j'entre en conversation avec mon nouvel ami, nous parlons du pays et, chose étrange, nous nous trouvons à causer en français, à trois mille lieues de la Belgique, à la belle étoile et à trois heures

Hosted by Google

du matin, de MM. de Conink et Dewalque, mes anciens professeurs et les collègues de mon compagnon de voyage.

Après une nuit écourtée, passée dans un lit assez confortable, je descends et je fais connaissance avec un hôtel « américain » de petite ville. Il est construit tout en bois et les cloisons ne pèchent pas par l'épaisseur, comme j'ai pu m'en apercevoir, pendant la nuit, aux ronflements sonores partant d'une chambre voisine de la mienne et que j'entendais comme si le dormeur bruyant eût partagé mon appartement. Je retrouve cependant les mêmes traits caractéristiques qu'à l'*Astor House*, mais le *bar* est établi ici dans le grand vestibule-promenoir de l'entrée.

Voici le fumoir et le cabinet où l'on se fait cirer les bottes. Dans les hôtels américains, on ne paye pas le service, mais on ne nettoie les souliers que moyennant une redevance supplémentaire de 50 centimes par jour, à ajouter à la note. Au déjeuner, on me présente une carte très variée, que j'ai le droit de passer tout entière en revue. Je vois faire mes voisins et je me fais servir comme eux. On m'apporte des œufs à la coque, mais cassés et versés dans un grand verre assez large, où ils forment une sorte de bouillie aux couleurs papales, d'un aspect un peu inquiétant au premier abord. Arrive ensuite un beefsteak escorté d'une douzaine de très petits plats ronds, que l'on place en auréole autour d'une assiette de taille ordinaire. Dans l'un des petits plats se trouvent une demi-douzaine de fèves, dans un autre, une pomme de terre bouillie, puis deux pommes de terre frites, quelques grains de riz, douze lentilles, une « sweet potato », sorte de pomme de terre assez sucrée, au goût fade et trop douceâtre. Enfin le complément obligé de tout déjeuner aux États-Unis, les « pancakes » que j'ai retrouvés partout, au Colorado comme à San-Francisco, à Boston comme à la Nouvelle-Orléans.

Ce sont de petits gâteaux plats et ronds, que nous connaissons sous le nom de « bouquettes » dans les pays wallons et de « pannekoeken » en Flandre. On les assaisonne d'ordinaire avec un sirop qui est toujours au moins supposé pro-

Hosted by Google

venir de l'érable à sucre. On prend directement ce que l'on désire dans chaque assiette, picorant par-ci par-là ce qui paraît le plus appétissant. Je demande pardon de ces détails, mais la nourriture est en définitive le but de tout le mouvement économique, et n'est-ce pas Brillat-Savarin qui a écrit : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es » ? Cet aphorisme, appliqué aux différents peuples, est plus profond qu'on ne pense.

Le déjeuner terminé, je retrouve mon compagnon de la nuit et nous nous dirigeons vers la gare. Le village de Port-Henry est situé à mi-côte de la montagne qui vient mourir au bord du lac Champlain, et la station est bâtie tout près de l'eau. Une cinquantaine d'ingénieurs y sont déjà réunis et, grâce à ma lettre d'introduction, je suis présenté bientôt à plusieurs de ces messieurs qui se montrent très aimables à mon égard. Je fais connaissance avec M. Drown, le secrétaire de l'association, professeur à l'université d'Easton en Pensylvanie. Il assiste à l'excursion avec sa femme et sa belle-sœur. D'autres dames, du reste, ornent le groupe d'excursionnistes et s'apprêtent à visiter les mines tout comme nous. Aux États-Unis les dames sont partout. Peut-être les trouvera-t-on bientôt sur les sièges des magistrats et des législateurs. Elles sont déjà médecins, pasteurs, avocats, dentistes, professeurs et que sais-je encore?

M. Drown est charmant de prévenances et d'amabilité : il m'invite chez lui lorsque je repasserai par la Pensylvanie, à la fin de mon voyage. J'entre aussi en relations avec M. Coxe, le président de l'Institut, propriétaire de mines d'anthracite très importantes, où il me fait promettre de m'arrêter à mon retour. Nous causons en français; M. Coxe a fait ses études à l'école des mines de Paris. C'est un homme d'un savoir très étendu et d'une grande largeur d'idées.

Nous nous installons sur les wagons servant à transporter le minerai de fer; une locomotive, en nous tirant et en nous poussant alternativement, nous fait gravir la montagne dont nous allons admirer les richesses.

Rien n'égale, dans son genre, le paysage que nous avons

Hosted by Google

sous les yeux. La montagne est couverte de taillis inculte mais peu élevé. Nous sommes en automne, et le feuillage présente les teintes les plus riches et les plus variées qui s'harmonisent et se fondent, comme dans un cachemire chatoyant, ou qui tranchent nettement les unes sur les autres et font ressortir ainsi toute l'intensité de leurs couleurs, par une opposition pleine de vigueur et d'étrangeté. C'est un des caractères particuliers de la végétation américaine en automne. La vigne vierge et le chêne d'Amérique, dont les feuilles même chez nous prennent des teintes rouges si admirables, en donnent l'idée. Ici le feuillage parcourt toute la gamme des tons, depuis le jaune intense et criard de la gomme-gutte jusqu'au pourpre foncé de la « tête morte », en passant par toutes les variétés du brun, du ponceau, du vermillon, de la laque, du bistre, du fauve et presque du noir.

A mesure que nous montons, nous voyons s'étendre devant nous un plateau légèrement ondulé, s'élevant en pente douce, où se déploie une gamme de tons oranges relevés par le vert sombre des grands pins et par le rouge éclatant de l'érable. Au-dessous, la déclivité de la montagne qui descend jusqu'au lac, est revêtue d'un manteau d'ocre et d'or, d'où se détache par-ci par-là la pyramide légère et jaunissante d'un mélèze. Puis, tout au bas, le lac même, silencieux, transparent, uni comme une glace de Venise et moucheté de voiles blanches. La côte y découpe de capricieux festons et y plonge, par endroits, ses roches perpendiculaires.

De l'autre côté, les montagnes s'élèvent jusque dans les nuages bleuâtres, et une vapeur translucide en laisse voir seulement d'une façon nette la base, tandis qu'elle en éloigne presque à l'infini les sommets indistincts.

Nous franchissons de petits torrents sur des ponts primitifs, formés de quelques poutres, plus ou moins bien reliées. Elles font entendre, quand nous passons, des craquements que nos ingénieurs considèreraient comme de sinistres avertissements.

Bientôt le train s'arrête et quelques chariots nous attendent

Hosted by Google

pour nous transporter à un kilomètre de la station, afin d'y visiter une mine nouvellement découverte.

Nous suivons un chemin à peine tracé et, avant d'arriver à destination, nous passons en cahotant par-dessus les troncs d'arbres à moitié renversés et les quartiers de roches qui percent la couche de terre végétale.

Ma pensée se reporte invinciblement vers les romans de Cooper et vers les héros favoris de mon enfance, *Œil de Faucon*, *Uncas*, *le Cerf agile*, *le Dernier des Mohicans*. Je comprends les sentiments du trappeur, vivant au milieu de cette nature grandiose et paisible, et amené à vénérer ces grands bois comme des sanctuaires et à haïr la civilisation qui les profane.

Mais nous voici arrivés : nous descendons quelques mètres seulement dans un gisement de minerai de fer à peine exploité et dont la richesse, nous dit-on, est énorme, à peu près 90 p. c. de fer métallique.

De là nous revenons au chemin de fer et notre locomotive nous fait arriver jusque tout près des mines déjà anciennes, qui forment le but de notre visite.

Les gîtes métallifères ont ici des dimensions vraiment colossales. On nous conduit devant une excavation immense, au fond de laquelle nous descendons par un petit chariot ayant la forme d'un sabot, roulant sur des rails fixés à la paroi du rocher. Le trou dans lequel nous nous trouvons est profond de près de cent mètres, la largeur et la longueur ne sont pas moindres, et pourtant il est creusé entièrement dans un filon de minerai de fer. Toutes les dames nous ont accompagnés, sauf une seule, qui n'a pas osé se confier à la corde en fil d'acier qui nous a laissés glisser au fond de l'abîme.

Devant nous s'ouvre une caverne gigantesque où nous nous engageons. C'est une cathédrale cyclopéenne, longue de trois cents mètres, large de deux cent cinquante et haute de soixante-cinq, soutenue par des piliers auprès desquels ceux de Saint-Pierre de Rome paraîtraient des colonnettes. Autour de nous, au-dessus de nous, sous nos pieds, par-

Hosted by Google

tout le minerai. Je suis émerveillé de cette richesse prodigieuse et je ne puis m'empêcher d'exprimer mon admiration à un membre de l'Institut à côté duquel je me trouve. Il me répond que tout est sur cette échelle en Amérique. Quoique exagérée, sa réponse renferme un certain fonds de vérité ; mais ces dimensions excessives ont bien aussi leurs inconvénients pour l'exploitation. D'ailleurs, la région du lac Champlain, malgré ses richesses indéfinies, n'est pas à beaucoup près l'une des mieux situées au point de vue industriel. La distance que doit franchir le charbon nécessaire à la fusion du métal est d'environ cinq cents kilomètres, et les frais de transport sont, par conséquent, comparativement aussi élevés que les proportions du gisement minier sont énormes ; mieux vaudrait, pour ce district, voir cinquante mètres du filon se réduire en une couche de houille, ne fût-elle épaisse que d'un mètre seulement.

Nous nous enfonçons néanmoins jusqu'au bout de l'excavation et nous cherchons à nous rendre compte de ses dimensions. Réunis tous ensemble, nous ne pouvons entourer le plus petit des cinq piliers qui soutiennent le dôme du souterrain et nous voyons quelques-uns de nos compagnons penchés au bord de l'abîme nous apparaître comme de petits enfants. Nous nous replaçons ensuite dans le sabot qui nous remonte à la surface, pour trouver une collation, servie dans un chalet admirablement situé sur une légère éminence. De là, la vue s'étend à l'infini sur une mer de collines boisées, sur le lac étincelant au soleil et sur la chaîne des montagnes dont la chaleur a enlevé le voile et qui détachent maintenant, en une ligne nette et dure, leur profil dentelé sur l'azur du ciel.

La journée s'avance et nous redescendons la route en zigzag. Le soleil, qui resplendit à cette heure dans tout son éclat, augmente encore l'intensité des tons. Le bleu du lac et du ciel séparé par les jaunes, les oranges, les verts et les rouges de la végétation forment un tableau qui, sur la toile, arracherait les yeux, mais qui, par une belle après-midi d'automne, en plein air, vaut presque la vue du Niagara, si on peut

Hosted by Google

comparer deux spectacles aussi complètement différents. C'est, en tout cas, l'un des souvenirs les plus charmants de mon *trip* aux Etats-Unis.

Aux approches du village, le bois s'éclaircit un peu. La flèche pointue de l'église s'élève au-dessus du taillis ; on aperçoit quelques champs cultivés, entourés de haies ou d'une ceinture de grands arbres ; souvent on en voit aussi au milieu des champs, ce qui déroute un peu l'agronome européen. Les prairies sont plantées de pommiers. Tout le paysage rappelle les abords d'un village de la vieille Europe. Le lac Champlain — où il y a si peu de temps encore naviguait seule la pirogue de l'Indien — est bordé maintenant d'un quai où sont amarrées plusieurs barques chargées de grain, de charbon ou de fer. Deux hauts fourneaux, situés sur un promontoire et s'avançant même un peu dans l'eau, bornent l'horizon de leurs bâtiments sombres et salis, et ressortent désagréablement sur le pittoresque arrière-plan des dernières déclivités de la montagne. On croirait voir les constructions enfumées d'Ougrée ou de Renory se détachant sur les bois de Quinquempois.

Un large chemin qui monte au village donne l'idée de l'état de la viabilité dans les campagnes. Il est en terre, sans apparence d'empierrement d'aucune espèce. Quelques troncs d'arbres juxtaposés et enfoncés dans le sol indiquent un endroit humide où les roues des chariots se seraient embourbées trop profondément sans cette précaution. La route est tirée au cordeau et se trouve dans le prolongement de l'une des rues du village, et les trottoirs pour les piétons dont elle est déjà bordée montrent la confiance des habitants dans la croissance rapide de leur cité. Ces trottoirs sont en bois et se composent d'une sorte de plancher cloué sur de forts sommiers reposant à leur tour sur la terre égalisée. On voit que la forêt fournit encore en abondance des matériaux de construction.

En remontant vers le village, on croise d'autres rues déjà commencées. Elles se composent d'un chemin souvent très boueux et à peine praticable, mais déjà muni de ses trottoirs

Hosted by Google

en bois. Cela rappelle, sans y ressembler cependant, les dalles de marbre blanc qui découpent si harmonieusement la place couverte d'herbe où s'élève le Campo Santo, le Baptistère, le dôme et la tour penchée de Pise. En Italie, ce sont les restes d'un passé glorieux ; ici, c'est le premier pas vers un avenir grandiose de richesse industrielle et de prospérité économique.

Les maisons du village sont toutes bâties en bois et viennent se profiler rigoureusement dans l'alignement de la rue. Elles sont ordinairement à un étage; plusieurs ont un balcon qui se projette sur la rue, mais elles n'ont pas le pittoresque d uchalet suisse. Ce sont plutôt des contrefaçons des maisons de pierres.

Parfois le corps de logis est un peu en arrière du trottoir et précédé d'une véranda couverte, élevée d'un pied ou deux au-dessus du niveau du sol, et séparée de la rue par une balustrade. Des plantes grimpantes s'y accrochant entourent les colonnes et vont suspendre leurs festons aux arcades de la véranda. C'est à la fois très agréable et très gai. Pourquoi n'a-t-on rien de pareil dans nos villages? Quelques plantes grimpantes, fût-ce le rustique chèvrefeuille, ne coûteraient pas bien cher et n'exigent aucun soin.

La rue que je remonte part d'une place carrée où viennent converger les quatre ou cinq artères principales, composant, du reste, à peu près tout le village. L'un des côtés du carré est formé par l'église, bâtie en pierres et surmontée d'une petite flèche assez élégante. Une seconde chapelle en planches, plus modeste, occupe un autre côté et, plus loin, dans la rue, j'aperçois un troisième lieu de culte. Les deux derniers ne se reconnaissent des maisons ordinaires que par leurs fenêtres un peu plus allongées et leur large porte. Bien pauvre, en Amérique, est le village qui ne possède pas trois ou quatre sectes différentes, que ne séparent souvent que les questions de la plus minime importance, mais qui veulent cependant avoir un lieu de réunion et un pasteur à elles.

Tout ceci prouve que Tocqueville avait raison de dire que

Hosted by Google

les croyances religieuses occupent une grande place aux États-Unis.

Enfin, au milieu des petites maisons ordinaires s'élèvent deux bâtiments énormes à quatre ou cinq étages, construits en pierres et en fer et dont les proportions paraissent encore plus exagérées par l'exiguïté de leurs humbles voisines. Ce sont les *Stores* ou magasins. Ils sont destinés à subsister même lorsque le village sera devenu une grande ville. On s'est mis dès l'abord au niveau de l'avenir qui attend ou qui est supposé attendre chaque hameau des Etats-Unis. Au rez-de-chaussée sont les magasins à larges vitrines ; aux étages, des appartements loués à quelque fonctionnaire, à la banque, au bureau d'un journal. Il y a deux ou trois de ces grands établissements dans le village. Tandis que chez nous on a l'impression dans les campagnes d'une société stationnaire, ici tout annonce un état social en voie rapide de transformation et de progrès. Au milieu de la place s'élève un kiosque où, dans la soirée, nous entendons un orchestre. Les musiciens ne sont pas précisément choisis et ressemblent plutôt aux Allemands nomades qui viennent parfois charmer les habitants de nos petites villes ; mais tout le monde y prend goût, et une véritable foule vient se presser autour du kiosque pour les écouter.

Je découvre aussi un théâtre : c'est la salle où nous nous réunissons le soir pour entendre la lecture des communications données, suivant l'usage, par l'un ou l'autre membre de « l'Institut ». Le local est vaste, avec une estrade et quelques décors très primitifs.

Il existe également à Port-Henry une troupe d'amateurs qui donnent une ou deux représentations par an. Le théâtre sert, en outre, aux bateleurs de passage, aux escamoteurs et aux orateurs des meetings, en temps de fièvre électorale. Je ne veux, bien entendu, établir aucun rapprochement entre ceux qui occupent successivement la scène, mais tous cependant s'efforcent à leur manière d'obtenir la faveur du public.

Tous les magasins ont des inscriptions en grandes lettres placées au-dessus de la porte d'entrée. Attirer l'œil, c'est ce

Hosted by Google

que le Yankee sait faire mieux que nous. Je remarque aussi un ou deux hôtels. L'un d'eux occupe un bâtiment à deux étages en briques, tenant le milieu entre les bicoques en bois et les maisons de l'avenir. Je demande d'où vient ce grand nombre d'hôtels dans une localité relativement si peu importante. Il paraît que la plupart des employés des hauts fourneaux préfèrent l'auberge à une habitation particulière. En outre, il est d'habitude en Amérique, lorsque deux jeunes gens se marient, de prendre un appartement à l'hôtel pendant la première année du mariage, afin d'éviter à la jeune femme les fatigues de la mise en ménage, compliquées souvent de la maternité.

Ici, comme partout, des fils télégraphiques relient les différents établissements à la station du chemin de fer, et bientôt viendra le téléphone. Nulle part les diverses applications de l'électricité ne sont aussi en usage qu'ici. Toujours le *go a head*.

Je me sépare à regret de mes compagnons de voyage d'un jour, me promettant bien de les retrouver à la première occasion. Je m'installe dans un excellent *Pullman Car* pour quitter Port-Henry à onze heures du soir, et je me trouve, le lendemain matin, à Troy, parfaitement reposé.

Troy est une ville assez importante, de l'État de New-York, située au bord de l'Hudson. C'est Port-Henry agrandi plutôt que New-York en petit. Je vois beaucoup de rues non empierrées, de trottoirs en bois, de maisons basses, au milieu desquelles s'élèvent majestueusement de grands bâtiments de pierre.

Dans certain quartier du centre de la ville, ces derniers sont en majorité. Voici également les tramways, et surtout la multitude innombrable de fils télégraphiques qui m'a aussitôt frappé à New-York.

Les Américains, si ingénieux en beaucoup de choses, n'ont pas montré beaucoup d'esprit d'invention dans la dénomination de leurs villes. Dans certaines régions l'on n'entend que des noms anciens. Voici Troy; Thèbes est dans les environs et il existe en Amérique plusieurs Rome et bon nombre d'Athè-

Hosted by Google

nes. Puis viennent les noms bibliques : Bethléhem est bien connu par ses aciéries; Jérusalem et Jéricho ne sont certainement pas loin. Les anabaptistes qui ont fondé ces villes se sont laissés aller aux souvenirs de l'antiquité ; ils leur ont donné les noms des cités célèbres de la Judée. Les émigrés aiment à se rappeler leur patrie. Aussi rencontre-t-on plus d'un Paris, plusieurs Versailles et au moins un Bruxelles. Quant aux Manchester, Liverpool et surtout aux Birmingham, il n'y a peut-être pas un seul État de l'Union qui n'ait de ces noms pompeux donnés à quelque ville ou bourgade ignorée, Souvent Londres est un village de cinq cents habitants, Bristol, un port de mer aussi peuplé que Poperinghe et situé dans les mêmes conditions maritimes. Troy est, du moins, une ville florissante où je m'arrête vingt-quatre heures pour visiter, en courant, une aciérie et deux hauts fourneaux.

J'avais reçu, plusieurs fois déjà, le conseil de descendre l'Hudson en bateau à vapeur et je m'embarquai à Troy dans un des grands steamers qui font le service entre cette ville et New-York.

En arrivant en Amérique, j'en avais vu déjà, amarrés contre les quais, avec leurs immenses roues motrices et leur coque gigantesque s'élevant au-dessus de l'eau, comme un palais flottant, percé d'une multitude de petites fenêtres.

La machine est placée au centre du bateau et le partage en deux parties à peu près égales, l'avant étant consacré aux marchandises et aux passagers de deuxième classe; l'arrière, ainsi que le pont tout entier, aux passagers de première classe. La cale est complètement remplie de colis de toute espèce et sur le pont même on les emmagasine jusqu'à deux mètres de hauteur environ, au-dessous de l'étage des cabines de deuxième classe, qui est supporté par des colonnettes en fonte ou des poutres de bois.

Aussi l'aspect d'un de ces bateaux déchargés est-il des plus extraordinaire. Tout l'avant semble être construit sur pilotis et fait songer aux demeures des cités lacustres.

A l'arrière, quatre étages sont superposés les uns au-dessus des autres. Au-dessous se trouve le salon des messieurs.

Hosted by Google

C'est une salle de restaurant, très spacieuse, autour de laquelle règnent trois rangées de couchettes posées les unes au-dessus des autres, comme des tiroirs, et fermées par un rideau vert qui sert pour les trois rangées. On préfère, en général, la couchette intermédiaire; elle n'est pas trop inaccessible et l'on n'a pas l'inconvénient, comme lorsqu'on prend le tiroir le plus bas, de voir tout à coup, à dangereuse proximité de son visage, le pied plus ou moins chaussé d'un compagnon de voyage cherchant à gagner l'étage supérieur et se servant de votre lit comme d'un marchepied. Au-dessus, et à deux marches environ au-dessous du pont du navire, se trouve le salon réservé aux dames, dont je n'ai pas pénétré les mystères. Plus haut encore vient le salon commun, richement décoré, dans le style arabe, avec une profusion de couleurs brillantes, de dorures, de glaces et de tentures en velours. Le plafond, aussi couvert de peintures, est soutenu par des colonnettes en cuivre poli. Des fauteuils de toutes les formes abondent et au fond du salon se trouve un grand piano à queue, aux sons duquel on a souvent dû valser avec délices sur un parquet en marqueterie, parfaitement ciré, recouvert, en temps ordinaire, d'épais tapis. L'arrière, fermé par de grands panneaux vitrés, permet de voir admirablement tout autour de soi le paysage dont le tableau se déroule en une série de *dissolving views*, pendant que le bateau glisse rapidement en descendant le courant du fleuve. Le salon est éclairé par le haut et, de chaque côté, se trouve une rangée de petites cabines pouvant loger chacune deux ou trois personnes. Deux portes les font communiquer, d'un côté, avec la salle commune, de l'autre, avec un balcon qui règne tout le long du navire et d'où l'on peut monter directement sur le pont supérieur. En été, ces petites cabines restent admirablement fraîches, grâce au courant d'air que l'on peut établir en ouvrant les deux portes; mais, au moment où je voyageais, on n'était pas fâché d'entr'ouvrir la porte du salon et de soulever légèrement la portière en velours rouge pour laisser pénétrer un peu de la chaleur qu'y entretenait un poêle bien chauffé. Surmontant encore ces trois étages, le

Hosted by Google

pont sert de promenade, où l'on peut s'asseoir, lire, etc. Enfin, dominant tout l'édifice, vient la tourelle d'où le capitaine donne ses ordres et commande la manœuvre de sa ville flottante, qui peut contenir six à sept cents habitants.

Quelques mesures prises sur un navire de ce genre donneront une idée de leur grandeur. La longueur était d'environ 120 mètres, la largeur de 18 mètres, et la hauteur totale de 20 mètres, dont 6 mètres seulement s'enfoncent dans l'eau.

En quittant Troy, le paysage n'est pas très remarquable. Il ne le devient qu'en approchant de New-York. C'est à trente lieues environ de la Ville-Empire que l'Hudson est vraiment grandiose, comme s'il voulait se rendre digne de la métropole à laquelle il a, pour ainsi dire, donné naissance. A ce point, le fleuve devient navigable aux navires de mer et ses dimensions se montrent alors dans toute leur majesté. Parfois, en tournant un coude de la rivière, on croirait apercevoir un bras de mer ou un lac. Sur les deux rives, les montagnes s'élèvent et deviennent plus abruptes.

D'un côté tombent d'énormes rochers à pic, hauts de cinq cents mètres, semblables à un mur cyclopéen. Ils bordent le fleuve pendant quarante kilomètres environ, fendus de place en place par une brèche remplie d'arbres, dont la verdure vient se confondre avec celle de la bande boisée qui en suit le pied, pour disparaître plus loin et laisser de nouveau le roc plonger directement dans les fleuves ses murailles de basalte.

Les montagnes de l'autre rive, plus arrondies, sont découpées par des vallées latérales plus ou moins importantes. De ce côté, les hauteurs sont entièrement couvertes de bois aux tons dorés et, aux bords de l'eau, on voit filer la voie ferrée que j'avais suivie à mon départ.

A mi-côte ou contre la rivière, apparaissent bientôt des pelouses vertes qui s'étendent comme un tapis de velours devant une blanche villa dont les tourelles percent les ombrages, où elle se cache à moitié.

Parfois aussi de petits villages se groupent coquettement autour d'une église en bois et vous laissent entrevoir en pas-

Hosted by Google

sant la grand'place, plantée de vieux saules et arrosée par un ruisselet, qui vient unir ses eaux gaies et cristallines aux flots plus sombres où notre steamer trace son sillon.

Tout ici annonce la civilisation anglo-saxonne, où les charmes de la vie rurale sont si bien appréciés. C'est comme un coin de la vieille Angleterre, transportée au delà de l'Atlantique.

Voici de nouveau New-York, avec ses quais interminables, ses entrepôts en planches et son port aux vaisseaux innombrables. Je descends à l'*Astor House*, pour faire mes derniers préparatifs avant de partir pour les déserts du Colorado et pour les montagnes du Névada.

EDOUARD DE LAVELEYE.

Hosted by Google

UN CHEVALIER ERRANT

I

ENTHOUSIASME

C'était au commencement d'octobre. Parti d'Yvoir avant le jour, le sac au dos, Albert Morisset, après avoir traversé la Meuse, descendait le cours du fleuve d'un pas allègre, en sifflotant ou chantant. Il était grand et mince : dans la souplesse de ses mouvements, dans la largeur et la puissance de ses épaules, on devinait un athlète. Son air délibéré, sa physionomie heureuse exprimaient un sentiment de parfaite sérénité.

Il ne montrait d'autre préoccupation que celle de bien voir le paysage. A sa droite, la Meuse coulait, paisible et silencieuse, entre ses rives montueuses ou planes. Aux premières lueurs du jour, la belle nappe d'eau s'éclairait comme un miroir; moirée par les vagues de l'air qui l'effleuraient en passant, elle se plissait en millions de petites lames d'acier incessamment agitées; plus loin, elle ressemblait à une plaque d'argent bruni; plus loin encore, les irrégularités des rives lui imprimaient un mouvement nouveau et l'estompaient de pénombres profondes : on eût dit une coulée d'huile qui se perdait au loin dans le clair-obscur de l'arrière-plan. De temps en temps, le souffle de l'air devenait plus vif; de légers frissons agitaient les arbres; des gouttelettes tombaient du bout des feuilles jaunies. Déjà les oiseaux s'éveillaient; on les entendait voler; il y avait des cris d'appel, des phrases inachevées que l'écho répétait au fond des bois. Çà et là, au bord du chemin, on voyait un volet

Hosted by Google

s'ouvrir, une cheminée fumer. Des nuées roses se promenaient lentement au bas du ciel.

Albert s'arrêtait à chaque instant, ravi, comme en extase. On l'entendait murmurer des syllabes ; il soupirait, se baissait, se faisait de la main un abat-jour pour concentrer les rayons lumineux ; la nature lui parlait avec passion ; il eût voulu pouvoir réunir toutes ces beautés, ces lueurs douces aux yeux, cette fraîcheur matinale, ce silence des eaux courant à leur destinée, ces cris d'oiseaux, ce bruit caressant des gouttes d'eau qui tombaient, ces nuées légères qui semblaient sourire en effleurant le haut des collines — il eût voulu faire de ces images et de ces chansons une forme corporelle, pour l'embrasser d'une seule embrassade ardente. Il se sentait une vigueur enthousiaste capable de rassasier l'amour de la nature entière.

Il marchait ainsi, à pas tantôt rapides, tantôt ralentis par l'admiration, qui le forçait à régler son allure pour que nul coin du paysage ne lui échappât.

L'aube envahissait le ciel ; la buée flottante sur le fleuve s'épaississait ou paraissait s'épaissir ; les frissonnements des arbres devenaient plus fréquents et plus vifs ; les oiseaux plus bruyants. Les formes s'accentuaient à l'avant-plan.

« Ah ! ah ! se dit Albert à demi-voix, le maître fera bientôt son entrée en scène. Il ne faut pas manquer ça... »

Tout à coup, comme il venait de passer devant le village de Godinne, étalé sur la rive droite, à un coude de la rive fuyant à l'orient, le sommet de la colline s'alluma ; la buée devint laiteuse ; les fonds noyés de vapeur affectèrent des formes fantastiques en perdant pour ainsi dire leur réalité. Albert s'arrêta net, et étendit les bras, silencieusement. La fascination le frappa comme un coup de foudre. L'eau, devant lui, avait des tons roses et bleus, radieux ; les verts violents mêlés des tons fauves de l'automne s'affaiblirent sous un glacis instantané ; les vapeurs se balancèrent par grandes masses, comme si la lumière les avait doucement remuées, puis montèrent lentement, voilant l'éclat du père de la vie.

Hosted by Google

Albert s'assit sur le sol pierreux, sans quitter des yeux le spectacle.

« Il est sublime! » murmura-t-il.

Puis, nerveusement, en se mordant les lèvres, tout en surveillant le paysage comme s'il craignait une disparition, il déboucla son bagage, saisit sa boîte à peindre, l'ouvrit, la plaça sur ses cuisses allongées : une petite toile et la palette étaient préparées; il n'eut qu'à prendre ses pinceaux. Avec une ardeur violente, par larges empâtements, il se mit à esquisser ce tableau fugitif. Tout en appliquant la couleur, il mordait des fragments de phrase, objurgations, supplications ou menaces à la nature et au soleil.

« Encore dix minutes... encore cinq !... Ah! misérable, le voilà! Non, la buée proteste... Ah! ah!... Mille noms de nom... C'est sublime... Oh! je t'en prie... Quels tons,... quelles lignes!... Et des profondeurs... Fou, fou, fou!... Et rien que des couleurs!... Impossible!... Attendez, attendez!... Oh! voyez ça, voyez ça!... »

Il ne respirait plus; la sueur coulait sur son front et tout son corps tremblait. De temps en temps, il aspirait l'air avec force.

« Sacrebleu!... C'est bête... Si j'étais calme! »

Non; il ne le pouvait pas. La nature le dominait, l'écrasait. Mais il peignait avec acharnement, comme s'il se fût agi de la vie.

« Oh! Beau! beau! beau!!... »

Cela dura vingt minutes : la lutte du soleil et des vapeurs alors cessa; le voile, le dernier voile de la nuit n'avait pu résister. Le maître maintenant triomphait au-dessus des collines, dans toute sa majesté.

« Allons, se dit Albert — plus rien à faire!... Demain matin, peut-être. »

Il se leva, déposa sa boîte sur le chemin, s'éloigna et regarda son étude. Un pli se dessina entre ses sourcils; le désappointement attrista sa physionomie. Il passa une main dans ses cheveux courts, bouclés et drus comme ceux de l'hercule Farnèse, et se dit : « Oui, c'est ça; un pain à

Hosted by Google

cacheter ressemble aussi à la lune... Povero mio! Et je me crois peintre... misérable barbouilleur!... Allons, allons, faut effacer ce tripotage. »

Il se baissa vivement, prit son couteau à palette et d'un seul mouvement allait racler son esquisse, quand une interjection partit derrière lui : « Oh!! »

Sans se lever, il se retourna. Une toute jeune fille était là, qui le regardait faire. Au geste qu'il avait ébauché pour détruire son étude, le « oh! » était parti comme une protestation. Albert se leva et salua.

« Mademoiselle, vous apparaissez comme l'ange, dans le sacrifice d'Abraham. Faut-il remettre mon couteau dans sa boîte? Me demandez-vous la grâce de cet enfant mal venu?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi? C'est mauvais, c'est lourd et matériel.

— Vous ne penserez peut-être plus ainsi dans une heure, monsieur. Il vient beaucoup de peintres au bord de la Meuse. Nous en avons logé : ils sont toujours contents de ce qu'ils ont fait — le lendemain.

— C'est vrai — pour une bonne raison : ils n'ont plus le modèle devant les yeux. C'est une satisfaction relative...

— Peut-être bien.

— Mais, j'y songe : il y a donc un hôtel dans ce désert?

— Oh! une bonne auberge, répondit-elle en riant. Ne la voyez-vous pas, là, sous le rocher?

— J'ai passé devant. Pardonnez-moi : ce lever de soleil m'a distrait. Eh bien, c'est là une bonne nouvelle, mademoiselle, et la messagère est la bienvenue, car je commence à sentir la faim. L'air du matin a fait un grand creux dans mon estomac. »

Il se baissa, ferma sa boîte, et s'avança vers l'enfant en ajoutant : « Voudrez-vous bien me présenter à l'aubergiste? »

— Oui, répondit-elle gaiement.

— Je me nomme Albert Morisset; je suis voyageur, à la recherche du paysage qui me fera faire un chef-d'œuvre; je

Hosted by Google

n'ai jamais volé, et je paye ce qu'on me vend. J'aurai trente-deux ans en décembre prochain. — Et vous, mademoiselle?

— Je me nomme Thérèse Dethière, et j'aurai dix-sept ans au mois d'avril.

— Eh bien, reprit Albert, nous voilà deux amis; voulez-vous me donner la main, mon enfant?

— Volontiers. »

Et avec une confiance ingénue, pleine de grâce, elle mit sa main brune dans la main du peintre, qui l'enveloppa d'un bon et loyal regard. Thérèse était de menue taille, et de mine très éveillée. Vêtue comme toutes les petites bourgeoises de village, il y avait cependant quelque recherche dans les détails de sa toilette; elle était coiffée avec grand soin. A son air ouvert, un peu gamin, on s'apercevait que rien encore ne l'avait intimidée ou fait réfléchir.

« Que dira-t-on chez vous, mademoiselle, demanda Albert, en vous voyant revenir accompagnée d'un ami trouvé sur un grand chemin?

— On ne dira rien du tout et on vous souhaitera la bienvenue.

— Il y a donc encore des patriarches au bord de la Meuse? »

Elle ne répondit pas; ils étaient au seuil de la porte. Ils entrèrent.

« Par ici, monsieur Morisset. »

A gauche, dans le large vestibule, une porte à deux battants, le seul luxe de l'auberge. L'enfant l'ouvrit; c'était la salle à manger, pièce très longue, sur toute la profondeur du bâtiment. Au milieu, une table oblongue, couverte de sa nappe blanche. Une jeune femme mettait le couvert. Elle avait levé la tête à l'entrée de Thérèse et du voyageur.

« Amélie, voici M. Albert Morisset, peintre âgé de trente-deux ans, et qui a grand'faim.

— Que monsieur soit le bienvenu, répondit Amélie avec une inclination de tête et un sourire; le déjeuner va être prêt. Tu connais donc monsieur, Thérèse?

Hosted by Google

— Depuis cinq minutes...

— Allons, tu as encore agi en enfant gâtée.

— Madame — ou mademoiselle — dit Albert, si votre intention est de gronder, je veux ma part de gronderie. Nous sommes aussi coupables l'un que l'autre.

— J'aime mieux alors pardonner, monsieur; veuillez vous asseoir. Thérèse, dis à Mélanie d'apporter le café! »

Albert s'était débarrassé de son bagage, et assis à la table devant une jatte en porcelaine. De l'autre côté, Amélie continuait ses apprêts avec une hâte tranquille, si ces deux mots peuvent être accouplés. Elle était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, svelte, droite, d'une dignité simple et d'une gravité douce qui frappaient dès le premier regard. Elle était coiffée en cheveux, en bandeaux unis, noirs et épais, une grosse tresse tordue au-dessus de la nuque; de sorte qu'on voyait le cou et les boucles naturelles dont il était orné. Un petit châle, croisé sur la poitrine et noué à la taille, lui donnait un air chaste, réservé, un peu puritain. Albert, en la regardant, murmurait : « La distinction n'est pas toute dans ce qu'on nomme « le monde »; cette aubergiste tiendrait sa place dans n'importe quel salon. J'en ai quelquefois vu de semblables en Italie...»

La troisième personne nommée faisait son apparition. Mélanie portait sur un plateau la cafetière, le pot au lait, le pain coupé par larges tranches. Elle salua Albert silencieusement, les yeux baissés, d'un sourire et d'un mouvement de la tête. Elle aussi était de taille moyenne, grasse, potelée, mais sans lourdeur, et très coquettement coiffée comme une demoiselle de la ville. Blonde, blanche et rose, elle ne ressemblait ni à Thérèse, ni à Amélie.

« C'est probablement une cousine, ou une amie, » se dit Albert.

A ce moment, elle demanda :

« Ne faut-il pas avertir le docteur et le capitaine? »

Sa voix était douce, voilée, et sa façon de s'exprimer, timide. M^lle^ Amélie répondit, un peu sèchement : « Pourquoi? ces messieurs n'ont rien à faire et peuvent rester au lit tant qu'il leur plaît. »

Hosted by Google

Mlle Mélanie sortit silencieusement.

Albert se mit à déjeuner; Mlle Amélie continua de s'occuper autour de lui. Chose étrange, cette auberge lui était déjà familière. Les physionomies des hôtesses, l'ordre qui régnait, la propreté rustique, la douceur de l'accueil, toute cette bonne grâce extérieure ne lui était plus étrangère. Les milieux ont des attraits sympathiques comme les êtres; n'y a-t-il pas aussi dans la nature des coins répulsifs? Nous faisons partie d'un grand tout homogène, et les attractions sont en corrélation directe avec la nature des êtres et des choses. L'aimant attire le fer : les substances s'écartent ou se rapprochent selon leurs propriétés.

Tout en déjeunant, Albert causa. Il était naturellement expansif et l'hôtesse lui inspirait une de ces confiances qui ne s'expliquent que par l'attraction naturelle. Il aima tout de suite à entendre la voix caressante, un peu grave, bien posée, qui frappait les cordes correspondantes de ses nerfs. Elle répondait en peu de mots nets, sans paraître avoir jamais besoin de peser ses paroles, marque d'une sincérité parfaite. Son accent, où la gamme wallonne chantait sans contrainte, prouvait qu'elle avait fait son éducation au village; la sobriété des expressions indiquait aussi une instruction sommaire. Tout en causant, Albert se disait : « Sans doute elle est, ou elle a été mariée; il n'est pas possible que cette charmante femme n'ait pas été aimée; il n'est pas possible que cette honnête femme n'ait pas été appréciée. »

Tandis qu'ils causaient par échappées, familièrement, deux messieurs entrèrent : M. le capitaine et M. le docteur; c'est ainsi que Mlle Amélie les désigna en leur souhaitant le bonjour. Ils s'assirent sans paraître s'apercevoir de la présence d'un étranger. « Ce sont des gens du monde! » se dit Albert. Mlle Amélie les servit; ils lui débitèrent quelques galanteries banales, et le voyageur trouva en lui-même qu'ils manquaient de respect à cette hôtesse. Il resta à table pour les étudier; leurs physionomies ne lui « revenaient » pas.

Le capitaine, un petit gros, l'œil orné d'un monocle, avait

Hosted by Google

de l'impertinence dans le ton, dans le geste, dans le regard, dans la façon dont il était coiffé, dans le sourire.

L'autre, le docteur, était réservé, presque sombre; et quand il souriait à l'hôtesse, on voyait qu'il devait faire un effort. Il était grand et sec, gauche dans ses manières, pétri d'importance.

« Que diable font-ils ici? se demanda Morisset. Ce n'est pas le paysage qui les attire dans cette Thébaïde. J'ai bien envie de demeurer quelques jours avec ces aimables hôtesses pour assister aux prouesses de ces messieurs. Ils ne sont point malades; que diable font-ils? »

Tout de suite il se décida.

« Mademoiselle, dit-il à Amélie (le capitaine et le docteur la qualifiaient ainsi), si vous vouliez avoir l'obligeance de me faire désigner ma chambre...

— Très volontiers, monsieur; voulez-vous me suivre? »

Il prit son bagage et monta au premier étage où on lui donna le choix entre les deux chambres à gauche de l'escalier; l'une donnait sur la route et sur la Meuse; l'autre, derrière, sur une cour assez vaste, un jardin, un fournil-refuge et les rochers de la colline. Albert s'installa dans la première.

« Je ne pensais pas à m'arrêter chez vous, mademoiselle, dit-il; la beauté du pays m'a d'abord séduit; votre accueil et votre maison ont fait le reste. Me voilà votre hôte pour trois ou quatre jours.

— Tant mieux, monsieur. Nous tâcherons de faire en sorte que vous ne vous trouviez pas trop mal chez nous. »

II

AU BORD DE L'EAU.

L'artiste eut bientôt fait de s'installer. La matinée était superbe et promettait une de ces journées d'automne qui sont comme une consolation de la fin de l'été. Albert descendit avec son album, pour aller crayonner dans les envi-

Hosted by Google

rons. C'était un poète des matins et des soirs, des printemps et des automnes. Le grand jour et le plein été brûlant étaient pour lui des expressions brutales et sèches de la nature ; il n'admettait midi, pour la peinture, que s'il était enveloppé de brouillard ou assombri par des nuages tourmentés courant des courses folles dans l'espace. Le soleil joyeux l'égayait, mais ne l'inspirait pas, ne l'attendrissait pas, ne lui soufflait pas au cœur l'ardeur du travail. Il profitait des heures brillantes pour disséquer le paysage, pour en étudier le squelette.

Il descendit. Sur le seuil de la porte ouverte tout ensoleillée, Thérèse se détachait comme une élégante statue de bronze, et l'ombre de son corps s'étendait jusqu'auprès de l'escalier. Elle causait avec quelqu'un qui se trouvait dehors.

Albert sortit. Le capitaine et le docteur étaient assis, fumant leur premier cigare, sur le banc de bois, le dos reposant à la muraille.

« Vous allez déjà travailler, monsieur ? demanda l'enfant qui s'était tournée en l'entendant venir.

— Je vais à la découverte, répondit-il, et faire connaissance avec le pays.

— Monsieur, demanda le capitaine, compte rester quelques jours ici ?

— Quelques jours, quelques mois ou quelques années, répondit Albert ; peut-être toujours.

— Ah ! »

Cette courte exclamation exprimait une déception comique. Albert s'éloigna en gardant son sérieux. Il vagabonda toute la matinée, croquant des sites, portraitant des arbres, dessinant des profils de rochers ; ou, assis à l'ombre de quelque haie, se laissant aller au plaisir délicieux de rêver, les yeux noyés dans la profondeur de l'air bleu ; ou bien encore, couché de tout son long dans les bois, suivant avec intérêt l'incessant travail des insectes, qui s'agitaient dans les herbes comme les animaux de haute taille dans les forêts vierges. Avant de reprendre le chemin de l'auberge, il fit

Hosted by Google

un énorme bouquet de ces graminées sauvages séchées sur pied, si frêles, et d'une couleur dorée si fine, qu'il piqua de quelques pâquerettes et qu'il entoura d'une ceinture de feuilles de houx, en se disant : « Il faut protéger tout ce qui est faible. »

Les sœurs cadettes, Mélanie et Thérèse, mettaient le couvert pour dîner. Le capitaine et le docteur étaient encore là, riant avec elles, les aidant à ranger les assiettes et à poser les verres, badinant, batifolant, touchant les mains et les bras sans avoir l'air, comme des dompteurs qui veulent apprivoiser, comme des jésuites qui s'insinuent. Mélanie recevait ces hommages légers sans paraître s'alarmer; Thérèse riait en donnant des tapes. A l'entrée d'Albert, ce jeu cessa brusquement; le capitaine fronça les sourcils, le docteur redevint grave.

« Ah ! ah ! se dit l'artiste en voyant le mouvement d'arrêt et de retraite de ces messieurs, et en devinant ainsi à quel passe-temps ils se livraient, je ne m'étais pas trompé... »

Et un sentiment d'hostilité très accentué commença de germer en lui. Il avait l'indignation facile de toutes les natures généreuses ; et quoiqu'il fût naturellement gai, tolérant, expansif, dans son ingénuité, il ne pardonnait guère certaines actions quand elles visaient un être sans résistance, quand elles torturaient un animal incapable de se défendre. Il disait lui-même, d'ailleurs, qu'il descendait de don Quichotte.

On se mit à table; les hôtesses dînaient avec leurs hôtes, se levant pour les servir à tour de rôle avec leur simplicité campagnarde.

On causa. Le capitaine fit de l'esprit; le docteur philosopha. Albert leur donna la réplique avec sa pétulance habituelle. Il ne laissait rien passer; il ressentait une satisfaction de gamin à contrarier les idées du docteur et à faire trébucher les mots du capitaine. Ces « malfaiteurs » l'agaçaient fortement. On en vint à parler de politique. Quand les hommes sont entre eux, ce sont les femmes qui les occupent; quand ils sont en la compagnie de femmes, c'est la

Hosted by Google

politique qui les stimule. Ces mœurs sont générales en Belgique.

Au commencement d'octobre 1871 la guerre franco-allemande et la fin de la Commune étaient encore les sujets de toutes les conversations. Ces grands mouvements avaient fortement secoué la torpeur des Belges vivant en paix depuis quarante ans, sans que les cataclysmes européens les eussent atteints. Une pareille poussée, un ébranlement aussi violent laissa des traces profondes dans les cerveaux. Presque tous les hommes faibles, de caractère flottant, tournèrent du côté du vainqueur leurs sentiments sans consistance. Certains esprits raisonnables, quoique sympathiques à la France, étaient obligés d'avouer que l'impudence du césarisme napoléonien méritait la dure leçon qui lui avait été infligée. Mais, au fond, l'Allemagne n'avait pas complètement triomphé des hommes qui écoutent plutôt les objurgations de l'amour que les influences de la victoire. Notre voisinage avec la France nous a souvent fait beaucoup de mal; mais ces rapports aigres-doux de toutes les époques n'en ont pas moins formé entre nous un lien qu'il sera difficile de briser complètement. Il y a d'ailleurs des sympathies de race qui sont plus fortes même que les intérêts et la raison.

La tentative de la Commune, à Paris, avait produit une profonde stupeur. Comme toutes les révolutions vaincues, celle-ci avait été tout de suite accablée d'outrages par la classe moyenne, très conservatrice en Belgique, et une sorte d'hostilité sourde envers la France s'était généralisée même dans les provinces wallonnes.

« Les Français sont un peuple de fous mêlés d'enfants et de femmes, dit le capitaine, et l'Allemagne a eu tort de ne pas leur faire sentir les étrivières pendant un peu plus longtemps.

— Voilà, dit Morisset, une pensée bien ingrate.

— Comment cela?

— Si les Français ne nous avaient pas aidés en 1832, la Belgique serait devenue hollandaise.

— Je ne leur en sais aucun gré: ils ont aidé la Belgique

Hosted by Google

par ambition, par intérêt pour les d'Orléans, pour donner à l'Angleterre la crainte de les voir s'établir à Anvers après l'avoir prise.

— Voilà de l'histoire de fantaisie, dit l'artiste en riant.

— C'est un peuple d'égoïstes....

— Rien n'est plus vrai, reprit Albert. La preuve, c'est que l'aide qu'ils nous ont donnée, ces égoïstes-là, leur a coûté un bon nombre de millions que nous leur devons toujours. Mais c'est l'habitude : le vaincu a tous les torts. Parce que ce brigand de Napoléon III et la tourbe de ses créatures se sont lancés dans une aventure odieuse pour échapper au réveil de la nation, la France est la grande coupable...

— Vous voudriez peut-être que les Allemands eussent été battus.

— Non, monsieur ; je voudrais qu'ils eussent montré un sens politique plus digne d'un peuple aussi puissant dans la guerre. L'annexion de la Lorraine, qui a été une faute, sera plus tard un prétexte à des guerres sanglantes, qu'on eût pu éviter par une paix plus conforme à l'esprit moderne. Une seule chose pourrait empêcher cette guerre de revendication, c'est que l'Europe se fédérât en républiques.

— Ah ! oui, la panacée politique universelle !...

— Niez-vous que la fédération européenne empêcherait tout conflit sanglant ?

— Je nie que la république soit un remède à tous les maux. En Belgique, nous n'en avons pas besoin : la dynastie est honnête.

— Et elle le sera toujours ?

— L'avenir est à Dieu, dit le capitaine sentencieusement.

— Alors, n'en parlons plus, reprit Albert : laissons agir la Providence. Je ne sais vraiment pourquoi nous nous donnons tant de mal, chacun à notre façon, pour améliorer notre situation politique et sociale ; si l'avenir est à Dieu, jouissons du moment présent et vogue la galère ! Vous êtes fataliste, monsieur.

— Et vous athée, monsieur ? »

Le mot fit sursauter les trois sœurs, et elles regardèrent Albert avec une curiosité mêlée de crainte enfantine.

Hosted by Google

« Athée, reprit-il, parce que je n'admets pas que tout soit écrit là-haut ! Voilà une idée bien bourgeoise.

— S'il y a un Dieu, il connaît l'avenir, dit le docteur avec une solennelle lenteur.

— Donc, nous n'avons pas à nous préoccuper de ce qui doit fatalement arriver. A votre avis, monsieur, c'est Dieu qui règle la mesure de lait que vous versez dans votre café ; et quand vous trouvez un mets un peu fade, c'est la Providence qui vous inspire pour savoir combien de grains de sel vous allez prendre du bout de votre couteau.

— Ah ! si vous plaisantez !... dit encore le docteur.

— Pourquoi pas ? demanda Morisset. Le bon sens n'est pas ennemi de la gaieté, et la raison n'exige pas des images et des comparaisons funèbres.

— Niez-vous que nous ayons notre libre arbitre ? demanda le capitaine.

— C'est une chose relative aux circonstances et aux passions qui nous font agir. Vous avez évidemment la liberté de trop manger, ou de manger trop peu, monsieur ; mais êtes-vous bien certain que ce soir vous ne commettrez pas une action que vous regretterez demain ? Ne savez-vous pas que la justice acquitte des meurtriers quand ils ont frappé sans discernement ? c'est-à-dire ou bien lorsqu'ils n'avaient plus toute leur raison, ou bien lorsque la passion les aveuglait. N'est-ce pas établir que le libre arbitre est une faculté de circonstance ? »

Les trois sœurs prêtaient une attention profonde à cette causerie ; on voyait que jamais ces idées n'avaient même effleuré leur intelligence. Intellectuellement elles suivaient les leçons données pendant la première enfance et les traditions de la famille. Aussi, l'audace blasphématoire de l'artiste les effarouchait.

« Comment, monsieur, dit Amélie, vous ne croyez pas à la Providence ?

— Mademoiselle, répondit-il, si ces messieurs et vous arrivez à me convaincre, j'abandonnerai mon scepticisme. Je ne veux pas croire ; je veux savoir.

Hosted by Google

— Oh ! moi, dit-elle en hochant la tête, je ne sais que ce qu'on m'a appris, et ce n'est pas grand'chose.

— Mais ces messieurs !...

— Ma foi ! dit le capitaine, je ne suis pas venu à la campagne pour y discuter des questions philosophiques ; d'ailleurs, l'incrédulité de monsieur ne me blesse que parce qu'elle pourrait froisser les sentiments religieux de nos hôtesses.

— Oui, dit Albert avec une vivacité assez rude, c'est là la marque de respect banal qu'on croit devoir aux femmes et aux enfants. Généralement, l'esprit bourgeois aime mieux suivre une ornière toute tracée par la superstition que de couper à travers les obstacles pour marcher à la recherche de la vérité...

— Qu'entendez-vous par esprit bourgeois ? demanda le capitaine avec aigreur. Je vous ferai remarquer que j'appartiens à l'armée.

— Ah ! dit Albert, je ne savais pas ; vous pouviez, monsieur, être capitaine de la garde civique. »

Le capitaine lui lança un regard de colère, mais pensa que l'occasion n'était pas bonne pour se fâcher. L'artiste, du reste, continua tout de suite.

« D'ailleurs, on peut avoir l'esprit bourgeois sous un képi comme sous un chapeau de soie. L'uniforme n'agrandit pas nécessairement les idées. L'esprit bourgeois est un esprit qui a horreur des transformations, qui s'est engraissé et alourdi dans des satisfactions toutes personnelles, dont l'horizon est très restreint...

— Cette appréciation, dit le capitaine irrité, frise l'impolitesse. »

Albert allumait son cigare ; quand il eut fini, il répondit :

« Mais elle ne fait que la friser ; j'ai parlé, je pense, en thèse générale. Je ne vous connais pas assez, monsieur, pour me permettre de critiquer nos opinions. Mais soyez persuadé que si je vous connaissais davantage, je n'en dirais pas moins la vérité comme je l'entends. »

Le capitaine, les lèvres serrées, les joues pâlies, restait

Hosted by Google

cependant hésitant. Il trouvait l'artiste impertinent et il eût été enchanté de le lui dire devant les trois sœurs, pour montrer son courage. Mais le visage et l'expression d'Albert ne l'inspiraient pas; il n'aurait pu lui-même se rendre compte du sentiment qui le retenait, et il eût été bien étonné si on lui avait dit que c'était la supériorité de caractère de cet inconnu qui lui imposait. Il finit par regarder dans son assiette et par hausser les épaules, mais imperceptiblement.

On prit le café presque silencieusement. Le capitaine et le docteur affectèrent d'adresser la parole aux hôtesses. Albert taquina Thérèse, qui était rieuse et qui lui répondit vivement. Puis, on se leva de table et chacun s'en alla à ses travaux ou à ses plaisirs.

Une demi-heure plus tard, Albert, assis sur le banc de bois, près de la porte, vit passer les deux amis chargés d'engins de pêche; ils s'éloignèrent par la grand'route, en remontant le fleuve.

« Allons, se dit-il, à mon tour, maintenant. »

Il passa l'après-midi à rôder dans les environs, son album à la main. Il fit beaucoup de croquis, sans grand enthousiasme, pour dépenser son temps utilement. Vers cinq heures, l'idée lui vint d'aller revoir son paysage du matin, au bord de l'eau. Il en trouva les lignes harmonieuses et se mit à le dessiner sérieusement, avec l'idée d'en faire un tableau.

Il se croyait absolument seul, il murmura quelque canzonetta napolitaine, d'allure vive et originale; cette vivacité de la musique l'emporta : il chanta tout à fait, d'une voix pleine et sonore. Et tout à coup on l'interpella :

« Eh ! monsieur le peintre, calmez cette grande ardeur ; vous éloignez le poisson. »

Il se tourna; derrière lui, debout, à cinquante mètres, le capitaine et le docteur lui apparurent, une ligne à la main.

« Et vous, vous l'attirez par un silence aimable, pour l'assassiner, dit-il.

— Chacun son plaisir, répliqua le capitaine.

Hosted by Google

— C'est parfait, reprit Albert; mais le plaisir du goujon ne me paraît pas précisément d'être traîtreusement hameçonné, et je l'avertis qu'on lui tend des pièges.

— Quel amour sublime pour les goujons!

— J'aime les bêtes depuis que je connais la méchanceté des hommes.

— Mais la méchanceté des hommes ne se contente pas toujours de s'en prendre aux animaux. »

Sans répondre, Albert regarda son dessin de côté, en chantant :

Per chi sospir' in petto?...

« Ah! pardieu! se dit à lui-même le capitaine en jetant sa ligne sur les galets, c'est trop d'impertinence. »

Il s'avança à grands pas vers Albert, qui l'entendit venir et qui continua de dessiner. Le capitaine était très rouge et avait l'air décidé d'un homme poussé à bout. Le docteur le suivit à contre-cœur.

« Savez-vous bien, monsieur le barbouilleur, que je ne suis pas homme à endurer longtemps des manières effrontées? »

Albert se leva tranquillement, déposa son album, puis, considérant le capitaine, qui le regardait avec colère, les bras croisés, il lui répondit :

« Capitaine, vous avez raison.

— Nous nous sommes vus deux fois, et deux fois vous avez trouvé bon de me dire des choses désagréables.

— Oh! est-ce possible?

— Vous saurez que je ne suis pas de ceux qu'on persifle impunément.

— Je suis tout à fait charmé de le savoir.

— Vous êtes un polisson!

— Oh! oh! des gros mots!...

— Un polisson, qui méritez une leçon, et je vous la donnerai gratuitement... »

Il leva la main; peut-être n'était-ce qu'une menace : la main resta en l'air, attrapée pour ainsi dire au vol par la

Hosted by Google

main de l'artiste, qui n'avait pas la physionomie bouleversée du capitaine, mais dont les yeux brillaient comme des diamants.

« Halte-là, guerrier ! dit-il d'une voix forte. Vous allez trop loin... »

D'un mouvement brusque, il le fit pirouetter. Le capitaine n'eut pas le temps de se mettre sur ses gardes, de résister. Albert le prit au collet et à la ceinture et le précipita dans le fleuve.

« Un petit bain vous calmera, » dit l'artiste entre ses dents.

Un cri lui répondit. Il se tourna : c'était le docteur, gesticulant au bord de l'eau.

« Mais, exclama l'ami du capitaine, il ne sait pas nager !

— Et vous, monsieur ?

— Je ne me baigne qu'à huis-clos.

— Sans cela, je vous aurais envoyé sauver ce pauvre homme. Il faudra donc que j'y aille moi-même. »

En disant cela, il ôtait sa veste, son gilet, ses bottines, avec une vivacité comique. Pendant ce temps — très court — le capitaine barbotait, se démenait dans un courant assez profond, faisant jaillir l'eau comme un cétacé blessé qui se noie. Albert s'élança, plongea sous son ennemi, puis, le saisissant au dos, le poussa vers le bord, où le docteur le reçut. Le sauveur fut bientôt à côté du quasi-noyé.

« Je vous fais des excuses, monsieur, lui dit-il en tordant les manches de sa chemise et secouant sa chevelure ; j'ai été un peu vif...

— Vous... vous... m'en rendrez... raison... misérable, dit le capitaine, qui tremblait et balbutiait de fureur et aussi un peu de froid. Si... si vous n'êtes pas... pas un lâche, demain matin...

— C'est entendu, capitaine, c'est entendu ; je ne voudrais pas vous refuser le moyen de vous réchauffer un peu. Mais vous feriez peut-être bien d'aller, en attendant, changer de linge ; vous allez attraper un gros rhume. Emmenez-le, docteur : voyez comme ses dents claquent.

Hosted by Google

— A l'épée... à mort! dit le capitaine, qui devenait vert.

— Au canon si vous voulez; mais si vous persistez à rester ici, vous vous lèverez demain avec la fièvre. Alors, adieu le combat. »

Le capitaine ne répondit plus. Il s'éloigna rapidement, soutenu sous le bras par le docteur; tout en marchant comme un homme ivre, il gesticulait et lançait des interjections. Albert le regardait, sans cesser de tordre ses manches, en se disant : « Cette maudite vivacité ne me jouera que de mauvais tours. Je finirai par croire que je suis un méchant homme. »

Au seuil de la porte, le capitaine et le docteur furent reçus par M^lle^ Amélie...

« Mon Dieu! dit-elle en commençant de manifester son étonnement par l'exclamation traditionnelle dans le pays wallon, qu'est-il donc arrivé? »

Le capitaine fit un brusque mouvement de colère et entra sans répondre.

« Le pied lui a glissé, dit le docteur; heureusement, il nage comme un poisson.

— Je vais faire une tasse de thé, monsieur le docteur.

— C'est une bonne idée, mademoiselle Amélie. »

Sans ajouter un mot, elle courut à la cuisine, tandis que les deux amis montaient au premier étage. Mélanie était là, épluchant des salades à côté d'une femme déjà âgée, qui sortait rarement de ce département des subsistances, et qu'on nommait la mère Hubert. C'était une pauvre veuve recueillie par charité il y avait déjà bien des années, et qui faisait le gros ouvrage de la maison.

« Avez-vous de l'eau bouillante, mère Hubert?

— Ahï, mamselle.

— Faites deux ou trois tasses de thé très fort, Mélanie. Le capitaine est tombé à la Meuse; il vient de rentrer trempé comme une soupe. »

Mélanie, qui était assise, se trouva debout et devint instantanément toute pâle.

« Tombé à la Meuse! dit-elle.

Hosted by Google

— Oui ; un faux pas est bientôt fait, » répondit Amélie d'un ton singulier.

Mélanie rougit prodigieusement et se dirigea silencieusement vers une armoire pour y prendre le thé et la théière. Amélie sortit immédiatement. Dans le vestibule, elle se trouva en face de l'artiste, qui rentrait à son tour; il avait mis au bout de son bâton sa veste, son gilet et ses bottines, qu'il portait sur l'épaule ; de sa main gauche il tenait son album, Amélie s'arrêta pétrifiée.

« Mais qu'est-il donc arrivé? dit-elle. Vous voilà aussi tout mouillé, monsieur...

— Ah ! voilà, dit-il ; le capitaine ne vous a rien dit?

— Le docteur dit qu'il a glissé sur le bord...

— Oh ! glissé, dit Albert en souriant ; c'est selon comme on l'entend. Ce qui est certain, c'est qu'il a pris un bain qui ne lui a pas été agréable, et qu'il m'en a fait prendre un dont je me serais bien passé.

— Vraiment, monsieur, je ne vous comprends pas. Le docteur assure que son ami nage comme un poisson.

— Oui, comme un poisson taillé dans le roc. »

Il se mit à rire, de ce rire d'enfant qui a fait quelque malicieuse action, puis il monta l'escalier en ajoutant : « L'eau est encore très bonne, mademoiselle; un pareil bain, malgré tout, ne peut faire que du bien. »

Dix minutes plus tard, le capitaine et le docteur étaient assis dans la salle commune, savourant une tasse de thé d'un air aussi sérieux que s'il s'était agi de déguster un remède de nature à guérir tous les maux de l'humanité. Amélie, après les avoir servis, était sortie un moment. Elle rentra.

« Comment vous trouvez-vous, monsieur Duchâteau?

— Tout à fait bien, mademoiselle. Un pareil accident n'est qu'un enfantillage. A propos, à quelle heure le premier train pour Namur?

— Dans vingt minutes, répondit Amélie après avoir consulté du regard le cadran de la vieille horloge enfermée dans son fourreau de chêne sculpté.

Hosted by Google

— C'est notre affaire, Maurel, dit le capitaine en s'adressant au docteur. Nous pourrons rentrer encore ce soir.

— Alors, partons tout de suite.

— Partons, dit en se levant le capitaine. Mademoiselle, à ce soir.

— Bon voyage, messieurs. »

Dans le vestibule, le capitaine dit : « Si nous allumions un cigare.

— Allumons! »

Ils entrèrent à la cuisine et en ressortirent presque aussitôt. Mélanie les accompagnait. M. Duchâteau, resté en arrière avec elle, lui murmura quelques mots, bien bas, rapidement. Elle fit oui de la tête. Il ajouta à voix plus haute : « Bien sûr?

— Bien sûr! » répéta-t-elle.

Il lui donna la main et ils s'avancèrent ainsi, en se regardant, jusqu'au bas de l'escalier. Albert, qui descendait, s'était arrêté sur le palier de l'entresol. Il fit un « Hum! » énergique. Les deux mains se lâchèrent brusquement et le capitaine sacra entre ses dents. Mélanie se sauva dans la cuisine et les deux amis se dirigèrent rapidement vers le passage du bac, pour gagner la gare de Godinne.

« Je savais bien qu'il y avait quelque chose, » se dit l'artiste en descendant l'escalier.

III

BONNE SOIRÉE.

Le soleil se couchait dans des nuées pourpres, derrière l'auberge, projetant encore, de l'autre côté de la Meuse, sur le haut des collines boisées, des teintes rosées. Les arbres jaunissant prenaient des tons plus vifs qui se détachaient en force sur le ciel, d'un bleu limpide et froid. Toute la vallée, jusqu'au milieu des collines, était dans une fine pénombre bleuâtre; le fleuve coulait tranquille, laiteux, ne réfléchissant ni le ciel, ni les bords élevés qui l'encaissaient.

Hosted by Google

Morisset, assis sur le banc à la porte de l'auberge, esquissait à larges traits cette image du calme qui précède la nuit.

Thérèse, à côté de lui, le regardait peindre silencieusement, en tricotant.

Mélanie, debout sur le seuil, regardait dans le vague, soucieuse. De temps en temps, elle tournait la tête vers l'artiste, le considérait un moment avec une attention étrange, puis retombait dans sa rêverie. Quelquefois un soupir s'échappait de sa poitrine, comme si elle avait été oppressée. Son visage, d'ordinaire souriant, était extrêmement sérieux.

Elle rentra dans la maison, puis revint; elle sortit, traversa la grand'route et alla regarder le fleuve; il y avait dans sa démarche quelque chose d'irrésolu, d'inquiet; son calme ne semblait pas naturel.

Morisset l'observait, tout en peignant; aussi, son étude ne « venait » pas du tout.

« Voilà, se disait-il, une jeune fille qui a des fourmis dans le sang. »

Amélie appela Thérèse. Mélanie revenait sur ses pas: voyant le banc libre à côté de Morisset, elle n'hésita pas un moment et s'y assit.

« C'est bien joli ce que vous faites là, lui dit-elle de sa voix douce.

— Mais, mademoiselle, vous ne l'avez pas encore examiné, ce que je fais.

— Par exemple! dit-elle en se penchant pour mieux voir; j'étais là sur la porte. Quelle vue est-ce?

— C'est si joli, reprit-il en riant, que vous prenez peut-être ce portrait pour un paysage.

— Un portrait! dit-elle.

— Mais oui, celui du capitaine. »

Elle fit un petit mouvement, surprise; leurs yeux se rencontrèrent, et elle rougit en essayant un sourire qui mourut sur ses lèvres.

« Vous êtes plaisant, monsieur.

— Je suis naturellement gai, oui, surtout quand je me trouve en la compagnie de gens qui me plaisent.

Hosted by Google

— Ah !... Maintenant...

— Je suis très gai, répondit-il à ce germe de pensée. Je trouve qu'il fait beau, que la nature est bonne et que la vie est pleine de charme. Il me semble que j'aime tout le monde. Au contraire, quand je suis en société d'êtres antipathiques capables de faire du mal, je deviens méchant comme on ne l'est pas. »

Elle resta silencieuse et continua de le regarder peindre, en apparence avec une grande attention; mais ses yeux seuls fixaient la petite toile, et sa pensée, comme dans les rêves, voyageait ailleurs.

« Et, dit-elle à demi-voix, après avoir doucement tourné la tête pour voir s'il n'y avait personne sur la porte qui pût l'entendre, pourquoi dites-vous que c'est là le portrait du capitaine ?

— Pour voir l'effet que ce grave militaire ferait sur votre visage.

— Et quel effet a-t-il donc fait ?

— Vous avez rougi... »

Elle sourit, d'un sourire énigmatique, mais ne se montra nullement intimidée.

« C'est, reprit-elle, que je voyais l'intention...

— Ah ! et quelle intention ?

— Oh ! pas méchante, je suppose. Vous ne nous connaissez pas assez pour nous vouloir du mal.

— A vous, je crois bien !...

— Et... et... au capitaine non plus.

— Vous vous y intéressez donc bien, mademoiselle ? »

Elle baissa les yeux, et le sourire contraint reparut sur ses lèvres ; puis elle leva les paupières et enveloppa le visage d'Albert d'un regard très doux, très caressant, et pourtant suppliant et hardi. Ce mélange d'expressions diverses fit à l'artiste le même effet que si elle lui avait offert ses lèvres pour un baiser ; il eut à la peau ce léger frisson qu'on nomme la chair de poule.

« On ne pourrait pas s'y intéresser davantage, » ajouta-t-il.

Elle fit non d'un mouvement de la tête et baissa de nouveau les yeux.

Hosted by Google

« Oh ! alors !... fit Albert très sérieux.

— Ne le taquinez pas : il est très vif. J'ai bien vu que vous ne l'aimez pas.

— Pour une bonne raison, je ne l'ai vu que deux fois.

— Oh ! ce n'est pas cela, dit-elle en hochant la tête ; vous lui avez tout de suite cherché dispute, pendant le dîner.

— Nous n'avons pas les mêmes idées...

— Mais vous ne voudriez pas me faire du tort..., monsieur.

— Pas pour le monde entier.... »

En ce moment, Amélie l'appelait de l'intérieur : elle se leva et ajouta vite, à voix basse, en posant un doigt sur ses lèvres : « M^me^ Duchâteau, c'est un joli nom ! »

Morisset resta étourdi, cloué, selon l'expression populaire. Il ressentit une sorte de suffocation, comme s'il avait avalé de travers. « Si ce n'était vrai, se dit-il, elle ne l'avouerait pas ainsi. Ils sont fiancés ; je me suis jeté comme un étourdi en travers de cette aventure amoureuse, parce que le capitaine a une mauvaise figure. Voilà une belle raison, imbécile ! Comme si le capitaine Duchâteau devait te plaire, comme si c'était toi qu'il dût épouser. C'est que je l'aurais noyé, ma foi ! pour un rien. Ah ! il est temps décidément que je donne ma démission. Il n'y a pas un jour que je suis ici, et j'ai déjà une sotte affaire sur les bras ; c'est qu'un fleuret, ça ne badine pas, diable ! Et ce petit homme-là, très rageur, m'a l'air décidé à pousser ferme, avec l'idée de me trouer !... Pauvre petite ! un mari : la bête doit être rare dans ce désert. La preuve est que la sœur aînée, une femme que j'épouserais les yeux fermés, tant son visage est honnête et bon, m'a tout l'air de tresser des couronnes pour sainte Catherine... »

Il avait fini, selon son habitude, par murmurer son monologue de façon à ce qu'il entendit sa pensée se formuler. On se mit à rire près de lui : c'était Thérèse, sur le seuil de la porte.

« Vous parlez donc tout seul, monsieur ? lui dit-elle. Prenez garde, on connaîtra vos secrets.

— Oh ! les miens, dit-il en se remettant tout de suite, ce

Hosted by Google

sont des secrets qui courent les grandes routes ; mais j'ai la manie de bavarder avec moi-même, et les secrets des autres ne seraient pas toujours en sûreté si je les connaissais.

— C'est bon à savoir ; je ne vous raconterai rien.

— Ce sera très prudent, plus tard, dit Albert en riant : car, pour l'heure présente, vous ne devez pas avoir grand'chose à confier. Vous étiez encore une enfant hier.

— Je ne le suis donc plus aujourd'hui ?

— Ma foi ! quand on vous regarde de bien près... »

Il s'était levé. Thérèse eut un sourire d'enfant malicieux. « Elle aussi... oh ! non... » se dit Albert.

Ce fut alors Amélie qui apparut.

« Eh bien, Thérèse, tu ne dis pas à monsieur que le souper est prêt.

— Je l'avais oublié, dit-elle en riant de tout cœur.

— Venez, monsieur, reprit la sœur aînée. Cette enfant a été tellement gâtée qu'elle en est devenue insupportable. Voilà ce que c'est que de confier les paysannes au pensionnat. »

On se mit à table ; l'ombre avait envahi l'intérieur de la maison : il fallut allumer la lampe au pétrole. On mangea avec appétit la salade de laitue aux pommes de terre et la tranche de veau froid, puis une tartine avec un morceau de fromage. Mélanie seule ne fit point « honneur » à ce repas ; bien qu'elle ne fût qu'une paysanne dégrossie par une demi-éducation et par le contact des voyageurs qui fréquentaient l'auberge, elle avait un estomac de demoiselle.

Le souper terminé, la nappe enlevée, Albert tira sa pipe ; les hôtesses s'occupèrent de travaux de couture ou de ravaudage. Bientôt la porte de la salle à manger s'ouvrit, et la mère Hubert apparut. « J'mé vas m'coutchi, dit-elle ; bon nut. » On lui souhaita le bonsoir en chœur.

« C'est votre cuisinière, dit Albert.

— C'est la mère Hubert, répondit Amélie. Il y a plus de dix ans qu'elle est avec nous ; elle est vieille, elle fait ce qu'elle veut. Son mari était jardinier à Godinne ; ils n'avaient pas d'enfant et ils auraient vécu très heureux si

Hosted by Google

Hubert ne s'était mis à boire. C'est le genièvre qui les a ruinés, et le jour où Hubert s'est noyé dans la Meuse, leur maison et leur grand jardin avaient été bus. Mon père a recueilli la veuve.

— Elle doit vous être très attachée.

— Je crois qu'oui ; elle ne parle guère et garde pour elle tout ce qu'elle pense. Ce qu'elle fait le plus, c'est soupirer.

— M. Duchâteau, ajouta Thérèse, dit toujours que la mère Hubert attise le feu rien qu'en soupirant.

— M. Duchâteau rit de tout, reprit Amélie.

— Bah ! bah ! dit Mélanie, de sa voix caressante, il ne faut pas prendre au sérieux de pareilles plaisanteries. »

Ils causèrent ainsi familièrement, comme de vieux amis. Un silence profond entourait l'auberge. Ils auraient pu se croire seuls au monde, comme le Noë de la Bible au sortir de l'arche fantastique. Chaque fois que le dialogue cessait, on entendait le tic-tac régulier de l'horloge, et c'était un vrai bruit. La lampe suspendue, enveloppée de la fumée que produisait la pipe d'Albert, ressemblait au soleil émergeant du brouillard. Les mains étaient en mouvement, se levant et se baissant avec une sorte de cadence monotone ; les aiguilles du tricot, en se froissant, produisaient un petit son sec, comme des épées lilliputiennes croisées par des hommes en miniature. La causerie ne tarissait guère, grâce à l'esprit expansif de Morisset et à la pétulance de Thérèse. Mélanie restait silencieuse, et par instants ses mains inoccupées reposaient sur la table, tandis que ses regards s'attachaient dans l'ombre à un point visible pour son seul esprit.

Très rapidement, une sorte d'intimité s'établit entre ces jeunes gens. D'où vient qu'une journée suffit souvent aux manifestations de ces sympathies que le hasard met en présence? C'est une question d'affinités naturelles irrésistibles. Les molécules s'attirent et se repoussent, et nous sommes composés de molécules.

On en vint bientôt à questionner Morisset ; on eût voulu le connaître après cette journée comme si des années avaient passé depuis la rencontre du matin.

Hosted by Google

Il ne se fit pas prier; il parla de lui comme il eût parlé d'un camarade absent.

« Depuis l'âge de dix-huit ans, j'ai vécu un peu partout; je n'ai jamais eu de domicile fixe pendant six mois consécutifs. C'est plus fort que moi, il faut que je marche; je dois descendre du Juif errant ou de quelque bohémien vagabond. A vingt et un ans, en 1860, j'était à Rome; j'avais traversé la France et l'Italie à pied, en faisant cinq ou six lieues par jour et m'arrêtant un peu partout où je me plaisais : j'étais parti de Liège, où habitaient mes parents, au commencement de septembre; dans la première huitaine de janvier, j'arrivais devant Saint-Pierre.

— Vous étiez bien fatigué? dit ingénument Thérèse.

— Comme aujourd'hui, répondit-il. On s'accoutume aussi bien à faire cinq lieues par jour à l'extérieur que dans sa maison. Vous en faites bien davantage, mademoiselle Amélie, vous qui êtes toujours debout et en mouvement. Je suis resté à Rome assez longtemps; c'est même là que m'est venu le goût de la peinture.

— Mais il faut beaucoup d'argent pour voyager ainsi, dit Mélanie.

— Pas plus que pour rester chez soi. Je n'ai jamais dépensé plus de deux mille cinq cents francs par an, mon revenu; certaines années, j'ai fait des économies. J'ai vu ainsi toute l'Europe; j'ai même été en Algérie pendant trois mois.

— Toujours à pied, monsieur ? demanda Thérèse.

— Pas pour traverser la Méditerranée; il aurait fallu un miracle et on n'en fait plus. Je ne me permets le chemin de fer ou le bateau que quand j'y suis obligé. Ainsi, quand on m'a dit à Rome que Garibaldi allait descendre en Sicile pour chasser les Bourbons de Naples, j'ai pris le moyen le plus court pour arriver jusqu'au général, une place sur un bateau à vapeur qui transportait une partie des mille qui ont débarqué à Marsala.

— Et qu'est-ce que vous vouliez faire, monsieur ?

— Aider à la liberté de l'Italie, mademoiselle. Ah! quel beau voyage! Je n'en ferai plus comme celui-là... »

Hosted by Google

Et, voyant que ses hôtesses connaissaient à peine le nom de Garibaldi, ignoraient absolument sa marche triomphale en Sicile, sa conquête de Naples et tout ce qui s'en était suivi, il leur raconta cet épisode héroïque de l'histoire moderne avec une simplicité mêlée d'enthousiasme. Elles l'écoutaient, muettes, sinon charmées, au moins grandement étonnées; elles avaient laissé leurs mains inoccupées sur le bord de la table, à côté de leur ouvrage abandonné, et le regardaient avec une naïve admiration, comme s'il avait été le héros d'un conte de fée.

« Et vous avez vraiment tué de pauvres soldats? demanda Amélie pendant un silence.

— Oui, dit-il; il le fallait bien. On ne détrône pas un despote sans fracasser quelques têtes; j'exposais également ma vie. J'avais souvent pitié des soldats napolitains, c'est vrai : ils n'avaient pas beaucoup le cœur à l'ouvrage, et ils ne se battaient qu'autant qu'il le fallait pour ne pas être traités de lâches; et je dois dire que leurs officiers leur donnaient souvent l'exemple du sauve qui peut. Le nom seul de Garibaldi jetait la panique parmi eux.

— Vous avez été blessé, monsieur? demanda Mélanie.

— Plusieurs fois, légèrement. J'ai reçu un coup de baïonnette dans le dernier combat, avant notre entrée à Naples. Mais celui qui me l'a donné ne s'en est vanté à personne.

— Vous l'avez tué ?

— Net !

— C'est affreux ! dit M^lle^ Amélie en cachant son visage dans ses mains.

— Entre lui et moi, qui auriez-vous choisi, à ma place ?

— Vous avez bien fait, dit Thérèse avec vivacité.

— Je comprends qu'il faut se défendre, dit Amélie. Mais pourquoi aller se battre? Ne peut-on vivre tranquillement chez soi?

— Il faut dire cela aux princes, mademoiselle; il faut faire entendre raison aux gouvernements. Croyez-vous que ce soit par plaisir qu'on troue ainsi la poitrine d'un pauvre diable, et que le pauvre diable tire des coups de fusil sur

Hosted by Google

des gens qu'il n'a jamais vus ? Quand il y a une révolution, pensez-vous que ce soient toujours ceux qui la font qui aient tort ? L'année passée, les Allemands et les Français se sont rués les uns sur les autres ; on a tué trois cent mille hommes. Pourquoi? Est-ce que les soldats français et allemands voulaient absolument se battre ? Pas du tout : c'est Napoléon III et son entourage de généraux qui ont défié le roi de Prusse ; et, au lieu de s'aligner eux-mêmes, une épée à la main, sur la frontière, ils ont mis les peuples en branle, pour qu'ils se massacrent... »

Il leur fit ainsi son petit cours d'histoire et leur dit des choses auxquelles elles n'avaient certainement jamais pensé. L'heure passait ; on ne songeait point à se quitter et à se retirer pour dormir. Morisset fut brusquement interrompu par un coup frappé à la porte de la maison. Amélie se leva en disant : « Ce sont ces messieurs qui rentrent. »

Elle alla ouvrir, c'étaient en effet le capitaine et le docteur. Le capitaine s'arrêta au seuil de la salle à manger et dit : « Bonsoir, mesdemoiselles. » Albert s'était levé. Il vit, derrière le capitaine, le docteur dans la pénombre du vestibule. Thérèse le vit aussi et s'aperçut même qu'il tenait à la main quelque chose de long, enveloppé de papier.

« Qu'est-ce que vous nous rapportez ? demanda-t-elle étourdiment.

— Ce sont de nouvelles lignes pour la pêche, répondit le docteur de sa voix de basse.

— Que nous essayerons demain matin, reprit le capitaine en regardant Morisset, qui fit un petit signe d'assentiment accompagné d'un sourire. Bonsoir, nous sommes fatigués. »

Mélanie sortit vivement.

« Je vais, dit-elle, chercher vos bougies. »

Elle disparut dans le vestibule, où le capitaine et le docteur l'attendirent en compagnie d'Amélie. Bientôt on les entendit monter l'escalier. Morisset les suivit, entra dans sa chambre et ouvrit sa fenêtre. Il faisait un beau clair de lune ; il continua de fumer en rêvant. Il n'avait pas sommeil ; excité par

Hosted by Google

son récit, il avait plutôt envie de se promener au bord du fleuve que de se coucher. Il songea à son duel. Comme à la veille d'une bataille, il crut devoir prendre quelques dispositions. « Je puis glisser, m'enferrer, se dit-il ; et il ne faut pas entreprendre le grand voyage sans faire au moins ses adieux à la société. » Il rêva encore un peu, en regardant le ciel bleu voilé d'une légère brume blanchâtre, et les collines, au long desquelles l'humidité flottait comme une gaze sans consistance. Quand il fut bien préparé, quand dans son esprit eurent passé les images des êtres qui lui étaient le plus chers, il ferma sa croisée, tira de sa valise — une sorte de sac qu'il portait sur le dos comme les soldats — ce qu'il fallait pour écrire et s'assit à une petite table, dans un coin de la chambre. Il passa là une demi-heure à écrire plusieurs lettres, qu'il cacheta et qu'il laissa sur la table, après avoir mis les adresses.

« Là ! se dit-il alors ; maintenant je suis en règle avec ma conscience. »

Le silence était profond ; c'était le calme absolu, ce calme qui n'existe que dans la solitude des champs. Au moment où Morisset allait commencer de se dévêtir pour se coucher, il lui sembla entendre un léger bruit ; oui, on ouvrait une porte, sur le palier, et on l'ouvrait avec des précautions infinies, car ce bruit, presque imperceptible, se prolongea pendant au moins une minute, avec des arrêts. Puis, silence. « Qu'est-ce que c'est que ça? » se demanda l'artiste. Selon son habitude, il ne réfléchit point, il alla doucement à sa porte, qu'il n'avait pas fermée à clef et l'ouvrit d'un brusque mouvement, puis écouta. Quelqu'un descendait l'escalier ; les marches craquaient, gémissaient. Albert s'avançait pour regarder par-dessus la rampe, quand un nouveau bruit se fit au-dessus de sa tête. Il s'arrêta, rétrograda et se tint dans l'ombre de sa porte ouverte. Le bruit supérieur se rapprochait ; on marchait avec grande précaution. Tout à coup, une forme apparut sur le palier ; vivement elle marcha pour continuer la descente. Morisset sortit de son ombre sans précaution ; la forme se retourna, reconnut l'artiste, étouffa un

Hosted by Google

cri, se rejeta sur l'escalier du second étage, qu'elle remonta à toute vitesse. Morisset avait, de son côté, reconnu Mélanie.

« Ah ! ah ! se dit-il. Décidément ils ne sont pas fiancés. »

Il rentra, prit une chaise et vint s'asseoir sur le seuil de sa porte, comme un bourgeois qui veut voir passer un cortège. « *Elle* ne descendra plus, se dit-il ; l'autre devra bien remonter. »

Il attendit ; « l'autre » montra une patience admirable, car l'artiste resta assis sur sa chaise pendant près d'une heure, se jurant bien qu'il attendrait jusqu'au matin plutôt que de ne pas voir le rôdeur nocturne.

Enfin, l'escalier se remit à gémir, et ses gémissements précipités prouvaient que l'on n'avait plus de ménagements à prendre. Bientôt « l'autre » apparut ; c'était le capitaine : Albert reconnut sa petite taille et ses larges épaules, à la lumière de la lune qui donnait en plein sur le palier.

Il aperçut bientôt Albert, s'arrêta un moment, puis marcha droit à lui.

« Que faites-vous là, monsieur ? demanda-t-il à demi-voix, d'un ton bref.

— Je prends le frais, répondit l'artiste ; et vous, monsieur ? »

Il ne répondit pas ; il fit un mouvement violent, si menaçant, qu'Albert se leva, pour être prêt à le recevoir s'il essayait d'une agression. Mais le capitaine, sans doute rendu prudent par le bain de l'après-dînée, se contenta de sacrer et de dire entre ses dents : « Je vous tuerai, je vous tuerai !

— Bon, bon, nous verrons ça, dit l'artiste. A demain, monsieur. Je vous demande pardon si je laisse ma porte ouverte ; mais je manque d'air sous ce plafond trop bas. »

Le capitaine poussa sa porte d'un coup de poing, sans plus se préoccuper du bruit, et s'engouffra dans sa chambre.

« Là ! se dit Morisset ; maintenant, je crois que je puis dormir sur les deux oreilles. »

(*A continuer.*) ÉMILE LECLERCQ.

Hosted by Google

UNE VISITE AUX COLLÈGES ANGLAIS.

LE COLLÈGE DE SAINTE-MARIE A WINCHESTER.

Winchester, chef-lieu du comté tout agriculteur de Hampshire dans le sud de l'Angleterre, est une petite ville d'environ 20,000 habitants, pleine encore aujourd'hui des souvenirs et des monuments de son glorieux passé. Elle montre avec orgueil sa vieille cathédrale gothique, une des plus anciennes et des plus belles sans contredit qu'il y ait en Angleterre, où reposent depuis des siècles tant de rois illustres et tant de pieux évêques; les restes du vieux palais épiscopal de Wolseley, que le puritain Cromwell détruisit en 1646; l'hôpital de Sainte-Croix, asile pour les vieillards, où chaque passant peut se reposer s'il est fatigué, demander un morceau de pain s'il a faim et un verre de bière s'il a soif; le vieux château féodal, restauré récemment et transformé en cour d'assises. On y montre encore aujourd'hui au voyageur la table ronde plus ou moins authentique, autour de laquelle s'asseyaient le roi Arthur et ses vingt-quatre chevaliers. Le roi Henri VIII ayant jugé à propos de mettre un terme à toutes les controverses à son égard, en la présentant à son hôte impérial Charles-Quint pour la vraie Table Ronde, nous ne nous permettrons pas d'élever à son sujet un doute injurieux.

Presque toutes les petites villes féodales d'Angleterre ont vu leur importance diminuer peu à peu pour s'absorber enfin complètement dans les grandeurs de la métropole, mais Winchester, ville de guerre et ville d'étude, a pu échapper à la

Hosted by Google

destinée générale, grâce à son collège et à ses casernes. Si elle a vu naître et grandir à ses côtés Portsmouth, le grand port militaire, et Southampton, le grand port commercial, son collège, dont la prospérité et la réputation ont été depuis des siècles en grandissant, l'a sauvée de la ruine et de l'oubli.

I

Le collège de Winchester (Saint-Mary's Collège) est un des trois grands collèges de l'Angleterre — et le plus ancien. Les deux autres sont ceux de Westminster et d'Eton, beaucoup plus connus, le dernier surtout.

Un collège anglais est essentiellement différent d'une institution de ce genre en Belgique ou en France, créée par l'État ou ouverte par des particuliers. Un examen approfondi de l'enseignement moyen en Angleterre nous entraînerait trop loin. Il nous suffit de dire qu'il y est plus libre que partout ailleurs et que l'État intervient très rarement, même pour payer les professeurs, dont le traitement est généralement prélevé soit sur les revenus de la fondation, soit sur la rétribution payée par les élèves.

Les collèges anglais, c'est-à-dire les trois écoles de Winchester, de Westminster et d'Eton, dont le programme des études se rapproche assez de celui de nos athénées, ont tous pour origine des fondations religieuses dont les revenus servaient à payer des professeurs qui donnaient l'éducation gratuite à un certain nombre d'enfants. Plus tard, on admit également des élèves payants et aujourd'hui, il y a dans ces collèges deux catégories bien distinctes, les boursiers (*scholars*), qui ne sont astreints qu'à certains frais tous en dehors des frais d'enseignement, et les élèves payants (*commoners*).

Le collège de Winchester fut fondé, il y a un peu plus de cinq siècles, en 1373, par l'évêque William de Wykeham, d'où le nom de Wykehamistes que portent les élèves. Un temple, dédié à Apollon, s'élevait autrefois près de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le collège, quand cette partie de la Bretagne entra dans la liste des pays civilisés. Mais

Hosted by Google

lorsque les sectateurs du culte des druides eurent été convertis à la foi chrétienne, une église s'éleva sur les ruines du temple et les prêtres de la cathédrale — comme ils appelaient déjà orgueilleusement leur église — seuls dépositaires de la science et fidèles à leur mission civilisatrice, ouvrirent une école dont la renommée grandit si vite et s'étendit bientôt si loin que le roi Egbert, de la race de Canut le Grand, leur confia l'éducation de son fils Ethelwolph. Quoique Ethelwolph n'en fût pas sorti grand clerc, l'école devenait de jour en jour plus célèbre quand William de Wykeham, évêque de Winchester, prit en 1373 la direction de cet établissement et le fondit avec le collège qu'il avait créé pour servir de séminaire en même temps que d'école. L'évêque acheta une maison, pour que les élèves pussent travailler tranquillement, et deux grands prés, pour que les fatigues du corps reposassent de celles de l'esprit ; puis il établit son collège qui fut ouvert le 28 mars 1393, John Moris étant le premier *Warden* (recteur).

Cet établissement, ainsi fondé, acquit rapidement réputation et influence. Par différentes chartes, les rois d'Angleterre contribuèrent à son agrandissement et à sa sécurité ; la protection des papes ne lui fit pas non plus défaut : plusieurs bulles successives lui accordèrent de nombreux privilèges et, grâce à ces avantages, l'école de Winchester vit son existence s'assurer et sa prospérité croître rapidement, mais non toutefois sans ressentir le contre-coup des révolutions et des luttes de parti qui signalèrent les règnes des Édouard, des Henri et des Stuarts. Pendant deux ans, un décret de dissolution, obtenu d'Henri VIII par l'insatiable rapacité des courtisans, menaça son existence. Ce ne fut qu'en sacrifiant l'argenterie de l'église, présent de tant de prélats et de princes, et particulièrement les magnifiques ornements d'église que lui avait donnés Henri VI, son admirateur sincère et son protecteur dévoué, que le collège de Winchester put échapper à la prescription dont des courtisans avides l'avaient frappé comme ils frappaient alors tous les autres collèges, les hôpitaux et tous les établissements dont les terres en plein rapport et les

Hosted by Google

richesses accumulées depuis des siècles excitaient leur cupidité. Nous devons ajouter que le collège, fondation religieuse, comme nous l'avons vu, se trouva dans la nécessité, pour préserver son existence, d'adopter successivement les différents changements qui eurent lieu dans la religion de l'État, et dont le dernier eut pour résultat, à l'avènement d'Élisabeth, de forcer quelques-uns de ses professeurs les plus distingués à quitter à la fois le collège et le royaume. Cromwell força le collège à suivre la doctrine et la discipline presbytérienne qu'il imposait alors à l'Angleterre, mais ce fut là la dernière persécution religieuse dont il eut à souffrir et depuis ce temps il a poursuivi sans secousses, sérieuses au moins, le cours de sa carrière.

Le collège s'appelle « Saint-Mary's Collège », du nom de la Vierge sous la protection de laquelle le plaça son fondateur, l'évêque W. de Wykeham. Quant au conseil d'administration (*governing body*), si nous pouvons l'appeler ainsi, son organisation était toute religieuse : il était composé du *Warden*, recteur ou directeur général, et de onze prêtres qui étaient des « perpetual fellows » représentant le collège des apôtres, — à l'exception de Judas Iscariote; deux maîtres, un premier et un sous-maître avec soixante-dix élèves représentaient les soixante-douze disciples; trois chapelains et trois clercs inférieurs représentaient les six diacres fidèles; Nicolas, l'un d'entre eux, ayant apostasié, n'est pas représenté; enfin seize choristes représentaient les quatre prophètes majeurs et les douze prophètes mineurs.

Telle était l'organisation qu'avait donnée à son œuvre l'évêque de Winchester, organisation qui a traversé des siècles et qui est arrivée jusqu'à nous sans avoir subi, au moins dans ses parties essentielles, des changements notables.

Ce qui existe encore aujourd'hui de l'ancien collège forme une suite de bâtiments comprenant l'ancienne maison d'école, une bibliothèque fort bien fournie et ouverte en 1629, un cloître, une église et une petite chapelle, outre des maisons d'habitation pour le *warden* et les *fellows*. La grande salle d'école ne fut construite qu'en 1687. Elle coûta

Hosted by Google

2,600 liv. st., soit 65,000 francs de notre monnaie (ce qui reviendrait à bien plus aujourd'hui), et cette somme fut réalisée au moyen de souscriptions recueillies spécialement parmi les anciens élèves du collège.

Depuis le temps de l'évêque de Winchester jusqu'en 1687, l'instruction se donna dans la petite maison achetée par le fondateur. A partir de cette époque, le collège entier prit ses leçons dans la nouvelle salle. Comme tous les cours qui s'y donnaient n'étaient pas les mêmes, et comme à un bout de la classe un professeur commentait Homère, tandis qu'au bout opposé un autre professeur expliquait Virgile, il en résultait parfois quelque confusion dans l'esprit des élèves, mais ni eux, ni les professeurs même n'y regardaient de si près et cet état de choses n'a cessé qu'il y a quelques années, après la construction de salles spéciales pour chaque classe. D'aucuns regrettent même l'ancien système.

La salle construite en 1687 existe encore aujourd'hui. C'est une énorme salle de quatre-vingt-dix pieds anglais de long sur trente-six de large, avec différentes chaires pour les différents professeurs. Les bancs et les pupitres, pièces de chêne solides, massives et peu confortables, sont les mêmes qu'il y a deux cents ans et ne portent que de trop nombreuses traces des nombreux propriétaires qui s'y sont succédé.

Les murs portent, pour l'édification des élèves, les inscriptions suivantes :

A droite : *Aut disce* : et à côté de l'inscription, une mitre et une crosse. C'est la récompense qui attend l'élève studieux.

Aut discede; en face, un encrier, une plume et une épée pour signer l'expulsion de l'élève paresseux et pour signifier que l'ordre d'expulsion sera exécuté. Simple avis aux écoliers peu diligents.

Manes sors tertia cœdi, et une verge. Sans savoir le latin tous les élèves anglais comprennent aisément la signification de ce dernier emblème, qui remplace efficacement les cinq cents vers à copier que l'on nous octroie si généreusement dans nos écoles.

En face de ces emblèmes, sur l'autre mur, sont écrites,

Hosted by Google

dans la forme des Douze Tables, mais dans un latin que nous laissons à d'autres le soin d'apprécier, les règles de conduite que les écoliers doivent suivre en tout temps.

Avant d'entrer au collège, les soixante-dix boursiers (*scholars*) devaient prêter le serment qu'ils ne dévoileront jamais à personne les secrets du collège qu'ils auraient pu surprendre, qu'ils ne tenteront jamais de lui nuire, qu'au contraire et dans toutes les circonstances de la vie, ils aideront de tout leur pouvoir à sa prospérité ; qu'entre eux ils seront toujours bons amis et ne se moqueront jamais d'un camarade dont la naissance, le caractère, la difformité ou la pauvreté pourraient prêter à rire. Ils devaient, en outre, jurer qu'ils ne possédaient pas plus de 40 liv. st. (1,000 francs) de revenu. Ce serment ils le prêtent encore aujourd'hui.

De ce collège sont sortis plusieurs hommes illustres, prélats ou hommes de lettres, dont s'honore jusqu'à nos jours l'Angleterre. Sa devise, fort belle, est :

Manners maketh man « les manières font l'homme ».

II

Nous allons maintenant donner un exposé aussi clair et aussi complet qu'il nous sera possible de l'organisation actuelle de ce célèbre collège et des études que l'on y poursuit.

A. — *Fonctionnaires* (officials) *du collège.*

Il y en a de deux catégories : les uns qui composent le conseil d'administration (*Governing Body*) et les autres qui forment le corps professoral.

Le conseil d'administration se compose, comme anciennement : 1° de onze membres, dont deux, le warden et le second master (le recteur et le second maître), sont membres de droit ; l'université de Cambridge, celle d'Oxford, la Société royale de Londres, le lord chief justice, les fellows agrégés du collège, enfin les professeurs eux-mêmes comme corps en

Hosted by Google

choisissent chacun un ; les trois autres membres sont nommés par leurs futurs collègues du conseil d'administration ;

2° Du corps professoral (*staf of masters*), qui comprend un proviseur (*head master*) et un second maître, vingt-deux professeurs ou répétiteurs (*tutors*) ; de quatre chapelains, d'un trésorier et d'un organiste.

B. — *Programme et heures d'étude.*

Le programme des études est principalement classique, c'est-à-dire que l'étude du latin, du grec, de l'histoire, de la géographie et de la littérature ancienne et moderne en forme les principaux éléments. Les cours d'arithmétique, de mathématique, d'algèbre et de géométrie sont obligatoires dans toutes les classes ; en outre, dans neuf des quatorze classes dont se compose l'école entière, l'étude du français ou de l'allemand et des éléments de physique est également obligatoire.

Quant aux heures d'école, elles diffèrent selon les différents *terms* (sessions de l'année scolaire qui se divise en trois sessions bien distinctes : le *Michaelmas Term*, qui commence à fin septembre pour finir mi-décembre; le *End Term* ou bien le *Whitsuntide Term*, selon les collèges, qui commence à fin janvier pour finir à Pâques, et enfin le *Easter Term*, qui commence après les vacances de Pâques et finit en août.

Les vacances sont en général assez longues : il y en a régulièrement trois par an, une de cinq semaines à Noël, une de quatre semaines à Pâques, une de sept semaines en été, un peu plus un peu moins, selon les différents collèges, en tout de quinze à dix-huit semaines. En outre, les écoliers ont, tous les jours de fêtes de saints, pour lesquels on lit une prière spéciale à l'église, un demi-jour de congé.

De la fin septembre jusqu'aux vacances de Pâques (*Michaelmas* et *End Terms*), les heures de classe sont les suivantes :

Chaque jour plein d'école (c'est-à-dire les lundis, mercredis et vendredis), le matin, de 7 heures à 7 h. 30, de 9 heures à midi ; l'après-midi, de 3 à 6 heures;

Hosted by Google

Les mardis et jeudis : le matin, de 7 heures à 7 h. 30 et de 9 heures à midi; l'après-midi, il y a congé ;

Les samedis, les heures de cours sont : le matin, de 7 heures à 7 h. 30 et de 9 heures à midi ; l'après-midi, de 3 heures à 4 h. 45.

Pendant l'*Easter Term* (de Pâques jusqu'aux vacances d'été, qui commencent en juillet ordinairement), le demi-jour de congé du jeudi devient un jour entier. Il n'y a pas de classe, mais pendant deux heures et demie, de 7 heures à 7 h. 30 et de 9 à 11 heures du matin, il y a dans chaque classe ce que nous appelons étude. Quelquefois, pour un motif ou pour un autre, le *warden* (recteur) accorde encore un demi-jour de congé extraordinaire.

Le collège se divise en classes qui portent encore, à Winchester, le nom de *Books* (livres), que leur donna leur fondateur et dont on ne connaît pas l'étymologie exacte. Du reste, dans les autres collèges anglais, les classes portent également un nom spécial. A Eton, elles s'appellent des *forms*, ainsi qu'à Harrow et à Westminster. Il y a quatre grandes divisions portant des dénominations qui n'ont aucun équivalent dans notre langue. Chacune de ces divisions comprend elle-même plusieurs sous-divisions ; en tout, quatorze classes, dans lesquelles l'enseignement est gradué. Avant d'entrer au collège, l'élève a dû passer un examen d'après lequel il est classé, et il passe chaque année d'une division inférieure à une division supérieure, après avoir traversé, dans la même année, toutes les subdivisions de la classe dans laquelle il était entré. Il est matériellement impossible de rendre, même approximativement, en français, la plupart des termes scolaires anglais dont les origines se perdent souvent dans la nuit des temps, et qui ont été conservés jusqu'à nos jours, quoiqu'ils n'aient plus rien de leur signification primitive, par suite du respect profond pour les choses du passé qui distingue nos voisins d'outre-Manche.

Quoi qu'il en soit, chacune de ces quatorze classes contient environ vingt-huit élèves, ce qui donne pour le collège entier un total de 390 à 400 élèves environ, dont 70 (les boursiers)

Hosted by Google

vivent entièrement dans le collège et dont les autres vivent chez des répétiteurs (*tutors*) qui sont désignés par le conseil d'administration pour les garder et les instruire, nous verrons tout à l'heure à quelles conditions.

Jusqu'en ces derniers temps, tous les élèves prenaient, comme nous l'avons vu, soit ensemble, soit successivement, leurs leçons dans la même salle ; quand l'étude des mathématiques fut introduite dans l'enseignement de l'école, on établit trois nouvelles salles d'étude, mais on les abandonna quelques années après. Ce ne fut que tout récemment qu'on fit prévaloir définitivement cette innovation et que chaque division et sous-division eut sa classe séparée. Ce nouvel arrangement, qui nous semble tout simple et tout indiqué, ne fut pas obtenu sans discussions et sans récriminations. Sans doute, dit M. Adams, un des anciens professeurs de ce collège, dans un livre publié récemment à Londres, l'innovation introduite présente de grands avantages, en ce sens qu'elle assure plus d'ordre et plus d'attention aux études, mais elle ne peut également que tendre à diminuer l'unité primitive de l'école et à diviser en séries de petits corps séparés se connaissant moins l'un l'autre et s'intéressant moins l'un à l'autre, bien que, tout considéré, le résultat soit incontestablement plus favorable que nuisible. L'indiscipline et la paresse dans les grandes classes étaient autrefois, surtout pendant les cours de l'après-midi, un obstacle sérieux à l'application des écoliers. Aujourd'hui, l'ancienne grande salle ne sert plus qu'à une classe comme les autres, sauf dans les grandes occasions. Hors les heures de cours, elle sert soit de salle d'étude pour les élèves qui peuvent y travailler pendant les heures de récréation — et nous devons avouer qu'ils y sont assez rares — le cricket, le fool-balle, le lawn tennis et les autres jeux étant en grand honneur parmi les élèves anglais — soit même de salle de récréation pendant les jours de pluie — et ils sont nombreux, ce qui fait que l'antique salle voit maintenant plus de visages souriants et animés par l'exercice que des élèves penchés sérieusement sur leurs livres d'étude.

Hosted by Google

C. — *Prix et récompenses.*

Il n'y a pas, à la fin de l'année, à proprement parler, dans les collèges anglais, comme dans les nôtres, une solennelle distribution de prix donnés, dans les écoles de l'Etat aux frais de l'Etat, et dans les écoles privées aux frais des directeurs. Les vacances arrivées, l'élève anglais retourne joyeusement chez ses parents et tout est dit, à moins que des donateurs généreux n'aient fondé des prix particuliers. Ces prix sont généralement obtenus à la suite d'un concours particulier et ils diffèrent naturellement selon la générosité des fondateurs.

Anciennement, à Winchester, les fondations étant peu nombreuses, il y en avait peu à distribuer. Aujourd'hui, leur nombre s'est beaucoup accru et les collégiens peuvent obtenir les prix suivants : *a*) le prix fondé par M. Goddard, en 1846, qui consiste en une valeur de 25 liv. st. (625 francs), que l'on paye consécutivement pendant quatre années au vainqueur. Il reçoit, en outre, la quatrième année, 5 liv. st. (125 francs), provenant d'une autre fondation d'un M. Pitt. En tout, le prix est d'une valeur de 105 liv. st., soit 2,625 francs. La somme, on le voit, est assez considérable ; *b*) une médaille d'or et une médaille d'argent, prix de la reine. Cette fondation remonte à un siècle environ ; *c*) un livre par classe. Cette fondation est également très ancienne ; *d*) les professeurs, en outre, ayant trouvé des avantages à cette méthode d'encouragement, accordent également chaque année des prix dans chaque classe pour les vers grecs, un essai en latin et une pièce de vers anglais. En 1872, on en ajouta un pour la version grecque ; *e*) différents autres prix ont également été fondés, dans ces dernières années, pour les mathématiques, pour un essai sur l'histoire d'Angleterre, pour la lecture, la religion, les sciences naturelles, les langues étrangères et la littérature anglaise.

Les collèges anglais étant tous ou presque tous des fondations religieuses, la religion, comme enseignement et comme pratique, y tient une grande place. Chaque matin,

Hosted by Google

à 7 h. 30, il y a un service dans la chapelle particulière du collège. Le dimanche, il y a trois services, où l'on chante des hymnes, à 9 et à 11 heures du matin et à 5 heures du soir. Chaque jour de la fête d'un saint, il y a, en outre, un service, à 9 heures du matin et chaque samedi, un autre service à 5 heures du soir. Chaque dimanche, environ 120 des élèves les plus âgés se rendent en corps à la cathédrale pour y entendre la litanie, le « communion-service » et le sermon. En outre, chaque dimanche après-midi, il y a un second sermon auquel ils doivent assister. Les boursiers seuls assistent aux services quotidiens dans la chapelle du collège. Le service des chœurs y est parfaitement organisé. Il se compose de 16 choristes-élèves, six « solos » et environ 24 volontaires choisis parmi les maîtres ou les élèves qui accompagnent.

D. — *Logement des élèves.*

Les *scholars* (boursiers) logent et vivent dans le collège. Ils prennent leurs repas en commun, ont la jouissance des prairies pour y installer leurs jeux et couchent dans des dortoirs nouvellement appropriés. Quant à la nourriture, elle est saine et abondante.

Les *commoners* logent, comme nous l'avons vu, chez les répétiteurs. On a construit, à cet effet, neuf maisons aux environs du collège et il n'est pas permis aux élèves qui y résident de suivre, pour se rendre à l'école, un chemin autre que celui qui leur est tracé et qui nécessairement est le plus court. L'élève rencontré hors du chemin est sévèrement puni. Chaque *tutor* en garde environ trente-cinq.

E. — *Frais d'éducation.*

Ils sont horriblement élevés, à notre point de vue au moins. Ils diffèrent pour les deux catégories d'élèves. Antérieurement à 1873, le boursier payait environ 10 liv. st. (250 francs), non pour frais d'éducation, mais pour frais de médecin, de blanchissage, etc. En outre, il avait les dépenses de livres, d'habits, de voyages, de souscriptions aux jeux de cricket, de fool-balle, etc., le boursier n'ayant droit qu'à l'éducation, aux vivres et au loyer. Mais encore ces menues dépenses

Hosted by Google

s'élevaient à 30 liv. st. par an (750 francs), ce qui portait les frais d'éducation d'un boursier à 40 liv. st. environ (soit 1,000 francs) par an. En 1873, le conseil d'administration remplaça la taxe de 10 liv. st., payée par les élèves pour frais médicaux, etc., par une taxe uniforme de 21 liv. st. (525 francs), ce qui fait qu'aujourd'hui l'éducation d'un boursier revient à environ 50 liv. st. (1,250 francs) pour les huit mois d'école.

Les frais d'éducation d'un commoner sont beaucoup plus élevés. Chacun d'eux paye au tutor chez qui il demeure, pour frais de logement, de nourriture et d'éducation, 105 liv. st. (2,625 francs). Il paye, en outre, au collège un droit d'entrée de 12 liv. st. (300 francs) par an et il a naturellement à sa charge tous les frais d'achat de livres, d'habits, ses frais de voyage, ses inscriptions aux jeux de l'école, etc. Au total, l'éducation d'un commoner revient à 140 ou 150 liv. st. par an, soit 3,500 à 3,750 francs de notre monnaie. On voit que c'est loin des 25 francs par trimestre que nous payons dans nos athénées. Et Winchester est encore un des collèges les moins chers. A Eton ou à Westminster, un élève coûte au moins 200 liv. st. (5,000 francs) par an à ses parents, heureux encore s'ils s'en tirent à ce prix.

F. — *Admissions, élections et exhibitions.*

Aucun élève ne peut être admis au collège avant 12 ans ni après 15 ans, si ce n'est en vertu d'une permission spéciale du Head-Master.

Antérieurement à toute admission d'un commoner, il est procédé, soit par le directeur, soit par un des maîtres qu'il désigne à cet effet, à l'examen du candidat, sur les matières suivantes : religion, histoire et géographie, grammaire, version et thème en grec, latin et français, analyse et premières règles d'arithmétique.

Chaque élève doit apporter un certificat de bonne conduite délivré par une personne responsable, et le directeur a le droit de refuser l'admission de tout élève quand il le juge convenable.

Hosted by Google

S'il a satisfait à toutes les conditions, le candidat est admis et devient un commoner aux conditions que nous avons vues ci-dessus.

L'élection des *scholars* et des *exhibitioners* (autre catégorie de boursiers qui vivent avec les commoners) appartient au conseil d'administration, qui accorde ou refuse la bourse d'après le résultat d'un concours ou examen passé devant des professeurs qu'il a désignés et qui, l'examen achevé, lui font un rapport sur la valeur de l'élève. Les candidats sont classés selon leurs mérites et obtiennent, d'après cet ordre, les bourses qui sont ou deviennent successivement vacantes.

Il y a 70 scholars qui logent ensemble dans le collège et il y a seulement actuellement 8 exhibitioners qui vivent avec les commoners chez les tutors. L'admission à une « exhibition » entraîne de droit l'entrée chez un des tuteurs.

Les examens pour l'obtention de ces deux sortes de bourses a lieu en même temps, au mois de juillet, et durent trois jours. Les candidats sont interrogés sur les matières suivantes : 1° éléments de religion; 2° écriture et dictée en anglais; 3° arithmétique, algèbre et géométrie; 4° composition latine en prose et en vers; 5° construction et analyse en grec et en latin; 6° grammaire française, analyse et traduction de passages faciles; 7° les éléments de la géographie et de l'histoire anglaise.

Les auteurs que l'on suivra ne sont pas indiqués d'avance et, pendant l'examen, les élèves ne peuvent pas se servir de dictionnaires ou d'aucun autre livre.

Chaque élève peut, lorsqu'une bourse devient vacante, se porter candidat pour l'obtenir, à moins qu'il ne soit âgé de moins de 12 ans ou de plus de 14.

Chaque « exhibition » est d'une valeur de 50 liv. st. (1,250 francs) et est payée aussi longtemps que l'élève reste à l'école, à moins qu'il ne devienne un scholar ou que sa mauvaise conduite ne la lui fasse perdre.

Le recteur se réserve, en outre, le droit de faire entrer un élève chez chacun des tuteurs. Il dispose à son gré de ces vacances, mais, en général, il les accorde à la suite d'un concours.

Hosted by Google

A 18 ans au plus tard, les élèves doivent quitter l'école. Le recteur, dans des cas exceptionnels, peut autoriser un collégien à demeurer jusqu'à l'âge de 19 ans, mais jamais plus longtemps. S'ils désirent poursuivre leurs études, ils vont à Cambridge, à Oxford, à l'université de Londres. Mais ces universités coûtent très cher; des boursiers, surtout, ne pourraient pas continuer le cours de leurs études s'ils ne trouvaient, à l'université, le même secours qu'ils ont trouvé au collège. C'est ce que les fondateurs de Winchester ont compris en créant à Oxford un autre collège, le New-Collège, où les Wykehamistes qui le méritent, peuvent suivre, à très peu de frais, les cours de l'Université; depuis lors, d'autres fondations sont venues s'ajouter, qui permettent de suivre les cours des différentes universités.

Les jeux ont toujours été en grand honneur dans les collèges anglais. Développer la vigueur physique semble une partie aussi essentielle de l'éducation qu'agrandir et fortifier l'intelligence. Aussi les jeux n'ont-ils pas été oubliés à Winchester et de grandes améliorations ont même été apportées ces dernières années à ce « département » important. Les élèves ont maintenant à leur disposition un grand jeu de balles, un jeu de raquettes, sans compter le cricket, le foot-balle, la lutte, le concours à la carabine; on a construit un grand bassin où ils peuvent se livrer, en toute sécurité, aux plaisirs de la natation dans une eau courante et claire; un gymnase vient d'être élevé; parmi eux, les élèves ont fondé des sociétés de chant, des clubs où l'on discute des questions d'histoire nationale ou de littérature. Ils publient un journal, le *Wykehamist*, dirigé par les maîtres et rédigé par les élèves, où l'on discute toutes les questions en général qui peuvent intéresser les écoles — et tout cela approuvé, encouragé par les maîtres, par les parents, par l'opinion générale.

Nous avons essayé de montrer, pour autant que cela nous a été possible, ce qu'est un collège anglais; mais il nous est impossible, on le comprendra aisément, d'établir une comparaison entre une institution qui date de plusieurs siècles et où tout, ou presque tout, a conservé sa forme primitive, et

Hosted by Google

nos institutions dont l'organisation est toute récente. Les études dans les collèges anglais sont, à notre avis, incontestablement inférieures aux études dans les collèges belges ; mais est-ce à dire que notre système, avec ses nombreuses heures de classe, ses nombreux devoirs à la maison, ses six ou huit semaines de congé par an et son peu de développement donné aux exercices corporels, soit bien préférable ? Nous ne le croyons pas et la grande réputation dont jouissent les écoles anglaises, ainsi que le grand nombre d'hommes distingués qui en sont sortis, viennent ici confirmer notre opinion.

HENRI LOUMYER.

Hosted by Google

L'ART ET L'ÉGLISE[1]

II

BERNARD VAN ORLEY.

L'artiste ne doit pas plus de reconnaissance à la religion dont il exalte les dogmes ou les légendes, au modèle dont il fixe les traits, au site qui lui fournit un sujet de paysage, que le statuaire au marbre animé par son ciseau.

Tel coin rustique ou agreste, cinquante peintres y ont passé. Il ne leur a rien dit. Un autre s'arrête, regarde, l'inspiration lui vient, il l'exprime, il y met le charme intense d'une sensation vraie, et voilà le domaine de l'art agrandi d'une conquête nouvelle. L'honneur en appartient tout entier à l'œil et à la main du peintre. Pour en savoir gré au site lui-même et pour vouer en quelque sorte à l'âme de la nature un culte idolâtre, il faudrait que le même motif suggérât à des talents à peu près égaux l'occasion d'un égal succès. Cela ne s'est jamais vu et ne se verra pas.

La postérité n'eût pas connu Lisa del Giocondo, même de nom, si Leonardo da Vinci ne l'avait immortalisée dans la *Joconde*. Que deux maîtres peignent le même personnage, les portraits pourront ressembler au modèle sans se ressembler l'un à l'autre. Ce ne seront pas même des ménechmes. Ligne, couleur, tenue, expression, tout différera. Le modèle joue le rôle du site ou du bloc de marbre.

La religion n'agit pas autrement en fait de peinture religieuse. Celle-ci crée et donne ; l'autre n'est que le prétexte de la création et reçoit. C'est pourquoi l'Eglise catholique est l'obligée, et non pas l'art. Si la foi conduisait la brosse du

[1] Voir *Revue de Belgique*, 1879, p. 249, Quentin Metzys.

Hosted by Google

peintre ou l'ébauchoir du sculpteur, l'artiste serait l'apôtre le plus irrésistible de toute nouvelle doctrine, qu'elle fût religieuse, politique ou philosophique. Nul ne déploierait un charme plus séducteur, car il s'adresse à la fois à la raison, à l'imagination et aux sens. Or, qu'arrive-t-il? En tant que peintre, sculpteur, architecte (j'excepte le musicien dont l'art est celui de l'adaptation par excellence), l'artiste est le moins apte des hommes à servir une idée novatrice qui doit faire sa trouée dans les masses, mais le plus souvent il présente, en pareil cas, le phénomène du dualisme le plus bizarre. L'art est si distinct des opinions religieuses, sociales ou scientifiques que, tout en se rangeant comme citoyen et penseur sous quelque jeune bannière, l'artiste continuera comme tel à suivre l'ancien drapeau.

Le Bruxellois[1] Bernard Van Orley nous offre un exemple irrécusable et des plus frappants. Placé sur la lisière de la renaissance, il reste gothique.

Mais rectifions d'abord une erreur accréditée.

Quelques moines ont été peintres, tels que le dominicain Bartholemeo di San Marco. On en a conclu qu'en général les peintres du moyen âge étaient des façons d'ascètes, se partageant entre l'art et la dévotion. Rien de moins exact. Longtemps avant Luther, ils avaient mis en pratique sa théorie épicurienne :

> Wer nicht liebt Wein, Weiber und Gesang
> Bleibt ein Narr sein Leben lang.

La plupart aimaient le bruit, les folles dissipations et la dive bouteille. Ce fut ce goût effréné des plaisirs autant que l'ambition et l'intérêt qui les amena à commercer avec les grands et à briguer leur patronage. Loin de rougir d'être de leur suite, ils étaient jaloux de remplir auprès d'eux des offices

[1] Le père de Bernard, Valentin van Orley, naquit à Bruxelles en 1466. Il était peintre et habitait près de l'église de Saint-Géry. Bernard n'a donc pu naître en 1471, date admise jusqu'ici par tous les biographes. Il importe également de ne point le confondre avec la famille noble du même nom et qui existait à la même époque. La date de la naissance de Bernard se place entre 1488 et 1490.

Hosted by Google

presque domestiques ; ils faisaient partie de leur train de maison.

C'est ainsi que Jean de Maubeuge, qui se lia d'amitié en Italie avec Van Orley, appartint au marquis Van der Veren.

L'empereur Charles-Quint, pendant un de ses séjours dans les Pays-Bas, avait annoncé sa visite au marquis. Celui-ci, flatté de cette marque de distinction, fit habiller tout son monde de taffetas blanc. Jean de Maubeuge, qui en reçut pour sa part toute une pièce, la vendit pour faire bombance. Pour celer le tour, il se tailla un pourpoint de papier que sa brosse experte couvrit de fleurs de damas au point de produire une illusion complète.

Le jour venu, le marquis fit défiler tout son personnel devant le souverain et lui présenta son poète, son philosophe et son peintre. Charles-Quint n'eut d'yeux que pour le splendide pourpoint de Maubeuge qu'il voulut avoir à sa table. Ah ! mon habit, que je vous remercie, eût pu dire l'artiste. L'empereur tâta le vêtement et fut ébahi de sentir du papier. Jean de Maubeuge s'expliqua mais avec tant de bonne humeur que Charles-Quint, peu rieur de nature, se divertit beaucoup et causa volontiers avec ce gai compagnon. Ce bon vivant n'en fut pas moins arrêté plus tard et emprisonné à Middelbourg, où il crayonna une série de dessins que Van Mander, l'historiographe du XVII^e^ siècle, a vus et dont il dit le plus grand bien.

Jean de Maubeuge ne fut nullement une exception. La santé robuste, le matérialisme un peu brutal mais expansif, la jovialité boute-en-train de la plupart des blonds enfants du Nord faisaient aimer et rechercher la colonie flamande par les confrères d'Italie, qui, en somme, ne vivaient guère différemment. Eux aussi étaient peintres de père en fils et à l'affût d'illustres protecteurs.

Si Raphaël n'avait pas eu pour oncle Bramante, architecte favori de Jules II, le peintre d'Urbin n'eût peut-être jamais atteint les sommets artistiques. Sa sensibilité se fût émoussée aux aspérités de la route. Son génie s'en fût ressenti.

Hosted by Google

Pour Bernard Van Orley, Raphaël ne fut pas seulement un chef d'école, mais un ami, et il lui demeura attaché jusqu'à la mort.

Cependant on imaginerait difficilement deux natures plus opposées : l'Italien, âme délicate, tendre, type aimable; le Brabançon, caractère renfermé, aspect sombre, silencieux; l'un, svelte, maigre, figure effilée, quelque peu émaciée, telle qu'il l'a reproduite lui-même dans son *Ecole d'Athènes;* l'autre, face large, aux traits ramassés expressifs mais étranges, yeux à fleur de tête, sourcils très montés, nez épaté, petites moustaches frisant sur une bouche lippue, longs cheveux bouclés qui s'échappaient sous un chapeau noir très haut et excentrique; bref, un ensemble d'un cachet original dont on trouve plus tard l'analogue chez Rembrandt.

Même antithèse dans les œuvres. Une fois émancipé du Pérugin, son maître, auquel il doit le côté pur, idéal, de son art, Raphaël peint indistinctement les scènes de la Bible et de l'Evangile et les théogonies païennes. Van Orley reste gothique, même lorsqu'il abjura ou fut prêt à abjurer le catholicisme.

La mort de Raphaël datait de sept ans lorsque Van Orley se détacha de l'Eglise en 1527. Un sien parent, curé d'une paroisse d'Anvers, avait été forcé de fuir la ville pour échapper à l'inquisition, qui l'eût brûlé vif pour avoir prêché la réforme. Van Orley n'hésita pas, malgré sa qualité de peintre officiel de Marguerite d'Autriche, régente des Pays-Bas, dont il était revêtu depuis 1518. Il recueillit le fugitif. Celui-ci paya sa retraite en catéchisant son hôte, sa femme et des amis communs, de sorte que l'hérésie compta à Bruxelles un noyau de prosélytes. La propagande s'étendit par des prêches clandestins. On se réunissait tantôt chez Van Orley, tantôt dans quelque autre atelier, car les auditeurs se recrutaient dans le monde artistique.

Tandis qu'ils se passionnaient au mystère de ces conventicules, la dénonciation les guettait dans l'ombre. Une servante en parla à son confesseur. L'amman de Bruxelles, averti par ce dernier, surprit avec ses archers une réunion

Hosted by Google

et arrêta tous les assistants, sauf Van Orley, qui se sauva à Louvain.

Parmi les prisonniers se trouvèrent le père et la mère de Van Orley, sa femme, Agnès Seghers, son frère, Evrard Van Orley, Jean Van Coninxloo, Jean Ton, Jacques Tseraert, également peintres, des tapissiers de haute lisse, des orfèvres. Tous parurent devant les inquisiteurs de la foi, qui les interrogèrent séparément.

Dans l'entretemps, Van Orley ne manqua pas de mettre à profit sa liberté et son influence auprès de la régente. Il connaissait plus d'un secret de la dame. Preuve de cela, certains passages des comptes conservés aux Archives du royaume. Ils établissent qu'outre son traitement annuel de 18 livres 5 sous, un sou par jour, Van Orley était rétribué spécialement par Marguerite d'Autriche pour chacun de ses travaux. De nos jours, c'est encore l'usage des marchands de tableaux, à cette différence près qu'on paye aujourd'hui autant et plus de milliers de francs que de sous au XVI^e^ siècle. Voici un fragment d'un de ces comptes, dans lequel mention est faite des prix pour la *Remembrance de Marie morte*, panneau envoyé au cloître des Sept-Douleurs de Notre-Dame près de Bruges, et pour un saint suaire peint sur taffetas. « Et autres dix « philippus, desquels madame a fait don au dit maître « Bernard, oultre et par dessus les dits achats d'icelles pein- « tures et marchés par elle faits avec lui et en faveur d'au- « cuns agréables services qu'il a faits à icelle dame desquels « elle ne veut ici aucune déclaration être faite. » Et pour cause. Quoi qu'il en soit, sans pénétrer indiscrètement cette réticence dont Brantôme donne le mot, il est permis de supposer que, pour sauver les inculpés, Van Orley n'abusa point des confidences dont il avait été honoré. Parents et amis en furent quittes pour une amende honorable. Un échafaudage fut dressé dans la collégiale de Sainte-Gudule. Tous s'y mirent à genoux, un gros cierge à la main, demandant pardon à Dieu et aux hommes.

Van Orley, sur ces entrefaites, partit pour l'Italie, d'où il

Hosted by Google

ne revint que vers 1530, lorsque Marie de Hongrie, nouvelle gouvernante des Pays-Bas, le rétablit dans ses fonctions de peintre officiel.

Rapprochés de l'art très orthodoxe de Van Orley, ces détails historiques ont leur prix. Novateur en religion, il resta conservateur en peinture. Disciple de Raphaël, ayant vécu, étudié et peint en Italie à l'aube et à l'épanouissement de la renaissance, il n'en fut point touché. Il assista en témoin passif à la radieuse gestation de cette réforme artistique qui exhuma et restaura l'antique et érigea l'impérissable arc de triomphe sous lequel passa le monde moderne, vainqueur du moyen âge. Si, de près ou de loin, l'indépendance de ses idées religieuses avait dominé son imagination, eût-il choisi pour sujet de sa composition la plus importante le poème par excellence du fatalisme biblique et de l'hébétude orientale, le livre de Job?

Je ne sais pas de lecture plus exaspérante. Les cerveaux calcinés par le soleil de la Palestine ont pu seuls enfanter cette monstrueuse histoire du patriarche qui, juste entre tous, au point de se macérer et de faire pénitence pour racheter, non ses péchés, mais ceux de ses sept fils et de ses trois filles, devient le gage d'un défi entre Jéhovah et Satan.

Quand Dieu demande à Abraham le sacrifice de son fils, on sent déjà une réminiscence du culte infanticide de Moloch. Elle détonne étrangement dans un livre prétendûment saint. Que dire de Jéhovah, qui, pour attester la piété de l'homme de Hus, livre à Satan et lui permet de frapper le juste, incessamment, coup sur coup, dans ses biens, dans sa femme, dans ses enfants, dans ses amis? Il l'accable de tous les maux et en fait un objet d'horreur et de répulsion, pour agréer ensuite comme un encens le tribut de ses douleurs, de ses lamentations et de ses stoïques louanges.

Le dialogue de Dieu avec Satan a été imité du livre de Job par Gœthe, quand il dramatisa la légende anglo-saxonne de Faust, déjà recueillie jadis dans un des mystères du trouvère Rutebeuf et mise en scène plus tard par l'Anglais Marlowe. Il y a des différences tout en l'honneur

Hosted by Google

de Gœthe. Faust n'est mis à même de satisfaire ses passions et de vider jusqu'à la lie la coupe des jouissances que pour prouver que, saturée de richesses, de gloire, de volupté, de tout ce qui peut distraire la raison et endormir la conscience, la meilleure part de lui-même, le côté humain, le sentiment de la justice et de l'idéal reprennent néanmoins leurs droits. En Faust, l'humanité triomphe de Dieu et du diable. En Job, elle se ravale jusqu'à la résignation la plus stupide, entrecoupée de lâches ergoteries. Ici la conception porte un cachet punique indéniable. Elle tire son origine directe des Ammonites et des Moabites. Elle accumule les sacrifices humains pour la plus grande gloire de l'Éternel. Celui-ci, pour réparer le mal qu'il a laissé faire, daigne à la fin rendre à Job ses biens et l'entoure de prospérités nouvelles. Compensation dérisoire d'une espèce de vivisection, car il oublie le père frappé dans ses plus intimes et chères affections.

Van Orley n'a même pas suivi la Bible sur ce point. Esclave de l'idée catholique du moyen âge, qui a ses affinités avec le monde carthaginois, il ne veut pas de cette réparation terrestre, si tardive et partielle qu'elle soit. La douleur, notion avidement exploitée par le catholicisme, est le creuset de la perfection. Pour vivre, il faut souffrir et mourir. L'âme de l'homme de Hus qui succombe à la peine, Van Orley la fait emporter au ciel par deux anges, entourée d'une auréole. Autre idée scolastique. Le martyre, félicité suprême !

On dirait que le peintre a constaté après coup l'insuffisance d'un pareil dénouement. Sur l'extérieur du volet droit, il figure une scène du purgatoire : le méchant livré aux monstres, l'homme pieux en pleine béatitude éternelle.

Au point de vue pictural, c'est la page la plus réussie. Elle est chaudement colorée, plus grassement peinte que l'épisode du milieu.

Van Orley a voulu que cet épisode, qui est le plus dramatique, occupât le centre.

L'aîné des fils de Job a réuni, dans sa somptueuse salle de festins, ses frères et ses sœurs. Ils boivent, mangent, rient.

Hosted by Google

Les serviteurs vont et viennent. Les cassolettes répandent leurs parfums capiteux de nard et de myrrhe. Tout est allégresse. Soudain l'ouragan déchaîné par Lucifer fond sur l'édifice, en secoue la voûte, en ébranle les colonnes et les renverse. Il plie les arceaux, brise les chapiteaux, tord et broie les stèles en marbre, en granit, en jaspe, et sème au loin les débris dans toutes les directions. Les convives que n'écrase pas l'effondrement tombent atteints par des éclats de pierre ou de métal. Tous les enfants de Job expirent, les uns au moment où ils portent aux lèvres les coupes d'onyx pleines de vin, les autres en dégustant quelque mets délicat. Les esclaves prennent le large, affolés. Pas un n'échappera, sauf l'homme de l'avant-plan. Il se précipite dans un raccourci audacieux. Satan l'épargne, pour qu'il apporte à Job le message de malheur. En effet, l'intérieur du volet droit le met en présence du patriarche qui, debout, à la porte de son palais, lève les bras et s'écrie, au dire de la Bible : « Dieu me les a donnés, Dieu me les a ôtés, que son nom soit béni ! »

Par un cas fortuit, — car Van Orley n'a nullement suivi la chronologie des événements, — à cet acte de résignation correspond l'intérieur de l'aile gauche où Lucifer reçoit du Seigneur son blanc-seing pour persécuter Job à merci. Sous ce groupe s'étend une vaste plaine envahie par une horde d'Arabes, armés, bardés de fer, qui emmènent les troupeaux du juste.

Sur l'extérieur du volet gauche, Van Orley a amplifié la Bible. Il ajoute aux épreuves du Diogène juif l'infidélité de sa femme qui écoute les doux propos de deux de ses amis. La scène se passe dans une chambre à jour dont le plafond est supporté par des colonnes au-dessous desquelles s'aperçoit une frise de bas-reliefs en bronze, copiés de la colonne Trajane, véritable trompe-l'œil.

Sur le même panneau Job, la tête renversée, mourant de mille morts, le corps couvert d'ulcères, est menacé du gourdin par un ami qui lui jette le sarcasme et l'invective.

Dans toute l'horreur de ces catastrophes multiples, l'émotion fait défaut.

Hosted by Google

Comme le Tintoret, contemporain de Van Orley, a autrement compris et rendu le *Martyre de saint Marc*, dans son esquisse de la section italienne au musée royal de Bruxelles! Le bûcher s'élève au bord de la mer. Pendant que l'on y attache la victime, une tempête éclate, la foudre sillonne l'air, le ciel noir a des clartés blafardes, le vent soulève sur la crête des vagues un navire en détresse. Les bourreaux terrifiés se voilent la face. Tragique est la scène. Elle devient humaine par l'épouvantement qui des acteurs du drame passe dans l'âme du spectateur.

Rien de semblable chez Van Orley. Il observe la tradition des primitifs. L'architecture a autant, sinon plus d'importance que les figures, en quelque sorte figées : elles ne vivent pas. Le peintre manque de conviction.

L'architecture est romane. Les costumes, les chaussures, les meubles, les armes sont ceux des Flandres au premier quart du XVI^e^ siècle. L'exécution est poussée dans ses plus infimes détails jusqu'à l'excès.

De droite et de gauche les volets sont tout aussi achevés. Job offre, d'un côté, le sacrifice du dixième jour. De l'autre, on lui amène, tandis qu'il est assis sur son fumier, un incendiaire de sa maison.

Le pinceau de Van Orley débite avec une dureté froide cette écœurante complainte. L'ouvrier s'est perfectionné en Italie, mais non pas l'artiste. L'ensemble n'a pas d'équilibre. La couleur est devenue métallique. La conception naïve gothique ne comporte pas ce raffinement de main-d'œuvre.

Il n'en est pas de même dans son *Christ mort* sur lequel se penche la Vierge ayant à côté d'elle saint Jean. Ce qui est le plus à priser, ce sont les volets de ce tableau votif, représentant d'une part le donateur et ses fils, de l'autre sa femme et ses filles. Je ne visite jamais notre collection gothique sans admirer ces têtes incomparables de vérité, d'expression et de caractère. On serait tenté d'écrire l'histoire de cette famille, tant les physionomies sont saisies sur le vif. Lucas Cranach n'a pas fait mieux : l'effet de la réalité la plus vibrante est obtenu avec une surprenante sobriété de moyens.

Hosted by Google

Ce panneau a été reproduit en contre-partie sur une haute lisse mise aux enchères, à Paris, en 1877, dans la vente du duc de Berwick et d'Albe. On y voit une figure de femme en plus, placée derrière saint Jean. La tapisserie est enrichie d'or et d'argent. La bordure, qui est une merveille, représente des groupes d'amours, allégorie des jeux de l'enfance. Le catalogue de cette vente attribue la tapisserie à un atelier de Ferrare. Ces amours sont-ils de Van Orley ? J'en doute. Quant à la composition, à part la figure ajoutée, c'est bien le décalque de celle de notre musée. Je ne saurais cependant approuver la conclusion qu'en tire le docte archiviste M. Alexandre Pinchart. Il se demande si le tableau du musée n'est pas la copie d'une œuvre première faite par Van Orley en Italie. Je serais tenté de croire que, lorsque Van Orley peignit notre rétable, il n'avait pas encore vu l'Italie. Vainement opposerait-on la date du décès de Philippe Hanneton, l'un des donateurs de l'*ex-voto* à l'église de Sainte-Gudule en 1522. Il y a quelque chose de plus décisif et de moins controversable. C'est la comparaison entre Job et le *Christ mort*. On a de la peine à les attribuer à la même main. Comme tant d'autres Flamands, Van Orley a perdu en originalité plus qu'il n'a appris par son séjour en Italie.

Rubens seul a résisté à l'*influenza*. Son génie puissant s'est fortifié au delà des Alpes comme au delà des Pyrénées, sans s'égarer ni cesser d'être lui-même. Si Van Orley a cru pouvoir accepter pour devise : « *Elk sijne tijt*, » chacun son temps, Rubens aurait pu écrire : « *Voor altijd*, » pour tous les temps. Il n'a été ni peintre catholique, ni peintre protestant, il a été peintre. C'est la cause de sa gloire indestructible et sans rivale. C'est aussi un argument à l'appui de ma thèse de l'art indépendant.

MAX SULZBERGER.

Hosted by Google

L'EXPOSITION NATIONALE.

Cette Exposition est en quelque sorte la réalisation d'une idée depuis longtemps poursuivie. Lorsque, en 1874, un groupe d'hommes actifs et intelligents organisèrent à Bruxelles, aidés des seules forces de l'initiative privée, une exposition des arts industriels dont tout le monde se rappelle le succès, on entrevit aussitôt la possibilité de faire quelque chose de mieux encore et de plus complet, quelque chose qui fût comme la quintessence de la prospérité du pays tout entier et où vinssent s'ajouter des spécimens de l'art et de l'industrie des siècles anciens, afin que, de la comparaison qui ne manquerait pas de s'établir entre le présent et le passé, il naquît un enseignement, précieux à tous égards.

Ce que la France, l'Angleterre, l'Autriche ont fait tour à tour, de concert avec tous les peuples du monde qu'elles appelaient à elles généreusement — et un peu aussi avec quelque égoïsme, car les expositions universelles ont toujours eu plus ou moins pour but la gloire et la supériorité de ceux qui les organisent, — la Belgique ose le faire, aujourd'hui, toute seule, sans le secours ni l'appui de personne. Elle est chez elle ; elle prend ses aises, étale ses richesses, se montre à tous avec un orgueil légitime. C'est vraiment la fête de la nation qu'elle célèbre, la fête du travail, de la paix fécondante et robuste. On prononcera bien des discours pendant les deux ou trois mois qui viennent, on rimera bien des poèmes qui chanteront le bonheur de la nation prospère ; mais aucun discours, aucun poème ne dira d'une façon plus sai-

Hosted by Google

sissante et plus vraie la sincérité de ce bonheur, que ne le dit, simplement et éloquemment, cet imposant espace de plus de soixante-dix mille mètres carrés, couvert de tout ce que l'art, l'industrie, l'agriculture, l'enseignement ont produit chez nous depuis un demi-siècle.

Certes, il y a, dans tout cela, des lacunes et des défauts ; d'autres que nous, Belges, nous sont supérieurs sous bien des rapports ; si nous l'emportons quelquefois sur eux, souvent aussi notre faiblesse est réelle et nous sentons la nécessité de progresser encore. Mais, du moins, nous montrons ce que nous savons faire, et le résultat, chacun en sera convaincu, a de quoi ne décourager personne.

Il est d'autant plus satisfaisant que les difficultés à vaincre étaient nombreuses. Difficultés morales et matérielles de toute espèce. Notre caractère national, prompt à s'animer et lent à agir, n'est pas toujours favorable à l'exécution de projets d'une pareille importance. Il n'y a pas à le dissimuler : nous avons beaucoup d'amour-propre et nous doutons beaucoup de nous-mêmes, tout à la fois. Comme ensemble d'individus, nous nous disons volontiers le premier peuple du monde; aucun n'est plus grand ni plus fort, aucun n'est capable d'autant et de si belles choses. Séparément, — à nous en croire, — nous ne valons rien; nous haussons les épaules avec pitié, et, comme on ne dit pas à l'Académie, « nous nous débinons » les uns les autres avec acharnement. On voit, dès lors, combien peu il est aisé d'arriver à une entente commune, à un oubli de toutes les rivalités et de tous les scepticismes, en un mot à une union parfaite, si nécessaire pour l'accomplissement d'une œuvre à laquelle chacun doit contribuer pour sa part, résolument et énergiquement. Et je ne parle pas seulement du commerce et de l'industrie, où la question des intérêts matériels et, par conséquent aussi, la concurrence jouent naturellement un grand rôle, mais aussi des arts et de la littérature, atteints, à un non moindre degré, de ce mal bizarre et complexe qui nous a déjà fait tant de tort. Finirons-nous par en guérir? Je l'espère, sans y compter.

Hosted by Google

Au point de vue des constructions qui abritent l'Exposition nationale, le provisoire a dû nécessairement venir en aide et s'ajouter au définitif. Le « définitif », ce sont les deux grands pavillons, aux lignes simples, sans surcharges, mais un peu courts, reliés l'un à l'autre par une colonnade semi-circulaire dont un portique, à demi achevé, forme le centre. Le désir de faire vite et surtout à bon marché aura empêché, sans doute, de faire mieux et plus grand. Le « provisoire », ce sont les annexes qui s'étendent derrière les pavillons et de chaque côté, et qui présentent un développement beaucoup plus vaste. Là s'agitent tous les métiers, tous les commerces, toutes les industries. Le bruit des machines en train, la vapeur qui siffle, les roues qui grincent, — mêlés aux clameurs de la foule qui va, vient, s'appelle, au murmure sourd et continu des voix, — remplissent l'air de la musique vague, grondante, joyeuse, des grandes agglomérations d'hommes et de choses en mouvement.

On a divisé l'Exposition en quatre grandes *sections*, comprenant : l'enseignement et les arts industriels, — l'industrie, — l'agriculture et l'horticulture, — l'art ancien.

Le premier groupe de la *première section* réunit tout ce qui se rapporte à l'enseignement et à la gymnastique, deux choses qui, dans une bonne éducation, ne peuvent être séparées : on a fini par comprendre cette nécessité, trop longtemps négligée, d'établir une balance égale entre l'esprit et le corps, — nécessité d'autant plus impérieuse que nous vivons à une époque de véritable fièvre intellectuelle qui détraquerait peu à peu notre organisme si nous n'y prenions garde. « Nous sommes malades, cela est certain, malades de progrès. Il y a hypertrophie du cerveau, les nerfs se développent au détriment des muscles, et ces derniers, affaiblis et fiévreux, ne soutiennent plus la machine humaine. » L'écrivain qui a dit cela s'y connaît ; c'est M. Emile Zola. Les doctrines qu'il met ordinairement en pratique dans ses romans ne sont pas toujours applaudies de tout le monde ; mais, cette fois, on ne trouvera certes pas mauvais le conseil qu'il donne, avec d'autres, d'envoyer toute notre génération au gymnase, — ne fût-ce

Hosted by Google

que pour l'empêcher de devenir la « génération de crétins » que l'on nous a prédite un jour.

A l'Exposition, la gymnastique a un local spécial, à l'entrée des jardins, en face du corps de garde. Les différentes sociétés du pays ont envoyé là des emblèmes, des drapeaux, des écussons, des médailles, sans compter un matériel complet d'exercices, qui occupe un espace de 10 mètres de largeur sur 1m80 de longueur. A côté de ce local, s'étend un préau d'environ 1,500 mètres, réservé aux engins provenant des différents constructeurs du pays. Tout cela forme un ensemble très complet, souvent perfectionné, et qui peut permettre à plus de 150 hommes de travailler à l'aise.

L'enseignement, lui, est exposé dans l'intérieur des annexes et selon ses degrés, depuis les jardins d'enfants jusques et y compris l'enseignement supérieur caractérisé par les universités, en passant successivement par l'instruction primaire, moyenne et supérieure, les écoles d'adultes, les écoles professionnelles et industrielles, les ateliers d'apprentissage, les cercles et sociétés scientifiques, et les écoles militaires. Comme complément indispensable, voici les musées scolaires, les collections de roches, de minerais, de silex taillés, les envois des sociétés malacologique, ethnographique, paléontologique, microscopique, etc., des bibliothèques d'ouvrages s'occupant spécialement de l'enseignement élémentaire, primaire et secondaire, traitant des questions de science ou s'adressant aux élèves qui se destinent aux carrières libérales, — et, enfin, des mobiliers scolaires, des matériels d'enseignement, des appareils de physique et de chimie, des plans, des cartes, tous fabriqués, édités ou gravés en Belgique, ce qui a été une condition expresse de leur admission. Le nombre total des exposants de ce premier groupe est d'environ 440.

Dans le deuxième groupe, nous trouvons le matériel et les procédés des arts libéraux. Pour quelques-uns d'entre eux, la fabrication belge n'a guère d'importance. Ainsi, la Belgique ne produit pas d'horlogerie fine ; tout au plus fait-on chez nous des horloges de tours et d'églises ; — point non

Hosted by Google

plus d'instruments de précision à bon marché, comme en France et en Angleterre, pour les besoins courants; — ceux que nous fabriquons sont, par leur fini, de véritables œuvres de science et d'art, peu abordables pour le gros public. En revanche, les instruments de musique, — pianos, harmoniums, cuivres, etc., — tiennent une place très considérable et peuvent rivaliser avec ceux qui viennent de l'étranger. Il y a, à l'Exposition, environ cent pianos et harmoniums, rangés symétriquement, de façon à pouvoir être vus à l'aise et destinés à répandre des flots de mélodies sur leurs nombreux admirateurs. Un grand orgue, qui n'a pu trouver place dans le groupe, a dû être monté, à cause de ses dimensions, dans le pavillon des arts industriels, où l'on a la ferme intention de le faire parler souvent. — La photographie n'est pas restée stationnaire; on a eu l'heureuse idée de faire précéder ses produits d'une sorte d'histoire, figurée par des spécimens nombreux, des progrès qu'elle a accomplis depuis les premières années de son règne. Un désir semblable d'instruire les visiteurs et d'ajouter l'attrait de sa curiosité à l'intérêt purement matériel de l'exposant a donné l'idée de composer, à quelques pas de là, dans une classe voisine, un atelier complet d'artiste-peintre, avec tout ce qu'il faut, et même ce qu'il ne faut pas, pour faire des tableaux. — Puis, la papeterie, — la cartographie, où l'on voit une carte de la Belgique au 1/20,000, haute de 13^{m}50 et large de 12 mètres, une carte des explorations africaines, des plans de la bataille de Waterloo, un système planétaire très curieux, un non moins intéressant planisphère pour la démonstration de la marche de la terre dans le plan de l'écliptique et de celle de la lune dans le plan de son orbite, — une collection d'appareils télégraphiques employés dans le service de l'État et dans celui de la compagnie des télégraphistes de campagne, — des instruments de chirurgie, des matériels d'infirmerie, des cellules d'aliénés et de prisonniers, des chambres d'accouchées, etc., etc., composant la classe si intéressante de la médecine, de l'hygiène et de l'assistance publiques.

Le troisième groupe de la première section est réservé aux

Hosted by Google

arts industriels et décoratifs, qui occupent tout le pavillon définitif de droite et une partie adjacente de l'annexe. L'exposition de ce groupe forme deux grands compartiments, sans cloisons qui le subdivisent en une infinité de petites salles, comme dans les autres groupes. D'un coup d'œil on embrasse l'ensemble des produits si variés qui y sont réunis, presque tous en salons de collectivité, pour le plaisir des yeux aussi bien que pour celui de l'intelligence : — les papiers peints, émaillés, vernissés, veloutés, marbrés, imitant le bois et le cuir; les tapisseries, les rideaux, les tulles, les passementeries; la menuiserie artistique, qui meuble nos maisons de ses trésors d'élégance et de bon goût, et nous aide à supporter agréablement les nécessités de la vie; les bronzes, dont l'industrie a vulgarisé les merveilles de l'art ancien et moderne, mises désormais à la portée de tous par les reproductions et les applications qu'elle en sait faire, avec un soin presque toujours digne d'elle; la céramique, les terres cuites, les grès, les faïences fines, les porcelaines tendres où s'exerce la patiente ingéniosité de quelques peintres désireux de transporter sur la simple vaisselle les œuvres des grands maîtres ou les caprices de leur imagination; les bijoux, les fleurs artificielles, les dentelles, — une des gloires anciennes et non ravies de la Belgique, — la maroquinerie, la vannerie et la tabletterie; l'industrie des pipes et des porte-cigares ; les mille riens exquis de la bimbeloterie, mignardises et fanfreluches dont raffole le beau sexe et qui tente souvent aussi l'autre, le laid, non moins facile à séduire par tout ce qui est joli; les éventails, armes offensives et défensives de la coquetterie féminine; les boîtes à gants, coffrets, nécessaires, clissages et objets de sparterie fine; et, au fond du compartiment, la marbrerie artistique, les cheminées sculptées et taillées, voisines de la librairie et de la typographie, auparavant inhabiles et grossières dans ce pays célèbre chez nos voisins par ses malicieuses contrefaçons, mais aujourd'hui plus sûres d'elles-mêmes et convaincues de cette vérité trop méconnue, qu'un mauvais livre bien imprimé fait souvent mieux son chemin dans le monde qu'un bon livre de mise modeste et d'aspect renfrogné.

Hosted by Google

La *deuxième section*, la section de l'industrie proprement dite, nous transporte tour à tour en pleine activité, dans un monde d'animation, de mouvement et de tapage, et en plein recueillement, dans un monde de calme et de silence, non moins laborieux pourtant.

D'un côté, c'est, sur toute la largeur des annexes, la galerie du Travail, dont l'entrée principale se trouve au milieu même de l'arc qui relie les deux édifices définitifs du Palais et dont le centre est occupé par un groupe de pompes de tous genres et de toutes forces rejetant par masses leurs gerbes d'eau dans un large bassin. On fabrique là un peu de tout, sous les yeux mêmes des visiteurs : du papier, des chapeaux de feutre, des boutons, des treillages en fil de fer, des parapluies, des pipes, des brosses, du savon, des clous, des médailles et mille autres choses diverses. Quinze chaudières à vapeur, représentant une force totale de 1,200 chevaux, alimentent toutes les machines qui fonctionnent sans trêve et sans merci. Le matériel des chemins de fer et de l'exploitation des mines, les métiers à tisser et à filer, en un mot toutes les industries extractives et mécaniques sont là, représentées par leurs produits, leur outillage et leurs procédés.

De l'autre côté, le côté relativement recueilli et silencieux, c'est celui des tissus de coton, des velours et de la rubanerie, des laines peignées et cardées, des lins et des chanvres, des toiles, coutils, mérinos, batistes, mousselines, serges, des draps, couvertures et flanelles, des tissus de soie, des étoffes tissées d'or et d'argent, des cuirs et des peaux salées, tannées et corroyées, de la ganterie, des pelleteries, de la monnaie, de l'armurerie, du mobilier, de la céramique et de la verrerie à bon marché, de la lingerie, de la bonneterie, des habillements, des objets de voyage, de la carrosserie et de la sellerie, de la coutellerie, du matériel de navigation et de sauvetage, des produits alimentaires, boulangerie, pâtisserie, confiserie, et, à peu près en face, — pour que le boire ne soit pas trop éloigné du manger, — de la distillerie et de la brasserie; mais le public ne sera pas admis à déguster : il

Hosted by Google

y a, pour cette opération, à quelques pas de là, dans les jardins, un pavillon où le faro, le lambic, la brune, la diest, la louvain, l'uitzet, et autres boissons aussi rafraîchissantes que nationales, coulent à grands flots mousseux et réjouissent les gosiers altérés.

L'agriculture et l'horticulture forment la *troisième section*. Elles ont à la fois des installations dans l'intérieur de l'Exposition et des installations temporaires à l'extérieur; elles ont tenu, très justement, à rappeler qu'elles comptent au premier rang des richesses nationales, et, en cette occasion, elles le font d'une manière exceptionnellement brillante. Le pays, l'étranger même connaissent la réputation de nos expositions agricoles et horticoles; il n'y a guère d'année où l'on n'en organise une ou deux; mais celle-ci les surpasse toutes, en ce sens qu'aucune d'elles n'a encore réuni, comme maintenant, l'ensemble des forces productives de notre sol, — le matériel rural, les procédés d'exploitation, les machines, instruments et outils, les produits, les industries forestières, la chasse, la pêche, auxquels viendront bientôt s'ajouter les animaux domestiques, les plantes, les fleurs, les fruits et les légumes, qui seront exposés séparément, à des époques ultérieures, dans des locaux spéciaux.

La *quatrième section* est, sinon la plus considérable, du moins la plus riche. Elle représente la Belgique industrielle et artistique avant le XIX^e^ siècle, depuis les temps les plus anciens dont il nous soit resté quelque splendeur ou quelque document. Après avoir vu ce que sont et ce que produisent nos contemporains, nous voyons là ce qu'étaient et ce que produisaient nos ancêtres, — et, certes, en bien des choses, nous ne les avons pas distancés.

Ce n'est pas toujours fort aisément que l'on est parvenu à réunir ce musée d'art, dont les éléments ont été empruntés un peu partout, aux villes, aux églises, aux particuliers. On s'est butté contre une foule de résistances, de méfiances, de craintes, de partis pris, et il a fallu bien de la diplomatie

Hosted by Google

pour surmonter tous ces obstacles. Ils sont levés, heureusement, au grand profit de l'Exposition, qui a trouvé là un de ses plus éclatants attraits, et à la gloire de la Belgique, qu'on ne soupçonnait peut-être pas de posséder tant de trésors. Nous n'avons pas, en effet, comme en Angleterre, comme en France, comme en Allemagne, des collections publiques d'objets d'art décoratif. Outre que, par suite des guerres et des révolutions, dont le pillage et le vol sont l'accompagnement obligé, nous nous sommes vus peu à peu dépouillés de richesses que les familles et les corporations avaient accumulées, mille autres causes ont fait disséminer et oublier celles qui nous sont restées. Les amateurs les gardent avec un soin jaloux ; d'autres n'y attachent pas l'importance qu'elles ont, et le public, pour couronner tout cela, ne se montre guère curieux de les connaître. Il a fallu une circonstance comme celle-ci pour vaincre la jalousie des uns et l'indifférence des autres. Le résultat est là : c'est une véritable résurrection.

La Belgique ancienne revit dans ces reliques de sa splendeur et de sa renommée. Car, il ne faut pas l'oublier, c'est chez elle qu'il faut chercher souvent l'origine et le développement d'industries d'art dont on attribue trop généralement et trop injustement la gloire à d'autres qu'elle. Pendant plusieurs siècles le monde s'est disputé, par exemple, les chefs-d'œuvre de tapisserie de haute et de basse lisse exécutés dans les Flandres ou, ensuite, à l'étranger par des ouvriers flamands. Combien n'a-t-on pas vanté les merveilleuses tapisseries de Raphaël, au Vatican, et tant d'autres, non moins célèbres, sans songer que c'était de chez nous qu'elles venaient? A peine quelques connaisseurs savent-ils que ces admirables « tentures historiées », dont l'Exposition nous offre des spécimens étonnants, et que l'on conserve avec amour dans les musées, dans les palais, dans tous les coins de l'Europe, ont pour auteurs des Bruxellois et que c'est à Bruxelles qu'elles furent fabriquées. Le nom d'*Arazzi* dont on les désignait auparavant, comme si elles venaient d'Arras, voire même le nom plus moderne des *Gobelins* ont favorisé longtemps l'erreur répandue. On a trop oublié que,

Hosted by Google

jadis, l'étranger lui-même n'était pas si ingrat; que Florence, Aubusson et les Gobelins attiraient les Flamands et les Brabançons pour fonder chez eux des manufactures et pour les diriger; qu'Henri IV ennoblissait les maîtres-ouvriers qu'il avait fait venir de Bruxelles à Paris, et que, plus tard, Louis XIV, le hautain monarque qui traitait si dédaigneusement les « bonshommes » de Teniers, attachait à sa personne le peintre Adam Van der Meulen pour représenter ses palais, ses fêtes, ses batailles, et fournir en même temps des cartons aux Gobelins.

L'orfèvrerie, qui fut un art de grand luxe et qui régna surtout en Allemagne, en Italie et en France pendant toute la durée du moyen âge, eut elle aussi, en Flandre, au XV^e^ siècle, pendant le règne de la maison de Bourgogne, son époque de magnifique floraison. Corneille de Bonte, qui passait pour le plus habile orfèvre de son temps, travaillait à Gand, et c'est à lui que l'on doit les quelques rares et merveilleuses pièces d'orfèvrerie qui se sont conservées de cette époque brillante. — Très anciennes aussi, la céramique et la verrerie ont laissé des traces de la réputation dont elles jouissaient. La poterie flamande en grès-cérame est toujours recherchée ; elle a quelque chose de la robustesse du caractère national, avec ses couleurs à la fois vives et sévères, ses formes gaillardes, sa richesse d'ornements fantaisistes, appelant la belle humeur et provoquant à la joie.

Cette partie de l'Exposition s'est utilement complétée de plusieurs collections d'instruments de musique de provenance belge, de manuscrits ou publications rares, de méthodes ou tablatures et, en général, d'objets relatifs à l'art musical en Belgique, ainsi que d'une galerie de portraits historiques, peints, sculptés ou gravés, comprenant les célébrités et notabilités de tout genre qui se sont produites chez nous à toutes les époques de notre histoire avant le XIX^e^ siècle, hommes d'État, savants, écrivains, jurisconsultes, industriels, etc., et d'une riche bibliothèque de manuscrits, de livres et de gravures. Cette bibliothèque a une importance particulière, car elle ressuscite pour ainsi dire toute une période d'art et

Hosted by Google

d'activité très peu connue du public : l'histoire de l'écriture en Belgique, représentée par les chartes et les manuscrits exécutés dans les monastères ou au dehors, romans de chevalerie, chansons de geste, chroniques, obituaires, et surtout les manuscrits ornés de miniatures et d'ornementations, chefs-d'œuvre inappréciables sortis des mains des plus grands peintres d'alors et singulièrement précieux pour les annales de l'art. Pendant plusieurs siècles, l'histoire de la peinture se perd dans les ténèbres. Jusqu'à l'époque de Van Dyck, les tableaux sont rares, on a peine à rattacher l'art moderne à l'art ancien, car les chaînons ne s'en retrouvent que dans les peintures des manuscrits. Or, la miniature, ou pour mieux dire l'enluminure des manuscrits, a été très florissante en Belgique; on pourrait même attribuer à notre pays la palme en cette branche de l'art. Les plus beaux manuscrits «historiés» qui existent au monde viennent de nos vieilles communes. Le bréviaire Grimani, à Venise, que l'on considère comme le *nec plus ultra* dans ce genre, est une œuvre flamande. La Bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruxelles, possède des œuvres qui n'ont pas été dépassées; les plus riches fleurons des bibliothèques de l'étranger appartiennent à notre époque. De récentes découvertes dans les comptes des archives nous ont révélé des noms d'enlumineurs belges que l'on peut appeler des artistes de premier ordre.

Il y a un non moins réel intérêt à suivre pas à pas les développements de la typographie, jadis très florissante en Belgique, et dont le plus ancien monument que nous connaissions est, comme on sait, le *Speculum conversionis peccatorum* imprimé à Alost en 1473. — La Bibliothèque de Bourgogne possède également les premiers essais de gravure sur bois et peut-être sur métal qui existent; c'est dans les anciens Pays-Bas qu'ils ont été faits. L'intérêt qui s'attache à ces produits a donc principalement une portée historique. Consacrée à l'art industriel, l'Exposition de 1880, dans sa partie rétrospective, ne renferme pas des produits de l'art pur, c'est-à-dire que la gravure n'y figure point par ses

Hosted by Google

chefs-d'œuvre : le terme *gravure* ne se rapporte qu'aux estampes reproduisant des vues de monuments, des intérieurs d'habitations, tout ce qui nous montre le passé dans l'architecture des édifices, dans l'ameublement, etc., et aussi tout ce qui se rapporte aux origines mêmes de cet art dont l'éclat fut si grand depuis.

Il n'y a pas que des originaux dans cette resplendissante exposition d'œuvres du passé. La perfection avec laquelle on en est arrivé aujourd'hui à reproduire les objets d'art permet de posséder en fac-similé ceux que l'on ne peut posséder autrement, et cela est d'un grand secours dans l'organisation des musées d'art industriel et décoratif, qui doivent servir principalement à l'instruction du public. Cette exposition est, nous pouvons l'espérer, un premier pas dans la réalisation d'un projet de musée de ce genre ; les reproductions plastiques que l'on y remarque resteront là où elles sont maintenant, et l'on y joindra peu à peu soit d'autres reproductions, soit des originaux, dont les collections de l'État du reste ne manquent pas. Nous avons déjà trois fac-similé superbes : les deux cheminées à manteau de l'hôtel de ville d'Audenarde et de l'hôtel de ville de Bruges, et le tabernacle de Léau. Ce dernier était peu connu ; généralement, selon l'usage, les Belges ignorent les trésors que possède leur pays ; et puis, on ne va pas à Léau comme on va à Bruges. Cette copie inspirera peut-être le désir de voir l'original, avec sa merveilleuse pyramide, ses figurines, ses colonnades, ses bas-reliefs d'une adorable finesse d'exécution. L'auteur de cette œuvre délicate et unique fut Corn. de Vriendt, dit Floris, sculpteur anversois, qui la fit aux frais de Martin de Vitre, seigneur d'Oplinter, près de Tirlemont, et la lui vendit pour six cents florins carolus. Martin de Vitre la donna à l'église Saint-Léonard, de Léau, curieux monument du XIII^e^ siècle et vrai musée d'antiquités. On eût pu également se procurer une copie de cet autre chef-d'œuvre d'un artiste flamand, le fameux tombeau de Maximilien I^er^ qui se trouve dans l'église des Franciscains, à Inspruck,

Hosted by Google

et dont les admirables bas-reliefs furent sculptés par Alex. Colin, de Malines, — le même à qui l'on doit les statues mythologiques, symboliques et bibliques des douze niches de l'*Otto-Heinrichsbau,* à Heidelberg. Et ce ne sont point, certes, les seules manifestations de l'art flamand à l'étranger : on le retrouve à chaque pas, dans sa force et son intensité de vie. Aussi appartient-il au gouvernement de faire connaître, par les moyens dont il dispose, toutes ces œuvres. connues seulement de quelques voyageurs et qu'il importerait de populariser, pour la gloire du pays et l'édification de tous.

Avant de finir, nous devons signaler une heureuse et louable tentative dont l'honneur revient à M. Eugène Van Bemmel. Il s'agit de l'exposition littéraire et de bibliographie nationale. La commission, instituée à cet effet, a fait appel à tous les Belges en vue de réunir au « Champ des Manœuvres » et de conserver ensuite dans un local permanent une bibliothèque complète des ouvrages de science, d'histoire et de littérature formant en quelque sorte l'exposition intellectuelle de la Belgique, à côté de ses expositions artistiques et industrielles. S'il est utile de prouver à quelle puissance s'est élevée l'activité de notre industrie, il n'importe pas moins d'honorer l'activité de l'esprit dans les livres qu'il a élaborés. Dans le grand nombre d'ouvrages et d'opuscules d'auteurs belges qui composent cette bibliothèque, il se trouve quelques œuvres vraiment méritantes et qui, en d'autres pays, auraient fait peut-être la réputation de leurs auteurs. L'essai tenté aujourd'hui aura montré, du moins, que la Belgique a le droit de réclamer une place, si petite qu'elle soit, dans le mouvement littéraire contemporain; il aura pour résultat probable de ranimer le courage de nos écrivains, trop souvent délaissés, de rendre justice aux puissants, de consoler les faibles, de récompenser les vaillants, de donner à tous un peu de cet espoir et de ce reconfort dont ils ont tant besoin et dont le public belge, qui devrait les soutenir, se montre si avare.

Lucien Solvay.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine, par Paul Devaux; 2 vol. in-8°, Bruxelles. Muquardt, 1880. — *Les Guerres des paysans*, étude historique, par Hermann Pergameni; in-8°, Bruxelles, Mayolez, 1880. — *Dix ans d'histoire de Belgique*, par H. Pergameni (Bibliothèque Gilon). — *L'Inquisition en Belgique*, par Arthur Duverger (Bibliothèque Gilon). — *Documents historiques sur l'origine du royaume de Belgique. Mémoires* du général comte Van der Meere; in-8°, Bruxelles, Muquardt, 1880. — *Souvenirs; Indes orientales; l'Ile des Célèbes*, par le général baron Lahure; in-8°, Bruxelles, Muquardt, 1880. — *Ypriana.* Notices, études, notes et documents sur Ypres, par Alph. Vandenpeereboom; tome III, in-8°, Bruges, de Zuttere, 1880. — *Bibliothèque belge. La Belgique contemporaine*, par Louis Hymans; in-8°, Mons, Hector Manceaux, 1880. — *La Constitution belge commentée* par Frédéric Croquet; 2 vol. (Bibliothèque Gilon). — *Code pratique de police judiciaire et administrative*, par Emmanuel Desoer; in-12, Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1880. — *La Question des chemins de fer vicinaux et industriels à voie étroite*, par Edmond Frédérix; brochure in-8°, Bruxelles, Mertens, 1880. — *Souvenir au jeune barreau*, par Pierre Splingard; in-12, Bruxelles, Larcier, 1879. — *Le Tyrol et le pays des Dolomites*, par Jules Leclercq; in-12, Paris, Quantin, 1880. — *Huit jours en Allemagne*, par Victor Lefèvre (Bibliothèque Gilon). — *Aux Pyramides*, par J. Chalon (Bibliothèque Gilon). — *Poésies. Chants nationaux, odes, fables, chansons et quatrains*, par Hippolyte Laroche; in-18, Mons, Honorez-Hayez, 1880. — *La Bernoise*, opéra-comique, par Lucien Solvay; broch. in-18, Bruxelles, Rosez, 1880. — *Le Billet rose*, comédie en un acte, par Frédéric Descamps; broch. in-18, Mons, H. Manceaux, 1880. — *Encore le théâtre national*, par un homme de lettres; broch. in-8°, Bruxelles, Muquardt, 1880. — *Le Théâtre et les auteurs dramatiques envisagés au point de vue de la législation belge*, par Louis Cattreux; broch. in-8°, Bruxelles, l'Économie financière. 1880. — *Paille et Grain*, par André le Pas; in-12, Société générale de librairie catholique, Bruxelles et Paris, 1880. — *Fragments d'études*, par M. Jacquinet; in-12, Paris, Plon, 1880. — *Éléments de l'esthétique générale mis à la portée de tous*, par G.-H. de Coster; in-12, Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1880. — *Introduction à la philosophie et préparation à la métaphysique*, par G. Tiberghien; seconde édition, in-12, Bruxelles, Mayolez, 1880.

S'il est une chose digne d'admiration dans la nature humaine, c'est l'ardeur au travail, le goût de l'étude, le désir d'accroître ses

Hosted by Google

connaissances, ce qui constitue, en un mot, la vitalité intellectuelle; et, quand cette vitalité continue à se manifester chez les hommes qui ont conquis, par des services rendus à la patrie, à la société, le droit de se reposer, elle devient l'objet du respect le plus sympathique.

Paul Devaux, le grand citoyen que l'inconstance populaire avait éloigné de la scène politique, qu'une triste cécité vint ensuite détacher de la vie active, ne put se résoudre à l'inaction. Dans le monde d'études, de réflexions et de souvenirs qu'il s'était créé, pour ainsi dire, pendant une longue et laborieuse carrière, il trouva aisément matière à une œuvre qui allait être son testament politique. Appliquant les résultats de son expérience personnelle, de sa connaissance des hommes et des choses, aux hommes et aux choses du passé, il tira de ses méditations des considérations lumineuses sur l'influence de l'état de guerre et de l'état de paix. Le travail qu'il publia d'abord sur ce sujet, en 1875, renfermait des vues d'ensemble et une sorte d'histoire comparée, féconde en aperçus ingénieux. Mais il avait laissé de côté les Romains, qui exigeaient une étude spéciale, plus développée, plus importante, qui à elle seule méritait d'absorber l'attention. C'est ainsi que Montesquieu, songeant déjà à l'*Esprit des lois* qui devait être la synthèse de ses vues sur l'organisation politique de la société, concentrait ses recherches et ses réflexions sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.

Ce second ouvrage, qui complète le premier, n'a pu être qu'une publication posthume. Paul Devaux mourait au moment où son travail, heureusement terminé, allait voir le jour. Mais du moins il avait employé ses dernières années d'une façon fructueuse; en dehors du monde réel, il avait vécu dans le monde des idées. Si les recherches d'érudition lui étaient interdites, il avait un champ non moins vaste à explorer dans la partie politique et philosophique de son sujet.

Il ne faut donc pas chercher dans les études de Paul Devaux sur l'histoire romaine ce qui ne peut s'y rencontrer; il ne faut exiger de l'auteur ni discussions de faits, ni solutions nouvelles de points contestés. La science moderne a refait cette histoire de fond en comble et n'est peut-être pas au bout de ses reconstitu-

Hosted by Google

tions. Mais toute la science historique n'est pas dans l'étude des sources, car, en ce cas, il n'y aurait pas d'histoire politique contemporaine. L'appréciation des événements, les rapports qui existent entre eux, l'enseignement qui en résulte pour la politique prise dans sa plus haute acception, ont bien aussi leur importance.

Heureux et digne de toute estime l'homme qui trouve encore assez d'ardeur pour achever sa vie dans ces nobles préoccupations !

Ce n'est pas non plus l'érudition, ce n'est pas l'étude des sources qui font valoir le nouvel ouvrage de M. Hermann Pergameni sur *les Guerres des Paysans ;* mais l'auteur s'est parfaitement assimilé les recherches faites par les meilleurs historiens modernes qui se sont occupés de l'une ou de l'autre partie du sujet qu'il avait en vue, et il en a dégagé la synthèse. C'est là un excellent résumé, présentant pour la première fois sous une même vue une foule d'épisodes semblables, et il importe aujourd'hui surtout d'étudier le caractère de ces révolutions presque inconscientes, de ces revendications instinctives. Le paysan d'autrefois a bien des analogies avec le prolétaire actuel. M. Pergameni l'a compris de cette manière; il domine son sujet, il en tire les conséquences à la fois économiques et philosophiques.

Nous reprocherons seulement à M. Pergameni d'avoir été trop succinct dans l'exposé des faits : il y avait là matière à bien plus de 200 pages, et la narration, trop peu connue, de certains événements les eût fait mieux apprécier. Il s'agissait aussi de réhabiliter certains hommes et d'éclairer des circonstances que l'histoire officielle a toujours défigurés de parti pris.

M. Pergameni a publié dans la Bibliothèque Gilon un autre résumé, de moindre importance, mais tout aussi bien fait, aussi méthodique et aussi clair, intitulé : *Dix ans d'histoire de Belgique*. Cela comprend les dix dernières années du XVIII^e^ siècle, avec leurs trois grandes phases : révolution brabançonne, conquête française et guerre des paysans. L'auteur avoue qu'il a puisé les éléments de son travail dans les ouvrages de Gérard, de Juste, d'Adolphe Borgnet, d'Orts et de Poullet. Il a voulu mettre ces études savantes à la portée de tout le monde, dans une forme précise, et il a réussi.

Hosted by Google

M. Arthur Duverger, dans son opuscule intitulé : *l'Inquisition en Belgique*, a plutôt considéré l'histoire au point de vue d'une thèse à soutenir. M. Dumortier ainsi que d'autres membres catholiques de la Chambre des représentants avaient prétendu que l'*inquisition* n'avait jamais existé en Belgique. Cette assertion extraordinaire ne pouvait être que le produit d'une subtile distinction, et c'est pour la réfuter péremptoirement que M. Duverger se mit à l'œuvre.

Ici les citations abondent, empruntées aux meilleures autorités, et le sujet l'exigeait impérieusement. L'auteur a tout fouillé, tout scruté, et les archives surtout lui sont venues en aide. Les preuves qu'il accumule ne peuvent être contestées : la vérité apparaît au grand jour, dégagée de tout sophisme et de toute équivoque. C'est évidemment le dernier mot sur cette question, que l'on se repent sans doute aujourd'hui d'avoir si imprudemment soulevée.

Parmi les nombreuses variétés du genre historique, il n'y en a pas de plus intéressante, à proprement parler, que les mémoires personnels. Cela est exclusif, même partial ; c'est un plaidoyer *pro domo ;* il faut, sinon s'en défier, du moins n'en user qu'avec toutes sortes de précautions ; mais cela est vivant et presque toujours de bonne foi. Ce sera à l'historien à faire ses réserves.

Voici de nouveaux documents sur l'origine du royaume de Belgique, tout d'abord curieux par la personnalité de l'auteur qui nous donne ses *Mémoires*. Le général comte Van der Meere (dont on annonce la mort au moment même où nous écrivons), après avoir été mêlé d'une façon active à la révolution belge de 1830, s'était laissé engager dans un complot orangiste, avait été condamné à mort, et sa peine commuée en un exil perpétuel d'où il n'était revenu que sous le règne de Léopold II. Les *Mémoires* ne sont pas une justification ; l'auteur avoue assez naïvement qu'il a été poussé par un certain dépit de ne pas avoir été récompensé de ses services, du moins autant qu'il l'espérait. Mais il proteste qu'il s'est borné à l'intention et qu'on lui a fait un procès de tendances. Cette intention, qu'il déclare aujourd'hui, en prouvant qu'il n'y eut pas l'ombre d'un commencement d'exécution, il l'avait niée au procès pour ne compromettre personne.

Hosted by Google

Il y a dans ces *Mémoires* quelques détails d'un grand intérêt, quelques révélations précieuses et tout le récit est empreint d'une parfaite sincérité. Si d'inévitables rancunes s'y font jour, elles sont tempérées par une sage philosophie. Le général Van der Meere avait bien dû finir par comprendre que les conséquences d'une révolution triomphante ne donnent pas l'avantage aux plus méritants mais aux plus habiles.

Nous avons trouvé çà et là des longueurs qu'il eût été aisé de faire disparaître, car ce sont des citations concernant des faits dont l'auteur n'a pas été témoin. Dans un ouvrage semblable, c'est l'auteur qui doit toujours être en scène. Toutefois, les études économiques sur la Guyane hollandaise et sur le Brésil, quoique formant hors-d'œuvre, sont du plus haut intérêt.

Les *Souvenirs* de M. le général baron Lahure diffèrent des *Mémoires* dont nous venons de parler en ce qu'ils n'ont aucun rapport avec les événements politiques de la Belgique; mais ils nous parlent aussi des pays lointains et des colonies hollandaises avant 1830. Les années que l'auteur a passées à Java et aux Célèbes lui ont laissé toutes sortes de souvenirs qu'il se complaît à passer en revue et qui charment encore le déclin de sa vie. Son imagination s'exalte lorsqu'il songe à cette splendide nature tropicale, à ces expéditions aventureuses, à ces dangers, à ces succès, et il en compose une relation des plus animées, en regrettant de n'avoir pas, pour rendre ses impressions, un plus grand talent d'écrivain. Il est surtout militaire, et son récit est parsemé de réflexions et de considérations très justes sur l'art de la guerre. Peut-être seulement affirme-t-il d'une façon trop absolue que cet art de la guerre est le même, soit que l'on ait affaire à des sauvages, soit que des peuples civilisés se trouvent en présence l'un de l'autre. Si, comme il le dit, c'est toujours « l'homme en face du danger », les circonstances changent du tout au tout.

D'autres considérations du général baron Lahure sur les débouchés coloniaux sont excellentes et devraient être méditées par nos compatriotes. L'idée qui a guidé le roi Léopold II dans ses encouragements aux explorations de l'Afrique centrale est une idée d'humanité et de patriotisme tout à la fois, et M. Lahure le fait parfaitement comprendre dans l'une de ses intéressantes digressions.

Hosted by Google

Nous avons eu souvent l'occasion de dire que l'histoire de la Belgique doit être surtout cherchée dans les histoires locales. L'unité de la Belgique avant 1830 n'est à tout prendre qu'une abstraction. Jusqu'où s'étendrait d'ailleurs le territoire belge? Y fait-on rentrer l'Artois et la Franche-Comté? ou seulement les provinces détachées par le traité de Westphalie? ou seulement les pays conquis par Louis XIV? Le *Belgium* de César ne fait pas même partie de la Belgique actuelle.

Ce n'est point chez nous l'esprit de particularisme ou l'amour du clocher qui nous fait entreprendre l'étude de telle ou telle histoire locale, c'est le vrai sens de nos institutions. Il y a un caractère national dans ces recherches, et la preuve en est que l'impulsion donnée date précisément de notre émancipation politique.

Parmi les plus beaux travaux de ce genre doit être cité l'*Ypriana* de M. Alphonse Vandenpeereboom. Le troisième volume de l'ouvrage vient de paraître. Il a rapport aux origines d'Ypres, tandis que les deux premiers s'étaient occupés des monuments de l'antique commune. L'auteur craint de ne pas intéresser autant par ses investigations lointaines dans un passé un peu vague, que par la description et l'historique des halles et de la chambre des échevins. Mais il a su mêler la pure érudition à de curieuses légendes, à des récits de fantaisie que se permettaient les chroniqueurs du moyen âge, à des détails de coutumes et de mœurs, même à des anecdotes historiques qui ont leur valeur aussi. D'ailleurs, toutes ces citations d'archives sont à leur place, bien mises en œuvre, et, chose très remarquable, sans que jamais l'on songe à y voir du pédantisme. L'auteur a trop d'esprit pour tomber dans ce défaut qui semble inévitable à la plupart de nos érudits.

Nous louerons particulièrement M. Vandenpeereboom de la façon élevée dont il comprend nos traditions et le caractère de nos institutions politiques. L'amour de sa ville natale se confond avec un patriotisme intelligent qui applaudit à tous les progrès.

Nous disions tout à l'heure que l'unité de la Belgique ne date que de 1830; mais, depuis 1830, voilà un demi-siècle d'écoulé et qui mérite bien une histoire. Il y a des savantasses pour lesquels l'histoire contemporaine n'existe pas. Et que font-ils alors de la

Hosted by Google

politique, qui ne peut être autre chose que la philosophie de l'histoire contemporaine?

M. Louis Hymans a entrepris de tracer, non pas précisément une histoire, mais un tableau d'ensemble de ces cinquante années d'indépendance. Une longue carrière de publiciste lui donnait à cet égard toute facilité, et il fallait être dans ces conditions favorables pour pouvoir passer en revue, en un seul volume, tous les éléments qui constituent *la Belgique contemporaine*. Il semble que l'ouvrage soit écrit au courant de la plume, tant l'allure en est aisée et rapide, et, par suite, la lecture entraîne sans qu'on songe à s'interrompre même aux fins de chapitres. Rien d'aride ni dans l'exposé des principes de la Constitution, ni dans le récit des faits, ni même dans les détails de statistique. Le ton de la causerie domine, mais c'est la causerie d'un homme instruit, qui parle en connaissance de cause, qui tantôt raconte et tantôt discute, qui a son opinion et la soutient. En un mot, cela est vivant.

Et pourtant, à y regarder d'un peu près, un semblable travail était plein de difficultés. Fallait-il simplement rappeler les faits à ceux qui ont suffisamment vécu pour les connaître? Fallait-il procéder à un enseignement en règle, en s'adressant à ceux qui ignorent ce qui s'est passé? Question de forme, si l'on veut, mais qui ne peut être résolue qu'avec beaucoup d'habileté et beaucoup de tact.

Ce tact et cette habileté sont plus nécessaires encore quand il s'agit de personnages encore vivants ou même morts depuis peu. Bien plus, comment faire abstraction de ses sympathies personnelles, oublier les relations agréables ou désagréables que l'on a eues, le rôle que l'on a joué soi-même? Il faut songer à ces nombreux motifs d'embarras pour apprécier tout le mérite de l'œuvre de M. Hymans. Non seulement il n'y a rien dans son histoire rétrospective qui puisse choquer ou froisser personne à aucun point de vue, mais il s'est joué de ces mille difficultés avec une aisance qui empêche d'y penser.

La Belgique contemporaine de M. Hymans forme le premier volume d'une collection que prépare M. Hector Manceaux, l'intelligent éditeur montois, et qui, sous le titre de *Bibliothèque belge*, a pour but de vulgariser les sciences et les arts. Bientôt seront

Hosted by Google

publiés : un *Traité élémentaire de météorologie*, par J.-C. Houzeau et A. Lancaster, et un *Traité de zoologie élémentaire*, par Félix Plateau. Ces noms en disent assez sur la valeur de la collection.

La célébration prochaine de notre demi-siècle d'indépendance a paru favorable à plus d'une publication. Nous avons déjà cité *l'Illustration nationale*, qui poursuit brillamment sa carrière et dont les divers articles, signés de nos meilleurs écrivains, formeront une sorte de représentation nationale de notre littérature. Nous pouvons mentionner aussi, sans être pour cela accusé de camaraderie, le grand ouvrage collectif qui, sous le titre de *Cinquante ans de liberté*, offrira le tableau complet du développement intellectuel de la Belgique depuis 1830. Ce sera la *Patria belgica* exclusivement consacrée au dernier demi-siècle. Les noms de MM. Goblet d'Alviella et Potvin, nos co-directeurs de la *Revue de Belgique*, ne pourront nous empêcher de recommander une œuvre qui comptera en outre, parmi ses collaborateurs, MM. Greyson, Schaar, Lagrange, Gilkinet, Lemonnier et Samuel.

D'autre part encore, M. Théodore Juste, qui s'est particulièrement consacré à l'étude de tout ce qui concerne notre révolution de 1830, et qui a publié sur les fondateurs de notre nationalité une série d'importantes biographies, fait paraître par livraisons une *Histoire du Congrès national*, à laquelle M. Emile de Laveleye a ajouté une introduction remarquable par ses vues politiques.

Tous ces travaux témoignent d'une activité, ou mieux d'une vitalité patriotique incontestable. La nationalité belge s'affirme de la façon la plus solennelle, et nos fêtes ne seront que la manifestation extérieure d'un profond sentiment de confiance en nos destinées.

A l'*Histoire du Congrès national* se rattache un important ouvrage de la Bibliothèque Gilon, *la Constitution belge commentée* par M. Frédéric Croquet.

Il y a bien des manières de commenter la Constitution. On peut rappeler les discussions auxquelles donna lieu chaque article, ou bien mentionner les difficultés que l'article a rencontrées dans l'application, ou bien se placer au point de vue critique, au point

Hosted by Google

de vue juridique ou au point de vue philosophique. M. Croquet s'est surtout montré philosophe. Son introduction prend les choses de haut, d'un peu trop haut peut-être. Une constitution s'occupe de droits politiques, et ces droits ne sont pas toujours une émanation simple de la nature humaine : la pratique et l'expérience y jouent un plus grand rôle que la théorie. M. Croquet aurait dû s'enquérir davantage des précédents historiques de certaines dispositions et donner, d'autre part, plus d'attention au progrès qui s'est fait dans les idées, dans l'esprit public depuis 1830.

Quoi qu'il en soit, on trouvera dans ces commentaires d'excellentes réflexions de moraliste et de penseur, et généralement des opinions très justes, sinon toujours progressives. M. Croquet a su tenir un milieu convenable entre des tendances, trop radicales peut-être pour le moment, et le fétichisme absurde qui considère la Constitution comme le dernier mot du droit politique.

Puisque nous parlons de droit, signalons le *Code pratique de police judiciaire et administrative* que vient de publier M. Emmanuel Desoer, avocat général près la cour d'appel de Liège. Il est peu d'ouvrages plus utiles et l'on s'étonne seulement qu'il n'ait pas encore été fait depuis longtemps. Codifier, c'est-à-dire placer par ordre méthodique tout ce qui concerne les devoirs et les fonctions de la police, et par ordre alphabétique tous les faits à rechercher et à constater, exigeait un esprit d'ensemble fortifié par une grande étude et une constante expérience. L'auteur a surtout fait preuve d'une intelligente observation dans les conseils qu'il donne aux hommes de police et dans les qualités qu'il exige d'eux en certaines circonstances. Les recommandations en cas d'accidents graves sont d'un haut intérêt pour tout le monde. Enfin différents articles de ce qui est intitulé *Répertoire général* forment des études complètes de la matière, clairement résumées.

Voilà évidemment un ouvrage indispensable aux bourgmestres, aux commissaires et agents de police, aux officiers de gendarmerie, aux gendarmes, aux gardes champêtres, et, d'autre part, au public en général, qui a aussi ses droits et ses devoirs à l'égard de la police.

Une importante question d'administration a été traitée par M. Edmond Frédérix, c'est *la Question des chemins de fer vicinaux*

Hosted by Google

et industriels à voie étroite. L'auteur explique avec beaucoup de logique et de clarté que les chemins de fer d'intérêt purement local coûtent ordinairement plus qu'ils ne rapportent, surtout lorsque c'est l'Etat qui les exploite, et que le seul moyen de répondre aux exigences des populations est de diminuer les frais d'établissement en réduisant la largeur des voies et en faisant appel à l'industrie privée. Un exemple vient à l'appui de cette démonstration, le chemin de fer de Taviers à Embresin, construit récemment par M. Zaman, et qui n'a que 0^m75 d'écartement entre les rails, au lieu de 1^m50.

Nous ne pouvons qu'approuver les déductions de M. Edmond Frédérix et les recommander à toute la sollicitude du gouvernement, mais nous y ajouterons un corollaire. Pourquoi ne pas songer, par la même occasion, à l'établissement de tramways vicinaux, qui coûteraient bien moins encore, puisque l'on pourrait profiter dans bien des cas des routes mêmes? Dans une grande partie de notre pays, le terrain est plat ou faiblement accidenté, et le tramway, desservi par des chevaux, serait des plus faciles à établir. Tous les avantages que M. Frédérix énumère en faveur de ses chemins de fer à voie étroite seraient également obtenus par les tramways.

Ce n'est pas sortir du domaine du droit que de parler ici d'une intéressante brochure de M. Pierre Splingard, intitulée : *Souvenir au jeune barreau*. L'opuscule renferme trois allocutions prononcées par l'auteur en sa qualité de président de la Conférence du jeune barreau, ainsi que deux entretiens, l'un à Bruxelles, l'autre au barreau de Gand. Une introduction, sur la profession d'avocat, complète cette série d'études. Tout cela est parfaitement dit; les pensées sont élevées, les observations délicates, les conseils discrets, et le style est du meilleur aloi.

Arrivons maintenant à la littérature proprement dite, qui nous fournit cette fois trois relations de voyage, un recueil de poésies, et plusieurs pièces de théâtre. Nous ne mentionnons pas tout : l'appréciation de morceaux détachés, d'articles, d'extraits, de brochures ne renfermant que quelques pages nous conduirait beaucoup trop loin.

M. Jules Leclercq, dont nous avons souvent déjà entretenu nos

Hosted by Google

lecteurs à propos de ses voyages dans le nord de l'Europe, dans les Pyrénées et en Amérique, nous mène aujourd'hui dans *le Tyrol et le pays des Dolomites*. Le Tyrol est connu à peu près aussi bien que la Suisse, et les excursions de ce genre ne peuvent plus guère trouver place que dans les Guides du voyageur ; mais le pays des Dolomites est encore si peu exploré qu'il y a là une révélation et presque l'intérêt d'une découverte. Une chose nous a étonné pourtant, c'est que M. Jules Leclercq paraisse ignorer complètement la relation du même voyage faite par M. Goblet d'Alviella et publiée dans la livraison de novembre 1877 de la *Revue de Belgique*. Aurait-il rougi, par hasard, d'avoir suivi les traces d'un compatriote ?

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est fort agréablement écrit, et les descriptions alternent avec quelques détails de mœurs ou quelques faits intimes, de manière à donner au récit la variété nécessaire. Nous avons déjà fait observer que M. Jules Leclercq avait considérablement gagné, à cet égard, depuis la publication de sa première relation de voyage.

Deux volumes de la Bibliothèque Gilon ont aussi pour sujets des voyages, mais bien différents l'un de l'autre. M. Victor Lefèvre nous promène pendant *huit jours en Allemagne*, c'est-à-dire à Aix-la-Chapelle, à Cologne, à Montjoie et à Malmédy, sorte de complément à ses excursions en Ardenne. On connaît la manière de l'auteur, toute de simplicité et de bonhomie, et l'on sait que ses *Soirées de famille*, écrites de ce ton, jouissent d'une popularité que démontrent sept éditions consécutives.

Ce n'est malheureusement ni la bonhomie ni la simplicité que l'on trouve dans le volume de M. Chalon intitulé *Aux Pyramides*. Le style, souvent prétentieux, est parsemé de boutades de mauvais goût ; le récit, fait sans ordre, sans suite, offre une lecture pénible. Le sujet seul, par le puissant intérêt qu'il inspire, fait passer sur ces imperfections. L'auteur semble avoir simplement mis bout à bout les observations notées au hasard sur son carnet, et s'être fié pour le reste à une certaine facilité de rédaction qui est précisément l'écueil du genre.

Nous nous abstenons de parler de plusieurs recueils de poésies publiés récemment et dont la médiocrité ne nous permet pas

Hosted by Google

même d'adresser quelque encouragement aux auteurs. C'est de la charité que de les passer sous silence. Nous trouvons par bonheur une ample compensation dans les *Poésies, chants nationaux, odes, fables, chansons et quatrains,* de M. Hippolyte Laroche, le poète populaire montois, le chantre de toutes les fêtes, de toutes les solennités, qui, après avoir éparpillé son talent pendant une trentaine d'années en mille occasions diverses, s'est enfin décidé, sur les instances de ses amis, à réunir en un volume un certain nombre de ses œuvres. Il y avait à craindre que, l'intérêt du moment venant à disparaître, les morceaux ne parussent surannés : il n'en est rien. La verve était de bon aloi et ces vers, toujours bien tournés, ne sentant point l'effort, ont conservé la franche allure qui faisait leur mérite. On aime ce naturel, ce bon sens, relevés, lorsque le sujet le comporte, par une pointe de malice et de gaieté.

Un opéra-comique de M. Lucien Solvay, *la Bernoise*, musique de M. Emile Mathieu, a été représenté dernièrement avec succès au théâtre de la Monnaie. Ce n'est qu'une bluette, et l'intrigue n'a pas exigé de grands efforts d'imagination, mais cela n'est ni banal ni médiocrement écrit. M. Solvay ne s'en rapporte pas au compositeur pour faire valoir sa poésie : il sait, au contraire, mettre dans ses vers une grâce et un bon goût qui stimulent le sentiment musical.

Le Billet rose, comédie en un acte, de M. Frédéric Descamps, est plutôt un proverbe à la manière d'Alfred de Musset, une conversation à bâtons rompus, fort gentiment menée, sans longueurs, très vive et très amusante. Le sujet, pour ne pas être des plus neufs, est ingénieusement traité, et le style du dialogue parfaitement approprié à la scène.

Les pièces de théâtre mènent naturellement à parler du théâtre national, cette vieille question, ce vieux problème dont la solution n'est pas plus avancée aujourd'hui qu'il y a cinquante ans. Un vétéran dans cette ingrate carrière d'auteur dramatique belge, et qui sait par expérience à quoi s'en tenir, vient de publier quelques réflexions sous ce titre : *Encore le théâtre national.* Ses conseils, concernant l'intervention de l'État et des administrations communales, pourraient avoir une certaine efficacité. Qu'on les écoute et qu'on essaye. Mais la concurrence française!...

Hosted by Google

Eh bien, répond M. Louis Cattreux, parlant du *Théâtre au point de vue de la législation belge*, obligeons au moins les directeurs de théâtre à payer des droits d'auteur convenables aux écrivains français. Puisqu'ils sont sûrs du succès en prenant une pièce française qui a reçu l'épreuve de la représentation, qu'ils payent cette assurance. Non seulement cela est juste, non seulement la situation faite aux auteurs français est inique, mais les auteurs belges en profiteraient en se trouvant ainsi sur un pied d'égalité. Le travail de M. Cattreux est d'ailleurs plein d'excellentes déductions qu'il est nécessaire de méditer, au moment surtout où se prépare chez nous une nouvelle législation sur la propriété littéraire.

Entre les littérateurs proprement dits et les philosophes se placent les *moralistes*. Ceux-ci ne s'occupent point de philosophie morale plus ou moins dogmatique, mais d'une morale usuelle, pratique, formulée au moyen d'observations et de réflexions toutes personnelles, toutes *subjectives*, comme diraient leurs confrères en philosophie pure. C'est la lignée des Montaigne, des la Bruyère, des la Rochefoucauld et des Vauvenargues.

Le genre n'a pas disparu, mais il est difficile et même dangereux de l'aborder encore, car les noms des grands écrivains que nous venons de citer, se présentant immédiatement à l'esprit, font juger d'avance l'entreprise téméraire.

Un écrivain catholique, M. André le Pas, n'a pas reculé pourtant devant ces difficultés. Catholique, mais non mystique, philosophe aimable et homme du monde, du reste excellent écrivain, il a publié sous le titre de *Paille et Grain*, un charmant recueil de pensées de tout genre. La lecture en est fort agréable, fort intéressante, et nous ne pouvons y reprendre qu'un peu de recherche dans le style de quelques morceaux et, ce qui était inévitable, trop d'invocations à la Providence. Lorsque M. le Pas nous parle de la société, de la vie ordinaire, des choses du jour, il a des réflexions souvent heureuses et des mots piquants. Seulement, pour un ouvrage de ce genre, c'est trop long.

M. Jacquinet, dont nous avons eu naguère à apprécier des recueils semblables, vient de publier un nouveau qu'il intitule : *Fragments d'études et notes prises dans une bibliothèque*. Bien que

Hosted by Google

M. Jacquinet ne se soit pas fait imprimer par un éditeur catholique, son livre est infiniment plus religieux que celui de M. le Pas. Il est en outre moins bien écrit et beaucoup plus gros. La plupart des réflexions cependant sont inspirées par un bon sens irréprochable et une philosophie toute pratique qui a bien son charme.

La haute philosophie compte cette fois une œuvre très remarquable et qui doit naturellement arrêter notre attention. Il s'agit des *Éléments de l'esthétique générale mis à la portée de tous*, par Guillaume-Hubert de Coster. « Mis à la portée de tous » est de trop dans ce titre. L'auteur s'est servi, il est vrai, comme il l'annonce, d'un langage simple, mais les idées demeurent dans une région trop élevée, hors de la portée des lecteurs ordinaires. Cela suit de près les *Recherches philosophiques*, de M. Paul Voituron *sur les principes de la science du Beau* : or, M. Voituron n'écrivait pas pour les élèves ni même pour les professeurs des écoles de dessin, et son œuvre, admirable au point de vue philosophique, n'avait rien de pratique, immédiatement du moins.

Ces réserves faites, nous n'avons plus qu'à louer l'auteur de ses belles déductions sur les principes et la nature de l'art, et surtout de ce qu'il dit du beau dans l'art, en se tenant soigneusement en dehors ou plutôt au-dessus des écoles exclusives. Pour quiconque a l'esprit porté vers ces études, l'exposé et le raisonnement sont toujours parfaitement clairs. On voit que tout s'appuie sur des théories profondément méditées, et, à ce propos, nous ne ferons pas à l'écrivain un reproche de n'avoir pas cité de sources, d'abord parce que l'ouvrage n'était pas le produit de l'érudition, ensuite parce que l'ensemble y gagne en unité et en liaison. Un seul défaut nous a choqué çà et là : la prolixité. Bien des choses pouvaient être présentées plus succinctement et il était surtout inutile d'y revenir plusieurs fois.

La partie de l'ouvrage qui sera la plus utile au public que M. de Coster a en vue est celle qui traite de « la beauté de la forme extérieure ». Il y a là une philosophie du dessin, de la peinture, de la musique, avec des développements pratiques souvent fort ingénieux. Ajoutons en somme que le style de tout l'ouvrage est aisé, pur, élégant, et tel qu'il convient à un théoricien de l'art.

Annonçons, pour terminer cette longue *chronique*, la seconde

Hosted by Google

édition de l'*Introduction à la philosophie* de M. G. Tiberghien. Cette seconde édition est précédée d'une préface nouvelle dans laquelle l'éminent professeur trace de main de maître un tableau de la situation des doctrines philosophiques.

Il nous reste à examiner plusieurs ouvrages encore : nous les remettrons à notre prochaine livraison. En présence de la fecondité de nos écrivains, on nous pardonnera aisément ce retard.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

Hosted by Google

SUEZ ET PANAMA

A PROPOS DES CONFÉRENCES DE M. F. DE LESSEPS

I

M. DE LESSEPS ET LE CANAL DE SUEZ.

Vers la fin du XV^e^ siècle, lorsqu'un marin pauvre et obscur, presque sans patrie, mais appelé bientôt à la plus haute illustration qu'il soit donné à l'homme d'acquérir, eut l'idée géniale de rechercher par l'Occident une route nouvelle vers le *Pays des épices,* et réussit, suivant l'expression de Voltaire, à *doubler la création* en conquérant un nouveau monde, la vieille Europe sembla tout à coup insuffisante pour contenir sa population. Sur les traces de l'illustre et malheureux Christophe Colomb, l'on vit pendant trois siècles de hardis marins s'efforcer, au péril de leur existence, d'étendre le domaine de l'homme et de découvrir des terres nouvelles sur lesquelles il pût déployer son activité.

Sans rabaisser sa gloire, on peut dire qu'à bien des égards le glorieux Gênois fut un instrument providentiel, obéissant à une inspiration inconsciente. Il est démontré aujourd'hui que si sa découverte fut le fruit de la science de son temps, comme de son courage et de sa hardiesse de conception, cette science reposait sur des données fausses. Il est douteux qu'il eût osé entreprendre son héroïque tentative, affronter les *mers ténébreuses,* s'il eût eu la connaissance plus exacte des dimensions du globe; et il est presque certain qu'on ne lui en eût pas donné les moyens.

Hosted by Google

Trois siècles plus tard, la conquête semble achevée; le globe ne renferme plus que de rares territoires où les navigateurs n'aient abordé. Il reste à exploiter les terres conquises. Encore une fois, la Providence pourvoit aux besoins nouveaux, et d'obscurs ouvriers, tels que Denis Papin, James Watt, découvrent le moyen de réduire les distances par l'économie de temps, sur un domaine désormais trop vaste. Le voyage de circumnavigation qui, en 1519, exigea trois années d'efforts des compagnons de Magellan, s'accomplit aujourd'hui en trois mois, grâce aux progrès des bateaux à vapeur et des chemins de fer, que vient compléter, au moment précisément utile, l'invention du télégraphe électrique.

Le système colonial, égoïste et dominateur des *conquistadores* fut un dernier reflet de la féodalité. La raison d'État, comme la politique religieuse, s'unirent pour réduire en état de servage les malheureux peuples conquis, sans aucun respect de leurs droits à la possession du sol usurpé. La casuistique s'ingénia à démontrer que, peuples nomades, ils n'avaient jamais fait acte de possession des territoires sur lesquels avaient vécu leurs pères; que, race inférieure, ils n'avaient pas plus de titre à cette possession que les animaux; et si quelque philanthrope généreux, tel que l'évêque Barthélemy de Las-Casas, élevait la voix pour défendre leurs droits imprescriptibles, les philosophes eux-mêmes se joignaient au concert général pour railler leurs efforts : — « Il n'y a point d'îles, dans les mers d'Amérique ou d'Asie, » s'écrie le grand railleur de Ferney, « où l'on n'ait trouvé des « jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des « fripons et des imbéciles. C'est probablement ce qui a fait « penser que ces animaux étaient de la même race que « nous. »

La distance, en voilant à l'Europe civilisée les horreurs de la conquête, favorise son développement; mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, c'est grâce à la distance aussi que les colonies deviennent le refuge des exilés de toutes les nations, de toutes les croyances, opprimés avides de conquérir leur liberté. Aussi est-ce d'une colonie que

Hosted by Google

l'on entend partir, à la fin du XVIII[e] siècle, ce cri d'émancipation qui trouve un écho si puissant en Europe, et surtout dans la société française, profondément remuée par le travail des encyclopédistes. A la voix des Washington, des Franklin, des Adams, des Madison, on inscrit dans les lois que tous les hommes sont frères, qu'il n'y a d'autre supériorité que celle de l'intelligence. L'œuvre émancipatrice et chrétienne du XIX[e] siècle commence.

De quels prodiges le libre examen scientifique, substitué au dogme, ne nous rend-il pas témoins? Nos pères supputaient la distance entre les lieux par le temps nécessaire à un piéton pour en parcourir l'intervalle, et, dans notre vieux flamand, le même mot *uer* signifie à la fois l'*heure*, unité de temps, et la *lieue*, unité de mesure itinéraire. Après avoir vaincu le temps par la vapeur et l'électricité, l'homme essaie encore de vaincre l'espace en créant des routes nouvelles, en corrigeant, en quelque sorte, la création. — *Audaces fortuna juvat*, « la fortune est aux audacieux! » — Des mers, telles que le lac de Harlem ou le Zuydersee, sont ou seront rendues à l'agriculture, tandis que d'autres, telles que la *baie de Triton* (Chotts d'Algérie, projet Roudaire), la mer d'El-Djuf d'Afrique (projet Donald Mackenzie) et peut-être la mer Morte, asséchées par le soleil, vaincues par les sables, seront rendues à la navigation en fertilisant leurs bords. — La barrière des Alpes, aux neiges éternelles, est percée au mont Cenis, au Gothard, établissant la libre circulation entre l'Italie, la France et la Suisse, et bientôt nous verrons la mer Caspienne, reliée à la mer Noire (projet Spalding), se prolonger jusqu'au cœur de l'Asie, le berceau de notre race, par l'Amou-Daria rétabli dans son ancien lit. — Des bras de mer, la Manche, la Menai, le Moerdyk, sont ou seront traversés à pied sec, au moyen de tunnels ou de ponts, dont la conception grandiose défie les plus puissantes constructions babyloniennes, tandis que les isthmes de Suez et de Corinthe cessent ou cesseront d'opposer leur inerte résistance à la navigation maritime...

De toutes ces grandes œuvres, il n'en est pas peut-être qui

Hosted by Google

s'impose davantage à l'industrie moderne que la rupture du linéament, si léger en apparence sur la carte, qui relie les deux Amériques. Depuis l'époque où Christophe Colomb vint échouer misérablement à l'*Escudo de Varega,* sur les côtes de la *Castille d'or*, croyant avoir atteint *Cathay* (la Chine), et où, peu après lui, en 1513, Nunez de Balboa, franchissant la Cordillière, démontra l'existence du Pacifique, découverte immense dont l'ingrate Espagne le récompensa par le supplice, l'isthme de Panama est la route ordinaire des voyageurs qui se dirigent vers les régions fertiles de la côte occidentale de l'Amérique, le Chili, le Pérou, la Californie. Au moment où la *fièvre d'or* entraînait un courant d'émigration énorme vers San Francisco, le passage y était si actif qu'on n'hésita pas à y construire, au milieu d'énormes difficultés, un chemin de fer qui, malgré le fret de transit considérable et la difficulté de l'embarquement et du débarquement des marchandises de passage, est encore très productif et dispute le commerce au *Grand Pacifique.*

Un canal au travers de l'isthme réduirait de moitié la distance maritime entre l'Europe et les États hispano-américains du Pacifique.

L'idée de franchir le passage par une voie maritime n'est d'ailleurs pas nouvelle. Déjà en 1523, à la demande de Charles-Quint, Fernand Cortez consacra d'immenses efforts à rechercher un passage naturel que l'on supposait exister au travers de cette langue de terre et à résoudre ce qu'on nommait le problème du *secret du détroit*, estimant cette découverte à l'égal du plus grand service qu'il pût rendre à l'Espagne, « si toutefois le détroit existe » (*si se halle el Estrecchio*), écrivait-il à l'empereur.

En 1528, convaincu de l'impossibilité de découvrir un Bosphore maritime entre les deux Océans, il ouvre une communication à la fois maritime et terrestre entre le Coatzacoalcos, qui se jette dans le golfe de Vera-Cruz, et le Chimalapa, qui coule vers le golfe de Tehuantepec, dont les sources ne sont distantes que de six à huit lieues, et projette de les joindre par un canal. Les vestiges de la route de terre sub-

Hosted by Google

sistent encore; le canal resta un rêve inexécuté. De nos jours, le problème du *secret du détroit* fut encore l'objet des études de l'illustre Alexandre de Humboldt. On raconte que visitant à Weimar, en 1827, son ami Gœthe, alors octogénaire, de Humboldt l'entretint longuement à ce sujet. Eckerman nous a conservé la réponse presque prophétique du grand poète : « Cette œuvre est réservée à la postérité et « à un grand esprit initiateur. La communication maritime « entre le golfe du Mexique et le Pacifique est indispen- « sable... *Elle se fera!*... J'aimerais vivre quand ce travail « sera exécuté, mais je n'y serai plus, comme je ne vivrai « plus pour voir le percement de l'isthme de Suez. Cela vau- « drait la peine de vivre *un demi-siècle* de plus pour être « témoin de ces deux œuvres gigantesques. » Gœthe est mort en 1832. S'il eût survécu d'un demi-siècle, il eût vu l'ouverture de l'isthme de Suez... Sa prophétie s'accomplira-t-elle entièrement, et en 1882 aurait-il pu voir commencer le percement de l'isthme de Panama?

Après de nombreuses études faites à diverses époques, — notamment la grande enquête ordonnée par le gouvernement des États-Unis, qui consacra une flotte et une dépense de plus 20 millions de francs à étudier tous les passages proposés, — ce fut au Congrès de géographie d'Anvers de 1871 que le problème du *secret du détroit* entra définitivement dans sa phase moderne. Repris au Congrès de Paris de 1875, on nomma, à l'effet d'en poursuivre l'étude, une commission dont la présidence fut confiée à M. Ferdinand de Lesseps, l'illustre créateur du canal de Suez. Toutes les notabilités de la science européenne et américaine furent conviées à seconder le travail de cette commission internationale. Une *société civile* se constitua également, sous la présidence du général Türr, dans le but d'étudier spécialement le passage du Darien, indiqué comme l'un des plus favorables et où l'on espérait trouver la possibilité d'établir un passage à niveau entre les deux mers, comme à Suez.

A la demande de cette société, qui avait envoyé des explorateurs en Colombie, la réunion du *Congrès du canal interocéa-*

Hosted by Google

nique international fut ajournée jusqu'en 1879. Le Congrès assemblé à Paris et auquel assistèrent de nombreux délégués, après une laborieuse session, se prononça, à une grande majorité, pour l'exécution du *canal de Panama*, patronné par M. de Lesseps, et celui-ci prit dès lors la direction de l'entreprise.

Pour exécuter un travail de l'importance du percement de l'isthme de Suez ou de Panama, qui doit absorber un capital équivalent à la fortune d'un État de second ordre, il faut non seulement d'excellents projets techniques, préparés par des ingédieurs de talent, mais il faut encore un *esprit initiateur*, ainsi que le disait Gœthe, qui puisse réussir à surmonter les obstacles des jalousies internationales, inspirer assez de confiance pour provoquer les souscriptions. M. de Lesseps, qui a brillamment rempli ces conditions pour l'isthme de Suez et dont la personnalité domine dans toute l'histoire de cette grande œuvre, réussira-t-il encore à réaliser la nouvelle entreprise, plus gigantesque que la première?...

Pour répondre à cette question, il importe de rappeler d'abord les moyens auxquels il eut recours pour le percement du Bosphore égyptien, les ressources dont il put disposer. Cette étude expliquera le but des conférences qu'il vient de faire, avec un zèle infatigable et l'ardeur qu'il met dans toutes ses entreprises, en France, en Amérique, en Angleterre, en Hollande, en Belgique. Leur forme séduisante et familière a paru étrange à beaucoup d'esprits positifs, pour une affaire financière dans laquelle avant tout il importe de gagner la confiance et de provoquer les souscriptions. M. de Lesseps, a-t-on dit avec raison, est un charmeur. C'est en charmant qu'il a vaincu les difficultés de Suez; c'est encore en charmant qu'il veut réussir à Panama.

II

M. le comte Ferdinand de Lesseps, né à Versailles le 19 mai 1805, vit le jour sous l'influence d'une heureuse étoile. Ses biographes nous le représentent comme un *ingénieur*, à cause de la part qu'il prit à la construction de

Hosted by Google

Suez et de la protection qu'il accorda, dans la suite, à beaucoup de projets de grands travaux publics; mais, en réalité, jamais il ne se livra à l'étude de l'art des constructions. S'il est ingénieur, c'est à peu près au même titre que l'homme d'Etat qui a dirigé une guerre heureuse peut se prétendre général. — Il est, avant toute chose, un *diplomate*, se plaisant à jouer avec les difficultés et même à les faire naître par l'entrain de son caractère, pour avoir occasion de les combattre, confiant dans le bonheur constant qui l'a toujours accompagné : « Tous les membres de ma famille », dit-il, dans l'un de ses écrits, « ont suivi la carrière diplomatique par tradition et « par vocation. »

On peut dire qu'il est aussi *géographe* par tendance héréditaire, si, comme on l'a remarqué plaisamment, on peut donner le titre de géographe à l'homme qui a le plus bouleversé les traditions de la géographie, transformant les continents en îles, projetant de créér des mers là où l'on trouve la terre ferme. L'étude de la terre constitue la base fondamentale des connaissances de ceux qui se vouent à la carrière consulaire, et parmi ses ancêtres, son oncle, Jean-Baptiste de Lesseps, s'y fit une légitime réputation. En 1785, le gouvernement de Louis XVI choisit Jean-Baptiste de Lesseps pour accompagner l'illustre et malheureux comte de La Pérouse, dans son voyage autour du monde, en qualité de secrétaire; le jeune diplomate dut cet honneur à la connaissance de la langue russe, qu'il avait acquise en séjournant avec son père, consul général à Saint-Pétersbourg. Arrivé au Kamtchatka, après deux ans de voyage, La Pérouse confia à son secrétaire la mission de porter des nouvelles de l'expédition en France, en traversant des contrées inexplorées de la Sibérie. Le voyage de Jean-Baptiste de Lesseps s'accomplit dans les conditions les plus heureuses et il rentra en France précisément au moment où ses compagnons périssaient misérablement sur les récifs de l'île de Vanikoro en Australie : « Il fut le seul, » dit son neveu dans une notice biographique, « qui échappa à la plus triste des morts, alors que, sur les « rives du Kamtchatka, où ses compagnons le débarquèrent,

Hosted by Google

« il était peut-être considéré comme le plus aventuré de « l'expédition. En doublant la pointe du Kamtchatka, on « trouve un cap, qui est marqué sur les cartes de La Pérouse « et qui s'appelle le *cap de Lesseps.* »

Dans les conférences qu'il a faites en Belgique, M. de Lesseps s'est plu à rappeler les attaches de sa famille avec notre pays. M. de Grévigné, son grand-père, habitait, en effet, Liège, où il fit une grande fortune; il se rendit ensuite en Espagne avec sa famille, composée de trois filles : — l'aînée épousa un Écossais, M. de Kirkpatrick, et eut une fille qui devint comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie; — la seconde fut la mère de M. de Lesseps, — et la troisième épousa M. Dubois, banquier à Liège : « Je suis un « peu Belge par ma mère, » disait-il, « fille de M. de Gré- « vigné, et c'est d'elle que je tiens l'esprit de persévérance qui « m'a permis de faire ce que j'ai fait. »

Cette double origine paternelle et maternelle contribua beaucoup, comme nous le verrons, à ses succès.

Le jeune diplomate débuta dans la carrière, sous la direction de son oncle, Jean-Baptiste de Lesseps, comme attaché au consulat de Lisbonne en 1825. En 1828, il était consul à Tunis, et en 1831, consul général à Alexandrie d'Egypte.

M. Ferdinand de Lesseps acquit bientôt un grand crédit à la cour de Mehemet-Ali. Celui-ci se plaisait à rappeler que c'était au comte Mathieu de Lesseps, son père, qu'il devait sa haute fortune. A l'époque de l'expédition d'Egypte, le général Bonaparte demanda au comte Mathieu de Lesseps de lui désigner, parmi les Orientaux, un homme de mérite; le comte de Lesseps lui présenta Mehemet-Ali, qui n'était alors que simple *bimbachi*, commandant un corps de mille hommes. Ce choix eut une influence sérieuse sur la carrière de Mehemet et explique la prédilection qu'en toutes circonstances il témoigna plus tard aux Français. Il fit élever son fils Mohammed Saïd en France, et le futur pacha y contracta dans la famille de Lesseps des liens d'amitié presque fraternelle avec le futur constructeur du canal de Suez.

Ce fut pendant son consulat en Égypte que Ferdinand

Hosted by Google

de Lesseps commença à s'occuper de la réouverture de l'ancien canal des Pharaons. Napoléon attribue la paternité de ce projet au grand d'Albuquerque, le conquérant des Indes; Leibnitz le recommanda à Louis XIV; le baron de Tott fut près d'en obtenir l'exécution du sultan Mustapha III, et le général Bonaparte avait chargé l'ingénieur Lepère, attaché à l'armée d'Égypte, de l'étudier avec soin. M. de Lesseps fut témoin des efforts que fit le capitaine anglais Waghorn (auquel il a élevé une statue à Suez) pour ouvrir une route de transit directe vers l'Inde par la voie de terre et par la mer Rouge, plus courte que la voie du cap de Bonne-Espérance. Il eut aussi communication des projets du major Chesney, qui conseilla, en 1830, d'ouvrir un canal de Péluse à Suez. Éloigné de l'Égypte pour occuper successivement le poste de consul général à Rotterdam, puis à Barcelone, de ministre plénipotentiaire à Madrid et, plus tard, à Rome, cette étude ne cessa pourtant plus de l'occuper.

En 1840, les études du canal de Suez avaient été reprises par M. Enfantin, chef des saint-simoniens, retiré en Égypte. Sous son inspiration se forma une *société d'études* aux travaux de laquelle prirent part M. de Bruck, l'habile restaurateur du port de Trieste, M. Negrelli, l'éminent ingénieur des chemins de fer autrichiens, et l'illustre Robert Stephenson. La France y était représentée par M. Paulin Talabot, constructeur du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée. Ce dernier présenta un projet de canal de Suez à Alexandrie, traversant l Égypte par la plaine de Gessen, suivant le tracé problématique de l'ancien canal des Pharaons, auquel les frères Barrault opposèrent un nouveau projet par le lac de Burlos.

Il importait de constater si la différence de niveau de $9^{m}907$, que Lepère avait trouvée entre la mer Rouge et la Méditerranée, différence niée par Laplace et Fournier, était réelle; le canal eût, en effet, menacé de submerger une partie des côtes de la Méditerranée. Les ingénieurs du vice-roi, MM. Linant de Bellefond, Mongel, Bourdaloue, s'appliquèrent à rechercher, sur le terrain, le meilleur tracé

Hosted by Google

pour le canal. M. Bourdaloue, exécutant un nivellement dans des conditions plus favorables que Lepère, réduisit la différence de niveau à 0^m80, et, dans la suite, M. Larousse constata qu'elle ne dépassait pas 0^m16, c'est-à-dire qu'on pouvait la considérer sensiblement comme nulle, ainsi que le voulait le principe de l'équilibre des vases communiquants.

M. de Lesseps, qui avait suivi ces travaux, ces études en curieux et en érudit, fut mis en disponibilité, en 1849, et se retira définitivement des affaires politiques à l'époque de l'expédition de Rome. Il rencontra, à Paris, Saïd-pacha, qui était venu y chercher un refuge contre la jalousie de son neveu Abbas-pacha, adversaire ardent des idées européennes. Le canal de Suez devint d'autant plus naturellement l'objet des conversations des deux amis qu'à l'époque de la guerre d'Orient, l'Angleterre, se sentant menacée par la Russie dans ses possessions indiennes, avait obtenu du vice-roi Abbas-pacha la concession d'un chemin de fer à travers l'Égypte, et que cette concession avait été l'objet de nombreux démêlés politiques.

M. de Lesseps, qui, n'étant pas ingénieur, se préoccupait peu des difficultés professionnelles d'exécution, eut alors la pensée vraiment géniale de substituer aux projets compliqués d'écluses indiqués jusque-là, une simple tranchée entre les deux mers, dans l'intervalle le plus court de l'isthme, de Péluse à Suez. « J'avoue, » écrivait-il, en 1852, à M. Ruyssenaers, consul général des Pays-Bas en Égypte, « que mon « entreprise est encore dans les nuages et je ne me dissi- « mule pas que *tant que je serai seul à la croire possible*, ce « sera comme si elle était impossible. »

Ce projet, si simple, si rationnel en apparence, soulevait bien des objections : un canal tracé dans un désert sablonneux ne se comblerait-il pas, comme l'ancien canal des Pharaons, à mesure qu'on le creuserait? Robert Stephenson déclara en plein Parlement qu'à défaut d'une différence de niveau entre les deux mers, ce canal, dépourvu de courant, ne serait qu'*un fossé!* Comment parviendrait-on à ouvrir un port d'accès vers la Méditerranée, dans les

Hosted by Google

plages d'alluvion de Péluse, où les atterrissements croissent sans cesse? Comment parviendrait-on à faire vivre les légions d'ouvriers nécessaires à l'exécution, dans le désert aride que le canal devait traverser? On citait l'exemple du Pharaon Nechao III, qui avait perdu, l'an 600 avant notre ère, plus de 200,000 ouvriers pour ne créer qu'une œuvre éphémère.

Chose plus grave, on se demandait où l'on trouverait les capitaux nécessaires? L'Égypte, qui avait intérêt à établir un canal au travers de son territoire, alimentant le commerce sur son parcours, et à fertiliser la plaine de Gessen, devenue stérile depuis le départ des Hébreux, n'avait qu'un intérêt médiocre à encourager cette construction à la limite de son territoire, en dehors du centre d'activité de son commerce. Le canal de M. de Lesseps n'était pas, à proprement parler, une œuvre égyptienne, mais une œuvre universelle. Comment amener les peuples rivaux et jaloux de leurs droits, de leur suprématie en Orient, à y concourir?

A ces raisons techniques et financières se joignit une opposition politique. Lord Palmerston, appuyé par Stephenson, exprima la crainte que le canal n'ouvrît vers l'Inde une voie trop facile aux ennemis de l'Angleterre et, en tout cas, n'eût pour résultat de retarder la construction du chemin de fer.

Aujourd'hui encore, malgré le succès de l'entreprise de M. de Lesseps, malgré les services immenses que le canal rend au commerce européen, on peut dire que cette opposition était justifiée. Le canal a été creusé principalement avec les ressources de l'Egypte, qui s'y est ruinée et n'en tire qu'un faible profit. Il ne sert que de voie de transit rapide, sur laquelle les navires acquittent un droit de passage sans faire escale ni aucun commerce. Loin qu'il ait créé une contrée fertile, pas un hameau, même le plus mince, n'a surgi sur ses rives. Port-Saïd, que l'on assurait être appelé à un brillant avenir, n'est qu'une petite ville misérable, habitée par environ 7,000 Arabes, qui n'aspire à d'autre gloire que d'être l'entrepôt de charbon des navires à vapeur. Ismaïla, la métropole de l'isthme, est un bourg désert, aux rues silen-

Hosted by Google

cieuses, où ne circulent que les employés du canal et quelques habitants tristes et désabusés. Suez ne brille que par des hôtelleries tenues par une population interlope... Les adversaires du canal, les Anglais, toujours habiles à tirer parti des circonstances, ont seuls profité de la construction du canal!... Mais n'anticipons pas...

A l'avènement de Mohammed-Saïd-pacha, qui succéda à son neveu Abbas-pacha, étranglé dans son palais par deux mameloucks, le 14 juillet 1854, M. de Lesseps se hâta d'accourir en Egypte. Le 7 novembre, il débarquait à Alexandrie, où il fut reçu avec des honneurs princiers par le Ministre de la marine Hafouz-pacha, envoyé au-devant de lui par le Khédive.

Convaincre Saïd de l'utilité de projets rêvés en commun n'était pas difficile, mais vaincre la résistance du divan encore imprégné de l'esprit de réaction qui s'était fait jour sous le règne du prédécesseur du vice-roi, était œuvre considérable. Le diplomate français s'y appliqua avec ardeur et persévérance.

Ceux qui ont eu l'honneur d'approcher M. de Lesseps savent le charme que répand autour de lui cet aimable causeur, plein de gaieté, de bonhomie, pétillant d'esprit, dont la conversation toute française fourmille de saillies originales, d'anecdotes racontées d'une manière charmante. Nul ne possède à un plus haut degré les qualités d'homme du monde se prêtant aux circonstances les plus diverses. Habile cavalier, excellent chasseur, ce fut peut-être par ce côté qu'il fut appelé à agir le mieux sur l'entourage arabe du vice-roi. Le récit qu'il nous a donné lui-même de la manière dont son projet du canal fut adopté, constitue l'un des faits les plus curieux de l'histoire de cette grande entreprise. Nous le reproduirons textuellement, car il est caractéristique:

Le vice-roi avait invité M. de Lesseps à l'accompagner dans les marches-manœuvres qu'il faisait exécuter pour exercer son armée. Saïd lui avait donné les meilleurs chevaux de ses écuries : — « (15 novembre)... Il est dix heures, le « vice-roi ayant déjeuné avant la promenade, je vais en

Hosted by Google

« faire autant... En quittant le vice-roi, je veux lui montrer que son cheval, dont j'ai éprouvé les jarrets solides pendant ma première journée de voyage, est un sauteur de première force ; tout en le saluant, je fais franchir d'un bond un parapet en pierres (*qui entourait la tente du vice-roi*) par mon anézé et je continue mon galop sur le penchant de la colline jusqu'à ma tente. Vous verrez que cette imprudence a peut-être été une des causes de l'approbation donnée à mon projet par l'entourage du vice-roi. Les généraux qui sont venus partager mon déjeuner m'ont fait compliment et j'ai remarqué que ma hardiesse m'avait considérablement grandi dans leur estime... Après une promenade, je retrouve le vice-roi, qui est occupé à exercer ses tirailleurs sur une cible distante de 500 mètres. Aucun chasseur n'avait encore touché ; je prends une carabine des mains de l'un d'eux ; je leur montre comment ils doivent tenir leur arme pour viser, la crosse bien appuyée à l'épaule, ayant soin de ne pas lâcher la détente par une secousse brusque, comme ils le faisaient. L'officier m'engage à joindre l'exemple au précepte ; je frappe le but au milieu. Le vice-roi fait apporter sa carabine de fabrication allemande, je l'essaie et j'atteins le but du premier coup... Je ne recommence pas, de peur de compromettre la réputation de bon tireur que je viens d'acquérir !...

« A cinq heures du soir, je remonte à cheval et je retourne à la tente du vice-roi, escaladant de nouveau le parapet de pierres. Le vice-roi était gai et souriant; il me prend par la main, qu'il garde un instant dans la sienne, et me fait asseoir sur le divan, à côté de lui. Nous étions seuls... Je me sentais fort de mon calme et de ma tranquillité, dans un moment où j'allais aborder une question bien décisive pour mon avenir... J'expose mon projet sans entrer dans les détails... Mohammed-Saïd écoute avec intérêt mes explications. Je le priai, s'il avait des doutes, de me les communiquer. Il me fit avec beaucoup d'intelligence quelques objections, auxquelles je répondis de manière à le satisfaire; puis il me dit enfin : *Je suis convaincu, j'ac-*

Hosted by Google

« *cepte votre plan; nous nous occuperons, dans la suite du* « *voyage, des moyens d'exécution; c'est une affaire entendue;* « *vous pouvez compter sur moi!*

« Là-dessus il fait appeler ses généraux, les engage à « s'asseoir sur des pliants rangés devant nous et leur raconte « la conversation qu'il vient d'avoir avec moi, les invitant à « donner leur opinion sur les propositions de *son ami*. Ces « conseillers improvisés, plus aptes à se prononcer sur une « évolution équestre que sur une immense entreprise, dont « ils ne pouvaient guère apprécier la portée, ouvraient de « grands yeux en se tournant vers moi et me faisaient l'effet « de penser que l'ami de leur maître, qu'ils venaient de voir « si lestement franchir à cheval une muraille, ne pouvait « donner que de bons avis. Ils portaient de temps en temps la « main à la tête, en signe d'adhésion, à mesure que le vice-roi « leur parlait... Tel est le récit de la plus importante négo- « ciation que j'ai jamais faite et que je ferai jamais [1]... »

Quinze jours plus tard, le 30 novembre 1854, un firman daté du Caire concédait à Ferdinand de Lesseps le privilège de fonder une *Compagnie universelle du canal maritime de Suez*.

A partir de ce moment, la préparation des projets, établis seulement à grands traits, entra dans une voie plus sérieuse. Saïd-pacha avait, en effet, posé la condition absolue de ne lancer la souscription dans le public pour constituer le capital de la compagnie, qu'après que l'étude complète du canal aurait été achevée. Des explorations de l'isthme furent entreprises et la voie du canal jalonnée. M. Larousse, ingénieur hydrographe, fixa l'entrée du canal au Port-Saïd, non loin de Peluse, après une exploration prolongée de la côte. On arrêta aussi le projet d'un canal d'eau douce empruntée au Nil, qui devait alimenter les camps des travailleurs répartis dans le désert.

On décida, en outre, de soumettre les projets à l'approbation d'une commission internationale d'ingénieurs choisis parmi

[1] De Lesseps, *Lettres, journal et documents pour servir à l'histoire du canal de Suez*. Tome Ier, pages 18 et 29.

Hosted by Google

les plus importants de l'Europe, dans laquelle furent représentés la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas.

C'est à cette époque que commence ce qu'on a nommé à juste titre l'*apostolat de M. de Lesseps*, c'est-à-dire une lutte ardente, poursuivie avec une verve intarissable, pour vaincre la défiance des gouvernements, l'opposition des spécialistes. D'une activité infatigable, il fait face à toutes les difficultés. Pendant quatre ans, nous le voyons tour à tour parcourir les travaux et encourager les esprits défaillants, organiser l'administration d'une des plus vastes sociétés qui ait jamais été constituée, lutter sur le terrain diplomatique avec l'Angleterre qui ne cesse d'apporter des entraves à l'entreprise, soit directement, soit par l'intermédiaire de la Turquie. Il parcourt l'Europe, tantôt comme diplomate, agissant au nom du vice-roi, tantôt comme ingénieur, cherchant à rallier des adhérents à son œuvre. Il lutte, sans trêve ni repos, par la plume, par la parole et même par l'épée. Il visite l'Autriche, l'Allemagne, la Russie, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la France, multipliant les conférences pour expliquer ses projets, conférences qui sont constamment suivies de fêtes et de banquets. Tous les moyens de publicité sont exploités. On raconte qu'en 1857, à la suite d'une discussion au Parlement, où le projet du canal de Suez avait été vivement combattu par lord Palmerston, M. de Lesseps accourut en Angleterre et, dans l'espace de quarante-cinq jours, n'assista pas à moins de 22 meetings en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, provoquant les objections et recueillant partout des adhérents chaleureux. L'opposition même du gouvernement fut mise à profit : « Si « j'étais assez riche pour donner 100,000 francs à chaque « discours que vous prononcez, » disait-il en souriant au premier Ministre, « et que vous fussiez homme à les recevoir, « je les donnerais. »

Les projets du canal ayant été terminés en 1858, la commission technique internationale fut invitée à se rendre en Égypte. Elle reçut l'accueil le plus distingué du vice-roi et, après une inspection des lieux, déclara adopter le projet, dont la dépense fut estimée à la somme globale de 200 millions.

Hosted by Google

La souscription pour la formation du capital, divisé en 400,000 actions de 500 francs, fut ouverte du 5 au 30 novembre 1858. Elle produisit un capital de 157,247,000 francs, dont 103,555,500 francs en France, 48,258,500 francs en Egypte et seulement 5,433,000 francs dans les autres pays. L'Angleterre n'y prit qu'une part insignifiante [1] : « Si l'on « tente le canal de Suez, et j'espère bien qu'il ne sera pas « tenté avec l'argent des Anglais, » avait dit Stephenson au Parlement, « on verra bien que ce projet ne peut qu'échouer « en ruinant ses entrepreneurs. »

Ce fut avec ces ressources restreintes, le vice-roi se portant fort pour le surplus de la souscription, qu'on mit la main à l'œuvre à Port-Saïd, le 25 avril 1859.

Après l'*apostolat* vient la *lutte*, dans laquelle M. de Lesseps trouve encore l'occasion de déployer une merveilleuse fécondité de ressources. Il n'entre pas dans le cadre de notre travail de faire une étude complète des travaux du canal de Suez; bornons-nous à indiquer les principales difficultés politiques et financières que sa construction obligea à surmonter.

Mohammed-Saïd avait accordé à la compagnie concessionnaire le concours de corvées de *fellahs* venant de toutes les parties de l'Egypte et travaillant à un prix fixé. Les bandes de corvéables devaient passer un mois sur les travaux et, leur tâche achevée, rentrer dans leurs foyers. Cette concession avait d'ailleurs été accordée sans l'approbation du Sultan. Elle faillit un instant compromettre l'entreprise.

Une vive émotion se produisit en Egypte aussitôt qu'on apprit que, de chimérique, la construction du canal était entrée dans le domaine des faits. En Angleterre, on se récria contre l'inhumanité de ce travail par corvée, très usité en Orient, et des agents anglais parcourant l'Egypte se firent l'écho de ces déclamations plus ou moins fondées. Une flotte anglaise apparut devant Alexandrie, et la Porte, sous la pression de l'ambassadeur britannique, somma le Khédive

[1] De Lesseps, *Lettres, journal,* etc. Tome III, p. 2.

Hosted by Google

de retirer cette concession. M. Laroche, qui dirigeait les travaux de Port-Saïd, ne parvint même à se maintenir sur les lieux, avec le personnel français, que par la force, contre des attaques incessantes de nomades arabes.

Dans ce danger pressant, M. de Lesseps recourut à l'intervention de Napoléon III, qui n'avait cessé d'encourager l'œuvre, de la protéger par ses agents diplomatiques. Il réussit à aplanir les difficultés.

Pendant les années 1860 et 1861, les travaux se poursuivirent sans trop d'efforts au moyen de 20,000 fellahs corvéables, pour lesquels on avait préparé de très bonnes installations, et auxquels vinrent se joindre un grand nombre d'ouvriers européens.

Tout à coup la mort de Saïd, le 18 janvier 1863, jette un nouveau trouble dans les travaux. Sur l'injonction de la Porte, son successeur Ismaïl-pacha retire la concession des corvées, qui n'avait jamais été approuvée par le suzerain, et aussi celle des terres, faite précédemment à la compagnie. Les conditions économiques de l'entreprise étaient bouleversées. On recourut de nouveau à l'arbitrage de l'empereur des Français, qui rendit une sentence arbitrale le 6 juillet, par laquelle le vice-roi était autorisé à supprimer le contingent d'ouvriers indigènes, au prix d'une indemnité de 84 millions.

Les premiers entrepreneurs, M. Hardon, auquel avait succédé M. W. Aiton, n'ayant pu tenir leurs engagements dans ces conditions nouvelles, le directeur de la compagnie eut l'heureuse fortune de trouver en MM. Dussaud, Couvreux, Lavalley, Borel, des entrepreneurs qui s'ingénièrent à créer un système de travail mécanique absolument nouveau, pour suppléer aux bras qui faisaient défaut.

Citons encore, en passant, l'épidémie de choléra de 1865, qui obligea un grand nombre d'ouvriers grecs, italiens, piémontais à abandonner les travaux.

Chacune de ces entraves entraînait des dépenses nouvelles, et le génie de M. de Lesseps réussit à provoquer chaque fois des apports de capitaux. La caisse était-elle

Hosted by Google

vide, aussitôt on annonçait, à grand renfort de réclame, l'inauguration de quelque section du canal, et les souscriptions affluaient.

Le 15 août 1869, le khédive Ali-pacha donnait le dernier coup de pioche au canal et, le 17 novembre, une flotte de navires de toutes nations, en tête de laquelle marchait le yacht de l'impératrice Eugénie, traversait le canal de Port-Saïd à Suez.

La dépense totale s'était élevée à 450 millions de francs.

L'histoire du canal de Suez est instructive à bien des égards. Elle nous montre que le canal de Suez fut bien l'œuvre personnelle de M. de Lesseps. — « M. de Lesseps, » lui disait un jour Mehemet-Ali, « souvenez-vous que, quand « deux hommes se mettent à la tête d'une entreprise, il y en « a toujours un de trop. » — Il a mis ce conseil à profit. Elle nous révèle aussi, hâtons-nous de le dire, le caractère d'extrême honnêteté qui préside à ses entreprises : « L'entre- « prise de Suez a été de verre, » se plaît-il à répéter, et personne n'y contredit. On assure que M. de Lesseps n'a recueilli aucune fortune personnelle dans la vaste entreprise de Suez ; il est certainement plus avide de gloire et de popularité que de richesse.

Elle nous explique le caractère singulier de la propagande dont nous avons été témoins au sujet du canal de Panama, qui ne diffère pas de l'*apostolat* de Suez. A beaucoup d'égards même, le congrès de l'isthme de Panama, à Paris, est comparable au bizarre congrès de généraux assemblé par Saïd dans le camp du désert. La plus grande liberté de discussion y règne, mais au moment du vote, c'est la personnalité de M. de Lesseps qui domine. Il charme ses auditeurs, ménage leurs passions et emporte finalement la décision à la baïonnette. Celui qu'on a nommé le *bourreau des isthmes* se nommerait mieux le *zouave des travaux publics*. Aucune difficulté technique ne l'arrête ; il a confiance dans son étoile ; c'est un homme heureux.

Colonel H. Wauwermans.

Hosted by Google

LES CAISSES DE PRÉVOYANCE

POUR OUVRIERS MINEURS

Lors de la dernière grève du Borinage, les ouvriers mineurs ont fait entendre des plaintes au sujet du fonctionnement de la Caisse de prévoyance de leur district. Un journal socialiste assez répandu, *la Voix de l'ouvrier*, s'en est fait l'écho et, maintenant encore, enregistre chaque semaine les griefs sur lesquels on appelle son attention. Une autre presse aussi commence à s'occuper de la question, car la *Revue de Belgique*, dans un article remarqué, signé « Scloneux », et *la Flandre libérale*, dans sa correspondance montoise, en ont dit quelques mots.

Je crois donc le moment venu, pour ceux qui vivent en contact intime avec les populations ouvrières, de dire ce qu'ils pensent de la situation. Les lignes qui vont suivre ne sont, à proprement parler, que des notes prises dans l'exercice de mes fonctions d'ingénieur ; elles suffiront toutefois, je pense, à montrer que, si les ouvriers articulent des griefs imaginaires, il existe aussi des abus bien réels, auxquels il est temps de porter remède.

I

L'institution des Caisses de prévoyance doit son origine à l'émotion qui s'empara du pays, il y a une quarantaine d'années, à la suite de deux accidents déplorables qui survinrent dans la province de Liège, à moins d'une année de

Hosted by Google

distance, et qui privèrent de la vie cent quinze ouvriers.

Comme après la dernière catastrophe de Frameries, un magnifique élan de charité vint apporter des secours sérieux aux veuves et aux enfants des victimes ; mais, par un retour bien compréhensible et qui s'est également produit tout récemment, l'opinion publique se demanda pourquoi l'on ne faisait rien pour les familles des mineurs qui, si souvent, périssent isolément.

Le Ministre des travaux publics de cette époque, M. Nothomb, proposa alors au Roi d'encourager la fondation de *Caisses de prévoyance en faveur des ouvriers mineurs*, à l'exemple de ce qui existait en Allemagne et en Angleterre. Un arrêté royal du 24 juin 1839 vint, peu après, donner suite au projet en approuvant les statuts de la Caisse de prévoyance du bassin de Liège ; puis vinrent successivement les Caisses de Namur, de Mons, de Charleroi, du centre du Hainaut et du Luxembourg, fondées de 1839 à 1844.

Depuis leurs débuts jusqu'en 1868, ces six Caisses, qui n'étaient que des institutions libres recevant un subside de l'Etat et de la province, fonctionnèrent régulièrement sans incident notable. En 1868, feu M. Visschers, président du Conseil des mines et qui est le véritable père des Caisses de prévoyance, parvint à leur faire concéder la personnification civile, que depuis longtemps il réclamait pour elles. Un arrêté royal du 17 août 1874 vint déterminer diverses conditions et garanties que la loi du 28 mars 1868 n'avait fait que signaler ; enfin un autre arrêté, du 25 décembre 1874, institua au ministère des travaux publics une commission permanente chargée de faire, chaque année, un rapport sur les opérations et la situation des Caisses de prévoyance.

Depuis qu'elles se sont mises sous le régime de la loi de 1868, toutes les Caisses de prévoyance sont donc devenues des institutions quasi-officielles et obligatoires, puisqu'on n'accorde plus de concessions de mine ni même de modifications de statuts aux charbonnages existants sans obliger les concessionnaires à faire partie d'une association, et qu'une

Hosted by Google

fois entré dans celle-ci, on ne peut plus en sortir sans l'autorisation du gouvernement.

Avant d'exposer la situation et le fonctionnement de ces Caisses, je dois mettre le lecteur en garde contre une confusion que l'on fait souvent. Il y a, dans tout charbonnage ou, du moins dans presque tous, trois institutions qui ont de l'analogie, mais qui sont distinctes cependant. Ce sont : la Caisse de prévoyance, la Caisse particulière de secours et la Caisse médicale. La première est une Caisse de pensions. Elle assure aux ouvriers mutilés et aux veuves et orphelins des ouvriers tués des pensions temporaires ou viagères. Cette caisse est *commune* à tous les charbonnages d'un district ; c'est l'institution principale ; aussi la nomme-t-on habituellement : grande Caisse. Mais la loi qui reconnaît les Caisses de prévoyance stipule aussi la fondation de Caisses particulières de secours ; ce sont les petites Caisses. Elles assurent des secours à l'ouvrier momentanément incapable de travailler par suite de blessure ou de maladie. Ces Caisses sont, comme leur nom l'indique, *particulières* à chaque charbonnage. Enfin la Caisse des secours médicaux, qui paye les frais de médecins et de pharmaciens des ouvriers malades ou blessés, est également une institution spéciale, bien que, dans beaucoup de charbonnages, elle soit fusionnée avec la petite Caisse.

Les Caisses médicales n'ayant aucun caractère officiel et pouvant, par conséquent, non seulement différer d'un charbonnage à l'autre, mais même ne pas exister, il serait bien difficile de mettre en discussion les abus qu'elles peuvent présenter en général, et les réformes à y apporter. Je ne m'en occuperai donc pas, bien qu'il y ait là aussi des questions des plus délicates à résoudre. Je me bornerai à exposer le fonctionnement des Caisses de prévoyance ou Caisses communes de pensions, et des Caisses de secours ou Caisses particulières de chômage.

Je ne dirai rien non plus du principe même de l'institution, ni de la loi de 1868, ni de cette intervention constante des pouvoirs publics qui, à l'encontre des vues premières de

Hosted by Google

feu M. Visschers[1], vient rendre la prévoyance obligatoire pour une catégorie de citoyens, alors que ceux qui ne travaillent pas dans les mines sont parfaitement libres d'employer tout leur salaire comme ils l'entendent. Il y aurait aussi beaucoup à dire à ce sujet, mais je m'écarterais, en le faisant, du but que je me suis proposé. J'aborde donc immédiatement l'examen des statuts.

II

Je suivrai le règlement de la Caisse de prévoyance du bassin de Charleroi, qui s'écarte très peu des règlements des autres Caisses. Je les ai tous comparés et j'ai pu voir qu'ils ne diffèrent guère que dans les dispositions accessoires, c'est-à-dire d'ordre administratif.

Deux dispositions frappent tout d'abord le lecteur de ces statuts ; l'une est celle-ci :

Art. 6. Chaque établissement associé verse à la Caisse commune de prévoyance une somme provenant : pour une moitié d'une retenue faite aux ouvriers sur leurs salaires et, pour l'autre moitié, d'une contribution des exploitants.

Cette somme est fixée, conjointement pour les deux parts, à 1 1/2 p. c. des salaires payés aux ouvriers.

Il y a donc ici égalité complète entre le patron et l'ouvrier. Mais, si l'on passe aux articles suivants, que voit-on ?

Art. 8. L'administration de la Caisse commune de prévoyance est attribuée à une Commission de quinze membres.

Art. 9. Le commissaire de l'arrondissement et l'ingénieur principal du 2e arrondissement des mines sont, de droit, membres de la Commission. Le commissaire de l'arrondissement préside les séances lorsqu'il y assiste.

Art. 10. Les autres membres sont élus par l'association et choisis, savoir : huit parmi les propriétaires, administrateurs ou directeurs d'exploitations, et cinq parmi les porions, contremaîtres ou ouvriers.

[1] *De l'établissement de Caisses de prévoyance en Belgique, en faveur des ouvriers mineurs*, par Aug. Visschers, avocat, conseiller honoraire des mines. Extrait de la *Revue belge* et de la *Revue universelle*. Liége, 1838. Jeunehomme frères.

Hosted by Google

Il faut noter que l'*Association*, c'est-à-dire l'assemblée générale chargée de choisir les délégués, ne se compose que des patrons. Ainsi donc, dans cette Caisse où les deux parties versent la même somme, qui élit l'administration ? — Une des parties seulement : l'Association des exploitants. Comment choisit-on les 13 délégués qui ne sont pas fonctionnaires ? — 8 parmi les patrons, 5 parmi les ouvriers. — A Mons, il y a 10 délégués : 6 patrons, 4 chefs-ouvriers ; dans le Centre : 6 patrons, 3 chefs-ouvriers, et de même dans les autres Caisses, c'est-à-dire toujours moins des seconds que des premiers.

Avant d'examiner comment la représentation des ouvriers fonctionne, on doit se demander pourquoi on a établi cette disproportion. L'explication me paraît se trouver dans ce fait que, la Caisse n'accordant de pensions qu'aux ouvriers, la subvention des exploitants constitue, dans la pensée de ceux-ci, une pure générosité en échange de laquelle ils se sont réservé la prédominance dans l'administration.

Cette intervention des propriétaires de charbonnages est-elle réellement un sacrifice? Il ne serait pas difficile d'établir que, de même que la cherté des subsistances fait élever le salaire, de même tout ce qui vient alléger les charges de la classe ouvrière doit avoir pour effet de faire baisser ce même salaire. S'il en est ainsi cependant, il est clair que les patrons sont remboursés de leurs avances et que, loin d'avoir droit à la prédominance dans la commission, ils n'ont même aucun titre à l'administration de la Caisse de pensions. C'est ma conviction; mais je veux laisser ces considérations de côté, car elles touchent aux questions de principe que j'ai dit ne pas vouloir aborder.

Supposons donc la générosité des exploitants et demandons-nous s'ils avaient le droit de prendre la compensation qu'ils se sont octroyée? C'est ce qu'il serait évidemment impossible de prouver, alors surtout que l'un des intéressés n'a nullement été consulté. En tous cas, tel n'a pas été l'avis de tous les ouvriers, car, si nous interrogeons les rapports publiés dans les premières années de la fondation des Caisses

Hosted by Google

de prévoyance nous voyons, dans plusieurs d'entre eux, que l'on reproche aux ouvriers d'avoir accueilli d'un œil défavorable les institutions que les patrons fondaient si généreusement en leur faveur. Dans le Borinage, la création de la Caisse a même fait naître une grève importante.

Cette opinion des mineurs aurait-elle changé depuis lors ? On peut répondre hardiment : non ; car plus que jamais — et il faut l'en féliciter — l'ouvrier entend être le dispensateur de ses propres deniers. M. J. Scloneux, dans l'article de la *Revue de Belgique* que j'ai déjà cité, donne cette inégalité dans la représentation comme un des griefs articulés par les ouvriers borains.

On pourrait se dire que la différence n'est, en somme, pas bien grande et que, si les ouvriers ne peuvent former une majorité, ils conservent toujours une minorité respectable. Il peut en être ainsi et il existe même telle Caisse où, à cause de la négligence que mettent les exploitants à exercer leur mandat, les porions sont souvent en majorité quand il n'y a pas de question importante à résoudre ; mais généralement la représentation des ouvriers est illusoire ; il y a même des cas où elle est complètement annulée.

Nous avons vu que les exploitants eux-mêmes choisissent 3, 4 ou 5 délégués censés représenter les ouvriers. Partout, sauf à Charleroi, ces représentants doivent être choisis parmi les chefs ouvriers, c'est-à-dire parmi les agents absolument sous la coupe des patrons. A Charleroi seulement, le règlement dit : porions, contre maîtres ou ouvriers. On n'est d'ailleurs jamais descendu jusqu'à ces derniers, qui pourraient donner des délégués beaucoup plus indépendants que les porions si, bien entendu, ce n'étaient pas les patrons qui les désignaient. Quelle indépendance peuvent montrer des délégués choisis dans ces conditions ? Aucune, évidemment. Ce sont tout simplement des créatures qui se contentent d'opiner du bonnet dans le sens qu'on leur indique. Dans certaines Caisses, on a fini par s'en passer, à tel point qu'ils ne figurent même plus aux séances du conseil. Voici, à ce sujet, une anecdote authentique :

Hosted by Google

Il y a quelques années, des exploitants nouvellement élus s'étonnèrent de ne voir au conseil aucun des délégués ouvriers et en demandèrent la raison. On leur répondit que, depuis longtemps, on les avait dispensés de venir, attendu que leur rôle était absolument passif. Les nouveaux conseillers insistèrent, demandant que l'on se conformât aux statuts. Séance tenante, quelques patrons se chargèrent d'amener chacun leur homme et, à la réunion suivante, on vit arriver le nombre de porions prévu par le règlement. Mais ils étaient tellement mal à l'aise, ignorant ce qu'ils avaient à faire, ne sachant quelle contenance prendre quand on leur parlait, que nos exploitants, pris de pitié, n'osèrent pas insister pour leur faire reprendre cette corvée lorsqu'après quelques séances, ils ne les virent pas reparaître. On trouva, d'ailleurs, une solution d'une simplicité charmante : les porions choisis comme délégués donnèrent leurs procurations à leurs directeurs et, depuis lors, on n'en a plus entendu parler.

L'abus sur lequel je viens de m'étendre blesse un principe que chacun a à cœur de voir respecter : c'est celui qui veut qu'à un devoir corresponde un droit. Personne n'accepterait une situation semblable à celle qui est faite à l'ouvrier mineur ; personne ne se verrait, sans protestation, enlever une partie de son salaire sans pouvoir même en contrôler l'emploi. Mais ce n'est pas seulement en théorie que l'abus est condamnable, il a en pratique les plus fâcheuses conséquences.

Qu'a-t-on voulu faire en établissant les institutions dont je m'occupe? « Le spectacle des maux qu'entraîne l'imprévoyance des ouvriers mineurs, » dit le Ministre Nothomb, « a suggéré, à diverses reprises, l'idée de fonder des Caisses de prévoyance. » C'est donc l'esprit d'imprévoyance que l'on voulait combattre ; y est-on parvenu ? — Absolument non ! — Réunissez cent charbonniers et vous n'en trouverez pas cinq qui sachent ce que c'est que la Caisse, à moins qu'ils ne soient d'âge à être bientôt pensionnés. La plupart ne se demandent même pas ce que devient la retenue qu'on leur fait subir et au sujet de laquelle on ne leur donne aucune

Hosted by Google

explication. Beaucoup pensent qu'elle va dans la poche des patrons. Rendez le versement facultatif et vous verrez des démissions presque générales. Bien loin qu'elles aient fait naître dans la classe ouvrière l'esprit de prévoyance, je crois que ces institutions, organisées comme elles le sont, ont mis à son développement le plus sérieux obstacle. Elles ont, en effet, déshabitué les ouvriers de la préoccupation de l'avenir qui, seule, peut avoir l'effet recherché.

Il en serait autrement si l'ouvrier était traité comme doit l'être tout sociétaire ; s'il possédait un livret spécial de la Caisse de prévoyance, une preuve matérielle de son existence; s'il payait lui-même ses cotisations, ce qui lui rappellerait chaque mois le sacrifice qu'il fait pour assurer l'avenir; si, enfin, chaque année il avait à choisir ses délégués, à discuter les titres des candidats, à examiner les rapports qu'il pourrait réclamer de ses représentants ; en un mot, si, au lieu d'être traité comme un enfant, il avait à se conduire en homme. J'insiste sur ce point, parce qu'il est peut-être le plus important : ce n'est pas en rendant les gens irresponsables qu'on peut leur inculquer la prévoyance.

Une autre conséquence de la toute-puissance de l'une des parties, c'est la défiance qu'inspire l'institution à ceux mêmes pour lesquels elle est fondée. Quelque honnête que soit un homme, on sait qu'il est exposé à faillir s'il n'a pas de compte sérieux à rendre de ses actes; à plus forte raison se défie-t-on de la vigilance d'une réunion d'administrateurs qui ne supportent chacun qu'une faible part de la responsabilité commune. La défiance se traduit alors en rumeurs fâcheuses qui ne sont malheureusement pas toutes sans fondement. Il y a peu de temps qu'une société charbonnière fut convaincue d'une fraude commise depuis si longtemps qu'elle dut rapporter à la Caisse commune une somme de près de cinquante mille francs. Jugée par ses pairs, elle en fut quitte, du reste, pour ce remboursement. Cet abus est-il le seul ? Il est permis d'en douter, alors qu'un ancien comptable qui, pendant de longues années, avait été chargé de tous les rapports entre son charbonnage et la Caisse du district, se

Hosted by Google

déclarait dernièrement convaincu de ce que tous les associés — son ancien patron seul excepté, naturellement — fraudaient la Caisse. Certains charbonnages, on en cite les noms, au lieu de supporter la moitié du versement à la Caisse de prévoyance, comme le prescrivent les statuts, le prélèveraient tout entier sur le salaire de leurs ouvriers. Pendant la grève récente du Borinage, les accusations portées par les ouvriers mineurs contre l'administration de la Caisse du Couchant de Mons ont pris assez d'importance pour que les patrons aient cru devoir répandre dans la population un résumé des recettes et des dépenses de la Caisse de ce district.

Mais supposons, d'ailleurs, que la plupart de ces accusations soient fausses. N'est-il pas urgent, dans l'intérêt même de l'institution, de faire taire de semblables bruits? Et quel est le moyen de les réduire à néant, si ce n'est d'accorder aux ouvriers la représentation, c'est-à-dire le contrôle auquel ils ont droit? Les patrons ne seront-ils pas à l'abri de la calomnie lorsqu'ils pourront dire : « Vous croyez que nous vous trompons, vérifiez et décidez même du mode de vérification! » Et quand maintenant ils viennent montrer des extraits des livres tenus par eux seuls, doivent-ils s'étonner de ce que les ouvriers n'en tiennent aucun compte?

Enfin, la présence des ouvriers au sein de la Commission administrative ferait, je l'espère, disparaître aussi le sans-gêne avec lequel sont trop souvent examinés les droits des malheureux qui ont recours à la Caisse.

Pour nous rendre compte de la situation faite à ces ouvriers, voyons ce que disent les statuts des formalités à remplir pour obtenir une pension :

> Les demandes de pensions sont transmises à la Commission administrative par les chefs des établissements associés, avec leur avis motivé.

Les règlements stipulent, en outre, la production de diverses pièces, parmi lesquelles un certificat du médecin de l'établissement.

Comme on le voit, ce n'est pas à l'ouvrier lui-même à faire valoir ses droits, c'est à son patron, qu'il soit ou non membre

Hosted by Google

de la Commission administrative. Quant à l'intéressé, la Caisse ne lui demandera pas même son avis, tandis que, s'il lui arrive de s'adresser directement à elle, on aura soin de rétablir la marche normale.

Art. 33 (Charleroi). Les chefs des établissements sont toujours consultés sur les demandes de secours ou de pensions adressées directement à la Commission par leurs ouvriers ou par les parents de ceux-ci.

Je ne fais pas fi de cet article cependant, car il donne à l'ouvrier le moyen d'en appeler à la Caisse contre un directeur négligent, s'il veut renouveler la lutte du pot de terre contre le pot de fer.

En réalité, comment cela se passe-t-il?

Le succès de la demande de l'ouvrier dépendant de la façon dont elle sera présentée par ses chefs, il faut qu'il les intéresse à son sort. S'il s'agit de blessure, la chose sera relativement aisée; cependant, il ne faudrait pas, et je pourrais le prouver par des exemples, qu'il fût en mauvais termes avec son patron ou avec le médecin de l'établissement, car de quelle manière lutterait-il contre leur mauvais vouloir? Il faut remarquer, à ce sujet, que le règlement de la Caisse du Couchant de Mons stipule que :

L'établissement affilié dont les pensionnés pour blessures toucheraient une somme supérieure au montant de la subvention versée annuellement, devra verser 50 p. c. de l'excédant à titre de subvention extraordinaire.

L'ouvrier blessé peut donc se trouver en conflit d'intérêt avec le patron.

Toutefois, je le répète, les pensions pour blessures doivent donner lieu à peu d'abus. Un ouvrier mutilé éveille beaucoup de sympathies ; d'ailleurs, ses droits sont ordinairement faciles à établir ; enfin, les pensions de blessés se servent avant celles d'infirmes ou de vieillards. Mais quand il s'agit d'obtenir une de ces dernières, la chose est plus difficile.

D'abord, deux Caisses seulement admettent le *droit* à la pension de retraite : ce sont celles de Mons et de Charleroi; les autres se bornent à dire que la commission *peut* accorder

Hosted by Google

une pension aux ouvriers remplissant certaines conditions de santé, d'âge et de service. — Je laisse momentanément de côté la question de savoir lesquelles de ces Caisses ont raison, pour la reprendre plus tard. — Dans tous les cas, l'ouvrier sent très bien qu'il est en cela entièrement à la merci de ses chefs et c'est ce qui explique que le vieil ouvrier soit si craintif, si humble, si servile même. Que ferait-il, le malheureux, sans la bonne volonté de ceux qui doivent présenter sa demande à la Caisse de pension? Entreprendre lui-même et contre eux, sans aucun appui, la revendication de ses droits, je l'ai déjà dit, ce serait la lutte du pot de terre contre le pot de fer.

D'ailleurs, ses droits, il ne les connaît pas, on se garde bien d'en parler. C'est à votre bienveillance, à votre commisération qu'il fait appel. Tout lui fait sentir que son patron ne se croit pas devant une obligation à remplir, mais devant une faveur à accorder. Il est là, lui, comme le vieux domestique qui attend du bon plaisir de son maître une pension, récompense de ses longs services.

A l'humilité de celui qui présente la requête correspond — c'est dans l'ordre — l'insouciance et l'arrogance même de celui qui la reçoit. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, se montrer trop sévère pour les employés qui traitent cavalièrement ces questions ; ceux qui ont à les résoudre savent seuls combien leur examen est quelquefois rebutant. Non seulement il est difficile de tirer des explications convenables du vieux charbonnier lorsqu'on ne parle pas sa langue; mais, le plus souvent, il ne peut être fait droit immédiatement à sa demande de pension, à cause d'encombrement. Vous vous évertuerez en vain à lui faire comprendre les raisons de ce retard. Il croit que tout dépend de votre bon plaisir et il sait aussi que la démarche qu'il vous demande vous occasionne du dérangement ; il suspecte donc vos explications, il n'y voit que des fins de non-recevoir. Malgré vos promesses de le renseigner sur la marche de son affaire, il revient sans cesse à la charge, croyant devoir stimuler votre zèle, et finit par s'attirer l'ordre de cesser ses importunités. Sa mésaventure, colportée et com

Hosted by Google

mentée, n'a d'autre effet que d'augmenter la timidité de ceux qui se trouveront dans le même cas que lui et qui se défieront encore davantage. D'un autre côté, les employés, dégoûtés, prennent l'habitude de traiter ces questions comme de véritables corvées ; c'est donc un cercle vicieux.

Ce n'est pas cependant une règle sans exceptions que je viens d'exposer ; loin de là. Bien des patrons — lorsqu'ils en ont le temps — aiment à rendre service à un vieux serviteur et savent lui parler un langage qui lui inspire confiance ; d'ailleurs, il est de leur intérêt de faire pensionner leurs vieux ouvriers. Mais ces cas deviennent plus rares à mesure que les administrations de charbonnages s'étendent, que l'ouvrier devient plus étranger au directeur, que celui-ci doit abandonner à des sous-ordres, souvent renouvelés, des soins que jadis il pouvait se réserver et qui demandent, plus qu'on ne le pense, l'intelligence sympathique des besoins de l'ouvrier.

Combien tout cela irait mieux, pour l'une et l'autre partie, si le mineur trouvait au charbonnage des compagnons, des amis toujours abordables, à qui il pût exposer son cas dans son langage à lui et qui pourraient lui donner des éclaircissements à sa portée ! C'est le rôle que rempliraient les délégations d'ouvriers qui exerceraient réellement leur mandat.

III

Parmi les plaintes que font entendre les ouvriers, se trouvent, en première ligne, celles qui se rapportent à l'extrême modicité des pensions. Ces pensions sont telles, en effet, — on le verra plus loin, — que l'ouvrier mutilé, s'il n'a pas d'autres ressources, doit nécessairement se trouver plongé dans la misère.

Jusqu'à quel point l'organisation actuelle est-elle cause de cette situation ? Pour le savoir, il faut examiner la façon dont les commissions administratives ont disposé de l'avoir commun. Je n'en ferai pas cependant une étude de détail ; ce serait fort long et, d'ailleurs, le travail est fait avec toute

Hosted by Google

l'extension voulue par la Commission permanente instituée conformément à l'arrêté royal du 17 août 1874. Je me bornerai, au contraire, à des vues d'ensemble, me proposant seulement d'examiner si les membres de ces commissions se sont montrés administrateurs prudents, judicieux et désintéressés.

Les Caisses de prévoyance sont des institutions destinées à parer à des malheurs imprévus, aux conséquences des accidents si fréquents dans les mines. Ce ne sont pas des Caisses de retraite. Pour s'en convaincre, il suffit de lire le rapport du Ministre Nothomb, présentant à la signature du Roi l'arrêté de 1839: « Rendu attentif aux désastres qui déciment périodiquement notre population ouvrière, » dit le Ministre, « j'ai recherché le nombre d'individus qui ont péri dans nos exploitations de mines. » Il n'est question, dans ce document, que de la situation malheureuse faite aux ouvriers mutilés et aux veuves et aux orphelins d'ouvriers tués.

Les premiers statuts des diverses Caisses n'accordent de *pensions* qu'à cette catégorie de malheureux. Ils ne prévoient pour les vieux ouvriers devenus infirmes et « sans qualité », disent-ils, « pour recevoir une pension », que des dons extraordinaires.

A trente-trois ans de distance, je retrouve la même opinion du gouvernement dans le rapport adressé au Roi, en octobre 1872, par le Ministre Moncheur : « Les Caisses de prévoyance, » dit-il expressément, « ne sont pas organisées de manière à servir de Caisses de retraite pour la vieillesse. »

Dans ses nombreux et remarquables travaux sur la marche des institutions auxquelles il portait tant d'intérêt, feu M. Visschers n'a jamais non plus cessé de chercher à réagir contre la tendance contraire. Enfin, dans son rapport de 1878, la Commission permanente exprime positivement le même avis. Et cependant les Caisses de prévoyance pour ouvriers mineurs ont peu à peu étendu leurs secours aux vieux ouvriers infirmes et à leurs veuves, au point qu'en 1876, on comptait 3,784 pensions de l'espèce, absorbant une

Hosted by Google

somme annuelle de 578,534 francs, ou plus du tiers de celle affectée au payement des pensions viagères.

Deux Caisses, je l'ai dit plus haut, Mons et Charleroi, ont même inscrit, dans leurs derniers statuts, le droit, pour l'ouvrier ayant un âge déterminé et un certain nombre d'années de services, à être pensionné par la Caisse. Mons n'a cependant reconnu ce droit qu'aux ouvriers valides ayant soixante-dix ans et aux ouvriers infirmes âgés de soixante-cinq ans au moins. Quant à la Caisse de Charleroi, elle descend jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans pour l'ouvrier rendu absolument incapable de travailler et qui a été employé dans l'intérieur d'une mine pendant la majeure partie de ses vingt-cinq années de service.

Ce qui résulte de là, c'est d'abord pour les Caisses elles-mêmes une situation moins prospère qu'il ne le faudrait pour assurer l'avenir et, en second lieu, la réduction de la pension des ouvriers blessés, qui ne serait déjà que trop faible sans cela.

Dans son rapport quinquennal de 1878, la Commission permanente s'étend longuement sur la première conséquence. Elle montre notamment, comme M. Visschers l'avait fait avant elle, que la Caisse de Charleroi s'est engagée dans une voie qu'elle ne pourra plus continuer à suivre. L'événement est venu lui donner raison ; car les déficits de la Caisse de Charleroi : 74,511 francs en 1876, 262,641 francs en 1877, 253,013 francs en 1878, ont forcé les administrateurs de cette Caisse à revenir en arrière. Le 27 novembre 1878, ils ont décidé de rendre plus rigoureuses les conditions auxquelles est subordonnée la délivrance d'une partie des secours facultatifs. Toutefois, le remède est loin d'être suffisant, car on annonce encore pour l'année 1879 un déficit de plus de 200,000 francs. On peut donc dire encore que la Caisse de Charleroi marche à la banqueroute.

Pour les autres Caisses, la situation est moins tendue. Mons se trouvait en 1876 dans une position relativement bonne, malgré le premier coup de grisou de l'Agrappe. Malheureusement, la seconde catastrophe est venue prouver

Hosted by Google

combien il est sage de prévoir l'avenir. En 1878, le déficit n'était que de 7,572 francs.

Si l'imprudence qui caractérise la gestion des Caisses de prévoyance devait s'expliquer uniquement par l'excès de générosité des patrons qui forment leurs Commissions administratives, on pourrait se montrer indulgent pour cet abus. La Commission permanente croit que tout le mal est là : il n'y a chez les patrons, pense-t-elle, qu'une exagération des bons sentiments. Je crois malheureusement qu'il y a encore autre chose et je vais expliquer ma pensée.

Les vieux ouvriers sont très gênants dans un charbonnage, comme dans toute industrie. Ils sont un des plus grands obstacles aux réformes et même, dans le travail régulier, ils réclament des ménagements dont on peut se passer vis-à-vis de l'ouvrier valide et qui se traduisent en dépenses improductives.

A la vérité, on peut congédier les vieux ouvriers et certains charbonnages ne s'en font pas faute; mais c'est là une mesure très impolitique, car elle indispose gravement le reste de la population ouvrière. Tout le monde doit savoir que l'industriel qui fait le plus pour ses vieux ouvriers retrouve en somme, dans les bonnes conditions de sa main-d'œuvre, l'avance qu'il fait ainsi. Il en est de même, je ne saurais trop le dire, de toute dépense ayant pour objet l'amélioration du sort de la classe ouvrière; c'est un placement sûr et à gros intérêts pour qui sait le comprendre.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a là des frais à supporter, dont on désire se dispenser. Les charbonnages ont résolu la question en subventionnant leurs vieux ouvriers, mais aux dépens de la Caisse des blessés. Et cela est si vrai que, se défiant les uns des autres, ils se sont, dans certains districts, mutuellement imposé une limite à l'exercice de ce qu'ils considèrent comme un droit. Chaque associé ne peut présenter qu'un nombre de titulaires à la pension de retraite en rapport avec ses cotisations; et il ne s'en fait pas faute! Ce qui le prouve, c'est que, quand un charbonnage n'a pas d'ouvriers qui remplissent les conditions indiquées, il en

Hosted by Google

invente. L'absence de tout contrôle sérieux, quant à l'exercice des droits des exploitants associés, leur donne d'ailleurs carte blanche à ce sujet.

« Il est de notoriété, » dit la Commission permanente, « que beaucoup d'ouvriers pensionnés comme absolument incapables de travail continuent néanmoins à travailler. » (Rapport de 1878.) J'ajouterai même qu'il en est qui, bien que pensionnés, sont absolument valides, à tel point qu'on leur conserve leurs fonctions sans diminution de salaire. Seulement, dans ce cas, c'est le charbonnage qui empoche la pension ; à la quinzaine, en effet, on diminue la somme à payer à l'ouvrier du taux même de la pension qu'il reçoit de la Caisse.

Que résulte-t-il de là pour les ouvriers blessés? Les rapports de la Caisse de Mons nous donnent, à cet égard, des renseignements précis : La pension d'ouvrier mutilé, qui était de 250 francs par an, de 1841 à 1844, est tombée à 219 francs le 1er janvier 1845, à 182 fr. 50 c. le 1er juillet 1848, s'est relevée à 219 francs le 1er juillet 1855 et est de nouveau réduite à 200 francs depuis le 1er janvier 1865. Celle de l'orphelin a subi à peu près les mêmes fluctuations. De 50 francs, elle a été réduite à 42 francs. Quant à la pension de veuve, elle est tombée de 250 à 144 francs. Il faut bien remarquer que, depuis quarante ans, le salaire de l'ouvrier charbonnier, base des versements à la Caisse, a augmenté de plus de 50 p. c.

Ainsi donc, l'ouvrier mutilé, qui touchait 69 centimes par jour en 1841, ne touche plus que 50 centimes en 1880. C'est une diminution de plus de moitié, si l'on admet que les conditions de l'existence varient à peu de chose près avec le salaire. Quant à la veuve, elle n'a plus, dans les mêmes conditions, que les deux cinquièmes de son ancienne pension : 40 centimes par jour.

Sans doute, cette diminution ne dépend pas seulement de l'admission des vieillards et des infirmes à la pension de retraite, puisque, si l'on supprimait même toutes les pensions de cette catégorie, les pensions de blessés, de veuves

Hosted by Google

et d'orphelins ne pourraient être augmentées que de moitié; on voit cependant que la mesure intéressée prise par les exploitants a fortement contribué à plonger dans la misère ceux pour lesquels l'institution avait été fondée.

IV

Pour terminer ce que j'ai à dire des Caisses de prévoyance, je dois signaler certaines dispositions bizarres que je puise dans les statuts :

Toute condamnation à une peine criminelle emporte privation de la pension. La jouissance en sera aussi suspendue pendant que l'ayant droit subit une peine correctionnelle de plus de six mois d'emprisonnement.

Cet article existe dans les règlements de toutes les Caisses.

Ainsi donc (le cas s'est présenté plusieurs fois à Mons et probablement aussi dans d'autres districts dont les rapports ne mentionnent pas ces détails), une veuve pensionnée commet un vol et les tribunaux la condamnent à la prison. Il semblerait que ses juges l'ont ainsi forcée à une réparation suffisante envers la société. Envers la société peut-être, mais pas vis-à-vis de la Caisse de prévoyance qui, loin de trouver dans la misère où cette femme a été mise par l'accident qui l'a rendue veuve, une excuse à son acte coupable, estime, au contraire, qu'elle doit être punie plus que toute autre personne.

C'est certes bien rigoureux ; mais voici une autre disposition, plus draconienne encore, épée de Damoclès toujours suspendue sur la tête du malheureux pensionné :

Peut être retirée toute pension dont le titulaire se rendrait indigne par une inconduite notoire. (Charleroi, Mons et Liège.)

Qu'est-ce que l'inconduite notoire? — Je vous le dirai tout à l'heure. — Qui appréciera l'inconduite notoire? — La Commission des exploitants. Ah! pauvres mutilés, aigris peut-être par la souffrance, l'injustice et la misère, ne vous affiliez pas à l'Internationale, ne vous mettez pas en vue en

Hosted by Google

temps de grève, ou j'aurais bien peur pour votre pension : votre inconduite notoire vous en rendrait indignes. Indignes !... Comme si, pour être digne d'une pension servie par la Caisse alimentée de ses deniers, il ne suffisait pas d'être mutilé ! Et que le lecteur ne croie pas que je donne à ces mots une signification qu'ils ne comportent pas. Jadis les statuts parlaient du fait de *coalition ;* mais la loi ayant supprimé ce délit, on l'a remplacé par celui d'*inconduite notoire.*

Je viens de citer des dispositions injustes ; nous allons en voir d'autres, où le ridicule le dispute à l'odieux :

Aucune pension ou secours n'est accordé à l'ouvrier qui s'est mutilé ou blessé volontairement.

C'est juste, mais sévère ! Il me semble, en effet, que le malheureux insensé qui se serait livré à une mutilation volontaire aurait grand besoin de voir sa pension payée dans une maison de santé. Il faut, en vérité, que MM. les propriétaire de charbonnages se fassent une haute idée de la vie de délices que mènent leurs ouvriers pensionnés pour se figurer qu'on puisse volontairement rechercher cette position sociale !

Continuons : le Centre et Liège ont imaginé ceci :

Aucune pension n'est accordée à l'ouvrier dont les blessures sont le résultat d'une imprudence ou d'une faute grossière.

Ainsi donc, je suis charpentier, je monte ivre sur un échafaudage, je tombe et je me blesse grièvement. Je ne suis pas assez puni, paraît-il, et l'on me privera de pension, pour m'apprendre à vivre sans doute ! Mais soit, d'ailleurs, j'en sortirai comme je pourrai ; il y a de ma faute, après tout ! Bien heureux encore d'en être quitte à si bon marché, car si je m'étais tué, ç'aurait été bien autre chose. Ce n'est pas seulement moi, dans ce cas, mais ma famille qui en aurait vu de grises ! Écoutez le Centre, Mons et Liège :

N'ont aucun droit à la pension la femme et les enfants de l'ouvrier dont la mort serait le résultat d'une imprudence ou d'une faute grossière qui lui soit imputable.

Hosted by Google

C'est ma race elle-même qui doit disparaître ! Comme le Dieu fort et jaloux, la Caisse de prévoyance, établie par euphémisme en faveur des ouvriers mineurs, venge ses offenses jusqu'à la deuxième génération !

Pauvre femme, pauvres enfants, ma mort n'a pas suffisamment racheté ma faute :

Le cruel Dieu des Juifs s'acharne aussi sur vous !

Que deviendraient des décisions prises en vertu de ces stipulations si elles étaient attaquées devant les tribunaux? La réponse ne peut être douteuse, car il y a déjà une jurisprudence à cet égard. Aucune de ces décisions ne serait valable. Malheureusement les pauvres gens à qui elles s'appliquent ne savent, le plus souvent, faire qu'une chose : c'est s'y soumettre.

V

Je passe maintenant aux Caisses particulières de secours. La loi du 28 mars 1868 dit à son article 6 :

Les pensions et secours accordés par les Caisses de prévoyance reconnues et par les Caisses particulières, qui en sont les auxiliaires, ne sont ni cessibles ni saisissables.

Nous voyons aussi, dans l'arrêté royal de 1874, que les directeurs des établissements faisant partie d'une Caisse de prévoyance reconnue doivent tenir constamment à la disposition de leurs ouvriers, dans un local qui leur soit accessible, divers documents, parmi lesquels le règlement de la Caisse particulière de secours.

C'est tout ce que j'ai trouvé — qui se rapporte à ces Caisses particulières — dans la loi et les arrêtés royaux. Les pouvoirs publics se sont occupés avec sollicitude des Caisses de pensions, mais paraissent s'en être, au contraire, entièrement rapportés aux propriétaires de charbonnages pour ce qui concerne la petite Caisse. Il est certain cependant que, dans leur pensée, « les Caisses particulières de secours sont les auxiliaires des Caisses communes ».

Hosted by Google

Si maintenant nous consultons les statuts des Caisses de prévoyance dans celles de leurs rares dispositions qui ont rapport aux Caisses particulières, nous voyons que l'accord parfait est loin d'exister. Tel règlement ne parle que des blessés, tel autre étend les secours aux ouvriers malades et nécessiteux. Il y a cependant unanimité pour dire que les Caisses doivent venir en aide aux ouvriers blessés, en attendant l'intervention de la Caisse commune.

Quels secours? De quelle importance, de quelle nature et de quelle durée sont-ils? Comment la Caisse s'alimente-t-elle? Comment l'administre-t-on? Ce sont des questions auxquelles on ne pourrait répondre qu'en examinant les règlements qui, aux termes de l'arrêté royal, doivent se trouver à la disposition des ouvriers. Or, je regrette de devoir le dire, ces règlements n'existent pas ou, s'il en existe, je n'ai pas pu les trouver. Il m'est donc impossible de me livrer en pleine connaissance de cause à l'examen de l'organisation des Caisses de secours, de leur fonctionnement, de leur situation. Toutefois, les rapports de la Commission permanente nous donnent quelques renseignements. Ainsi on lit, page 20 du rapport de 1878 :

D'où il résulte que, pendant cette période quinquennale (1871 à 1876), le montant global des recettes des Caisses particulières a été de 10,219,831 francs, dont 9,031,970 francs provenant des retenues opérées sur les salaires, et 1,187,861 francs des cotisations des patrons.

On voit aussi, page 56, que, conformément à l'article 6 des statuts de la Caisse du Centre, les Caisses de secours de ce district sont alimentées par une retenue de 3/4 p. c., dont une moitié est fournie par les exploitants et l'autre par les ouvriers. La même disposition existe dans le Luxembourg. Ces deux districts, le dernier surtout, sont d'ailleurs peu populeux.

Mais il n'en est pas ainsi de Mons, où, dit le rapport, page 34, « les fonds des Caisses particulières sont principalement formés par des retenues sur le salaire des ouvriers ».

Pour Charleroi, nous voyons, page 48, que les recettes de

Hosted by Google

l'exercice 1876, s'élèvent à 650,638 francs, dont 621,186 francs provenant du montant des retenues sur les salaires et 29,452 francs, soit 4 1/2 p. c. seulement, représentant la quotité versée par les sociétés affiliées. Les mêmes proportions se retrouvent les années suivantes. J'ai préféré me baser sur le rapport de 1878, parce qu'il embrasse une période quinquennale et qu'il entre dans plus de développements.

Dans le bassin de Liège, les exploitants ont contribué en 1878 pour 20 p. c. environ dans l'alimentation des Caisses de secours. Pour les autres groupes, les rapports de la Commission permanente ne donnent pas de chiffres.

Ainsi donc, on peut dire que le Centre et le Luxembourg sont les seuls districts où les exploitants subventionnent efficacement les Caisses de secours et l'on doit se demander pourquoi cette différence et qui, des propriétaires de charbonnages du Centre ou de ceux des autres bassins, se conforme le mieux, sinon à la lettre, du moins à l'esprit de la loi.

Tous les statuts, approuvés par arrêtés royaux, consacrent l'égalité des versements à la Caisse de prévoyance. Charleroi se borne à indiquer cette égalité ; Liège et Mons insistent sur le principe en disant qu'en cas d'augmentation des versements on observera toujours l'égalité de part et d'autre. D'un autre côté, la loi de 1868 dit bien, nous l'avons vu, que les Caisses particulières de secours sont les auxiliaires des Caisses de prévoyance. Enfin, à plusieurs reprises, lorsqu'il s'est agi d'alléger les charges des Caisses communes, on en a reporté une partie sur les Caisses particulières : la commission permanente conseille même encore en 1880 cette solution pour la Caisse de Charleroi. Dès lors, est-il logique de laisser à la charge des ouvriers seuls ces dépenses dites auxiliaires, alors qu'on trouve bon de partager avec eux les dépenses principales ?

Et que l'on ne pense pas qu'il s'agisse de peu de chose ! Pendant la période de 1871 à 1876, les versements aux Caisses particulières ont atteint la somme de 10,220,000 francs contre 10,960,000 francs versés aux Caisses com-

Hosted by Google

munes. Si bien que, si l'on réunit les deux espèces de Caisses, on trouve pour tout le royaume, — c'est le rapport que je cite :

Cotisation des ouvriers, moyenne annuelle : 2,959,183 fr.;

Cotisation des patrons, moyenne annuelle : 915,217 francs.

Les exploitants ne contribuent donc que pour un quart dans la dépense totale.

Est-ce là ce qu'on a voulu faire ? Reportons-nous, pour en juger, au rapport du Ministre Nothomb, lorsqu'il propose au Roi de venir en aide aux ouvriers blessés :

La moitié de cette somme proviendra d'une retenue faite sur les salaires, l'autre moitié sera suppléée par les exploitants. Ainsi, lorsqu'un demi pour cent est prélevé sur le salaire des ouvriers mineurs pour l'institution d'une caisse commune, les exploitants se sont engagés à opérer, de leurs deniers, un versement semblable. Les exploitants associés institueront la retenue dans leurs établissements par une mesure réglementaire. Comment l'ouvrier pourrait-il s'en plaindre, puisque son maître fait l'abandon d'une quotité égale?

J'en ai dit assez sur ce point; examinons l'administration.

Ici ce sont les ouvriers seuls qui paient, ou à peu de chose près, ci ce n'est dans le Centre et dans le Luxembourg ; dès lors, on pourrait croire que ce sont eux qui règlent l'emploi des fonds. Ils n'ont pas même une place dans l'administration.

L'administration de ces Caisses de secours, dit le rapport quinquennal de 1878, page 50, est confiée aux soins des sociétés affiliées. Nous voulons bien admettre que chacune de ces sociétés s'en acquitte avec le plus grand soin, mais il manque peut-être à ces Caisses un peu d'uniformité et nous pensons qu'il faudrait les réunir en fédération.

N'en déplaise à la Commission permanente, je ne pense pas que ces Caisses soient administrées avec le plus grand soin ; je crois même qu'elles ne sont pas administrées du tout, pas même par les exploitants; que, dans la plupart des cas, c'est un commis ou un chef de bureau qui a toute la responsabilité de leur gestion et que l'arbitraire préside, le plus souvent, à la distribution des secours. La scène suivante, qui se passe

Hosted by Google

dans un charbonnage important, donnera une idée de la situation :

Un ouvrier réclame à son chef au sujet de l'indemnité de chômage qu'il a touchée lorsqu'il était malade : on ne lui a donné que 80 centimes par jour, alors qu'un autre ouvrier, ayant le même salaire que lui, a reçu 1 franc quelques mois auparavant. Le directeur des travaux se rend à la comptabilité et prie l'employé que la chose concerne de lui donner des explications. « Cet ouvrier, lui répond-on, a reçu ce qui lui revenait.» — « Mais, sur quoi vous basez-vous, demande le directeur des travaux ; 80 centimes pour un salaire de 3 fr. 50 c. ne répond à aucun rapport simple. » — « Oh ! lui dit-on, nous n'avons rien de fixe et nous opérons d'après l'état de la Caisse. » — « Mais encore, insiste l'autre, un tel, dans les mêmes conditions, a reçu 1 franc. » — « Il y a combien de temps de cela? » — « Six mois environ. » — « Ah ! c'est bien différent ! à cette époque la Caisse était plus riche, nous donnions davantage. »

Il fut impossible au directeur des travaux d'obtenir autre chose. Ne sachant que répondre à son ouvrier, il consulta le directeur-gérant, qui, désireux comme lui de voir suivre une règle qui pût être portée à la connaissance du personnel, fixa à tant pour cent du salaire l'indemnité à accorder dans l'avenir et jusqu'à nouvel ordre. Eh bien ! croirait-on que cet ordre ne fut pas même suivi et quand, plus tard, le directeur des travaux s'en étonnait, on lui répondit : « Nous faisons comme nous avons toujours fait, sans que jamais personne ait réclamé, et nous avons déjà bien assez d'embarras comme cela. »

Quels abus engendre cette situation? Je ne pourrais le dire puisque les moyens d'investigation font défaut; mais il me paraît certain que, sur 306 exploitations affiliées aux Caisses de prévoyance et qui, toutes, doivent posséder une Caisse particulière de secours, il doit se voir d'assez drôles de choses. Lorsque l'employé préposé à la gestion de la Caisse de secours est consciencieux, intelligent, sa gestion peut être bonne ; mais je me demande ce que deviennent les droits

Hosted by Google

des ouvriers lorsqu'ils sont laissés à l'appréciation d'un homme insouciant, vindicatif ou capricieux?

Enfin les rapports annuels des Caisses de prévoyance nous disent ce que l'on fait des fonds des Caisses de secours.

A Charleroi, les 580,376 francs dépensés en 1878, lesquels créent un déficit de 76,080 francs, se répartissent comme suit :

127,842	francs ou	22	p. c.	en honoraires de médecins;
100,502	—	17 1/2	—	en médicaments, frais d'entretien dans les hôpitaux;
25,606	—	4 1/2	—	en charbons, vivres et habillements;
291,008	—	50	—	en secours en argent;
et 35,418	—	6	—	en choses diverses.
Total. 580,376	francs ou	100	p. c.	

La rubrique *choses diverses*, qui revient chaque année depuis 1873 pour une somme importante, m'a fort intrigué. Ce ne peuvent être évidemment ni des frais médicaux, ni des allocations en nature, ni des secours en argent. Dès lors, qu'est-ce que cela peut bien être? — Des frais d'administration? — Il n'est pas possible qu'ils s'élèvent à pareille somme, alors que la Caisse de prévoyance en supporte déjà pour 22,246 francs. La malignité publique prétend bien que les générosités attribuées à certains charbonnages, vis-à-vis des bureaux de bienfaisance, des établissements d'instruction, des œuvres philanthropiques, se prennent sur les fonds des Caisses de secours; mais il n'y a là qu'un on-dit, que je dois me borner à enregistrer sous toutes réserves. En tout cas, la Caisse de Charleroi devrait être plus explicite, comme le lui recommandait déjà en 1857 feu M. Visschers, alors qu'il trouvait dans le rapport de 1855 une indication aussi vague

Hosted by Google

que celle que je viens de signaler, et qui l'intriguait également.

Les Caisses particulières de Mons, de Liège, de Namur et du Luxembourg ne présentent rien de particulier, si ce n'est que celle de Liège a un déficit de 94,433 francs en 1878. Quant aux Caisses du Centre, elles distribuent tous les secours en argent, mais le service médical y est organisé en dehors des Caisses particulières et y est à la charge des ouvriers.

En résumé, quel a été le résultat du fonctionnement de ces Caisses de secours? Il n'est pas douteux qu'elles n'aient apporté des soulagements à beaucoup d'infortunes; mais ont-elles fait tout ce qu'elles pouvaient, leurs fonds ont-ils toujours été bien distribués? C'est ce qu'il est impossible de dire puisque leur emploi n'est pas connu en détail. En tous cas, l'absence de tout contrôle permettra toujours d'avoir des doutes à ce sujet.

VI.

Mon but, en écrivant ces lignes, est d'aider à la réforme des abus dont les ouvriers ont à souffrir; ma conclusion doit donc indiquer le remède que réclame la situation.

Ce remède, pour être immédiatement applicable, ne peut être radical. Sans doute, il faut que dans un avenir plus ou moins éloigné, le patron n'ait plus rien à voir dans une administration qui ne fonctionne ni par lui, ni pour lui. Mais, pour le moment, j'estime qu'il serait dangereux de faire autre chose que préparer cette abdication. Celui qu'un accident a obligé à se servir de béquilles doit, pour apprendre à s'en passer, consentir à observer une période de transition.

Ce que je demande donc aux patrons, c'est simplement d'abandonner la prédominance qu'ils se sont, jusqu'ici, réservée comme compensation à leur intervention soi-disant gratuite; c'est de permettre aux ouvriers d'avoir une représentation réelle et égale à la leur. Il y a dix ans déjà, la

Hosted by Google

commission administrative de la Caisse de Mons proposait la même mesure. Élaborant un projet de statuts, rejeté malheureusement par l'assemblée générale, elle « croyait le moment venu, après trente ans, de reviser des dispositions inspirées par des idées générales qui, depuis longtemps, ont perdu toute valeur et de régir une situation transformée, par des règles mieux appropriées aux faits. » (Rapport de 1871, page 6. Voir aussi le projet de statuts joint au rapport de 1870.)

Il est temps de cesser l'opposition qui a mis obstacle à l'adoption de vues aussi sensées. Il faut que les Caisses des mineurs soient administrées dorénavant comme toute autre société de secours mutuels, que les ouvriers y aient la juste représentation qui est pour eux un droit et un devoir, qu'aucune compensation ne leur permet d'abdiquer. Il est bien entendu que les délégués ouvriers seront désignés, non par les patrons, mais par les ouvriers eux-mêmes, ce qui me paraît pouvoir parfaitement se faire de la manière que je vais indiquer.

Chaque charbonnage conserverait sa Caisse *particulière*, alimentée par des versements égaux des deux parties et administrée par un nombre égal d'employés et d'ouvriers : les premiers désignés par le patron, les ouvriers élus directement par leurs compagnons. Ces commissaires-ouvriers des Caisses particulières, réunis au chef-lieu du district, formeraient, à leur tour, le corps électoral chargé d'envoyer des délégués ouvriers à la Caisse commune.

Six patrons, six ouvriers, présidés par un fonctionnaire de la province ou du corps des mines, avec un secrétaire indépendant, c'est-à-dire qui ne soit pas employé de charbonnage, voilà la formule qui me paraît la plus recommandable. Les demandes de pensions, avant d'être adressées à la Caisse commune, seraient instruites par la commission de la Caisse particulière de chaque charbonnage ; l'ouvrier aurait donc toujours à sa portée des moyens simples et faciles de se renseigner.

Et il me semble que, cette réforme une fois faite, on verrait

Hosted by Google

disparaître tous les abus que j'ai cités. Elle combattrait cette indifférence des ouvriers mineurs, que j'ai considérée comme le plus grand des maux à guérir, puisque les institutions dont nous nous occupons réclameraient à l'avenir leur concours. Elle ferait taire ces médisances ou ces calomnies qui entretiennent chez l'ouvrier une si grande défiance, puisqu'il aurait dorénavant à sa disposition tous les moyens de vérifier l'emploi de son argent. Elle remédierait encore à cette incurie avec laquelle sont traités trop souvent les droits des ouvriers, car ces droits seraient désormais défendus par leurs compagnons, par leurs frères, c'est-à-dire par ceux qui sentent le plus vivement les besoins de l'ouvrier, qui se rendent le mieux compte des conséquences d'une négligence ou d'une injustice.

La réforme que je préconise fera, sans aucun doute, table rase de ces dispositions étroites, injustes ou absurdes dont j'ai donné des spécimens; mais mettra-t-elle fin à l'imprévoyance de l'administration? Je le crois, mais je n'oserais affirmer que le changement sera prompt. Les remèdes à de semblables maux ne peuvent être que moraux; or, la classe ouvrière, quelque injustes d'ailleurs que soient les accusations qu'il est trop de mode de lui adresser, n'a cependant pas un développement intellectuel et moral plus avancé que celle des patrons, puisqu'elle a reçu, moins que celle-ci, les bienfaits de l'instruction et de l'éducation.

Ce qu'on peut espérer cependant c'est que, du choc d'intérêts opposés, d'idées souvent très différentes, pourront jaillir des vérités qui, si elles n'ont pas été reconnues jusqu'ici, le doivent peut-être à ce qu'elles n'ont jamais été sérieusement mises en discussion.

L. Rivelaine.

Hosted by Google

UN CHEVALIER ERRANT[1]

IV

DANS LES BOIS.

L'aube éclairait à peine le bas du ciel lorsque Morisset descendit, le lendemain. Mais il trouva déjà deux personnes en activité au rez-de-chaussée : la mère Hubert dans la cuisine et Amélie dans la salle à manger. La veuve préparait le repas du matin ; Amélie faisait la toilette de l'auberge. Après avoir ouvert les volets des croisées, elle avait soigneusement balayé le plancher de la salle à manger, nettoyé à l'eau fraîche le vestibule, brossé le trottoir, sur lequel elle semait un peu de sable blanc, quand Morisset arriva.

« Déjà debout, monsieur ! dit-elle ; vous avez donc mal dormi ?

— Je n'ai pas dormi comme d'habitude, mademoiselle ; mais je suis tout reposé. Auriez-vous la bonté de me préparer à déjeuner ? Je vais, en l'attendant, dire bonjour à la Meuse au soleil levant. »

Vingt minutes plus tard, tandis que la lumière envahissait tout le ciel bleu moucheté de petites nuées roses, il se mettait à table devant le café et le lait fumant, le beau pain doré comme du gâteau et le beurre en motte, orné d'un dessin en relief aussi naïf que les compositions de même nature du moyen âge.

Son repas était terminé quand le capitaine et le docteur descendirent à leur tour. Il leur adressa immédiatement la parole.

[1] *Suite*. Voir la livraison du 15 juin 1880.

Hosted by Google

« Messieurs, vous allez essayer vos nouvelles lignes ce matin, sans doute; j'ai découvert hier un coin délicieux où vous serez à l'abri des importuns et où je pourrai moi-même m'installer pour faire une étude. Si vous le voulez, nous ferons route ensemble.

— Très volontiers! » répondit le docteur, et le capitaine fit un signe d'assentiment.

Les deux amis déjeunèrent. Bientôt les adversaires quittèrent la maison hospitalière, silencieux, d'un bon pas. Ils suivirent le fleuve tant qu'ils furent en vue de l'auberge. Un colline en pente douce, toute boisée, s'étendait à leur gauche.

« Si nous entrions dans ce fourré, maintenant? » dit l'artiste.

Ils répondirent en faisant demi-tour et se mirent à monter à travers le taillis. Après dix minutes de marche, ils se trouvèrent dans une sorte d'oasis formée par une coupe de bois de l'année précédente. Le gazon avait envahi la terre nue. Çà et là se voyait encore la souche à demi pourrie d'un arbre abattu. De pâles traînées de rayons solaires rasaient l'herbe drue et faisaient étinceler des milliers de diamants. Quelques oiseaux s'envolèrent effarouchés. Morisset s'arrêta.

« Voici, me semble-t-il, une place convenable pour se tuer? dit-il. Qu'en pensez-vous, messieurs?

— Tout à fait convenable, » dit le capitaine.

Le docteur, qui portait les fleurets, les débarrassa de leur enveloppe de papier.

« Jen'ai pas de témoin, dit l'artiste; il eût été difficile, sinon impossible, d'en trouver aux environs. Je pense que nous pouvons passer outre aux formalités ordinaires et qu'un témoin suffira en cette circonstance.

— Je le pense aussi, dit d'une voix brève le capitaine.

— Permettez-moi d'ajouter encore un mot, reprit Albert. Je regrette ma vivacité d'hier, au bord du fleuve ; je vous ferais volontiers des excuses, monsieur Duchâteau, s'il n'y avait que ce... malentendu entre nous. Mais vous avez, cette nuit, fait une tentative qui m'ôte tout scrupule et dont un galant

Hosted by Google

homme doit empêcher le renouvellement. Si votre intention est d'épouser Mlle Mélanie, il est inutile de lui donner des rendez-vous la nuit... »

Le docteur fit un mouvement de surprise, tandis que le capitaine répondait :

« De quel droit vous mêlez-vous des affaires des autres? Êtes-vous le frère, l'oncle ou le cousin de Mlle Mélanie?

— Non, monsieur; et vous, de quel droit essayez-vous de la corrompre? »

Le capitaine devint pourpre de colère, sauta sur le docteur et lui arracha un fleuret en criant :

« En garde! en garde! Tonnerre de Dieu! nous ne sommes pas venus ici pour discuter.

— J'ai dit ce que je voulais dire, » répondit Albert en recevant le second fleuret que lui présentait le docteur, qui alors intervint pour les engager à combattre loyalement.

Tout de suite, avec colère, sans aucun ménagement, le capitaine attaqua comme s'il avait été convenu que Morisset devait rester sur la défensive. En effet, l'artiste se contenta de parer avec un sang-froid désespérant. Le capitaine lui poussa des bottes coup sur coup, en restant à découvert, aveuglément; son fer glissa sur celui de l'adversaire et ne traversa que l'air. Peu à peu, sa colère devenait de la fureur; de pourpre qu'il était en commençant, il pâlissait à mesure qu'il rencontrait plus de résistance. Son impuissance le rendait fou. Tout à coup Morisset attaqua à son tour avec la même vivacité, et M. Duchâteau fut obligé de se défendre; après quelques engagements rapides, son fleuret lui échappa de la main et alla tomber à deux mètres aux pieds du docteur. Il le ramassa avec une sourde exclamation et se remit aussitôt en garde.

« Si vous voulez vous reposer un instant? » dit Morisset.

Il ne répondit qu'en attaquant; il haletait; la sueur coulait sur son front, jusque dans ses yeux; il grondait à chaque fois qu'il se fendait sur Morisset attentif, qui paraissait très calme, quoique ses artères battissent avec violence. Une seconde fois, l'épée du capitaine fut liée et vola loin de lui.

Hosted by Google

Il fit un mouvement de désespoir en se prenant la tête à deux mains.

« Si vous ne vous reposez pas, monsieur, dit encore Morisset, je refuse de continuer. »

Le docteur intervint dans le même sens, s'empara du fleuret et le garda, tandis que le capitaine, se détournant sans rien dire, s'essuyait le front en respirant avec bruit. Au bout de cinq minutes, on lui rendit son arme et il se remit en garde. Il semblait avoir pris une résolution, car il ne fit pas un mouvement inutile; on pouvait s'apercevoir qu'il guettait le moment, qu'il cherchait une trouée pour glisser le fleuret et se fendre à fond. Il devint très dangereux alors seulement, car sa haine s'était refroidie. L'artiste vit ce changement; ce fut lui qui attaqua, mais plutôt pour fatiguer son adversaire que pour le blesser. Deux fois encore il fit sauter le fleuret du capitaine, qui ramassa son arme en silence. A la seconde fois, le docteur, énervé par ce combat sans issue, s'écria avant qu'ils ne fussent en garde : « Finissez-en ou j'abandonne le terrain!

— Quand monsieur voudra, » répondit l'artiste, dont le fleuret reposait la pointe en terre.

Le capitaine se précipita sur lui et lui poussa une botte furieuse.

« Ah! ah! dit l'artiste, vous m'assassineriez donc volontiers? »

Il avait paré et il poussait vivement le capitaine, encore une fois hors de lui, et dont l'épée sauta bientôt. Il n'eut pas, cette fois, le temps de s'en emparer; Morisset s'était élancé et avait mis un pied sur la garde.

« En voilà assez! » dit-il.

Le capitaine, devenu véritablement fou d'exaspération, lui sauta à la gorge. Cela lui réussit moins encore. En un instant il était couché sur le ventre, les bras étendus, et Morisset, à genoux près de lui, le maintenait des deux mains dans cette position désagréable.

« A moi, docteur, à moi! cria le capitaine d'une voix étouffée; les fleurets sont là!... »

Hosted by Google

Morisset leva la tête sur M. Maurel, qui ne lui parut pas prêt à venir au secours de son ami et qui lui dit : « Vous le tuerez d'un coup de sang.

— Eh ! qu'il se tienne tranquille, dit l'artiste en se levant. Je n'ai fait que me défendre. »

Par précaution il prit un fleuret et se tint debout, prêt à tout. Le docteur aida l'enragé capitaine à se lever : la lutte l'avait épuisé, il saignait du nez avec abondance, il avait les yeux fermés, des larmes coulaient sur ses joues et se mêlaient à son sang. Le docteur l'essuya ; il se laissa faire comme un enfant. Morisset planta son arme en terre.

« Vous devez être maintenant convaincus, messieurs, dit-il, que je me suis battu pour une cause juste, puisque je n'étais pas intéressé dans la lutte. Mais j'ai quelque chose à dire pour compléter cette rencontre désagréable. Mon intention, si M. le capitaine Duchâteau ne veut pas promettre de cesser ses poursuites et d'agir en honnête homme, est de rester à l'auberge tout le temps qu'il y sera lui-même. Au besoin, en dernière ressource, j'avertirai la sœur aînée... »

Il avait déposé sa boîte à couleurs sur le gazon ; il la prit et s'éloigna en disant : « Bonjour, messieurs.

— Un rôle de mouchard ! dit le capitaine avec le plus grand mépris.

— Pourquoi des injures ? répondit Albert en se retournant. Vous savez maintenant qu'elles ne peuvent m'atteindre. En tout cas, le rôle d'espion que j'ai choisi n'est pas méprisable comme celui qui vous fait rôder à minuit dans une maison honnête pour tâcher d'y apporter le désespoir. »

Cela dit, il s'éloigna à grands pas.

Il alla s'asseoir au bord de l'eau, avec l'idée de peindre n'importe quoi, pour être occupé. Mais le calme qu'il avait montré n'était qu'une victoire momentanée sur les sens ; maintenant la réaction se faisait, et il était surexcité au point qu'il tremblait de tous ses membres. Il essaya en vain de dompter ses nerfs, la nature fut plus forte que lui. L'homme est pourtant bien fier de sa volonté, que les circonstances annihilent ainsi trop souvent. Ne pouvant parvenir à peindre, il se pro-

Hosted by Google

mena sur les galets; il alluma un cigare, qu'il mâchonna entre ses dents plutôt qu'il ne le fuma. Peu à peu pourtant la solitude et la fraîcheur de l'air ralentirent les battements de ses artères. Alors seulement il put travailler et il esquissa avec emportement plusieurs tableautins lumineux, en pensant au capitaine Duchâteau plus qu'il ne l'eût voulu. « S'il avait l'intention d'épouser cette pauvre fille, se dit-il, il l'aurait loyalement déclaré; Mlle Amélie serait avertie; les rendez-vous deviendraient inutiles. Elle est trompée, cela est certain : au fond, j'ai donc rendu service. Parbleu! non, ce n'est pas un droit, mais j'aurais été un bien pauvre homme si j'avais agi autrement... Nous allons voir comment le capitaine se tirera de là... »

Il se parla ainsi longtemps à demi-voix; il avait la manie du soliloque.

Quand il se leva, il était plus de midi; on dînait à une heure : il était temps de rentrer à l'auberge pour mettre un peu d'ordre dans sa toilette. Ce descendant du Juif errant avait la coquetterie de la propreté.

Il monta donc à sa chambre sans voir personne. Quand il en sortit, il trouva Mélanie sur le palier. Elle pleurait, sans bruit. Il s'approcha d'elle et la questionna des yeux, par discrétion.

« Il est parti, dit-elle avec une douceur navrée; c'est vous qui l'avez fait partir.

— Parlez-vous du capitaine Duchâteau? demanda-t-il à demi-voix.

— Oui, oui !

— Et c'est moi qui suis cause de son départ?

— Oui, vous le savez bien. D'ailleurs, il me l'a dit. Tant que vous serez ici, il ne reviendra plus. Qu'est-ce qu'il vous a fait?

— Vous le regrettez donc bien?

— Certainement.

— Il ne vous voulait que du mal.

— Comment le savez-vous?

— Avez-vous déjà oublié que cette nuit...?

Hosted by Google

— Eh bien, dit-elle en l'interrompant et se fâchant, de quoi vous mêlez-vous? Sont-ce vos affaires? On ne vous a jamais vu ici et vous chassez les amis de la maison. Il fallait passer votre chemin; personne ne vous arrêtait... »

Elle était fort en colère, mais avec prudence, car elle n'osait hausser le ton de sa voix. L'accent était plus sec, le sourire avait disparu; c'étaient les seuls changements de sa physionomie restée placide.

« Je n'ai donc qu'à vous faire mes excuses et à prendre congé, mademoiselle, dit-il. Je me suis laissé emporter par un bon sentiment; je me suis placé entre vous et un libertin. Il n'est pas nécessaire que les gens m'aient été présentés pour que j'essaye de les sauver quand ils se noient. Vous vouliez vous noyer : j'ai eu tort. Ceci me servira peut-être de leçon. »

Il s'était exprimé d'une manière assez vive, et Mélanie l'avait écouté fort tranquillement, quoique les larmes continuassent de couler sur ses joues. Jamais Morisset n'avait rencontré pareille physionomie dans ses voyages, et c'est certainement l'étonnement où le jetait l'étrange placidité de ces pleurs sur ce visage énigmatique qui le rendit muet tout à coup. Elle le regardait et l'écoutait comme s'il eût parlé à quelque autre personne. Quand il se tut, elle baissa un moment les paupières.

« Ce n'est tout de même pas bien, répondit-elle d'un accent très doux en le regardant de nouveau, ce n'est pas bien ce que vous avez fait. Et pourquoi, puisqu'il veut m'épouser?

— Il n'a pas dit un mot de cette détermination.

— Il me l'a dit à moi.

— Il vous trompe.

— Vous n'en savez rien; c'est vous qui dites cela, et vous ne le connaissez pas; on croirait que vous êtes jaloux.

— Jaloux! » fit Morisset.

Elle sourit, en faisant de la tête un mouvement affirmatif.

« Sinon, pourquoi? » reprit-elle en le questionnant des yeux.

Alors seulement une idée traversa le cerveau de l'artiste : cette tête-là n'est pas bien équilibrée...

Hosted by Google

« Si vous plaisantez, reprit-il, c'est que le mal que je vous ai fait, en voulant vous faire du bien, n'a pas été fort grave. Néanmoins, j'ai eu tort, je le reconnais, et on ne m'y reprendra plus à mettre mon doigt entre deux amoureux. Je vais partir, mademoiselle ; le capitaine reviendra : vous aurez fait un mauvais rêve. Adieu! »

Il s'éloignait ; elle le rappela.

« Monsieur,... vous avez l'air fâché ! Vous ne m'en voulez pas ? »

Il s'était tourné ; elle le regardait en souriant, et son visage était redevenu tout à fait aimable. Elle lui tendit la main en ajoutant : « Faisons la paix.

— Très volontiers, répondit Albert en se rapprochant. Je vois que vous n'avez pas de rancune. »

Il lui donna la main ; elle vint tout près de lui.

« Vous resterez bien encore un jour avec nous, reprit-elle. Amélie vous aime bien et Thérèse aussi. Si vous partez tout de suite, je croirai que vous m'en voulez.

— Eh bien, je resterai un jour ou deux.

— A la bonne heure ! »

Elle posa doucement sur le bras de l'artiste sa main libre et le caressa du regard avec une expression vraiment tendre ; puis elle s'éloigna en ajoutant : « Je vais mettre de l'ordre dans votre chambre, avant le dîner. »

Elle entra, en effet, chez lui, le laissant debout, plus qu'étonné, au milieu du palier. « Cette pauvre fille est certainement malade, » se dit-il en descendant l'escalier.

Pendant le dîner, Mélanie montra un peu de mélancolie ; mais, chaque fois que ses regards rencontraient les yeux de l'artiste, elle lui souriait mystérieusement. Amélie et Thérèse étaient plutôt gaies que tristes, et il ne fut guère question des absents.

Plus Morisset étudiait maintenant la physionomie de Mélanie, plus elle lui paraissait réfléchir des sentiments troubles, indice d'un esprit au moins bizarre et d'une conscience à moitié ouverte. Il fut d'autant plus satisfait d'avoir éloigné le capitaine et son ami : ils n'étaient en villégiature au bord

Hosted by Google

de la Meuse — c'était sa conviction — que pour mener à bien cette aventure, afin de dépenser agréablement quelques semaines de congé. Le capitaine avait dû s'apercevoir que Mélanie n'était pas « comme tout le monde ». Mais comment la sœur aînée fermait-elle les yeux sur cette intrigue ? Ne se doutait-elle de rien, alors que lui, Morisset, avait tout découvert en si peu de temps ? Il fallait bien le croire, elle paraissait d'une honnêteté toute blanche, d'un bloc; évidemment, elle n'aurait pas supporté que ce roman se déroulât sous ses yeux.

Comment faire pour connaître sa pensée à ce sujet? L'artiste était à la fois intéressé et intrigué. « Le hasard, se dit-il, me favorisera peut-être. »

Mais il ne fut aucunement favorisé. Il passa deux jours dans l'intimité des trois sœurs après le départ de MM. Duchâteau et Maurel. On se montra très affectueux, avec la même grande simplicité de manières; mais nul fait, nulle parole ne lui dévoilèrent la pensée de l'aînée des hôtesses. Quant à Mélanie, son attitude resta énigmatique et sa physionomie indéchiffrable. Elle avait des poses abandonnées et des regards fixes et profonds dans lesquels Morisset croyait démêler des indices significatifs. Sa voix musicale faisait sur les nerfs l'effet d'une note de violoncelle; la mollesse de ses mouvements irritait l'imagination ; il y avait de l'extase en germe dans son sourire.

« Quel bon sujet pour un prêtre ambitieux! se dit Morisset après un grand nombre de ces observations psychologiques et physiologiques. N'est-il pas triste de penser que le mariage guérirait sans doute cette charmante fille, et que c'est le libertinage qui la guette ? »

Le troisième jour après le départ des deux amis, il partait à son tour. Mais il ne s'éloignait pas sans regrets. Il était alors tout à fait familiarisé avec les hôtesses : il avait fait la connaissance intime du paysage. Cette vie avait de grandes douceurs; le fleuve, les collines rocheuses ou boisées avaient fait glisser dans son cœur des sentiments de quiétude délicieux ; ces trois jeunes filles lui laissaient une impression

Hosted by Google

composée de reconfort et de souci dont il était touché plus qu'il n'eût voulu le paraître.

« J'espère que vous nous reviendrez, monsieur Morisset, lui dit Amélie au moment du départ, sur le seuil de la porte.

— Bien certainement, répondit-il avec conviction : je vous quitte avec le plus vif désir de vous revoir. Je ne suis pas content de penser que vous vivez là toutes seules, quatre femmes, dans un désert, proie facile pour les hommes sans scrupule, ajouta-t-il en regardant Mélanie debout derrière sa sœur aînée. Voulez-vous me considérer comme un ami, et faire appel à moi s'il vous arrivait d'avoir besoin d'un défenseur, d'un aide quelconque?

— Oh! bien volontiers, monsieur Morisset; mais vous ne devez rien craindre pour nous. Nous sommes ici depuis tant d'années, et il ne nous est jamais rien arrivé.

— Tant mieux, répondit l'artiste en lui serrant la main. Je viendrai vous voir quand votre fleuve coulera entre des collines toutes blanches, en décembre ou janvier. En attendant, voici mon adresse à Bruxelles, où je vais rentrer pour travailler un peu : ne m'oubliez pas... »

Il leur faisait un dernier geste affectueux et allait s'éloigner, quand Mélanie dit : « Et vous ne nous embrassez pas?

— Es-tu folle! dit Amélie.

— Non : elle a raison, répondit l'artiste en revenant. Puisque je suis votre ami, je ne dois pas vous quitter comme un étranger. »

Il les embrassa toutes trois très affectueusement, puis s'éloigna sans se retourner, à grands pas, ému au point qu'il en était stupéfait.

« Vraiment, se dit-il, vraiment, je les aime. »

V

UNE VISITE.

Morisset descendit la Meuse jusqu'à Liège. Le second jour, au soir, il arrivait dans sa ville natale. Ses parents étaient

Hosted by Google

morts depuis longtemps; mais il avait conservé des rapports avec des amis d'enfance, établis avec leurs familles dans la cité industrielle. Il voulait les visiter avant de se rendre à Bruxelles pour y louer un atelier et s'y installer.

Tout ce qu'il savait du capitaine Duchâteau, c'est qu'il appartenait à un régiment de ligne en garnison à Liège; il désirait le connaître de façon à se faire une idée à peu près exacte de son caractère.

Le hasard le servit; il ne dut questionner personne, procédé dont il ne se fût servi que si c'avait été indispensable.

Dans une maison bourgeoise où on l'invita à dîner, il se trouva en compagnie de deux camarades d'enfance et d'un jeune officier. Vous avez peut-être remarqué que, lorsqu'on est dans la société d'un homme à occupation spéciale, il est rare que la conversation ne finisse pas par être amenée sur cette spécialité, surtout si elle est absolument en disparité avec les fonctions ou les emplois des personnes présentes. Les militaires, relativement rares dans les réunions bourgeoises, sont disposés généralement à devenir le point intéressant et, pour ainsi dire, l'attraction de ceux qui les entourent. L'uniforme est sans doute pour quelque chose dans cette attention toute particulière. On essaya bien de faire causer Morisset au commencement du dîner; mais, comme il répondit sans expansion, parce qu'il était préoccupé du capitaine Duchâteau, on se tourna bientôt vers l'officier, qui devint ainsi le centre principal et l'aimant de ce petit monde.

L'officier avait bonne grâce et ne demandait pas mieux que de faire un peu de commérage. Il arriva petit à petit à raconter des anecdotes militaires, à donner des nouvelles de ses camarades, avec beaucoup de faconde, mais sans méchanceté aucune. Il aimait à causer, on paraissait prendre plaisir à l'entendre : il causait. On riait en mangeant et buvant : c'est l'accompagnement le plus agréable et le plus hygiénique à cette nécessité animale, dont nous avons fait une sensualité presque intellectuelle.

Ainsi Morisset apprit que le capitaine Duchâteau avait une jeune femme et deux jolis enfants...

Hosted by Google

Il ne voulut pas attendre au lendemain pour informer Amélie de cette nouvelle ; cette fois, il n'y avait pas à hésiter. Il quitta la table immédiatement, sous un prétexte quelconque, et alla écrire le billet suivant, qu'il jeta lui-même à la poste, et qui dut parvenir le lendemain matin à Godinne :

« Mademoiselle,

« Je suis arrivé à Liège avant-hier soir; j'apprends aujourd'hui que M. le capitaine Duchâteau, en garnison ici, est marié et père de deux enfants. Je crois de mon devoir de vous faire connaître ce fait, que vous ignorez certainement. L'intérêt affectueux que je vous porte expliquera suffisamment l'indiscrétion que je commets en vous priant de donner ma lettre à lire à M^lle^ Mélanie.

« Veuillez agréer, mademoiselle, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

« Albert Morisset. »

« Et comme j'avais raison, se dit-il en rentrant après avoir expédié sa dénonciation, de considérer ce petit capitaine rageur comme un chenapan! »

Quelques jours plus tard, Morisset était à Bruxelles, à la recherche d'un atelier. Il trouva rue Godecharles, à Ixelles, dans la maison d'un artiste qui venait de mourir, le laboratoire pictural et la chambre à coucher qui composent généralement l'appartement des peintres célibataires. L'atelier était au nord; sa grande verrière donnait sur la gare du Luxembourg, dont l'incessant mouvement représente bien l'activité de notre époque productrice à outrance. Le tout était meublé : Morisset n'eut qu'à s'installer. Il avait confié, avant de partir pour sa dernière course en Belgique, tout ce qu'il possédait à un ami; c'est l'adresse de cet ami qu'il avait donnée à Amélie en quittant Godinne. Il crut devoir faire

Hosted by Google

connaître à son hôtesse son adresse nouvelle, pour le cas où elle aurait besoin de son aide, et il la lui envoya sous enveloppe.

Il revit le monde des arts ; il alla fraterniser au Cercle du Wauxhall ; il se casa peu à peu et se fit ce « chez soi » du célibataire, qui a toujours quelque chose de froid et d'incomplet. Peu à peu il se mit au travail ; et à mesure que cette vie nouvelle gagnait en stabilité et en douceur, il pensait davantage à cette auberge isolée, où il avait trouvé en si peu de temps des affinités intimes et des sympathies qui aujourd'hui lui manquaient. La solitude ne lui avait jamais pesé ; il était d'un caractère gai et expansif et il s'épanchait à lui-même quand il n'avait personne avec qui causer ; même aux champs et dans les bois, il chantait haut et ferme pendant les moments de repos. Maintenant l'isolement lui devenait à charge ; le travail ne « l'empoignait » pas avec la même ardeur qu'auparavant. Il eut des moments d'humeur noire sans raison ; au Cercle, on lui dit qu'il était malade, qu'il devait se soigner, qu'un épanchement de bile dans le sang pouvait devenir dangereux. On lui trouva jaune le blanc des yeux et il se figura qu'il avait la jaunisse. Puis il secoua cette défaillance, chanta malgré tout, montra une verve factice, tourmenta ses tableaux et finit par chasser la mélancolie envahissante. Mais au fond il resta un germe de mécontentement qu'il ne put vaincre ; il n'eut plus qu'un désir : voir tomber les premiers flocons de neige, ou lire dans les journaux que les collines ardennaises se revêtaient de leur manteau d'hiver, pour boucler son sac, préparer sa boîte et partir. Il était enchanté de penser que la voiture qui devait l'emporter vers Namur roulait journellement sur les rails qu'il voyait de la croisée de son atelier.

Il atteignit ainsi les premiers jours de novembre.

Le temps était sombre et pluvieux ; quelque chose de maussade semblait tomber dans les rues, peser sur les maisons, alourdir les esprits, ralentir l'activité de la vie dans les organes.

Vers deux heures, après son déjeuner, Morisset était

Hosted by Google

assis devant une toile sur laquelle un paysage était commencé : il fumait, sans travailler, renversé sur sa chaise ; son front, sillonné dans sa largeur par deux gros plis, marquait de l'ennui. Le spleen l'avait repris depuis quelques jours, et il se demandait pourquoi, au lieu de vivre bourgeoisement d'une vie banale, sans rien produire qui valût la peine d'être montré, il ne partait pas pour quelque contrée plus heureuse, à la recherche d'un peu de verdure caressée par un rayon de soleil ?

On frappa à sa porte ; il cria : « Entrez ! » La bonne de la maison fit un pas dans l'atelier en disant : « Monsieur, il y a en bas deux dames pour vous.

— Priez-les de monter. »

Il se leva, passa sa main dans ses cheveux, étira sa veste, jetaautour de lui un regard rapide pour voir si le désordre de l'atelier était présentable, et se dit : « Voilà une visite qui vient à propos ! C'est ce que j'appelle avoir du tact... »

Il entendait monter l'escalier, la porte étant restée ouverte. Il alla recevoir les visiteuses et les invita du geste à entrer. Dans le grand jour de l'atelier, il les reconnut : c'étaient Amélie et Thérèse.

Leur vue lui donna un grand coup... « Vous ! vous !... » cria-t-il.

Il s'empressa de leur donner des sièges ; quand elles furent assises, il s'assit lui-même. Il prit une des mains d'Amélie et lui dit en la regardant, avec trouble : « A quelle cause dois-je ce grand plaisir ?... »

Il s'arrêta ; le dernier mot expira sur ses lèvres en voyant l'expression du visage désespéré d'Amélie. Il se tourna vers Thérèse : elle avait les yeux baissés et s'efforçait — on le voyait aux mouvements nerveux de son visage — de retenir ses larmes. Ce silence de quelques secondes fut poignant.

« Qu'est-il arrivé ? » demanda-t-il d'une voix étranglée.

Amélie cacha son visage dans une de ses mains et pleura convulsivement. Albert tourna une deuxième fois ses regards vers Thérèse : elle se leva, alla vers la croisée et parut s'intéresser au mouvement de la gare, sans dire un mot.

Hosted by Google

« Mademoiselle Amélie, dites-moi quelque chose; vous m'effrayez. Il y a un malheur. »

Et tout à coup : « Et Mlle Mélanie? »

Amélie pleura plus fort, sans plus essayer de lutter contre son chagrin.

« Morte? » demanda-t-il sans cesser de lui serrer la main.

Elle découvrit son visage et le regarda, navrée. Ses joues étaient couvertes de larmes ; elle avait conservé le même air doux et bon.

« C'est bien pis! » dit-elle.

Morisset reçut une autre secousse et se leva comme un ressort.

« Il y a du capitaine là-dessous!.. » Elle fit oui de la tête. « Il l'aura entraînée, enlevée!!.. » Toujours le oui silencieux. « Et où sont-ils? Où s'est-il sauvé, que je le tue? » Cette colère subite le rendait blême; Amélie eut peur; elle se leva, elle lui toucha le bras.

« Non, non; pas cela; ne parlez pas ainsi. »

Cette grande douceur, ce chagrin sans violence lui firent un étrange effet. Il eût voulu pouvoir se calmer tout de suite et il tremblait de fureur. Il pâlit encore et ses dents se serrèrent à lui faire mal. Sa poitrine montait et descendait comme un soufflet de forge.

« Pourquoi non? Laissez-moi faire : cette fois, il ne m'échappera pas. Ah! quand je pense que je l'ai eu au bout de mon fleuret. Où sont-ils?

— Le sais-je? Ils sont partis.

— Je trouverai ses traces, à ce coquin.

— Oh! non, monsieur Albert; et puis?... Ah! c'est bien fini, allez : elle est perdue! »

« Monsieur Albert! » Comme il est touché! Il lui prit les mains et la regarda de toutes ses forces. Il eût voulu faire passer en elle l'énergie sauvage qui bouillonnait en lui.

« Je vous en prie, faites-moi faire quelque chose... »

Elle hocha la tête, sans baisser les yeux, qu'elle tint fixés sur ceux d'Albert. Ils étaient pleins de larmes; il les trouva beaux et profonds comme les yeux d'une vraie mère, quand elle vient de contempler son enfant.

Hosted by Google

« Non, dit-elle encore, non. Ce n'est pas pour cela que je suis venue. Oh ! je suis bien sûre que vous voudriez m'aider à la retrouver. Mais *il* a bien pris ses précautions, allez. J'ai été à Namur et à Liège ; je me suis adressée à la police, en disant que..., qu'*elle* était folle. Rien, monsieur Albert, rien ; il y a déjà neuf jours de ça et ils sont loin maintenant. Il a donné sa démission ; je vous dirai tout, vous verrez. Nous avons quitté la maison, la petite et moi : la mère Hubert y est restée toute seule. Nous ne pouvions plus voir les chambres et les meubles. Ah ! vrai, c'est trop ! c'est trop ! »

Et elle se rassit, accablée sous sa douleur, pour pleurer encore.

Thérèse alors s'approcha d'eux. « Vous voyez, dit-elle : voilà comme elle est depuis, et elle ne veut rien écouter. Elle s'accuse encore bien ; elle dit qu'elle n'a pas fait ce qu'il fallait, et que c'est sa faute. Et l'enfant éclata à son tour. « Thérèse ! Thérèse ! cria Amélie en se levant et la prenant dans ses bras. Je me tairai, je te le promets ; je ne veux pas que tu pleures ainsi. » Et toutes deux, enlacées, s'épanchaient en longs sanglots.

Jamais Morisset ne s'était senti aussi remué. Il était dans un état d'exaspération folle ; il voulait parler et ne prononçait que des syllabes hachées. Ses mains crispées étaient comme avides de tenir le misérable, de le déchirer en morceaux ; il sentait ses muscles durs comme le bronze et ses nerfs tendus à se briser.

Tandis qu'elles pleuraient, il se mit à marcher dans l'atelier, en jetant des interjections. Peu à peu, il parvint à parler.

« Voyons... il faut pourtant être raisonnable, » dit-il entre ses dents.

Puis il s'approcha des deux sœurs et les sépara. « Vous êtes venues à moi ; je suis votre ami. Quelle a été votre idée ? Il faut tout me dire. Vous me ferez faire ce que vous voudrez, je vous appartiens. Faites-moi faire quelque chose. Supposez que je suis votre frère, votre père, votre oncle,

Hosted by Google

peu importe... Disposez de moi. D'abord, asseyez-vous. Avez-vous déjeuné?

— Oui.

— Bon. Nous dînerons ensemble tantôt. Nous causerons. Au restaurant; non, ici, — ou plutôt à l'hôtel où vous êtes.

— Nous ne sommes encore nulle part. Nous sommes venues droit chez vous.

— Oh! comme c'est bien. Merci! Eh bien, je vous trouverai un hôtel... ou un appartement. Nous allons causer...» Il se leva brusquement, en ajoutant : « Je l'ai eu au bout de mon bras!... » Mais il se rassit tout de suite. « Pardon!... C'est plus fort que moi. Et vous croyez qu'il n'y a rien à faire? Nous verrons encore... demain. Non! Eh bien non, si vous voulez.... Ah! comme je le casserais volontiers en deux. Pauvre fille!... Je sentais bien quelque chose. Quelle lâcheté! Une enfant sans force!

— N'est-ce pas? N'est-ce pas que c'est lui le seul coupable?

— Tout seul, absolument. Le beau triomphe, vraiment! Elle était incapable de dire non ; la tête n'y était pas...

— C'est la vérité, ajouta Amélie en lui touchant encore le bras. Vous avez vu cela si vite...

— Le premier jour... »

Peu à peu, la première grande impression s'apaisa ; rien ne résiste au temps, l'éternel modérateur. Puissance ou faiblesse, fragilité ou résistance, rien en nous ne revêt jamais ce caractère d'immutabilité qui n'existe que dans les grandes lois de la nature. C'est pourquoi les héros impeccables et indomptables des idéalistes ne sont point vivants. Amélie et Thérèse cessèrent de se plaindre ; Albert reprit un peu d'empire sur lui-même, et ils causèrent comme de vieux amis, avec une confiance et une sincérité que rien ne troublait.

« Quand j'ai vu que je n'arriverais à rien, dit Amélie, nous sommes rentrées, Thérèse et moi, et vous pensez dans quel état! C'est alors que je me suis souvenue de vous, monsieur Albert, et tout de suite j'ai dit à Thérèse : Allons passer huit jours à Bruxelles, la maison est trop triste. On

Hosted by Google

venait nous voir de Godinne. Les bonnes âmes nous plaignaient, mais je voyais bien qu'au fond il y avait plus de curiosité que d'amitié. Je ne pouvais pourtant pas les mettre à la porte. Voilà pourquoi nous sommes venues.

— Comme vous avez bien fait ! dit l'artiste.

— Cela m'a semblé tout naturel ; et pourtant Thérèse, qui a été en pension, disait que ce n'était pas convenable d'aller chez un jeune homme. Mais, monsieur Albert, je ne comprends pas bien ce mot-là ; je ne suis qu'une paysanne un peu dégrossie, et j'ai pensé que je ne faisais pas de mal en venant vous dire bonjour, puisque ma conscience ne me reprochait rien.

— Et vous avez eu bien raison, dit-il. Ni vous ni moi ne sommes du monde où l'on donne plus d'importance à la forme qu'au fond, et où l'on est bien plus à blâmer quand on tient mal sa fourchette que quand on a commis une indélicatesse ou une friponnerie... »

VI

LA CATASTROPHE.

Le soir, Amélie et Thérèse étaient installées dans un petit appartement garni d'une maison bourgeoise, rue de Naples, près du boulevard. Thérèse avait trouvé que cet arrangement était plus convenable que la vie d'hôtel pour deux jeunes filles ; on avait, cette fois, été de son avis.

Morisset alla leur faire une visite le lendemain dans l'après-midi. Il trouva Amélie fort accablée ; Thérèse se plaignit beaucoup que sa sœur montrât si peu de courage.

« Elle ne veut pas sortir ; elle reste assise près de la fenêtre, sans même tirer les rideaux ; et à chaque instant elle pleure.

— Ça passera, dit Amélie ; il faut le temps.

— Oui, reprit Thérèse avec vivacité ; et ce matin, à peine levée, vous avez parlé de rentrer à la maison, en disant que la mère Hubert ne pouvait pas rester toute seule, à son âge.

Hosted by Google

— Il faut écouter votre sentiment, mademoiselle Amélie, dit l'artiste. Je comprends bien que vous soyez toute désorientée ici, sans travail, dans une ville où tout vous est étranger, et en dehors de toutes vos habitudes. Si vous n'avez pas la volonté nécessaire pour tenter un peu de distraction, mieux vaut rentrer chez vous.

— Je suis honteuse d'être si faible, répondit Amélie; vous voyez que c'est un défaut de famille : il n'y a que Thérèse qui ait un peu de tête.

— Alors, il faut vous laisser conduire, dit Thérèse.

— Je suis déjà plus forte depuis que M. Morisset est là, dit-elle en essayant de sourire.

— Oui; je fais diversion, dit Albert. J'ai eu tort de ne pas venir plus tôt. Demain matin, s'il ne fait pas trop mauvais, je viendrai vous prendre et nous visiterons quelques quartiers de la ville... »

Elle ne répondit pas. Elle ressentait cette impression qu'on éprouve quand on a perdu un être cher et qu'on l'a vu déposer en terre : sa désolation, malgré des apparences calmes, était intense. Et au fond, tout au fond de sa conscience, elle pensait : Il vaudrait bien mieux la savoir morte!

Morisset causa, d'abord avec Thérèse, et doucement amena Amélie à émettre quelques idées. Une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'elle prenait part, sans effort, à cette causerie toute familière. Peu à peu, on revint au sujet poignant : le nom de Mélanie ayant été prononcé, il ne fut plus question que d'elle. Et Amélie, aidée de Thérèse, raconta en détails la malheureuse aventure qui lui déchirait le cœur.

Elle avait reçu le matin la lettre écrite de Liège par Morisset. Elle n'avait pas compris tout de suite. Elle s'était bien aperçue que Mélanie se montrait trop familière avec le capitaine, qu'ils causaient souvent ensemble, à demi-voix, assis à la porte de l'auberge, sur le banc de bois, et elle en avait fait des reproches à Mélanie. Mais elle ne voyait là rien de grave, Mélanie étant toujours prête à dire « des riens » et à rire avec les hommes qui fréquentaient la maison. Des jeunes gens de Godinne venaient le dimanche la taquiner; il en

Hosted by Google

venait même d'Yvoir et d'Annevoye. Le billet de Morisset n'avait donc pas été compris tout de suite. Mais elle le lui donna à lire, et alors elle pensa bien qu'il y avait quelque chose. « Mélanie devint pâle, puis très rouge, posa la lettre sur la table et se détourna sans répondre.

— « Qu'est-ce que cela veut dire? » demanda Amélie.

Alors elle se mit à pleurer d'une manière navrante, avec de gros soupirs, comme un enfant, et en disant : « Oui, il a promis... que je serais sa femme... qu'il donnerait sa démission... qu'il viendrait vivre avec nous... Mais il ne voulait pas que j'en parle... il fallait attendre encore un peu...

— Et il est marié! dit Amélie indignée.

— Oui, répondit-elle, cela n'est pas bien, tromper une pauvre fille ; non, ça n'est pas bien : je ne l'aurais jamais cru aussi méchant. »

Pas de révolte, pas de colère, une résignation douloureuse. Pas de mots durs, mais des reproches tout pleins de son affection. « J'espère que vous allez l'oublier, comme une honnête fille, lui disait Amélie. Ce serait honteux de penser encore à un pareil homme. — Oh! certainement, répondait-elle, que je l'oublierai. Qu'est-ce qu'on dirait de moi si on savait? »

En effet, elle parut prendre une résolution, ou plutôt elle accepta sans trop de souffrance le fait brutal de cette perfidie. On eût dit que nulle impression ne pouvait faire d'empreinte durable dans cette nature molle et sans ressort. Amélie eut confiance en son honnêteté. L'idée que le capitaine était marié devait suffire à la guérir ; quelle jeune fille serait assez tristement douée pour s'abandonner à un sentiment qui devait l'entraîner dans une aussi mauvaise voie? Une pareille perversité n'existait pas, se disait la naïve créature, et au bout de huit jours elle était complètement rassurée sur les suites de cette crise inattendue.

Trois semaines se passèrent; Amélie ne découvrit rien d'extraordinaire dans les manières, dans l'attitude, dans les démarches de Mélanie. Elle était plus silencieuse que de coutume, mais il n'y avait à cela rien qui pût étonner la sœur

Hosted by Google

aînée : on ne renonce pas aussi facilement à ses espérances, on n'abandonne pas ses illusions sans regret.

Le dernier dimanche d'octobre, Mélanie partit pour aller à la grand'messe à Annevoye.

« Son visage ne disait rien, ajouta Amélie. Elle était comme de coutume ; je me suis rappelée seulement depuis qu'elle avait beaucoup tourné dans la maison avant de partir. Elle montait à sa chambre, elle venait s'asseoir dans la salle à manger, elle me regardait, elle consultait l'horloge, sans se décider à s'en aller. Si bien que je lui dis : « Vous arriverez trop tard ; qu'est-ce que vous attendez? » Elle se leva et me répondit : « Vous avez raison. » Et elle partit sans regarder derrière elle. C'est moi-même qui la poussais, monsieur Albert. Ah! je ne m'en consolerai jamais ! »

Elle pleura encore un peu avant de continuer. Cette exclamation caractérisait parfaitement la douleur d'Amélie : elle se croyait, en quelque sorte, la complice de sa sœur pour l'avoir incitée inconsciemment à quitter la maison. C'était de la délicatesse enfantine, une faiblesse de tempérament.

A une heure, heure du dîner, Mélanie n'était pas rentrée ; elle aurait dû revenir à midi. Il lui sera arrivé quelque chose! Tout de suite Amélie se dirigea vers Annevoye, qu'elle atteignit trop lentement au gré de ses anxiétés. Elle questionna les personnes qu'elle connaissait : on n'avait pas vu Mélanie. Elle revint sur ses pas, toujours courant ; elle perdait la tête. Le passeur de Godinne la hêla, lui demandant si elle avait le feu à ses trousses. Elle s'arrêta instinctivement pour le questionner. « Mamselle Mélanie ! elle a passé l'êwe su' l'côp d' dig' heur et dméie. — Po Godinne? — Ahi ! » Amélie descendit dans la barque, sans réfléchir. Le passeur bavarda ; l'inquiétude d'Amélie était tellement vive qu'elle avait l'air hébété. Elle ne sut rien répondre : elle courut à la gare. Là on lui dit que Mélanie avait pris le train pour Namur.

Pourquoi ? Elle n'eut aucun soupçon dans le moment. Qu'y avait-il à faire? Attendre. Elle rentra chez elle dans une

Hosted by Google

désolation d'autant plus grande qu'elle avait pour cause un fait indéterminé.

« Bah ! bah ! dit la mère Hubert, elle seret en'allée à Nameur po s'attifer d'on ruban. »

Jamais cela ne lui était arrivé de s'absenter ainsi sans avertissement, toute seule. Ce que disait la mère Hubert était donc sans valeur, et de moment en moment les anxiétés d'Amélie augmentaient. Ce fut Thérèse qui découvrit le mystère. Elle était montée à la chambre de Mélanie, sans idée préconçue, pour voir; la chambre était en ordre; le tiroir d'une petite commode était à demi tiré ; Thérèse l'ouvrit, pour faire quelque chose. En remuant les mouchoirs de poche et les manchettes de toile qu'il contenait, elle trouva une enveloppe de lettre avec cette adresse : « A mademoiselle Clara Glorieux, à Godinne. » Mais point de lettre. Thérèse descendit tout courant. « Qu'est-ce que c'est que ça ! » Clara Glorieux était une amie; mais comment cette enveloppe était-elle chez Mélanie? L'adresse était d'une écriture d'homme, toute droite, large : c'était si visible que Thérèse en fit l'observation. Elles causaient de cela à voix haute, dans la cuisine, devant la mère Hubert, assise près du poêle.

« Çi seret, dit la vieille, li lette qui dja rappoirtée ahir di Godinne. »

On la fit s'expliquer. Elle avait été, en effet, à Godinne, la veille, faire quelques courses pour le ménage et, selon son habitude, était allée demander à Clara Glorieux si elle n'avait pas de lettre pour Mélanie. Quelquefois, c'était Mélanie qui la chargeait de jeter une lettre à la poste. « Mais à qui écrivait-elle? » s'écria Amélie qui ne comprenait pas encore. La mère Hubert la regarda, stupéfaite.

« A qui? A monsieu l'captaine, dai ! Ils sont po s'marié, nè don? »

Ce fut comme un coup de foudre.

« Mais il est marié, le capitaine ! cria Amélie; il a deux enfants.

— Ah ! sainte Vierge ! »

Hosted by Google

Ce fut un désordre d'idées, une confusion folle ; rien que des interjections et des exclamations ! Ce qui frappait Amélie, ce qui l'indignait et la confondait, c'est que Mélanie eût encore correspondu avec « cet homme,» alors qu'elle le savait enchaîné. Elle ne comprenait pas. Thérèse comprenait moins encore. Quant à la mère Hubert, elle gémissait et répétait, comme une idiote : « Mârié ! mârié ! »

Et vraiment était-il possible que Mélanie fût allée rejoindre le capitaine ? Cela eût dépassé tout ce qu'on pouvait imaginer. Un homme marié !... Non, non, cela n'est pas ; elle va revenir. Il aura voulu lui parler encore une fois, elle n'a pas su refuser. Mais elle va rentrer tout à l'heure, ce soir au plus tard. Ainsi elles pensèrent et se reprirent à avoir quelque espérance. Mais le soir vint, et la nuit ; le dernier train passa, Mélanie ne parut pas. La nuit s'écoula, une nuit d'angoisses qui semblait devoir être interminable, et point de Mélanie. Les sœurs et la vieille Hubert se retrouvèrent le matin devant ce problème douloureux : « Qu'est-elle devenue ? »

L'idée d'agir vint à Thérèse. « Allons à Namur, » dit-elle.

Tout de suite Amélie voulut partir.

« Et nous n'avons rien trouvé, pas même des traces de son passage, dit-elle en terminant. Nous sommes pourtant allées jusqu'à Liège. Là, nous avons appris que le capitaine Duchâteau était absent. Nous sommes rentrées à la maison, monsieur Albert, vous pensez dans quel état. La pauvre fille était perdue ! Le pire est que des gens de Godinne avaient entendu parler de quelque chose ; c'est peut-être Clara Glorieux qui aura bavardé quand on a su que Mélanie n'était plus avec nous et que nous étions allées à Liège et à Namur. Le fait est que bien des gens ne se gênèrent pas pour venir voir ce qui se passait, pour nous questionner et pour nous plaindre. Nous aurions dû dire que Mélanie était allée voir une parente : mais vous savez, quand on a la tête perdue, on ne pense plus à rien. Toutes ces visites nous tourmentaient. C'est alors que l'idée nous est venue de nous en aller, puisqu'on ne pouvait pas nous laisser tranquilles...

Hosted by Google

— Et la mère Hubert, dit Morisset, vous ne l'avez pas chassée ?

— Ah ! la pauvre vieille ! répondit Amélie, elle est aussi malheureuse que nous. Elle croyait à un mariage ; elle se disait que tout était convenu ; peut-être Mélanie lui a-t-elle fait accroire que j'étais au courant. Et puis, vous savez, au village, on n'a pas toujours tant de scrupules... Nous sommes perdues, maintenant.

— Vous pourriez, dit Albert, vous établir ailleurs ; ne voudriez-vous pas entreprendre un petit commerce à Bruxelles ? »

Elle hocha la tête.

« Je n'ai pas assez d'esprit pour ça, dit-elle. Je ne pourrais pas vivre ici. Je retournerai là-bas, à la grâce de Dieu. Si on voulait seulement nous donner un peu de repos, ne pas nous tourmenter...

— Et si moi, dit Albert, je pouvais rencontrer M. le capitaine Duchâteau !... »

VII

SPLEEN.

Morisset fit ce qu'il put pour distraire Amélie, pour la retenir à Bruxelles pendant au moins quelques jours ; il n'y put réussir. Elle était pleine de bonne volonté, elle eût voulu lui faire ce plaisir, on voyait que le sentiment qui la dominait était combattu autant qu'elle pouvait combattre ; elle avait beau tenter de le refouler au dedans d'elle, il revenait toujours à la surface, comme un objet léger revient sur l'eau. « Retourner là-bas, » ces trois mots remplissaient son cerveau. Elle n'était plus capable de penser à autre chose ; elle était hantée comme par un de ces petits airs avec lesquels on se réveille et dont on ne peut se débarrasser avant le soir. Morisset vit bien que c'était la torturer que de vouloir la retenir ; le lendemain, il conduisit les deux sœurs à la gare du Luxembourg.

Hosted by Google

Il pensait, en marchant, qu'il allait se trouver maintenant plus seul que jamais, et il le dit à Amélie, qui lui donnait le bras.

« Oh! répondit-elle, vous avez tant de distractions ici! Nous n'avons fait que vous gêner.

— Ne croyez pas cela, reprit-il vivement. Il me semble que je vous ai toujours connues; vous êtes dans ma vie comme de vieilles amies. Et quand je vous ai demandé d'habiter Bruxelles, je pensais autant à moi qu'à vous.

— Est-ce vrai? dit naïvement Amélie en le regardant, sans dissimuler son plaisir.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. Je vous aime beaucoup.

— Oh! nous vous aimons bien aussi, dit-elle ; n'est-ce pas, Thérèse?

— Certainement, répondit Thérèse.

— Et vous vous en allez tout de même, mademoiselle Amélie? »

Elle hocha la tête, son mouvement habituel quand elle luttait contre un sentiment ou une idée.

« Oui, reprit-elle, c'est plus fort que moi ; j'aime mieux avoir du chagrin là-bas... »

Elle n'acheva pas sa pensée; mais Morisset la comprit. Et en lui-même il se dit : « Elle considère, sans pouvoir l'exprimer, sa présence à l'auberge comme un devoir; elle va y attendre le retour de l'enfant prodigue; elle va y pleurer l'absence de Mélanie : elle est tout abnégation... »

Il l'examina, pendant que, les yeux baissés à demi pour regarder au dedans d'elle, elle marchait en réglant son pas sur celui de son compagnon. Le profil était pur, le visage placide; la bouche avait l'ingénuité de celle d'un enfant. « Quel modèle de Vierge pour un peintre qui croirait à la Vierge! se dit Morisset. Modestie, simplicité, candeur, dévouement — sans le savoir. Heureux l'homme qu'elle aimera, s'il y a un homme digne de ce joyau sans tache! Elle est plus que belle, sans attirer l'attention des indifférents. Et quel devoir de protéger pareille faiblesse!... »

Hosted by Google

Il ne songeait point à lui, il ne se demandait pas si son bonheur n'était pas là ; il n'avait que de l'amitié et de l'admiration pour elle...

« Vous me donnerez de vos nouvelles, » leur dit-il au moment où elles allaient monter en voiture.

Elles paraissaient très émues toutes deux, et on voyait qu'Amélie avait grand'peine à s'empêcher de pleurer ; elle restait là à le regarder à travers ses larmes. « Thérèse vous écrira, dit-elle ; n'est-ce pas, Thérèse ?

— Je veux bien, dit Thérèse.

— Et aux premières neiges, j'accourrai ! » reprit Morisset.

Il tendit la main, elle s'avança vers lui et tout naturellement offrit son visage à baiser. Thérèse l'imita. Puis elles montèrent dans le wagon, où, n'étant point vues, elles s'abandonnèrent à leur émotion. Le train était déjà hors de vue qu'Albert le regardait toujours. Alors il se sentit profondément seul. Qu'était ce donc que cette espèce d'effondrement? Il rentra chez lui soucieux, s'assit dans son atelier, regarda autour de lui et dit à voix haute : « Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? »

Il n'essaya même pas de travailler ; son esprit était avec les deux paysannes. Il les vit rentrer chez elles ; il se représenta la scène avec la mère Hubert : des exclamations, des phrases entrecoupées, des larmes, une désolation qui n'avait point à se gêner « par convenance » ; et malgré tout, un charme inconscient de se sentir chez soi, de revoir les vieux meubles, l'escalier de chêne noir, de se coucher dans des lits durs auxquels les corps s'étaient accoutumés, et même de retrouver l'odeur *sui generis* du home, cette partie de l'atmosphère intime qui sort de tous les objets et flotte dans l'espace comme les parfums dans le jardin.

Il voyait tout cela dans la fumée de son cigare, de ses yeux à demi clos, tandis qu'il se balançait avec une sorte de mesure sur les deux pieds de derrière de sa chaise. « Ah ! les braves et délicates créatures ! Quelle consolation de penser qu'il y en a encore quelques-unes comme celles-là dans les

Hosted by Google

coins ignorés de notre civilisation! Mais quelles sont rares!... Oh! mais rares !... »

Après le déjeuner, il ne rentra pas chez lui ; le temps était meilleur ; il y avait des plaques bleues entre les nuées plus blanches et plus hautes. Il s'en alla à l'aventure, rôdant, flânant, s'arrêtant aux vitrines comme un oisif et regardant sans voir.

Au coin d'une rue, il se heurta à un ami.

« Tiens ! où vas-tu ?

— Nulle part...

— Et moi aussi.

— Allons-y ensemble. »

Bras dessus, bras dessous, ils descendirent, ils montèrent, virèrent à droite, tournèrent à gauche, selon le caprice, ou indifféremment. Morisset avait dans la voix des notes mélancoliques.

« Qu'as-tu ?

— Rien.

— Tiens ! des cachotteries !

— Eh bien, je vais te raconter ça !... »

Et il raconta tout ; il n'omit que le nom de famille des trois sœurs ; il mordit à belles dents, en pleine chair du capitaine Duchâteau. Il raconta avec cette verve colère et émue qu'on nomme l'éloquence du cœur.

« Eh bien, dit l'ami, quand il eut fini, sais-tu une chose ? tu es amoureux. C'est diablement vulgaire.

— Mais, répondit Albert nettement, tu te trompes ; il n'y a pas ça d'amour. Remarque bien qu'il m'est indifférent que tu ne me croies pas. Mais remarque bien aussi que si j'étais amoureux, j'épouserais : je ne pourrais rien faire de meilleur au monde. Non, mon cher ami, tu n'y es pas du tout. Si j'étais amoureux, ce serait autre chose et tu le verrais bien. Non ; c'est un sentiment humain, ni plus, ni moins. Il me semble que j'ai là des devoirs à remplir et cette idée me paraît aussi belle que celle d'épouser. Mais ma qualité d'étranger me dérange à cause du qu'en-dira-t-on. Non pour moi, oh! non ; mais pour elles. J'ai froid dans le dos quand je pense à

Hosted by Google

la fragilité de la réputation des femmes. Ces deux pauvres et charmantes filles de village vont être en butte aux pensées mauvaises et aux entreprises de grossiers paysans. La fragilité de leur sœur et le crime d'un honorable officier vont retomber sur elles de tout leur poids : elles subiront des outrages parce qu'on se sera mal conduit dans leur entourage. Cela m'exaspère et j'ai les bras liés par la prudence. Tu ne me comprends peut-être pas? C'est que je m'explique sottement. J'ai le cœur gros d'impatience, d'indignation, de révolte : je suis encore une fois hanté par l'esprit du chevalier de la Manche. Mais tu te trompes si tu me crois amoureux ; hélas ! je ne le suis pas. Que ferais-tu, à ma place?

— De la peinture.

— Es-tu assez bête? Alors, tu te figures qu'un tableau a une valeur si on le compare au sentiment qui me met hors de moi? Quel effet produirait donc sur toi la vue d'un enfant qui se noie? Songerais-tu que, pour le sauver, il faudra mouiller tes habits? Je donnerais ce que je sais de peinture pour pouvoir me rendre utile à ces honnêtes filles, sans les compromettre.

— Il n'y a qu'un moyen : les épouser.

— Ah! si j'en aimais une!

— Bah! le juif errant s'établirait aubergiste au bord de la Meuse.

— Ce serait donc plus ridicule que de m'être établi fabricant d'images, au second, rue Godecharles, à Ixelles? Banalités, mon cher ami. Je n'hésiterais pas une seconde à épouser une des deux sœurs si j'étais aimé et si j'aimais. Elles sont plus de « ma caste » que les bourgeois de Bruxelles, qui donnent des soirées pour singer les Parisiens et dont la désinvolture a des prétentions et des gaucheries qui te feraient mourir de rire dans un opéra bouffe.

— Ma foi ! tu pourrais bien avoir raison. »

Sur ce sujet, ils s'entendirent. Il y a encore un assez bon nombre de jeunes gens, surtout parmi les vrais artistes, qui n'ont que des railleries pour « l'esprit bourgeois » et pour les idées de cet empire du milieu qui nous gouvernent.

Hosted by Google

Cette flânerie et cette causerie confidentielle remirent un peu d'équilibre dans l'esprit de Morisset. « Il faut pourtant se faire une raison, se dit-il. Mes lamentations ne produiront rien. *Elles* doivent savoir maintenant que si elles ont besoin de moi, elles me trouveront prêt. En deux heures je puis être à Godinne. »

En attendant, il reprit sa vie ordinaire ; il se remit au travail ; le temps passa bien ou mal, long ou court, ennuyeux ou plaisant, car le temps passe toujours, sans plus se préoccuper de nos joies et de nos chagrins que de la pousse et de la chute des feuilles.

Dix jours après le départ des deux sœurs, l'artiste reçut la lettre suivante :

« Monsieur Albert,

« Amélie vous a promis que nous vous donnerions de nos nouvelles et elle me charge de vous dire que nous sommes bien arrivées à Godinne, où nous avons trouvé la mère Hubert très malade. Nous l'avons forcée à rester dans son lit et à se soigner, et maintenant elle va beaucoup mieux, mais elle est devenue fort vieille et toute cassée et elle gémit toujours. Vous pensez qu'il ne fait pas gai chez nous, car Amélie ne se console pas et moi je suis en colère quand je pense à ce qui est arrivé. D'autant plus que les gens du pays ne sont pas fort bons pour nous, et c'est bien malheureureux à trois femmes d'être obligées de vivre toutes seules, dans un endroit aussi peu fréquenté, sans personne pour prendre leur parti. Je le dis à Amélie — mais elle ne veut pas m'écouter — que nous devrions aller ailleurs, dans un pays où on ne nous connaîtrait pas, pour être au moins tranquilles. Nous aurions été si bien à Bruxelles avec une petite boutique, et Amélie dit qu'elle serait morte de chagrin, et alors moi je n'ose plus rien dire, monsieur Albert. Si on voulait ne pas nous tourmenter, avec le temps ça irait un peu mieux, mais vraiment les gens ne sont pas bons, et pourtant nous ne leur avons jamais rien fait, et avant, ils avaient tous de l'amitié pour nous. Les gens

Hosted by Google

sont bien drôles, allez, monsieur Albert, et Amélie ne sait pas se revenger, et elle pleure quand ils sont partis, voilà. Vous voyez que je n'ai rien de bon à vous écrire, mais c'est Amélie qui l'a voulu, et maintenant je vais attendre le facteur pour lui donner ma lettre quand il passera. Encore hier, Amélie était sur la porte et elle regardait le temps qu'il faisait et je l'ai entendue qu'elle se disait à elle-même : Il ne tombera donc jamais de la neige, mon Dieu ! Et maintenant je finis, monsieur Albert, car ma lettre n'est pas gaie, et je crois que nous n'avons plus ri depuis trois semaines.

« Thérèse Dethière. »

Morisset ne réfléchit pas un instant; aussitôt qu'il eut lu cette lettre mélancolique, il s'écria : « Il faut partir tout de suite; elles ont besoin de moi. » En un moment, il eut assemblé le linge et les vêtements qu'il voulait emporter, sa boîte à couleurs, les toiles pour faire des études. Il mettait une hâte comique à ces apprêts, tout en se parlant à demi-voix, selon son habitude. « Ah! ah! nous verrons bien... Ah ! ah ! messieurs les paysans, vous avez des outrages à votre disposition, comme si vous étiez de braves bourgeois corrompus... Un moment!... Si, mademoiselle, si, il tombera de la neige et autre chose aussi... je vous le promets. Pauvres filles!... les coquins!... Attendez-moi, j'arrive par le premier train. »

Puis, d'une voix forte, comme s'il avait eu à commander à une compagnie sur le champ de bataille, il hêla la bonne : « Vite, une voiture!... »

Emile Leclercq.

(*La suite au prochain numéro.*)

Hosted by Google

LES ÉTATS-UNIS EN 1878-1879[1]

NOTES DE VOYAGE

III

CHICAGO ET LA TRAVERSÉE DU CONTINENT

La ville de Chicago marque presque forcément une étape dans la traversée du continent américain. L'incroyable rapidité de sa croissance, l'intérêt qui s'y rattache, à la suite des incendies terribles qui l'ont presque entièrement réduite en cendres, son importance toujours grandissante obligent, pour ainsi dire, le voyageur à s'y arrêter au moins quelques heures.

Plusieurs voies ferrées la relient à New-York, et mon choix se porta sur la ligne du Pensylvania Railroad, qui me faisait traverser la chaîne des monts Alleghanies, au moment le plus favorable de l'année entière, à l'automne.

On s'endort tranquillement à New-York, dans le lit d'un *Pullman car*, pour se réveiller, le lendemain matin, au milieu des montagnes. Le train roule au fond d'une gorge profonde le long d'un torrent dont les eaux se brisent, en bouillonnant, sur les rochers et les troncs d'arbres déracinés qui en encombrent le cours.

La vallée est plongée encore dans une demi-obscurité ; seules les crêtes des montagnes sont illuminées par les premiers rayons du soleil.

[1] *Suite.* Voir la livraison des 15 mai et 15 juin.

Hosted by Google

La locomotive nous emporte à grande vitesse et, tout à coup, une vallée latérale remontant vers l'orient nous jette une nappe de lumière qui fait étinceler les gouttes de rosée, flamboyer le flanc des montagnes et scintiller le givre qui reste figé à l'herbe, au bord du torrent. C'est la durée d'un éclair et nous sommes transportés de nouveau dans l'ombre et le crépuscule.

Mais la journée s'avance et nous continuons à nous élever. La pente est très rapide ; aussi attelle-t-on trois locomotives à notre train, composé de deux fourgons à bagages et de six voitures à voyageurs.

La descente sur Pittsburg est tout aussi forte. Les secousses produites par nos roues calées par les freins, unies au mouvement de lacet du train entier, sont assez accentuées pour donner l'impression du mal de mer. Plusieurs personnes, dans mon compartiment, souffrent comme si nous nous trouvions encore ballottés par les lames de l'Atlantique.

A partir de Pittsburg, situé au pied des Alleghanies, le paysage perd beaucoup de son intérêt. Je quitte la plateforme de ma voiture pour rentrer dans le salon, et j'examine mes compagnons de voyage. On se croirait, à peu d'exceptions près, en Europe. Peu de types accentués : les uns lisent, d'autres jouent aux cartes ou causent, assis ou debout.

J'entre en relation avec un jeune Américain très éveillé, qui s'adresse à tout le monde comme à d'anciens amis, et qui connaît déjà presque chaque occupant de notre wagon.

Je profite de ses lumières pour me mettre au courant.

Cette dame assise dans un coin de la voiture est la femme d'un fonctionnaire du gouvernement, elle va rejoindre son mari à Laramie, petite ville naissante du Wyoming et se composant naguère encore d'une sorte de forteresse-blockhaus, élevée contre les Indiens.

Cette brave dame porte un costume très voyant et parle très haut : il est facile de voir que Laramie ne possède pas encore les salons de New-York.

Elle revient des Etats du Sud, de la Caroline ou de la Géorgie; elle en rapporte trois oiseaux moqueurs voyageant

Hosted by Google

avec elle dans trois cages assez grandes pour encombrer même une voiture américaine. Elle donne à manger à ses volatiles trois fois le jour et profite d'un arrêt pour descendre cueillir du mouron ; nous la laissons presque en route.

A l'autre extrémité du compartiment, autre encombrement, produit par un monsieur qui voyage avec sa femme, deux enfants en bas âge et une série de petits paniers contenant des provisions de tout genre.

Le monsieur a l'air commun, d'épaisses mains velues et sales, des habits souillés et graisseux. Avec cela, des diamants partout et une épaisse chaîne de montre en or, faisant deux ou trois fois le tour de son cou.

C'est un Suisse, marchand de vins à San Francisco. Il y a fait fortune et revient maintenant d'une visite en Europe. Il a passé six mois en tournée de plaisir avec sa femme, un enfant de trois ans et un autre de dix-huit mois que la mère nourrit encore. Je laisse à l'imagination du lecteur le soin se représenter les jouissances diverses d'un voyage de six mois entrepris dans de pareilles conditions.

Mon compagnon s'est déjà plus ou moins lié avec lui : il me présente et nous entamons une partie de cartes.

On m'apprend un jeu américain, *le casino*, dont je n'ai jamais entendu parler auparavant. Il est très simple et, comme j'ai une certaine habitude des cartes, je me mets au courant de suite, si vite même, que le Suisse ne peut s'imaginer que je joue *le casino* pour la première fois et me laisse entendre qu'il me soupçonne de connaître le jeu depuis longtemps. Ceci naturellement met immédiatement fin à notre partie.

A part cette défiance, pardonnable chez un homme habitué à la vie des placers, il paraît très bon enfant et s'étonne naïvement de ne pas me voir continuer.

La journée se passe ainsi très agréablement : tous les repas se prennent dans le train, et le soir de grandes lampes éclairent suffisamment pour permettre de lire avec facilité les plus petits caractères.

J'essaye, pendant la journée, d'écrire dans le train. Par

Hosted by Google

moments, je parviens à le faire, lorsque la voie monte et que l'on ne va pas trop vite ; mais aux descentes la marche du train s'accélère, les freins sont serrés, et les secousses deviennent trop fortes.

Nous traversons beaucoup de bois où gisent encore pas mal de troncs d'arbres abandonnés, pourrissant dans la fange d'un fossé ; mais déjà l'influence du chemin de fer se fait sentir : plus un seul arbre de dimensions respectables n'est resté debout.

Le déboisement est une question grave en Europe, depuis longtemps déjà. Il ne tardera pas à l'être aux Etats-Unis.

Mais la nuit tombe : le domestique transforme, en cinq minutes, notre salon en dortoir et, le lendemain, nous nous réveillons tout près d'arriver à Chicago.

A plus d'un point de vue, Chicago est l'une des villes les plus extraordinaires des Etats-Unis. Quelque rapide qu'ait été la croissance de plusieurs de ses rivales, Saint-Louis, San Francisco, Cincinnati et tant d'autres, aucune ne s'est élevée aussi vite qu'elle.

Il y a cinquante ans, c'était une petite forteresse, trafiquant les fourrures avec quelques wigwams indiens du voisinage.

En 1833, il y avait trente-cinq maisons à l'extérieur du blockhaus ; en 1843, la ville renfermait sept mille habitants ; en 1850, trente mille ; cent mille en 1860, et actuellement, une cité de quatre cent mille âmes s'élève à l'endroit où, cinquante années auparavant, les indiens Pawnee chassaient le bison et la loutre.

Bien peu de personnes ont vu pendant leur vie s'élever une ville d'un demi-million d'habitants, comme l'a fait un personnage, bien connu à Chicago, que l'on m'a montré passant dans la rue comme un mortel ordinaire.

Il est venu s'établir vers 1835, à l'âge de dix-neuf ans, dans la première maison de la ville bâtie en briques et n'a jamais quitté le pays ; il est bien certainement seul au monde de son espèce.

Les désastres dont Chicago a été victime sont bien connus de tout le monde. Par un violent vent d'est, au mois

Hosted by Google

d'octobre 1871, une femme allant traire sa vache dans une étable renversa par mégarde une lampe à l'huile de pétrole.

Trois jours après, dix-sept mille cinq cents maisons, couvrant une superficie de plus d'une lieue carrée, étaient devenues la proie des flammes ; deux cent quatre-vingt millions de francs s'étaient évanouis en fumée ou jonchaient le sol transformés en cendres encore brûlantes. On ajoute, comme détail curieux, que plus de vingt millions de rats furent détruits par le feu ou noyés dans le lac.

La rapidité avec laquelle la ville fut reconstruite est plus merveilleuse encore que sa fondation.

Depuis le 15 avril 1872 jusqu'au 1er décembre de la même année, c'est-à-dire pendant deux cents journées ouvrables de huit heures, on a calculé que, pendant chaque heure, il a été construit un édifice à cinq étages, de huit mètres de façade et entièrement fait de pierres et de fer.

Depuis l'incendie de 1871, Chicago a subi deux autres désastres de même nature qui, sans produire les mêmes ruines, n'en auraient pas moins été considérés, dans nos pays, comme des calamités publiques. Tout un quartier fut détruit par le feu en 1873, et, il n'y a pas deux années, un sinistre semblable anéantit près de deux cents maisons. Chicago ressemble aux prairies, dont on l'a surnommé la reine, elle semble trouver, comme elles, dans les cendres même du feu qui la dévore, une source de vie plus puissante, plus vigoureuse qu'auparavant.

Rendus prudents par le danger, les habitants ont pris toutes les mesures en leur pouvoir pour l'éviter dans l'avenir. Un règlement communal prescrit l'emploi de la brique ou de la pierre pour toutes les maisons nouvelles, et les habitations sont, en général, très distantes les unes des autres. Le centre de la ville ressemble beaucoup à New-York, avec des rues très larges, tirées au cordeau, des édifices élevés et une animation vertigineuse dans les artères principales ; mais les faubourgs s'étendent à des distances considérables et les maisons sont situées souvent à cent

Hosted by Google

mètres les unes des autres. Cette circonstance explique l'immense superficie recouverte par la ville; elle est de 84 kilomètres carrés. C'est à peu près autant que Paris, pour une population environ quatre fois moindre.

Toutes les précautions sont prises contre l'élément destructeur, et les installations spécialement destinées à le combattre méritent une mention toute spéciale; un poste de pompiers est, sans contredit, une des curiosités de la ville.

Il y en a dix pour la cité tout entière, reliés par des fils électriques, entre eux d'abord et ensuite à une centaine de bureaux disséminés un peu partout et ayant chacun un appel différent. Le poste prévenu sait ainsi, aussitôt, l'endroit où le secours est nécessaire et transmet le signal aux neuf autres postes. Dans chacun d'eux se trouve constamment sous pression une pompe à vapeur, marchant comme une locomotive routière et pouvant lancer, à 55 mètres de hauteur un hectolitre et demi d'eau par seconde.

En outre, une grande échelle, se montant mécaniquement et pouvant s'élever à 35 mètres, est placée dans une grande remise, au fond de laquelle est une écurie et deux chevaux, toujours harnachés et parfaitement dressés.

Le signal électrique, en annonçant l'incendie, met en mouvement un mécanisme par lequel toutes les portes s'ouvrent à la fois et d'elles-mêmes : la porte du local où se trouve la pompe, celle de la remise à l'échelle et enfin une porte placée devant chaque cheval. En outre, un crochet, soutenant le collier du cheval, dont le poids serait trop difficile à supporter constamment, se trouve détaché.

A peine les portes ouvertes, les chevaux vont d'eux-mêmes se mettre à leur place de chaque côté du timon. En dix secondes le jour, vingt secondes la nuit, tout le monde est prêt à se précipiter vers le lieu du sinistre.

J'ai vu l'expérience se faire devant moi et tout marche, on peut le dire, à la seconde et automatiquement.

C'est vraiment un curieux spectacle de voir les chevaux, une fois dételés, revenir d'eux-mêmes à leur écurie, y entrer

Hosted by Google

à reculons et laisser se refermer devant eux la porte à claire-voie qui soutient leur râtelier.

Une machine puissante aspire les eaux du lac et les distribue dans toute la ville, mais sans leur donner une force ascensionnelle très grande.

A Chicago se trouve aussi le fameux Palmer Hôtel, entièrement à l'épreuve du feu et construit, de la cave au grenier, sans un seul morceau de bois. Les escaliers sont en marbre. Les planchers, en poterie creuse, reposent sur des poutrelles en fer, et tout le reste est à l'avenant; avec cela, somptueusement meublé et décoré. Le propriétaire, pour faire de la réclame, au moment où il lançait son hôtel, a fait publier dans tous les journaux des grandes villes qu'il pariait cent mille francs de laisser allumer, dans l'un de ses appartements, au choix, un brasier composé comme le voudrait l'autre parieur, un propriétaire aussi, mais dont l'hôtel devait, à son tour, être soumis à la même épreuve.

Chicago est devenu, dans ces dernières années surtout, le principal centre d'expédition, pour tous les États-Unis, du blé, du bétail de toute espèce et, en particulier, des porcs.

La ville de Cincinnati, après lui avoir longtemps tenu tête et avoir même reçu le surnom de Porcopolis, est maintenant distancée par sa rivale, située plus près des immenses plaines où on élève en bandes innombrables les compagnons de saint Antoine, et des champs à perte de vue où se cultive le maïs, dont ils font leur principale nourriture.

Le parc aux bestiaux, non loin de Chicago, couvre une superficie considérable, et toutes les compagnies de chemins de fer dont les lignes desservent la ville ont soin de pousser au moins un embranchement de ce côté.

Que l'on se figure une plaine énorme, divisée en échiquier par de fortes palissades en bois et, entre les différents parcs, des rues ou plutôt des bourbiers où l'on s'enfonce jusqu'à mi-jambe. Des hommes vêtus de cuir, la tête couverte d'un grand feutre noir, chaussés de bottes qu'ils enfoncent jusqu'à la cheville dans leurs étriers en bois, caracolent sur de petits chevaux à moitié sauvages, aux jambes fines et déliées, à la tête

Hosted by Google

petite et intelligente. Ils poussent devant eux, à grands cris et à force coups de fouet, une troupe de taureaux et de vaches, qui, ahuris par le bruit, exaspérés par la lanière qui leur cingle les flancs, se pressent, se retournent, se choquent en mugissant et finissent par s'engouffrer dans l'enclos où ils passeront la nuit.

Un trottoir en bois s'élève de près d'un mètre au-dessus de l'océan de fange. Il permet de jeter un coup d'œil à l'intérieur des parcs et de voir les pauvres bêtes, pantelantes et harassées, venir se coucher aux places où quelques vestiges d'herbe subsistent encore, ou se grouper auprès d'un abreuvoir qu'alimente un courant d'eau fraîche.

Je désirais visiter surtout un des établissements où l'on prépare la viande de porc pour l'exportation et je quittai l'abattoir où les bœufs sont tués à coups de fusil et dépecés par une machine à vapeur. Après avoir erré pendant près de trois quarts d'heure dans un dédale de parcs, d'enclos, de barrières, entrecoupés par des rues de boue fétide, je finis par arriver à l'établissement que je cherchais. Je l'avais, du reste, reconnu de loin, aux grognements formidables qui s'en échappaient.

J'assistai d'abord à l'emmagasinage de la marchandise.

On engage une troupe considérable de cochons dans une cour dont les issues sont fermées, à l'exception d'une ouverture correspondant à la porte d'un bâtiment à dix ou douze étages très peu élevés et communiquant entre eux par de petits plans inclinés.

Un homme armé d'un tuyau d'où s'échappe une puissante gerbe d'eau la dirige sur les malheureux condamnés et les force à se réfugier dans la prison, d'où ils ne sortent que pour être conduits à la mort.

Il faudrait la plume de Zola pour décrire la lutte de la colonne liquide contre les porcs; le sifflement du jet d'eau vainqueur, poursuivant l'armée ennemie et dirigeant vers le défilé des Fourches Caudines jusqu'au dernier des fugitifs; l'entassement des vaincus, se précipitant vers l'ouverture béante, la comblant de leurs corps, comprimés sans pitié

Hosted by Google

par leurs compagnons, ignorant le danger de leurs frères et se précipitant aveuglément en avant. Le jet d'eau, dirigé par une main sûre, fait passer la vague vivante. Elle envahit le bâtiment, monte d'étage en étage et vient se briser contre des murailles inébranlables et des ouvertures bardées de fer, par où les infortunés captifs viennent jeter un regard désespéré ; puis, ne voyant plus de chances de salut, entonnent leur chant de mort.

Les hurlements, la boue, l'odeur offriraient à l'auteur du *Ventre de Paris* une peinture digne de celle des Halles. Victor Hugo lui-même, après sa lutte du canon contre un équipage et du pendu contre les corbeaux, pourrait y trouver une inspiration nouvelle.

Le sort des captifs est décidé maintenant, et leur attente n'est pas longue. Du magasin général, ils sont conduits, dix par dix, dans un tombereau qui vient s'arrêter sous la chaîne fatale. Elle s'abaisse, immuable comme le destin, se relève, emportant une victime suspendue dans les airs par la patte, puis roule sur une tringle et vient apporter le condamné à l'exécuteur. D'un seul coup de couteau, l'artère jugulaire est tranchée. La mort est presque instantanée et le cadavre est projeté dans une chaudière d'eau bouillante ; de là il passe dans une machine à enlever les poils. En quelques minutes, toutes les soies sont détachées et le corps est repris par un croc et porté sur une table de marbre, où trois hommes le découpent et le vident. Puis il est relevé par un nouveau crochet suspendu à une roulette. Celle-ci se meut sur une tringle inclinée et conduit automatiquement le porc préparé dans un magasin bien aéré et maintenu par de la glace à une température de zéro degré.

Le deuxième jour, l'animal est découpé et préparé de diverses manières. Les soies sont recueillies pour la fabrication des brosses ; le sang, bouilli, comprimé, séché et pulvérisé, est envoyé aux fabricants de produits chimiques ; enfin, l'intérieur de l'animal, après avoir subi diverses préparations, finit par faire un engrais très estimé. Dans cet établissement seul, qui est, il est vrai, l'un des principaux, l'on tue

Hosted by Google

par an près de huit cent mille porcs. Les bâtiments recouvrent une superficie de seize acres et on consomme par an vingt millions de kilogrammes de glace.

J'eus l'occasion, à Chicago, d'apprécier une fois de plus l'une des grandes qualités qui distinguent maintenant les Américains, après avoir rendu les Ecossais célèbres, l'hospitalité.

Dans un pays où chaque année arrivent tant de milliers d'étrangers et où, souvent, l'on habite à plusieurs kilomètres du village le plus rapproché, on a peut-être plus souvent l'occasion d'exercer cette vertu que dans nos contrées ; mais, dans tout le cours de mon voyage, j'ai été frappé et charmé à la fois de la manière cordiale dont l'Américain invite le visiteur à s'asseoir à son foyer ou même à passer la nuit sous son toit.

Je pus ainsi me rendre compte de ce qu'est un ménage américain dans une position de fortune modeste. J'étais parti de New-York muni de lettres de recommandation pour le rédacteur de l'un des principaux journaux de Chicago. Mon cicerone, sachant que je m'intéressais à tout ce qui regarde les mines en général, offrit de me présenter à un monsieur de sa connaissance qui revenait d'un district alors nouveau du Colorado et qui pouvait me fournir des renseignements précieux. J'acceptai avec plaisir. Séance tenante, je fus conduit à un petit bureau, dans un sous-sol d'une des rues les plus fréquentées de la ville, et présenté à un gentleman qui, sans plus de façon, m'invita à venir le retrouver le soir et à loger chez lui.

J'acceptai son invitation aussi simplement qu'elle m'avait été faite. Le soir, à l'heure de la fermeture de son bureau, je le retrouvai et nous nous mîmes en route.

La plupart des Américains dans les affaires ont un bureau en ville, une chambre seulement, et logent dans les faubourgs, où l'air est plus pur et le loyer moins élevé.

Nous continuons à descendre : les bouleaux viennent se mêler aux sapins, puis les chênes verts et les acacias. Le mancenillier étale son feuillage vert tendre sur le fond plus

Hosted by Google

sombre du taillis. Voici les placers abandonnés : une tache d'ocre jaune au milieu de la verdure. Plusieurs hectares de terrain sont complètement bouleversés, retournés; ce sont des amoncellements de cailloux, de gros sables; des amas de pierres nues, lavées par les pluies.

La descente continue toujours et déjà nous avons dépassé la zone des forêts et atteint celle des fruits et des fleurs. Aux stations, on vient offrir des raisins gros comme des noix, des poires et des pommes presque comme des citrouilles. Ce sont bien là les produits de la Californie, cette terre de Chanaan des États-Unis. Derrière nous, la Sierra s'étend à perte de vue, avec ses flancs boisés et ses sommets neigeux se perdant dans l'azur et venant mourir dans la sombre verdure des sapins. Au-dessous de nous, dans le lointain, une plaine sans limites, d'où s'élève une buée vaporeuse irisée par le soleil. Plusieurs personnes autour de moi s'imaginent voir la mer et l'erreur est toute naturelle. Nous roulons maintenant au milieu de vertes prairies, entourées de haies vives et ombragées de grands chênes. De petits chalets blancs, couverts d'une vigne grimpante se cachent au milieu d'un bouquet d'arbres. Plus loin, du milieu du feuillage et des champs émerge une tour carrée rappelant l'architecture des églises gothiques.

Nous voilà enfin dans la plaine, unie comme le tapis d'un billard. Tout ici est brûlé par le soleil, et là où manquent les moyens d'irrigation l'aridité du sol fait peine à voir.

On laboure à la charrue à vapeur d'énormes champs s'étendant à perte de vue. Les fermes sont entourées de quelques arbres que surmonte une sorte de parapluie en bois blanc et posé de champ. C'est un petit moulin à vent servant à puiser l'eau, sans laquelle toute végétation est impossible.

Tout à coup, la plaine est coupée par une muraille de verdure. Ce sont des saules, autour desquels s'enchevêtrent les lianes et des plantes grimpantes. Nous roulons maintenant sur une sorte d'estacade, longue au moins d'un kilomètre, puis sur un immense pont soutenu par deux puissants piliers en pierre, et tout cela pour un filet d'eau d'un mètre à peine de

Hosted by Google

profondeur, qui se traîne, jaunâtre et languissant, dans un lit où il semble se perdre. Il est presque impossible de se figurer ce ruisselet, qu'on franchirait à pieds joints, devenu un fleuve puissant, roulant dans ses ondes impétueuses des troncs d'arbres et ces masses d'herbes que l'on voit suspendues aux saules, à près de trois mètres au-dessus du sol pendant plus d'un kilomètre. Les Chinois abondent. Nous passons près d'un campement d'au moins une centaine de tentes, habité par les ouvriers travaillant à la voie, une voiture entière en est bondée. Enfin nous voici à la baie de San Francisco. Pendant près de deux heures nous en côtoyons les bords, admirant cette masse d'eau unie comme un miroir, où se reflètent les escarpements dentelés qui la bordent.

Le soir tombe, et nous n'apercevons pas encore la ville, mais le train ralentit sa marche. En face de nous scintille une myriade de points lumineux. La locomotive s'arrête sur une estacade s'avançant au milieu de la baie. Nous passons sur le bateau à vapeur, qui doit nous la faire traverser, les roues s'ébranlent et nous glissons rapidement sur les eaux du Pacifique. Malgré l'obscurité, je vois plonger au passage du navire un grand veau marin. Bientôt nous abordons à l'un des quais de la ville ; un concert de cris, de hurlements indescriptibles nous accueille : ce sont les commissionnaires et les conducteurs de fiacres, d'omnibus et de tramways de San Francisco.

C'est le cas de mon hôte et nous arrivons, après trois quarts d'heure de tramway, à une petite maison tout américaine. Elle est située au milieu d'un jardin ; quelques parterres conduisent de la grille à la porte de la maison. A gauche, un petit potager ; à droite, quelques arbres à fruits ombrageant un bout de prairie suffisant à l'alimentation d'une vache. La maison est à un étage, avec un petit portique formant au premier une charmante véranda. Partout des plantes grimpantes, le lierre, la vigne vierge, la clématite s'entrecroisent et s'enchevêtrent avec une pittoresque sauvagerie.

Je suis reçu avec une simplicité charmante. M^me^ X... est une petite femme, à l'air intelligent, vêtue d'une robe de

Hosted by Google

chambre en indienne très simple. Elle vient, avec ses deux enfants, à la rencontre de son mari.

La maison est petite, mais commode, bâtie en bois comme toutes les maisons américaines. La porte au milieu, puis un vestibule; d'un côté, la salle à manger et la cuisine; de l'autre, un bureau et le salon où un fauteuil, placé devant un feu de bois flambant joyeusement, attend le mari rentrant fatigué de sa journée de travail. Dans le salon, un piano carré; aux murailles, de jolis fusains; puis, une étagère avec quelques échantillons de minéraux rares et un ou deux rayons de livres : la Bible traditionnelle, des poètes anglais, Shakespeare, Byron, puis Longfellow; quelques livres français, Töpfer, Alfred de Musset et deux ou trois Cherbuliez.

Dans l'autre chambre, un bureau avec des papiers et des livres; puis, des étagères avec des échantillons de minerais de tout genre; plus loin, une collection de papillons; aux murs, des cartes géologiques et minières.

Nous soupons très simplement. Madame cause agréablement de l'Europe, de l'Allemagne, où elle a des parents, de Spa, qu'elle connaît de réputation. Après le souper, M. X... me montre ses cartes et m'indique un itinéraire à suivre. Il est intelligent, travailleur et décidé à faire « sa pelote ».

Pendant ce temps, madame fait répéter les leçons des enfants; le latin avec son fils, les fables de La Fontaine avec sa petite fille. Après les avoir mené coucher, elle revient causer avec nous autour du feu.

Elle est, dans un sens, plus instruite que son mari. Elle est musicienne, dessine, connaît un peu le latin, l'histoire naturelle. C'est elle qui collectionne les papillons avec ses enfants.

Les livres français lui appartiennent. Elle le parle convenablement, mais son mari n'en connaît pas un mot.

Comme il arrive souvent aux Etats-Unis, son éducation a été très soignée, tandis que son mari, lancé trop jeune dans la vie active, n'a pu faire d'études complètes.

Elle est le charme de l'intérieur et l'âme du ménage. Son mari en est le soutien, le point d'appui.

Hosted by Google

Notre conversation passe insensiblement de l'Europe à l'Amérique, de l'Amérique aux Etats de l'Ouest, puis aux Mormons et enfin à son ménage, dont elle s'occupe beaucoup.

Les confitures que nous avons goûtées au souper sont préparées de sa main. La main-d'œuvre se paye fort cher et une seule servante fait le gros ouvrage de la maison et travaille même un peu au jardin.

Ils me montrent la cuisine et l'œil le moins exercé peut voir, en un moment, l'ordre et la propreté qui y règnent.

Puis ils vont se coucher, me laissant tout simplement seul, écrivant de l'autre côté de l'Atlantique la lettre où je puise les quelques pages que je me hasarde aujourd'hui à publier ici.

C'est avec regret que je quittai, le lendemain matin, mes hôtes si vraiment hospitaliers, pour continuer, comme le dit Töpfer, mon voyage d'instruction jusque-là si heureusement commencé.

De Chicago à Omaha, où l'on traverse le Missouri, le paysage est dénué de tout intérêt; je parle du moins de ce que nous voyons pendant la dernière partie du voyage, car j'en ai fait le commencement pendant la nuit. Le Missouri même n'était pas très imposant à l'époque où je l'ai traversé; mais on voit ce qu'il doit être à la fonte des neiges, en roulant pendant près de cinq cents mètres sur des arches en maçonnerie avant d'arriver au pont proprement dit.

C'est à Omaha ou plutôt à Council Bluffs, la tête de pont sur la rive gauche du Missouri, que commence vraiment le chemin de fer du Pacifique.

D'Omaha à Chicago, trois compagnies se disputent les voyageurs. En arrivant à Omaha, au retour, on se trouve en présence de trois trains partant ensemble, de la même gare et il va sans dire que chacun d'eux a ses mérites spéciaux. Chaque ligne prétend être le chemin le plus direct et le plus pittoresque d'Omaha à Chicago et avoir des voitures plus soignée et plus confortables que ses rivales. La première société possède seule des *Pullman Cars*, avec une cui-

Hosted by Google

sine attachée au wagon. Aussi les prospectus font-ils un tableau terrible du pauvre voyageur devant changer de voiture pour prendre ses repas et gagnant, pendant ce trajet, des rhumes, des fluxions de poitrine, des bronchites, etc. L'autre ligne a des voitures séparées où l'on va prendre ses repas. Elle est, dit-elle, la seule à offrir au public des voitures qui ne sont pas rendues inhabitables par l'odeur de cuisine et où on n'est pas exposé à voir un passager, descendant du lit, placer le pied dans le café que l'on vous apporte ou laisser traîner un coin de son vêtement nocturne sur l'ommelette dont on comptait faire son repas. La troisième enfin possède seule des voitures reposant à chaque extrémité sur un truc à huit roues, ce qui rend le roulement incomparablement plus doux que dans tout autre véhicule.

Un peu plus loin qu'Omaha commence la prairie américaine.

La première journée, le pays qu'on traverse est encore habité. On a toujours en vue au moins une ferme avec un champ cultivé et des troupeaux gardés par un homme à cheval. Mais, après vingt-quatre heures, on est véritablement dans le désert. La prairie s'étend à perte de vue, unie, uniforme comme une mer légèrement ondulée. L'horizon se perd dans le lointain ou bien est borné par de petites collines arrondies ou coupées à pic et comme hachées par un coup de foudre, montrant des tranches de roche blanchâtre qui se détachent sur le jaune infini de la prairie. Le sol est couvert d'un gazon ras, touffu, serré et brûlé par le soleil. Des herbes plus grandes, d'un vert sombre, presque noir, adoucissent la teinte un peu crue du fond. La voie ferrée longe la rivière Plate. Elle mérite bien son nom; son lit est simplement un sillon peu profond creusé dans le sol; sa largeur est très grande, mais sa profondeur ne semble dépasser nulle part un mètre; c'est plutôt une multitude de ruisselets courant entre des bancs de sable et de cailloux pour se réunir aux tournants et former, à l'extérieur du coude, une nappe d'eau d'une certaine étendue.

Aux stations, on voit quelques misérables huttes à moitié

Hosted by Google

enfouies en terre et formées de mottes de gazon, une ou deux maisons en bois et, aux alentours, quelques champs de maïs. Elles sont distantes souvent de plusieurs dizaines de kilomètres, et dans l'intervalle règne la solitude la plus complète, la plus absolue. Quelques antilopes s'enfuient en bondissant, à l'approche du train, et se retournent ensuite pour le voir passer, découpant sur l'horizon leurs jambes fines, tendues comme la corde d'un arc, et leur corps souple et élégant. J'en ai vu d'une fois une couple et, plus loin, un troupeau d'une douzaine de têtes. Parfois des volées de petits oiseaux et, enfin, planant dans les airs, un oiseau de proie qui décrit, en tournoyant, ses cercles concentriques.

Pas un arbre, pas un buisson; rien qui vienne interrompre la monotonie persistante du paysage. L'attention ne peut se fixer sur un objet déterminé, et le regard se promène sur l'infini du désert. Rien ne ressemble plus à la traversée de l'océan et encore ses vagues offrent des aspects plus variés que les immensités nues de la prairie.

On suit à peu près l'ancienne route des émigrants et, par places, un sillon grisâtre, que l'herbe de la prairie n'a pas encore recouvert, rappelle les longues pérégrinations et les privations cruelles subies parfois par les aventuriers partis à la recherche de l'or.

Quelques émigrants se servent encore des anciens moyens de locomotion, car voici un campement, au bord d'une flaque d'eau. Le chariot est dépouillé de sa bâche; tendue sur quelques pieux, elle forme une tente grossière d'où s'échappe une colonne de fumée, qui monte en tournoyant vers le ciel. Deux chevaux maigres pâturent dans les environs. Au moment où nous passons, la portière de la tente se soulève et un homme vigoureusement bâti, la carabine en bandoulière, voit filer devant ses yeux notre train, dont il semble comparer la rapidité à la lenteur de son véhicule primitif.

Les personnages que nous apercevons aux stations ont maintenant tout à fait le type des trappeurs dont Gustave Aymard a fait ses héros. Ce sont de grands gaillards

Hosted by Google

bien découplés, larges d'épaules, vêtus de forte toile brune, à la longue moustache, à la chevelure inculte, surmontée d'un immense feutre rond. Sur l'épaule s'appuie leur long fusil, au ceinturon sont passés deux revolvers et un long couteau de chasse. Je visite les compartiments ordinaires, où règne une odeur de cuisine peu appétissante. La plupart des personnes qui ne prennent pas le *Pullman car* apportent avec elles leurs provisions, et la différence de confort entre les deux classes de voitures s'en trouve fortement accentuée.

Le paysage s'anime un moment avant d'arriver à Ogden, la station d'où se détache l'embranchement conduisant à Salt-Lake City, capitale des Mormons. Nous passons un défilé étroit, resserré entre des montagnes à pic de forme bizarre, où Brigham Young a tenu en respect, pendant longtemps, un corps d'armée américain. Après Ogden, c'est le désert, jusqu'à l'entrée de la Sierra Nevada et de la Californie : une suite de plateaux interminables, bornés par des montages nues, pelées, pierreuses, sans un brin de verdure d'aucune espèce. Le sol est couvert d'une croûte blanche, où croît un arbuste ou plutôt une plante se rapprochant, par sa forme, du genêt. Tout est brun, terne et mort ; nous sommes en hiver heureusement, car la traversée est, dit-on, rendue insupportable, en été, par la poussière alcaline qui se détache du sol et attaque très désagréablement les yeux et les organes respiratoires. Elle est, maintenant, seulement ennuyeuse au plus haut point et complètement dépourvue d'intérêt. On est tout heureux d'arriver à une station pour se dégourdir un peu les membres et examiner les quelques misérables Indiens qui viennent solliciter la charité des voyageurs.

Je ne sais ce qu'étaient les Indiens de Fenimore Cooper, et peut-être n'ai-je sous les yeux que les représentants les plus dégénérés des anciens possesseurs du sol, mais les créatures hideuses qui viennent assiéger les voitures à tous les arrêts ne me semblent pouvoir éveiller d'autre sentiment que celui de la répulsion. Les vieillards surtout dépas-

Hosted by Google

sent tout ce que l'on peut imaginer d'horrible. Les paupières sont rouges, la face ridée, l'air hébété ; sur leur menton se dressent quelques poils de barbe, gris et raides comme des soies de sanglier. La bouche est immense, le nez large et aplati, les joues peintes de rouge et de jaune. Les cheveux tressés sont ramenés sur le sommet de la tête et retenus par des bandelettes de couleur, le costume fourni par le gouvernement est en haillons. Une couverture grise à raies vertes et bleues et un feutre à larges bords, orné d'une plume ou deux, complètent un ensemble hideux.

Les femmes sont presque aussi repoussantes ; leur chevelure pendante et absolument dépourvue de souplesse ressemble à la crinière d'un cheval ; les yeux seuls sont assez bien, bruns et brillants. Les jeunes gens sont un peu mieux et j'en ai vu un ou deux assez bien tournés ; mais le nez et la bouche les défigurent toujours. En fait de couleur locale, j'aperçois quelques mocassins en pièces, et un seul Indien avec un sifflet d'os pendu au cou.

Les hommes regardent passer les trains sans qu'une lueur d'intelligence anime leurs traits avilis, les femmes montrent pour dix cents leurs enfants, qu'elles portent sur le dos, enfermés dans une sorte de maillot semblable au cercueil où l'on mettait les momies. Quant aux vieillards, ils se traînent d'une portière à l'autre en balbutiant d'une voix nasillarde le mot « baccy » (c'est-à-dire tabac). On les voit à peu près à toutes les stations à partir d'Ogden. C'est alors aussi qu'apparaissent les Chinois. Ils servent comme domestiques dans les arrêts où l'on descend prendre ses repas. Ils sont tous habillés de blanc, et leurs membres délicats, la finesse de leurs articulations, la petitesse de leurs mains et de leurs pieds, avec l'absence totale de barbe et de moustaches, les font prendre au premier abord pour des femmes. Leur longue queue roulée sur leur tête complète l'illusion. Ils indiquent le bassin du Pacifique et l'approche de la Californie.

Le train aborde la Sierra Nevada pendant la nuit. On dort dans les plaines du désert ; la locomotive remonte

Hosted by Google

péniblement les pentes de la montagne, et on se réveille au milieu de la verdure, descendant, par une route vertigineuse, sur l'océan Pacifique. Nous sommes encore au milieu des sapins et nous venons à peine de quitter la région des neiges que nous voyons derrière nous, couverts de leur manteau scintillant, les fiers sommets de la Sierra.

La voie descend rapidement en longeant des gorges à pic d'où s'élève une vapeur bleuâtre qui les fait paraître sans fond. A deux cents pieds au-dessous du train on voit apparaître les pointes des sapins et nous roulons si près du gouffre qu'il suffit de se pencher hors de la voiture pour en suivre de l'œil la paroi presque perpendiculaire. De l'autre côté se dresse le rocher surplombant parfois la route. Au loin s'ouvre un chaos de ravins et de côtes boisées.

On voit que l'homme a passé par ici, car presque tous les beaux arbres ont été coupés.

Par-ci, par-là, un pin darde solitairement vers le ciel son tronc aussi droit qu'une flèche d'église. Toutes les branches inférieures ont disparu et la végétation ne se montre plus qu'au sommet de l'arbre, indiquant que, dans le passé, il y a peu d'années encore, il était placé au centre d'une forêt et que ses frères étaient serrés trop près de lui pour lui permettre de conserver ses branches horizontales. Heureusement je vois presque partout pousser de jeunes arbres.

EDOUARD DE LAVELEYE.

Hosted by Google

ESSAIS & NOTICES

UNE NOUVELLE THÉORIE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME[1].

La faveur du siècle n'est guère à la métaphysique. Séduits par les immenses progrès que la méthode expérimentale nous a fait réaliser dans la connaissance de la nature, des esprits de plus en plus nombreux ont prétendu résoudre les problèmes de notre destinée par les seuls procédés en vigueur dans les sciences exactes. Allant plus loin encore, ils n'ont voulu voir dans les phénomènes de l'ordre moral que l'équivalent, ou pour mieux dire, le prolongement des forces à l'œuvre dans l'ordre physique, et ils en sont arrivés ainsi à faire de la philosophie entière une simple branche des sciences naturelles. La métaphysique, de son côté, fidèle à ses vieux arguments, les oreilles fermées à la marche du monde, ne ressemble pas mal à un survivant du moyen âge qui partirait en guerre avec l'armure des preux contre les engins perfectionnés de la stratégie moderne. Sans doute la vérité n'a pas d'âge, et il est des arguments qui sont toujours neufs, parce qu'ils sont toujours bons. Mais est-il possible de s'en tenir, par exemple dans les problèmes que soulève la distinction de l'esprit et du corps, à des arguments tels que la vieille proposition scolastique : La mort est une dissolution; l'âme est indissoluble, donc l'âme est immortelle. Pendant que la métaphysique répète les démonstrations de cette nature avec la foi des anciens jours, la science, penchée sur ses creusets, la loupe d'une main, le scalpel de l'autre, pénètre de plus en plus dans les secrets de l'univers, reconstitue page par page l'histoire de la vie sur le globe, diminue les barrières qui séparent les espèces, les genres, voire les ordres de la nature, entrevoit l'unité des forces qui déterminent les combinaisons variées de la matière, et, franchissant enfin, dans l'orgueil du succès, les limites du domaine expérimental, crie ironiquement à la psychologie : « Où donc trouve-t-on cette essence subtile et homogène que vous appelez l'âme? Non seulement nous ne la rencontrons nulle part, mais nous n'avons pas même besoin de cette hypothèse pour expliquer l'homme et l'univers. »

Si les sciences philosophiques veulent reprendre la place qui leur revient dans l'échelle de nos connaissances, elles doivent renoncer à l'isolement un peu dédaigneux dans lequel elle se sont

[1] *L'immortalité conditionnelle*, par M. Edward White, traduit de l'anglais sur la troisième édition par M. Ch. Byse. Paris, Fischbacher, 1 vol. 1880.

Hosted by Google

trop longtemps complu à l'égard de notre développement scientifique. Il faut non seulement qu'elles acceptent les découvertes de la science positive, mais encore qu'elles lui demandent des arguments pour la battre avec ses propres armes, lorsque, quittant sa sphère légitime, elle réclame pour ses procédés d'investigation le monopole des voies qui conduisent à la vérité.

C'est ce que la psychologie commence à comprendre, partout où elle est cultivée avec intelligence et impartialité. Ainsi en France, nous la voyons s'assimiler, avec M. Paul Janet, les progrès de l'anatomie et de la physiologie, afin d'y chercher en quelque sorte la vérification des théories formulées d'après la méthode intuitive[1]. A côté de cette école, qui aspire à réaliser la grande synthèse philosophique du XIX^e^ siècle, d'autres esprits, poursuivant les traditions de Hume et de Kant, continuent à chercher dans l'analyse de notre entendement l'explication des phénomènes psychologiques, mais en écartant toute affirmation qui ne serait pas à l'épreuve de l'expérience ou de la contradiction. C'est par cette méthode que le fondateur de l'école criticiste française, M. Ch. Renouvier, après avoir fait le procès à l'idée de l'absolu dans la notion de substance comme dans la notion d'infini, est arrivé à fonder sur la nature de l'homme une nouvelle philosophie de la liberté, qui laisse entrevoir la survivance de la personnalité humaine non comme un attribut nécessaire de la substance animique, mais comme une conséquence éventuelle de notre autonomie morale.

En d'autres termes, suivant cette doctrine, — dont le principal organe est la *Critique philosophique*, dirigée avec un incontestable talent par M. F. Pillon, — l'immortalité serait attachée non *à l'âme*, mais *à la personne morale*, et c'est de nous-même qu'il dépend d'atteindre à la survivance ou à l'anéantissement, selon que nous nous serons élevés au rang d'agent véritablement libre ou que nous serons restés l'esclave de nos appétits matériels.

Cette hypothèse, dont les antécédents remontent au moyen âge et peut-être même à l'antiquité, a été spécialement soutenue en Angleterre, depuis une quarantaine d'années par un pasteur protestant, M. Edward White. M. White remplissait les fonctions de ministre à Héresford lorsque l'affirmation de ses opinions hétérodoxes le mit aux prises avec les clameurs de la

[1] Dans le même courant d'idées, il convient de mentionner en Belgique les intéressants travaux de M. J. Delbœuf, qui, après avoir paru ici même sous le titre : *la Psychologie comme science naturelle*, ont été réunis en volume et ont fait sensation à l'étranger.

Hosted by Google

presse religieuse. Sans se décourager, il fonda alors dans la capitale du Royaume-Uni, à Hawley-Road, une petite communauté qui n'a cessé de s'étendre depuis vingt-sept ans. Le principal ouvrage où ses vues se trouvent exposées, sous le titre de *Life in Christ*, vient d'être traduit pour le public français par M. Ch. Byse, pasteur de l'Église missionnaire belge, qui, en condensant la pensée de l'auteur dans un style clair et concis, s'est surtout attaché aux côtés philosophiques de l'œuvre, comme l'indique du reste le titre qu'il a donné à sa traduction : l'*Immortalité conditionnelle*. « C'est par une négation ou une affirmation absolue, dit M. Byse dans sa préface, que l'on a jusqu'à présent résolu le problème. Ici, chez les spiritualistes et notamment chez les chrétiens, survivance et immortalité pour tous ; là, dans le camp matérialiste, point d'immortalité ni de survivance pour personne. Tout ou rien. Cependant, depuis un certain temps, il s'est produit une opinion nouvelle et intermédiaire. On a présenté l'immortalité non plus comme un attribut essentiel et inaliénable de l'âme humaine, mais comme un privilège qui lui est offert à certaines conditions, comme une puissance virtuelle qui se réalisera dans une élite. »

Suivant cette théorie, complètement en désaccord avec le pessimisme qui domine dans tant d'Églises chrétiennes, et notamment dans l'Église catholique, l'existence n'est pas seulement une épreuve, mais encore un bien et l'enfer n'est que l'anéantissement, contrairement à ce qu'enseigne le boudhisme, pour qui l'annihilation, le *nirvana*, constitue la récompense suprême.

En réalité, l'immortalité conditionnelle représente tout simplement la doctrine de la sélection, transportée dans le domaine de l'âme et modifiée par la substitution d'un agent libre aux influences fatales des milieux dans la lutte pour la vie. De même que, à la surface du globe, les êtres les mieux conditionnés pour le progrès réussissent seuls à vaincre les difficultés de l'existence et à perpétuer leur espèce dans la suite des temps, ainsi les caractères les plus perfectionnés, c'est-à-dire les plus pénétrés d'idéal, les plus détachés des préoccupations égoïstes et des appétits matériels, parviendront seuls à défier la mort et à poursuivre leur existence au delà du tombeau, parce que seuls ils sont aptes à servir la réalisation progressive de la mystérieuse synthèse dont ici-bas nous entrevoyons seulement la face terrestre. Il y a, toutefois, cette distinction fondamentale que, dans leur développement individuel et générique, les êtres inférieurs sont exclusivement soumis à des influences fatales, dont ils n'ont ni la direction ni

Hosted by Google

même la conscience, tandis que l'homme, déjà susceptible de réagir dans une certaine mesure contre les influences extérieures qui prétendent diriger sa vie terrestre, devient, en sa qualité d'agent libre, l'unique artisan de ses destinées futures.

Le principal reproche qu'on pourrait adresser à cette théorie est la division trop absolue qu'elle établit entre ceux qu'elle juge dignes de l'immortalité et ceux qu'elle condamne à un anéantissement final. A moins d'admettre que le compte se règle par une balance entre notre *doit* et notre *avoir* au grand-livre de nos destinées, comment croire à l'existence d'hommes qui, dans tout le cours de leur vie, ne se seraient pas élevés une seule fois au-dessus des préoccupations égoïstes et matérielles? Où trouver, fût-ce parmi les sauvages de l'Océanie ou dans les bas-fonds de nos grandes villes, des représentants tellement dégradés de notre espèce que jamais une seule application louable de leurs facultés intellectuelles, un seul acte de dévouement et d'abnégation, ne les aurait élevés au-dessus de la brute et n'aurait fait passer dans les ténèbres de leur conscience une fugitive étincelle d'idéal? On a peut-être répondu que l'amour maternel, la piété filiale, les sacrifices de l'amitié, l'attachement à la tribu et bien d'autres vertus encore sont des qualités purement instinctives. Mais, lors même qu'elles se rencontreraient au même degré dans l'animalité, nous pensons que chez l'homme elles acquièrent un caractère nouveau, dès que la réflexion et la liberté viennent se mêler à l'instinct pour le modifier et l'anoblir. Il faudrait, du reste, pour faire la part exacte de ce qui est digne de survivre dans l'individu, connaître d'une façon complète les lois et les conditions de l'idéal parfait que nous avons pour mission de réaliser, dans la mesure de nos forces, pendant notre existence terrestre.

Quoi qu'il en soit, la doctrine de l'immortalité conditionnelle a tout au moins le mérite d'une hypothèse ingénieuse, pour échapper aux obscurités, sinon aux contradictions qui, dans la métaphysique de l'absolu, offrent prise aux critiques du matérialisme. Elle commande, du reste, l'attention par l'importance qu'elle a acquise dans le monde protestant, sous la forme religieuse que lui a donnée M. White. Non seulement elle a pénétré dans les Églises indépendantes et même dans l'Eglise officielle d'Angleterre, mais elle se voit encore discutée dans les revues les plus autorisées, telles que le *Nineteen century* et la *Contemporary review;* cette dernière publication a même fait appel, l'an dernier, à dix-sept écrivains de diverses nuances pour exposer au lecteur leurs opinions sur la vie future. Deux revues religieuses,

Hosted by Google

le *Rainbow* et le *Bible Echo*, se sont spécialement consacrées à sa propagation. Aux États-Unis, où elle est également défendue dans un certain nombre de publications périodiques, elle a donné naissance, depuis un quart de siècle, à plusieurs centaines de congrégations nouvelles « les Églises de la Seconde Venue », *Second Advent churches*. En Allemagne, elle a obtenu droit de cité dans la philosophie universitaire. Nous avons déjà dit comment en France, elle s'était rattachée à l'école criticiste ; il y a, du reste, longtemps qu'elle y a été soutenue par M. Ch. Lambert, dans un ouvrage des plus remarquables[1], et, aujourd'hui même, elle trouve un ardent défenseur dans un professeur de l'université de Genève, M. Petavell Oliff, qui vient de l'exposer d'une façon approfondie dans une série d'articles publiés par la *Critique religieuse* de Paris.

Sur d'autres points les convictions de M. White sont fort éloignées même du protestantisme libéral, tel que nous le rencontrons dans les Églises réformées les plus avancées de France et de Belgique, puisque le vénérable pasteur d'Hawley Road proclame la divinité du Christ et soutient la réalité des miracles. Nous n'avons pas à le suivre dans les rapports qu'il s'efforce d'établir entre sa doctrine et les principes du christianisme. Mais sa conception de l'immortalité nous a paru intéressante à étudier, non seulement parce qu'il s'efforce de la fonder sur les données des sciences biologiques, mais encore parce qu'elle prouve l'activité et l'indépendance intellectuelle de l'esprit protestant, en opposition avec la routine et l'asservissement du dogmatisme catholique. Dans les Églises réformées, comme dans l'Église romaine, — et un peu aussi dans les écoles rationalistes — les théories neuves et hardies commencent invariablement par soulever contre leurs auteurs l'opinion de tous ceux qu'elles troublent dans la tranquille possession de la vérité reçue. Mais, tandis que l'Église romaine est réduite, par le principe même de son unité, à proscrire sans examen toute doctrine qui s'écarte de ses canons infaillibles, le protestantisme ne peut, sans mentir à son origine et à son essence, imposer de barrière au libre exercice de nos facultés intellectuelles. Le succès de la théorie adoptée par M. White démontre une fois de plus cette adaptabilité du protestantisme à toute doctrine philosophique qui se fonde sur le libre examen et se réclame de la raison.

GOBLET D'ALVIELLA.

[1] *Un nouveau système sur la vie future*, par M. Ch. Lambert. 1 vol. Paris, 1862.

Hosted by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

La correspondance diplomatique de M. Frère-Orban au sujet de la légation belge au Vatican. — *Charles Rogier*, par Théodore Juste; in-8°, Bruxelles, Muquardt, 1880. — *Frédéric le Grand*, par Théodore Juste (Bibliothèque Gilon). — *Les armuriers, scènes de la vie liégeoise*, par Eugène Bondroit ; in-12, Liège, Vaillant-Carmanne, 1880. — *La Houille*, par Clément Lyon (Bibliothèque Gilon). — *L'Instruction publique à Mons*, par Jules Declève ; in-12, Mons, H. Manceaux, 1880. — *Le Passé artistique de la ville de Mons*, par Léopold de Villers ; in-8°, Mons, Dequesne-Masquillier, 1880. — *Cours de langue française, Chrestomathie française*, par B. Van Hollebeke ; in-8°, Namur, Wesmael-Charlier, 1880. — *L'Histoire du peuple belge et de ses institutions racontée à la jeunesse*, par Ch. Vercamer ; in-8°, Bruxelles, Decq, 1880. — *L'Agriculture délivrée*, etc., par Auguste Warnant ; in-8°, Namur, chez l'auteur, 1880. — *La Science de la quantité*, par Lucien Buys ; in-8°, Bruxelles, Muquardt, 1880.

En vérité, si l'Exposition nationale nous révèle l'activité prodigieuse de l'industrie belge, une activité bien grande aussi se manifeste dans notre littérature, et il était à souhaiter qu'on pût la constater également par une exposition. L'idée de cette exposition a été émise par M. Louis Hymans et, quelqu'impraticable qu'ait d'abord paru le projet, la réussite est obtenue. Un compartiment, malheureusement trop restreint, a été réservé, dans les galeries du Champ des manœuvres, aux livres publiés en Belgique de 1830 à 1880. La chose la plus importante sera le catalogue, bien plus complet que l'exposition même, et plus intéressant aussi, car il renfermera la bibliographie complète de tous les auteurs belges depuis 1830 avec quelques mots de biographie sur chacun d'eux. Ce catalogue restera, et survivra aux fêtes du jubilé : il ne pourra d'ailleurs être achevé de sitôt.

Mais un élément d'appréciation que ne pourront fournir ni l'exposition, ni le catalogue, sera la qualité des œuvres ; ce sera surtout le progrès réalisé à cet égard depuis 1830.

Pour nous, qui avons suivi le mouvement littéraire en Belgique depuis plus d'un quart de siècle, le progrès est incontestable et il éclate dans toutes les branches de la littérature. Les ouvrages qui se publient sont d'une valeur de plus en plus haute, tant pour le fond que pour la forme. Nous ne séparons pas la forme de l'idée : nous demandons, au contraire, l'assimilation parfaite du style au caractère de l'ouvrage.

Cet heureux accord de l'expression et de la pensée se rencontre dans une publication toute récente, qui ne semble pas, au pre-

Hosted by Google

mier abord, rentrer dans notre domaine d'appréciation, mais que nous n'hésitons pas à placer parmi les plus belles œuvres d'éloquence écrite. Nous voulons parler de la correspondance de M. Frère-Orban à propos de la légation belge au Vatican.

Rien de plus intéressant et de plus admirable que l'attitude ferme, digne, correcte, loyale, conservée imperturbablement par le Ministre belge, au milieu et au travers des arguties, des faux-fuyants, des restrictions mentales, des malices enfantines de la curie romaine. C'est le triomphe de la politique moderne sur une diplomatie surannée dont tout homme sensé ne peut plus que rire en haussant les épaules. M. Frère-Orban s'est montré non seulement homme d'Etat dans la plus haute acception de ce mot, mais grand écrivain. On aime à le voir attaquer de front son adversaire, le tenir en respect, ne lui permettre ni de se dérober, ni de s'écarter à droite ou à gauche, et le décontenancer rien qu'en le regardant bien en face.

Le jubilé de 1880, qui ne fait encore jusqu'à présent que glorifier et la révolution de 1830 et les progrès accomplis depuis cinquante ans, serait-il le point de départ d'une ère nouvelle, d'une émancipation politique plus décidée ? Tout porte à le croire.

En attendant cet avenir peut-être prochain, rendons hommage aux hommes qui les premiers nous ont ouvert la voie. C'était le moment pour M. Théodore Juste de faire enfin paraître la biographie de *M. Charles Rogier* dans la galerie des « Fondateurs de la monarchie belge ». Il y avait longtemps que ce volume manquait à la collection et que l'on s'étonnait de ne pas le voir. Il paraît que certains scrupules arrêtaient l'historien, et maintenant encore nous n'avons qu'une œuvre incomplète, qui sera achevée plus tard, le plus tard possible, car on devine d'où viennent les résistances et les entraves.

Toute la partie qui concerne la révolution est fort bien traitée et le rôle de M. Rogier parfaitement caractérisé. Nous voyons à l'œuvre le vrai patriote, courageux et décidé, dont les services en ce moment furent de la plus grande importance. On peut toutefois reprocher à M. Juste d'avoir un peu oublié la part du peuple dans ce mouvement. Que s'est-il passé à Bruxelles au moment de l'entrée de l'armée hollandaise ? Il n'y avait plus de chefs, par conséquent plus de direction, plus d'organisation, et la résistance n'attendit pourtant pas l'installation d'un gouvernement provisoire. C'est là précisément le moment le plus digne d'étude et d'intérêt dans l'histoire de la révolution belge. La gloire de M. Rogier est d'avoir compris cette situation et d'être revenu le premier sur le lieu du combat, mais ce ne fut pas lui qui prit l'initiative de cette résistance.

Hosted by Google

Tout en écrivant ce livre qui vient si bien à son heure, M. Juste publiait dans la Bibliothèque Gilon un opuscule fort intéressant sur *Frédéric le Grand*. Comme pour Joseph II, dont il a donné dans la même collection une excellente biographie, l'historien s'est attaché à certains côtés caractéristiques de son héros, sans entrer dans les considérations de haute politique. C'est ce qu'il fallait au public de M. Gilon, et de tels ouvrages sont précieux pour l'enseignement de l'histoire.

Un livre qui eût été parfaitement à sa place dans la Bibliothèque Gilon est celui de M. Eugène Bondroit, intitulé : *les Armuriers ; scènes de la vie liégeoise*. Dans un cadre romanesque, ingénieusement conçu, l'auteur a su placer tout l'exposé de la fabrication des armes à Liège. La leçon est des plus attachantes et la lecture des plus agréables. Le but didactique n'est nullement dissimulé, mais il se confond si bien avec l'intrigue, que l'ensemble ne laisse rien à désirer : chose bien rare dans une œuvre de ce genre composée de deux éléments tout à fait dissemblables et disparates.

M. Clément Lyon a été tout aussi heureux dans son opuscule sur *la Houille*, mais en se bornant à des considérations historiques, scientifiques et sociales, sans y mêler d'attraits étrangers. Le sujet était du reste plein d'attrait par lui-même. M. Clément Lyon a particulièrement le mérite de n'avoir pas été trop inférieur à l'excellent traité publié par la *Bibliothèque des merveilles*. Tout cela est des plus utiles au point de vue de la diffusion des études.

Enseignez ! enseignez ! C'est le mot d'ordre du siècle, c'est sa devise et sa sauvegarde en présence des redoutables problèmes de la question sociale. Tout le monde le comprend heureusement, et tout le monde, selon les aptitudes de chacun, prend part au mouvement. Il semble que tout cède à cette impulsion et se propose le même but.

Une brochure de M. Jules Declève sur l'*Instruction publique à Mons* renferme de curieux détails rattachés à une sorte d'historique net et précis. Un travail plus étendu et plus approfondi, sur *le Passé artistique de la ville de Mons*, est dû au savant archiviste M. Léopold Devillers et accompagné d'une foule d'annexes qui en doublent la valeur. Nous finirons bien par avoir une histoire complète des beaux-arts en Belgique, lorsque l'on mettra en œuvre dans un ensemble méthodique ces précieux documents vivifiés par les études de nos érudits. Rien de plus fécond pour cela que le patriotisme local, soutenant et stimulant des recherches souvent fort arides.

Parmi les ouvrages indispensables à l'instruction classique se trouvent les chrestomathies. On a eu beau préconiser les œuvres

Hosted by Google

plus complètes, les livres proprement dits, il est impossible d'en faire l'objet d'un enseignement public et collectif. Ce sera la lecture des élèves studieux, mais il faudra toujours au professeur un recueil de morceaux choisis de peu d'étendue, tant pour les exercices d'analyse littéraire que pour servir d'exemples aux notions d'histoire de la littérature. Ces principes admis, quelle chrestomathie admettre? Il y en a beaucoup et l'on en fait chaque jour de nouvelles. En voici une de M. B. Van Hollebeke qui nous inspire pleine confiance dès l'abord. M. Van Hollebeke est homme du métier, homme pratique, il a beaucoup écrit pour l'enseignement, et il a publié, il y a quelques années, un excellent recueil de morceaux choisis de poètes belges. Disons en passant que ce dernier ouvrage mériterait d'être plus répandu et devrait figurer au programme des classes supérieures de l'enseignement moyen.

La *Chrestomathie* de M. Van Hollebeke ne s'adresse qu'aux classes inférieures et aux écoles moyennes. Le choix est fait avec goût et les divisions sont utiles au point de vue d'un livre de lecture. La correction ne laisse rien à désirer et l'impression typographique est agréable à l'œil, ce qui est pour nous un point capital. Rien ne rebute l'enfant comme un livre mal imprimé.

M. Ch. Vercamer, également l'un des vétérans de l'enseignement moyen et l'auteur de nombreux écrits, a réuni ses études historiques en un gros volume très compact, fort bien ordonné, mais dont nous ne pouvons malheureusement louer la correction. Une foule de noms propres, tant anciens que modernes, sont estropriés. Aussi l'imprimeur n'a-t-il pas osé y mettre son nom. Ce qui fait le mérite et l'intérêt du livre, c'est la collection de cartes montrant ce qu'a été la Belgique aux différents moments de l'histoire. L'auteur a profité avec intelligence de toutes les études récentes et l'on peut dire qu'il est à la hauteur des idées de son époque. C'est là une importante recommandation, car notre ennemi dans l'enseignement, c'est la routine. Le titre de l'ouvrage de M. Vercamer nous indique d'ailleurs ses tendances ; c'est l'*Histoire du peuple belge et de ses institutions, depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1880.

Nous nous voyons obligé de nouveau de remettre à une prochaine livraison l'appréciation d'un certain nombre d'ouvrages et surtout ceux de littérature proprement dite, poésies, romans et voyages. Avant de terminer, signalons deux traités d'une grande valeur, sans doute, mais pour lesquels nous nous déclarons absolument incompétent. L'un concerne l'agriculture et nous en trouvons le sommaire dans le titre même : *l'Agriculture délivrée ou moyens faciles de retirer de la terre quatre fois plus qu'elle n'en*

Hosted by Google

rapporte généralement et même d'obtenir d'une seule récolte un produit quitte de tous frais, au moins égal à la valeur de la terre employée à cette culture, par Auguste Warnant. L'autre traité est intitulé *la Science de la quantité* et a pour auteur M. Lucien Buys, capitaine du génie, répétiteur à l'École militaire. Nous avons vu avec plaisir que dans les considérations générales qui précèdent le livre, l'auteur part des principes exposés par la philosophie de M. Tiberghien.

EUGÈNE VAN BEMMEL.

P. S. Nous avons reçu de M. Jules Leclercq la lettre suivante à propos d'une des appréciations de notre dernière Chronique littéraire :

« Cher Monsieur,

« Vous voulez bien me consacrer, dans votre dernière chronique littéraire, quelques lignes bienveillantes auxquelles je suis très sensible. Je regrette, toutefois, de devoir protester contre une insinuation toute gratuite que j'ai lue avec peine, bien qu'elle soit exprimée dans la forme douteuse de l'interrogation. Vous vous étonnez de ce que je semble ignorer l'article publié dans la *Revue de Belgique* par votre honorable collaborateur ; ce qui m'étonne à mon tour, c'est la conclusion étrange que vous tirez si légèrement de cette supposition. Votre collaborateur avec qui j'ai toujours eu les plus excellents rapports, me connaît trop pour n'être pas le premier à me défendre contre votre injuste imputation. A celle-ci je pourrais d'ailleurs opposer des faits qui sont quasi de notoriété publique.

« Quant au reproche que vous semblez me faire de n'avoir pas cité le très intéressant article de mon prédécesseur, je vous prie de remarquer que je n'ai mentionné, suivant l'usage, que les *livres* qui ont été publiés sur les Dolomites, et que je n'ai pu, dans mon rapide aperçu de la littérature dolomitique, citer de simples *articles*, fussent-ils publiés dans une revue aussi estimable que la *Revue de Belgique*.

« J'ai appris tout récemment, par une lettre publiée par M. Émile de Laveleye dans l'*Athenæum belge* du 15 juin dernier, que l'article de M. Goblet a paru sous la forme d'un volume illustré, tiré à petit nombre d'exemplaires, et je l'ai vainement recherché ces derniers jours. Si j'avais connu ce volume, certes je me serais fait un devoir et un plaisir de le signaler. Puisse mon éditeur être assez habile pour m'en fournir l'occasion dans une nouvelle édition.

« Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

« JULES LECLERCQ. »

Hosted by Google

SUEZ ET PANAMA

L'ISTHME DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET LE PROJET DE M. DE LESSEPS[1].

I

L'isthme de l'Amérique centrale qui relie le Mexique à la Colombie forme une bande de terre longue et étroite, d'environ 400 lieues de développement, comprise entre le 5e et le 20e degré de latitude. La côte occidentale, baignée par le Pacifique, à peine découpée par quelques petites baies peu profondes, se dirige en ligne droite du nord-ouest au sud-est, jusqu'à la limite de la péninsule de Varegua et se relie à sa base colombienne, par l'échancrure profonde du golfe de Panama. La côte orientale, qui plonge dans la mer des Antilles, affecte une forme beaucoup plus irrégulière ; deux renflements, véritables presqu'îles, le Yucatan et la Mosquitie (Honduras et Nicaragua), y dessinent les golfes de Vera-Cruz et du Honduras, tandis qu'au sud, en se reliant à la côte de Colombie et du Venezuela, elle forme le vaste golfe du Darien. La largeur de l'isthme est donc très variable.

Le versant du Pacifique, la *tierra caliente*, suivant l'expression du pays, est considéré comme la contrée du globe où la végétation atteint son maximum de développement : « Les fruits, » dit Arthur Morelet, voyageur-naturaliste, « y acquièrent un volume prodigieux ; on y cueille des « bananes d'un demi-mètre de longueur, des anones déli-

[1] Voir la livraison du 15 juillet 1880.

Hosted by Google

« cieuses pesant jusqu'à quatre kilogrammes, des ananas et « des sapotes énormes. » — Aussi, y rencontre-t-on une population active, intelligente, considérable, tandis que, sur la côte orientale, on trouve à peine quelques ports ouverts au commerce européen. A défaut de route, le voyageur qui veut passer d'une mer à l'autre est obligé de se faire accompagner par une caravane d'Indiens, qui lui ouvre à la *machete* [1] un passage au milieu d'une végétation puissante, et doit se résigner à suivre d'étroits sentiers, désignés sous le nom de *trochas* ou *picas*, dans une atmosphère chaude, humide et énervante. L'habileté des Indiens permet seule de découvrir, dans les montagnes, les cols de passage généralement situés vers la naissance des rivières.

Cette circonstance explique pourquoi la topographie de l'isthme est encore très mal connue. Une cordillière, prolongement des Andes, la traverse dans toute sa longueur, à des altitudes très variables. Elle détache vers la mer des Antilles d'assez nombreux rameaux, où se trouvaient les mines d'or et d'argent exploitées par les indigènes, qui excitèrent la cupidité des Espagnols, aujourd'hui cachées par une luxuriante végétation tropicale. Ce chaos de montagnes est encore troublé, vers la côte du Pacifique, par de nombreux volcans qui achèvent de dérouter les investigations des géographes.

Les Espagnols, après avoir encouragé la recherche d'un passage au travers de l'isthme à l'époque de la conquête, adoptèrent une politique fort différente sous les pâles successeurs de Charles-Quint. L'Espagne, inquiète de l'avenir d'une colonie dont la possession lui était disputée par une race indigène énergique et vaillante, se contenta d'y recueillir chaque année une riche moisson d'or que lui rapportaient ses flottes de galions, et s'efforça d'en éloigner tous les étrangers. Sous l'influence du misérable évêque de Burgos, Jean-Rodrigue de Fonseca, le persécuteur de Colomb et de Cortez, la science et la religion s'unirent pour démontrer l'inanité des anciennes recherches. — « Les affaires d'Amé-

[1] Sorte de sabre droit que les Indiens manient avec une grande adresse et qu'ils emploient aussi bien comme arme que comme hache ou serpe.

Hosted by Google

« rique, » dit Michel Chevalier, « ou, comme on disait, des « Indes, étaient dirigées par un de ces êtres malfaisants à « qui la gloire de leur prochain est insupportable et dont le « bonheur consiste à torturer les nobles caractères auxquels « ils voient la foule apporter son admiration et son respect, « race vénéneuse qui empoisonne l'existence des hommes de « génie, sans s'inquiéter du dommage causé à la chose « publique. » — On démontra qu'une coupure de l'isthme aurait pour résultat, à cause de la différence du niveau qu'on affirmait exister entre le Pacifique et l'Atlantique, de submerger les Antilles et même l'Europe. En 1588, le jésuite José de Acosta, qu'on a surnommé le Pline du nouveau monde, déclara *sacrilège* l'idée de renverser « la barrière que « la sagesse du Créateur avait élevée contre la force des « deux mers ».

Rien n'y fit. Les nombreux flibustiers qui infestaient la mer des Antilles, les Anglais, les Hollandais, grâce aux intelligences qu'ils s'étaient procurées parmi les indigènes, continuèrent à disputer à l'Espagne les trésors sur lesquels elle veillait avec un soin jaloux, « comme le dragon sur le « jardin des Hespérides », suivant l'expression d'un historien. Vainement on faussa les cartes marines pour tromper les navigateurs ! Sur d'anciennes cartes espagnoles, on voit, en effet, représenté un *golfe de Papagayo* sur la côte du Nicaragua, d'un degré de profondeur qui n'a jamais existé. Les attaques succédaient aux attaques ; des pirates, tels que les Dampier, les Morgan, vinrent disputer à l'Espagnol sa colonie jusqu'au centre de sa puissance, ainsi que nous l'avons vu faire encore de nos jours par les compagnons de Walker. On se décida, par une mesure héroïque, à fermer les anciennes mines d'or, à garder par des forts celles qu'on exploitait, à couler des navires dans la plupart des fleuves navigables. La navigation sur le San Juan, par exemple, qui reliait l'Europe à Grenade, fut interdite sous *peine de mort*, et l'on suppose que ce fut un barrage de navires coulés à l'entrée du fleuve qui l'obligea à s'ouvrir le nouveau débouché connu sous le nom de *Colorado*, par lequel il déverse ses eaux à la mer.

Hosted by Google

A la fin du XVIII^e^ siècle cependant, sous l'administration du comte Revillagegido (1780), une politique plus sage, plus humaine prévalut. On reprit l'étude du problème du *secret du détroit*, et bientôt chaque étranglement de l'isthme, chaque col de passage dans la Cordillière, devint l'objet d'un projet de canal interocéanique. Parmi ces projets, un grand nombre sont chimériques : tels, par exemple, le projet d'un capitaine Eads, qui ne veut rien moins que soulever les navires sur un dock roulant pour les transporter d'une mer à l'autre, au moyen d'un chemin de fer, à l'imitation du traînage des canots, pratiqué par les Indiens [1]. D'autres sont inspirés plutôt par des intérêts particuliers que par l'intérêt universel, qu'il importe de satisfaire pour réaliser les capitaux nécessaires à une œuvre aussi considérable. La plupart des projets vraiment sérieux ont été soumis aux délibérations du Congrès de Paris. Nous les résumerons rapidement tout d'abord.

Entre les golfes de Véra-Cruz et de Tehuantepec, au nord de l'isthme, nous trouvons d'abord un étranglement dont la largeur ne dépasse pas 210 kilomètres, désigné sous le nom de *passage de Tehuantepec*, qui déjà fut recommandé par Fernand Cortez. La largeur de l'isthme se trouve, en ce point, notablement réduite par le Coatzacoalcos, fleuve important, affluant vers le golfe du Mexique, qui peut porter des navires sur une grande partie de son cours et offre encore à Manatitlan 6 à 7 mètres de tirant d'eau. Sur le versant du Pacifique nous trouvons divers petits cours d'eau moins considérables, tels que le Chicapa ou le Chimalapa. Dans le passé, les sources de ces deux rivières, distantes de 15 à 16 kilomètres, furent unies par une route qui passait au col de Tarifa, dont l'altitude est de 230 mètres [2]. Don Garay, délégué du Mexique et ingénieur du *Desagüe* de la vallée de Mexico, recommanda

[1] Au Brésil, de légères *conoas* passent à dos d'homme de l'Amazone au Rio de la Plata et de la Madeira au Rio de Paragay.

[2] Au milieu du XVIII^e^ siècle, on constata un jour, avec grand étonnement, à Vera-Cruz, l'existence de lourdes pièces de canon, fondues aux Philippines. D'où venaient-elles? Avant 1767, les flottes espagnoles ne doublaient pas encore le cap Horn. En fouillant les registres, on reconnut que ces canons avaient passé par Tehuantepec.

Hosted by Google

sur ce point, la construction d'un canal à écluse dont le projet a été dressé par l'ingénieur Fuertes; il fit valoir les avantages de traverser une contrée salubre, habitée par une population nombreuse, les qualités des ports d'accès vers les deux Océans. Celui à l'embouchure du Coatzacoalcos paraît excellent ; celui de Tehuantepec vers le Pacifique laisse plus à désirer. Il est, en effet, précédé, ainsi qu'on le constate sur toute la côte du Pacifique, d'une barre de sable qui arrête les torrents descendant de la Cordillière et provoque la formation de dépôts de détritus végétaux en putréfaction, très insalubres. Les lagunes du Chicapa, très étendues, présentent cet inconvénient à un haut degré. La construction de ce canal eût exigé 120 écluses, dont le passage durerait douze jours environ : ce projet fut à peu près unanimement repoussé par le Congrès.

Un peu plus au sud, nous trouvons un étranglement de l'isthme correspondant au golfe de *Honduras*. En 1841, un projet de passage fut étudié en ce point par le colonel du génie Remy De Puydt, lors de l'essai de colonisation belge à Santo-Thomas, en utilisant le lac ou golfe Dulce et la Montagua qui descend du plateau de Guatemala. D'autres projets ont été également proposés suivant la vallée de l'Uloa, désignée sous le nom de *Llanura de Comayagua*. Nous ne citons ces projets que pour mémoire, aucune proposition nouvelle n'ayant été faite au Congrès dans cette direction; l'altitude de la Cordillière à traverser vers le Pacifique semble trop considérable et le passage peu favorable.

Plus bas encore nous trouvons le *passage de Nicaragua*, déjà indiqué au XVI^e^ siècle par Gil-Gonzalès d'Avila et le pilote Andrez de Cerneda. La largeur du passage est de 208 kilomètres environ, mais elle est réduite notablement par le magnifique lac de Nicaragua, véritable mer intérieure de 176 kilomètres de longueur et 56 kilomètres de largeur, qui s'écoule vers le golfe du Mexique par le grand *desaguadero* (exutoire) du San Juan, de manière que le passage de terre ferme à traverser se trouve réduit, à l'endroit nommé le *Seuil de Rivas*, à environ 16 kilomètres. Ce passage est émi-

Hosted by Google

nemment favorable à la création d'un canal à écluses; le lac, dont l'altitude est de 32m60, fournirait, en effet, un réservoir d'eau inépuisable. Aussi, un grand nombre de projets de canaux ont-ils été proposés pour traverser l'isthme en ce point; nous citerons notamment le projet connu sous le nom de *Canal Napoléon*, rédigé par Napoléon III pendant sa captivité au fort de Ham. On estime qu'il faudrait 6 écluses pour canaliser le San Juan, qui est aujourd'hui barré par de nombreux rapides, et 10 écluses accolées comme dans le canal Calédonien, pour franchir le Seuil de Rivas, dont l'altitude atteint 41 mètres au-dessus du lac et, par conséquent, 73 mètres au-dessus de la mer, dans la partie la plus étoite. La durée du parcours du canal serait de quatre jours et demi. Divers projets furent présentés au Congrès par MM. Blanchet, Mainfroy, Belly, et, parmi ceux-ci, il faut citer surtout le projet très étudié de l'ingénieur américain Menocal, patronné par l'amiral Amen et la commission américaine. Nous y reviendrons.

En descendant plus au sud encore, nous trouvons dans l'État de Costa-Rica un étranglement de l'isthme entre le golfe de Chiriqui, où aborda Christophe Colomb, et le golfe Dulce (du Pacifique), dont la largeur est d'environ 100 kilomètres. Des études ont été faites pour relier ces deux magnifiques baies, notamment par le lieutenant de vaisseau belge Pougin; mais la hauteur de la Cordillière, qui atteint 1,000 mètres, y a fait renoncer.

Entre Colon (Aspinwall) et *Panama*, l'isthme n'offre qu'une largeur de 55 kilomètres, coupée par une cordillière dont l'altitude au col de Culebra (de la Couleuvre) ne dépasse pas 82 mètres. Cette largeur est réduite encore par un fleuve important, le Chagres, que les Espagnols désignaient sous le nom de *Rio de los Lagartos* (rivière des Caïmans), navigable assez loin de son embouchure. En 1534, Charles-Quint avait prescrit d'étudier le moyen d'y établir un canal; mais le gouverneur de la province, Pascual Andogaya, répondit que la connaissance exacte de la localité indiquait l'impossibilité absolue d'exécuter ce projet et qu'il n'y avait pas de prince

Hosted by Google

au monde assez puissant pour réaliser sur ce point l'union des deux mers. On se borna à construire une route de Porto-Bello vers Panama, qui établissait une traversée par voie de terre sur un terrain si difficile qu'il fallait au moins vingt-quatre heures pour la parcourir. En 1843, de remarquables études furent faites de ce passage par l'ingénieur Napoléon Garella, par ordre de M. Guizot; il proposa d'y construire un canal à écluses, traversant la partie la plus élevée de la Cordillière, au moyen d'un tunnel d'assez vastes dimensions pour y permettre le passage de navires surmontés de leur mâture. En 1849, à l'époque de la *fièvre d'or* de Californie, une compagnie américaine y construisit un chemin de fer aboutissant d'une part à Panama et, de l'autre, à l'île Manzanilla, où l'on créa un port nouveau; pour flatter l'orgueil du financier principal actionnaire de la compagnie, on le nomma Aspinwall. A ce nom tend à se substituer celui de Colon (Colomb), en mémoire de l'illustre *descobridor*, auquel on y a élevé une statue. Le chemin de fer, qui suit les sinuosités des vallées, a 75 kilomètres de développement. Depuis, on a repris l'idée d'y exécuter un canal; deux projets furent présentés au Congrès : l'un, par l'ingénieur américain Menocal, consistant en un canal à écluses; l'autre, par les lieutenants de vaisseau Wyse et Reclus, qui recommandent la construction d'un canal à niveau des deux mers. Nous reviendrons également à ces projets.

Descendant plus au sud encore, entre le golfe de *San Blas* et la rade de Chepillo, à l'embouchure du Bayano, la largeur de l'isthme est réduite à 50 kilomètres avec une cordillière dont l'altitude est de 300 mètres. Ce point de passage a été étudié par le Dr Kellay, qui y dépensa un demi-million de francs de sa fortune personnelle. Il offre l'avantage de permettre la construction de deux ports *terminus* préférables à ceux de Colon et de Panama, mais il exige un tunnel plus considérable, dont la longueur atteindrait 16 kilomètres. Ce projet, rédigé par Mac-Dougal et défendu d'une manière un peu trop sommaire par M. Appleton en l'absence de son auteur, fut vivement recommandé par M. Favre, le construc-

Hosted by Google

teur du tunnel du Saint-Gothard. Le Congrès, tout en reconnaissant les qualités de ce projet, crut devoir l'abandonner, à cause de l'avantage, que possède celui de Panama, de deux ports déjà tout aménagés, pour commencer les travaux et d'un chemin de fer dont on pourra tirer un parti considérable.

L'attention s'est portée tout particulièrement, dans ces dernières années, sur la région du Darien visitée par Nunez de Balboa, contrée mystérieuse, couverte de forêts impénétrables, aux enchevêtrements follement désordonnés, où les Espagnols cherchèrent vainement le *temple d'or de la déesse Dobaïba* et qui, de nos jours, est encore le rendez-vous d'aventuriers attirés par la renommée des mines d'or de Cana, que l'Espagne exploita d'une manière si cruelle pour les Indiens[1]. Entre les deux magnifiques baies d'Uraba ou du Darien, l'une arrosée par le Rio Atrato, dans le golfe du Mexique, et l'autre de San Miguel, qui reçoit le Rio Tuyra et le Rio Chacunaque, dans le Pacifique, l'isthme n'offre qu'une faible largeur, réduite encore par ces rivières navigables à grande distance de leurs embouchures. Cette contrée, couverte d'une végétation très active, habitée par une population indigène que l'histoire du passé rend méfiante des Européens, était fort mal connue. Plusieurs voyageurs avaient péri de faim et de misère en essayant de la traverser, notamment le lieutenant américain Strain et sept de ses compagnons, qui s'étaient égarés dans la forêt. De Humboldt, frappé des avantages exceptionnels de ce passage du Darien, l'avait indiqué comme l'un des plus favorables à la construction d'un canal interocéanique. Il supposait même, d'après le récit des indigènes, qu'il ne lui avait pas été possible de contrôler, qu'il existait un canal de jonction entre l'Atrato et le Rio San Juan de Chambira, dans la région de la Raspodura. On lui avait affirmé que ce pas-

[1] M. Wyse a retrouvé, en 1877, l'emplacement de ces mines de Cana, non loin des vestiges d'un ancien fort espagnol, caché sous les halliers, qui servait à contenir les révoltes d'esclaves et à protéger les mines contre les flibustiers. Il y a découvert un petit canon se chargeant par la culasse, portant une inscription qui indique qu'il fut fondu à Barcelone en 1774. Ce canon, qui porte le nom d'*El Mero*, est actuellement à Paris.

Hosted by Google

sage avait été construit par le curé de Novita, pour faire passer les canots chargés de fèves de cacao d'un océan à l'autre. Vérification faite, on a reconnu depuis que ce canal, désigné sous le nom de *canal du Prêtre*, n'avait jamais existé et que le passage se réduisait à un *traînage de canots*, favorisé peut-être, à l'époque des grandes pluies, par la formation de marais passagers aux sources des deux fleuves.

Vers 1865, M. Antonio Gogorza, qui est probablement le Français M. Lanthoine, marié à Carthagène avec une demoiselle Gogorza (dont il a pris le nom), annonça l'existence, entre les deux golfes de San Miguel et d'Uraba, d'un col de passage à Paya, dans la crête de partage des deux bassins, dont l'altitude ne dépassait pas 58 mètres. A la même époque, un autre Français (d'origine belge), M. Lucien De Puydt, affirma avoir découvert, à Tanela, un col de passage à l'altitude de 46 mètres. Ces découvertes étaient de nature à attirer l'attention du monde géographique. Elles indiquaient la possibilité de réunir les deux baies par un canal à niveau, en canalisant certaines parties de l'Atrato et de la Tuyra.

Diverses expéditions furent organisées pour vérifier ces faits énoncés, notamment celle dirigée par M. Flachat, ingénieur à la Martinique, et celle du commandant Selfridge, de la marine américaine. Ce dernier, après avoir visité la contrée avec grand soin du côté de l'Atrato, en rapporta la conviction que ces passages n'existaient pas. Il fut démontré que M. Gogorza n'avait jamais visité le Darien et ne devait ses renseignements qu'à un M. Lacharme, bûcheron français habitant le Darien, avec lequel il était en relation de commerce, et que, si M. De Puydt avait visité le Darien, il y avait été le jouet d'illusions résultant de l'emploi de méthodes ou d'instruments imparfaits, pour mesurer les niveaux.

M. Selfridge et M. Collins, complétant ces études d'après les ordres de la commission américaine, remontèrent l'Atrato et visitèrent ses divers affluents. M. Selfridge a proposé au Congrès deux projets de canaux interocéaniques qui utilisent le Napipi et aboutissent à la baie de Chiri-Chiri, l'un avec

Hosted by Google

écluses, l'autre à niveau. Ces projets, défendus avec un véritable talent par leur auteur, ont néanmoins été écartés des débats du Congrès, comme moins favorables que celui de Panama.

L'idée d'établir un canal à niveau, comme celui de Suez, par une simple coupure, était trop séduisante pour être abandonnée sans nouvel examen. « *L'isthme du Darien,* » disait un orateur au Congrès de Paris de 1875, « *est la terre* « *promise des canaux sans écluses;* mais la possibilité d'y « avoir un canal sans écluses ne sera démontrée que par une « étude géographique et hypsométrique complète de cette « région, dont les résultats ne peuvent être mis en doute. » — M. de Lesseps concluait dans le même sens et ajoutait : « On ne devra recourir à un *canal à écluses* que lorsqu'il aura « été définitivement établi qu'on ne peut pas en ouvrir un « *sans écluses.* » — MM. Wyse et Reclus, envoyés par la *Société civile* présidée par le général Türr, consacrèrent leurs efforts, pendant les deux années 1877 et 1878, à étudier le Darien, avec l'aide de M. Lacharme, dont le concours était précieux à cause de la connaissance qu'il possédait de la localité. Ils remontèrent la Tuyra et rejoignirent l'Atrato par le col de Tihulé, qui leur parut le point de passage le plus favorable ; descendant ensuite le Caquirri, ils fixèrent le point de partage des eaux à l'altitude de 146 mètres. Un projet de canal fut étudié suivant cette voie par l'ingénieur Celler, qui conclut à son impossibilité pratique. — Reprenant alors le travail, les explorateurs reconnurent une autre voie qui aboutissait à la mer par l'Acanti, mais ils rencontrèrent de nouveau, à l'altitude de 1,000 mètres, une cordillière qu'il eût fallu traverser par un tunnel de 17 kilomètres de longueur. — Désespérés, après ces efforts infructueux qui avaient coûté la vie à plusieurs de leurs compagnons, ils visitèrent, en rentrant en France, les passages du San Blas et de Panama.

La réunion du Congrès de Paris était imminente et menaçait de leur faire perdre, ainsi qu'à la société qu'ils représentaient, le fruit de travaux exécutés à grands frais et avec

Hosted by Google

un courage et un talent auxquels on ne peut assez rendre hommage. Dans ces circonstances pressantes, M. Wyse courut en toute hâte à Santa Fé de Bogota, capitale de la Colombie, négocier un traité qui lui assurait un privilège exclusif pour la construction d'un canal, encore problématique, tandis que M. Reclus consacrait vingt jours à visiter en détail le passage de Panama. Utilisant sa connaissance des lieux et mettant à profit les précieux renseignements renfermés dans l'ouvrage de M. Garella publié en 1845, il rédigea le projet de canal sans écluses présenté au Congrès, en se servant des plans qui lui avaient été communiqués par la Société de chemins de fer. Ce projet consiste en un canal de 73 kilomètres de développement, au niveau des deux mers, dont 44 kilomètres, à partir de Colon sont creusés dans un sol à l'altitude moyenne de 7 mètres au-dessus de la mer, 13 kilomètres en tranchée profonde de 25 mètres en moyenne, 6 kilomètres en tunnel de grande dimension du type proposé par Garella et enfin 10 kilomètres en tranchée d'une profondeur moyenne de 15 mètres aboutissant à Panama.

Les débats du Congrès ne tardèrent pas à se concentrer à peu près exclusivement sur les deux projets de *canal à écluses de Nicaragua* et de *canal à niveau de Panama*.

Les partisans du *canal de Nicaragua* firent valoir les avantages de traverser une contrée riche et salubre, propre à nourrir une armée de travailleurs, la précieuse ressource d'un réservoir tel que le lac de Nicaragua, d'un magnifique fleuve tel que le San Juan, le travail relativement peu difficile à exécuter pour couper le Seuil de Rivas. A ces raisons, on opposa les défauts des ports *terminus*, l'un à Greytown, qui tend à s'envaser, l'autre à Britto, qu'il faut créer complètement dans une rade foraine ; la difficulté d'établir et de conserver en bon état des écluses dans le cours inférieur du San Juan, qui, à partir de sa jonction avec le San Carlos, charrie des masses énormes d'alluvions et de détritus végétaux, la nécessité d'exécuter des dragages dans la partie sud du lac de Nicaragua pour y ouvrir une passe navigable au milieu

Hosted by Google

des atterrissements produits par son affluent le Rio-Frio. Enfin, circonstance qui fut d'un puissant effet sur l'assemblée, on signala la nature volcanique du sol sur la côte du Pacifique, qui menaçait à chaque irruption de renverser les travaux d'art du canal ; on fit un tableau très sombre du volcan Omotepe, au centre du lac, des nombreuses destructions de cités par les tremblements de terre au bord du lac, destructions, hélas ! dans lesquelles il est difficile de distinguer ce qui est l'œuvre de la nature et le fruit de la méchanceté des hommes dans une région où les orages politiques ont régné avec autant de persistance que les orages naturels.

Les partisans du *canal de Panama*, en tête desquels se plaça bientôt M. de Lesseps, firent ressortir les avantages considérables d'un canal à niveau, comparé à un canal à écluses, sous le rapport de la rapidité et de la facilité de navigation, chaque passage d'écluse causant au moins une heure de retard. On leur opposa la témérité de la conception d'un tunnel de 33 mètres de hauteur sous clef, dont l'emploi était sans exemple dans la navigation maritime et l'on observait plaisamment que la colonne Vendôme s'y promènerait à l'aise ; le danger des chutes de pierres dans une tranchée presque verticale, où chaque pierre qui tomberait produirait les désastres d'un coup de canon ; l'absence de matériaux de construction, la Compagnie de chemins de fer étant obligée de faire venir ses traverses et même ses poteaux télégraphiques de Carthagène ; la difficulté de se procurer et de faire vivre des ouvriers dans un climat où les Chinois eux-mêmes, les travailleurs les plus sobres de l'univers, avaient cruellement souffert pendant la construction du chemin de fer. — L'éminent ingénieur anglais, sir John Hawkschaw, fit remarquer, non sans une pointe d'ironie, que le canal coupait le Chagres à 14 mètres au-dessous de son niveau et que la rivière menaçait d'y tomber sous forme d'une chute formidable ; qu'à l'époque des pluies équatoriales, ses crues étaient si énormes que la section du tunnel, quelque grande qu'elle fût, ne suffirait pas à assurer

Hosted by Google

son écoulement. « Je pense que le danger de ces courants est « irrémédiable, » disait-il « et je n'en aurais pas parlé si je « n'avais travaillé moi-même dans la mer des Antilles et « constaté les courants énormes produits par les eaux de « pluie. » — Les marins insistaient sur les inconvénients de la zone de calme, que l'on constate jusqu'à 100 milles au large de Panama et qui obligera à organiser un service de remorquage important pour amener les navires à l'entrée du canal ; les travaux énormes qu'il faudra entreprendre pour approprier la rade de Panama et draguer l'obstruction de la barre qui en défend l'entrée.

Les débats furent vifs, ardents, passionnés. On exagéra, suivant les besoins de la cause, les avantages du *canal à niveau*, les défauts du *canal à écluses*, l'insalubrité de la contrée, le danger des volcans. Chaque jour faisait naître un projet nouveau pour corriger les défauts signalés dans les précédents : on proposa de remplacer le tunnel de Panama par une tranchée à ciel ouvert, de régulariser les crues du Chagres au moyen d'un vaste bassin de retenue établi dans la vallée supérieure de Cruces, avec déversoir régulateur pour écouler les eaux dans un lit mineur, latéral au canal. Sur la question de dépense, élément important de la discussion, les écarts furent énormes ; on varia de 400 millions à 2,400 millions. — « On *joue* ici avec les centaines de millions, » s'écriait avec indignation un ingénieur éminent, M. Cotard ; « il faut que nous sachions, au moins à 50 mil- « lions et à deux années près, à quoi nous nous enga- « geons ; sinon, mieux vaut nous ajourner et revenir. » — Il était évident pour tous les esprits désintéressés que le projet français était insuffisamment étudié.

Malgré l'ardeur que les auteurs de projets mirent à défendre leur œuvre, le Congrès de Paris fera sans doute époque, à cause de la liberté laissée à la discussion. Toutes les opinions, tous les projets purent y être librement exposés. La question politique n'y apparut que d'une manière incidente et en quelque sorte latente ; il est hors de doute qu'en défendant le projet du Nicaragua, les Américains obéissaient

Hosted by Google

à ce principe de politique traditionnelle qui, dès l'annonce du projet de *Canal Napoléon*, les amena à prendre des gages contre les républiques de l'Amérique centrale ; il est certain aussi qu'ils craignaient, en adoptant le canal de Panama, l'influence de la politique française et une atteinte à la doctrine Monroe. — M. de Lesseps déclarait que le canal de Panama, comme celui de Suez, serait *neutre*, et plus d'un esprit incrédule se demandait où il puiserait l'autorité pour faire triompher un tel principe, lui, un particulier, ayant la prétention de dominer l'action politique ! (Singulière neutralité, d'ailleurs, que celle du canal de Suez, dont l'Angleterre possède à peu près toutes les actions !)

Malheureusement, cette tendance si libérale, dont l'honneur revient entièrement à la direction imprimée aux travaux du Congrès par M. de Lesseps, ne se soutint pas jusqu'au moment du vote. Après quinze jours de débats, l'assemblée, qui se réunissait deux fois par jour (non compris les travaux en commissions) était visiblement fatiguée et le résultat encore très incertain. Les *Nicaraguéens* croyaient même l'emporter sur les *Panaméens*. Dès lors, la pression du camp français dirigé par M. de Lesseps, admirablement secondé d'ailleurs par MM. Lefebure de Fourcy et Dauzat, ingénieurs du canal de Suez, devint évidente. Après un éloquent discours de M. de Fourcy, le projet de Nicaragua fut écarté du vote par le bureau, sans décision de l'assemblée, et le Congrès ne fut plus admis qu'à voter par *oui* ou par *non* sur le projet de Panama, resté seul en cause.

Sur 134 membres du Congrès, 37 s'absentèrent au moment du vote, 74 votèrent oui, 8 votèrent non, 15 s'abstinrent.

Le projet de Panama était admis à une grande majorité aux applaudissements d'un public nombreux, attiré dans la salle de la Société de géographie, Boulevard Saint-Germain, lieu des séances du Congrès. Une défaveur visible, des murmures mêmes répondaient à l'énoncé d'un vote négatif ou d'abstention. — « Les applaudissements des dames sont la meilleure expression du vote ! » se hâta de dire M. de Lesseps avec sa galanterie ordinaire.

Hosted by Google

II

Une décision prise dans de semblables conditions n'est pas sans appel.

Le Congrès de Paris se composait à la fois d'ingénieurs, pour lesquels les détails techniques de la construction du canal devaient être la préoccupation dominante, et de géographes, délégués des sociétés de géographie, amenés par leurs études à ne considérer la question qu'au point de vue économique du commerce et de la navigation. Les éléments de conviction des uns et des autres étaient puisés à des sources très différentes. Pour les géographes, que le canal fût construit au nord ou au sud de l'isthme, peu importait; l'essentiel était qu'il se fît. Pour les ingénieurs, au contraire, les difficultés techniques acquéraient une importance majeure. Aussi vit-on tous les débats du Congrès se concentrer à peu près dans les travaux de la 4e commission, dite *technique*, et le Congrès ne fit, en réalité, que confirmer les résolutions de cette commission, sous la foi de l'autorité des ingénieurs éminents qui la composaient.

Il a été très remarqué cependant que la plupart des ingénieurs qui se prononcèrent pour le canal de Panama appartenaient ou avaient appartenu à l'administration du canal de Suez et ne pouvaient être considérés comme absolument indépendants, et que la plupart des délégués de la *Société des ingénieurs civils* de Paris, après avoir pris une part très active aux discussions, après avoir travaillé dans les sous-commissions et présenté des rapports, émirent des votes négatifs ou s'absentèrent au moment du vote, ne voulant pas même formuler un vote d'*abstention* [1]. Parmi les étrangers,

[1] Dans un rapport sur le Congrès de Paris adressé au gouvernement des États-Unis, l'ingénieur Menocal constate que, sur les 74 votants favorables au projet de Panama, on ne pouvait compter que 19 ingénieurs. Il remarqua que 8 d'entre eux appartenaient à l'administration du canal de Suez, que 5 autres étaient non pratiquants (*no practical engineers*) et qu'un seul avait visité l'Amérique centrale. Il ajoute que, des 5 délégués de la *Société des ingénieurs civils* de Paris, 2 votèrent *non* et que les 3 autres s'absentèrent au moment du vote.

Hosted by Google

plusieurs ne cachèrent pas qu'ils avaient voté affirmativement pour être agréables aux Français, « la solution de Panama « exécutée avec des capitaux français ne pouvant être, après « tout, que favorable à leur propre pays. »

Il ne nous appartient pas de scruter le secret des consciences, mais la préparation du vote, nous n'hésitons pas à le dire, rappelle trop les pratiques regrettables des *plébiscites* de l'Empire.

Ce fut, à notre avis, une faute grave, après les débats solennels du Congrès, que de demander un vote immédiat. Beaucoup de documents absolument nouveaux et d'une grande importance avaient été présentés, et leur examen, pour être fait avec maturité, exigeait les méditations du cabinet; une simple lecture en séance publique était évidemment insuffisante pour les juger avec le sérieux qu'ils méritaient. « Des ingénieurs capables, » disait avec raison l'amiral Amen, peuvent seuls, *après une étude consciencieuse*, se « faire une opinion sur ce qui est réellement possible et sur « ce qui est économique dans la construction d'un canal « interocéanique. » — Proroger le Congrès jusqu'à ce que ces études eussent pu être terminées était sans doute difficile, car beaucoup de ses membres venaient de loin, même d'outremer, et on ne pouvait leur demander de prolonger davantage leur séjour à Paris; mais il est certain que le Congrès eût confié sans difficulté le soin d'émettre le jugement définitif à une délégation élue par lui-même et dont l'avis, émis en pleine connaissance de cause, eût inspiré une véritable confiance au public. Les nombreuses *abstentions* que l'on constata au moment du vote prouvent que, sans être hostiles, les convictions de beaucoup de membres n'étaient pas suffisamment fixées. L'échec de la souscription ouverte au mois d'août 1879 pour recueillir le capital nécessaire au commencement des travaux, démontre également que, pour les financiers, le but principal du Congrès était manqué. Le verdict suprême de l'opinion publique ne ratifia pas ses résolutions et, en pareille matière, un échec est toujours un pas de recul.

Hosted by Google

L'observateur impartial qui relit le volumineux et remarquable *Compte rendu des séances du Congrès* doit reconnaître que la supériorité absolue du *canal de Panama* y fut démontrée par des arguments très sérieux, très dignes de méditation, mais non de manière à défier toute contestation. En principe, il est certain que le meilleur canal est celui qui coupe l'isthme dans sa moindre largeur, et que le *canal à niveau* est préférable au *canal à écluses*, où la navigation est entravée par des dispositifs plus ou moins compliqués. Sous ce double rapport, la supériorité du *canal de Panama* ne fut pas contestée, et elle ne pouvait l'être. — Mais, en matière de travaux publics, la ligne la plus courte se mesure moins par son développement absolu que par la dépense d'exécution, c'est-à-dire le produit de la longueur itinéraire par la dépense kilométrique. Les avantages d'un tracé sont moins subordonnés au chiffre du capital de la dépense totale, quelque élevée qu'elle soit, qu'à son produit probable, qui s'estime par la recette brute des péages, déduction faite des frais d'administration et d'entretien. Sous ces rapports financiers, la supériorité du *canal de Panama* ne fut pas suffisamment démontrée.

Dans une grande entreprise comme celle d'un canal maritime à construire dans une contrée très imparfaitement connue, sous un climat dangereux, où les chances aléatoires sont nécessairement énormes, on conçoit qu'il soit impossible d'établir un devis des dépenses et des recettes absolument exact. Ce sera toujours plus par le *sentiment* que par des chiffres absolus que les convictions devront se former. Mais l'extrême passion avec laquelle, dans tous les débats du Congrès, on chercha tour à tour à démontrer les avantages et les inconvénients des divers projets, était bien faite pour dérouter le jugement d'hommes qui, pour la plupart, n'avaient qu'une connaissance très superficielle de l'Amérique centrale. — C'est ainsi, par exemple, que les partisans de Nicaragua exagérèrent les dangers du climat de Panama et affirmèrent encore que la nature volcanique de son sol y rendrait impossible l'exécution de toute tranchée ou de tout tunnel. M. de

Hosted by Google

Garay, délégué du Mexique, affirma que, dans son pays, Panama était surnommé le *charnier des Européens*, et d'autres orateurs prétendirent que la mortalité des Chinois employés à la construction du chemin de fer fut telle, qu'on aurait pu enterrer un Chinois sous chaque bille : vérification faite, aucune de ces affirmations ne supporte l'examen. La mortalité des Chinois ne fut considérable que par suite d'une épidémie de suicide, comme on en observe fréquemment dans les agglomérations d'hommes soumis à de fortes épreuves; on se rappelle qu'une semblable folie de suicide se produisit dans l'armée française, conduite en Italie par le général Bonaparte. L'examen de la carte montre aussi que la région des volcans de l'Amérique centrale ne dépasse pas la frontière sud de l'État de Costa-Rica et ne s'étend pas jusqu'à l'État de Panama. — D'autre part, le danger des envasements de San Juan et du port de Greytown a été peint sous de trop vives couleurs par les adversaires de Nicaragua : « Il serait « injuste de condamner le port de Greytown », disait en termes éloquents M. Belly, « sur la simple constatation de son « état actuel. Ce sont des désordres passagers, accidentels, « sans consistance, qui disparaîtront le jour où l'on voudra « rendre à la bouche septentrionale du fleuve son ancienne « importance, en barrant le Rio Colorado. La destinée de ce « port est liée à celle de San Juan et tous deux n'ont été « jugés sévèrement que parce qu'on oubliait leur constitution « primitive, pour ne voir que les désordres dont ils sont « affligés. En fait, le port et le fleuve ont été, pendant deux « siècles, la grande artère commerciale de l'Amérique cen- « trale. Les goëlettes de Cadix et de Porto-Bello remontaient « le San Juan à la voile jusqu'au lac, en plein XVII^e siècle, « pour venir mouiller en face de Grenade. » Un autre voyageur non suspect, M. Verbruggen, l'un des partisans du Panama, confirme ce témoignage et nous raconte qu'en remontant le San Juan, il y rencontra à chaque instant des îlots au centre desquels émergeait une cheminée de steamer ou la mâture d'un navire coulé bas, preuve évidente de leur formation récente : « Quelques heures avant d'arriver au

Hosted by Google

« San Carlos, nous passons devant une île verdoyante. « Cette île est le vapeur *Omotepe* et, en effet, en regardant « avec attention, nous voyons un tuyau sortir des arbustes. « L'*Omotepe* s'est échoué là, tout dernièrement, un banc « s'est formé rapidement et une île avec ses herbes, ses « arbustes, un arbre de dimensions déjà très suffisantes, « s'est constituée. » N'est-il pas certain que le travail intelligent de l'homme ferait disparaître ces obstacles avec la même facilité qu'ils se forment par son insouciance?

A bien des égards, ces discussions semblent même prouver la supériorité du tracé de Nicaragua [1]. — Ce magnifique exutoire du San Juan, gâté par l'impéritie ou la méchanceté des hommes, ne semble-t-il pas s'imposer à la canalisation en vertu de ce principe, admis par tous les ingénieurs, qu'en matière de canalisation *il ne faut pas violenter la nature, mais user de toutes les forces naturelles?* La coupure de Panama, faite dans le roc vif, à berges à peu près verticales, est sans aucun doute la violation la plus flagrante de la nature qu'on puisse imaginer. Devant cette formidable crevasse, dont la largeur au plafond de 22 mètres dépasse à peine la largeur d'une de nos rues, dont la hauteur de 82 mètres atteint celle de la tour de l'hôtel de ville de Bruxelles ou les deux tiers de la hauteur de la tour de Notre-Dame d'Anvers, où les rayons directs d'un soleil zénithal ne pourront pénétrer plus de trois heures chaque jour, les gorges de Trient et de Pfaeffers en Suisse, à l'aspect déjà si redoutable, ne sont que jeu d'enfant. — Si l'on peut opposer, pour le projet du Nicaragua, le danger, sans doute très grave, des volcans qui renverseront les écluses du Seuil de Rivas, on peut aussi invoquer contre le projet de Panama le danger non moins sérieux des éboulements, des chutes de roches, qui pourront entraver complètement la circulation. M. de Garay rappelait au Congrès « que, dans la tranchée de la vallée de Mexico,

[1] L'idée de construire le canal de Nicaragua n'est pas encore abandonnée aux États-Unis. Le gouvernement de Nicaragua vient d'accorder une nouvelle concession de ce canal en vertu d'une loi votée par le congrès le 22 mai dernier, et une souscription est ouverte à New-York pour réunir les fonds nécessaires à son exécution.

Hosted by Google

« qui n'a que 60 mètres de profondeur et qui est cependant la « plus grande du monde, les éboulements ne cessent de se « produire, malgré les talus considérables et bien qu'elle « existe depuis plus de deux siècles. M. de Humbodt, qui « donne la description de ce travail gigantesque, dans son « ouvrage sur la Nouvelle-Espagne, l'affirme également ».

L'argument le plus puissant qu'on ait fait valoir en faveur du canal de Panama est son analogie avec le canal de Suez, construit — comme on projette de faire le canal de Panama — *à une seule voie, à niveau des deux mers et sans écluses.* Cet argument mérite d'être discuté en détail :

Le canal de Suez est creusé à peu près au niveau du sol, car sa plus grande profondeur au Seuil d'El Guisr, près du lac Timsah, ne dépasse pas 15^{m}67. Depuis l'époque où il a été livré à la navigation, on n'a cessé de le perfectionner. Le rapport présenté à l'assemblée des actionnaires le 2 mars 1880 constate que, sur une recette brute de 31 millions, en 1879, 28 millions ont été dépensés pour l'exploitation et à des améliorations, telles que la rectification des courbes de Timsah, de la quarantaine, ou à l'élargissement des voies de garage. Le colonel sir John Stockes, chargé de l'inspection du canal, considère comme un progrès notable l'agrandissement des garages, disposés d'abord pour recevoir quatre steamers et qui peuvent aujourd'hui en recevoir six. Une œuvre telle que le canal de Suez n'est pas faite pour une génération et l'on peut prévoir que, dans l'avenir, ces élargissements successifs s'étendront sur toute la longueur du canal, de manière à y établir une double voie, qui permettra un trafic de navigation à peu près illimité. Le peu de profondeur de la tranchée permet ces transformations successives en y consacrant une part d'amortissement du revenu, sans entraver la navigation. Le caractère le plus remarquable du canal de Suez est, sans doute, sa *perfectibilité.*

Le même caractère se retrouve pour le canal de Nicaragua, dont les tranchées les plus profondes n'atteignent pas 23 mètres. Celui de Panama, au contraire, avec ses

Hosted by Google

énormes tranchées, rend impossible tout travail ultérieur sans supprimer le passage des navires. L'œuvre, achevée au moment de sa mise en exploitation, est définitive ; l'avenir est définitivement engagé par le présent.

Qu'on le remarque, d'ailleurs, les avantages du *canal à niveau*, que l'on a invoqués surtout pour le canal de Panama, sont loin d'être toujours aussi considérables qu'on l'a affirmé. Dans un *canal à niveau et à simple voie*, la circulation simultanée des navires en descente et en remonte n'est possible qu'à la condition d'y établir des garages pour éviter les rencontres ; on est obligé d'y organiser un mouvement en navette (analogue à celui des chemins de fer à une voie) qui crée des entraves très comparables aux arrêts des *écluses*. Le trafic, c'est-à-dire le nombre de navires qui peuvent y faire leur passage journalier, y est donc limité comme dans un *canal à écluse*. L'avantage réel du *canal sans écluses* est de permettre l'augmentation de ce trafic, en multipliant ou en agrandissant les garages, jusqu'à atteindre la forme la plus parfaite du *canal à double voie* [1]. Mais, dans le *canal à écluses*, une semblable augmentation de trafic n'est pas impossible si l'on organise les transports par convois et si l'on agrandit ou multiplie les sas d'écluses suffisamment pour recevoir les convois. — En admettant donc que le trafic quotidien du *canal de Panama*, tel qu'il aura été construit, c'est-à-dire *imperfectible*, soit même supérieur à celui du canal de Nicaragua dans sa forme primitive, il arrivera, par la suite des temps, qu'on pourra perfectionner le dernier de manière à devenir supérieur au premier, et, pour cela, il ne faudra pas d'appel de capitaux, mais une économie bien entendue des revenus, ainsi qu'on le fait à Suez. L'avantage ne serait définitivement acquis à Panama que s'il était construit à deux voies ; nul n'a osé y songer jusqu'ici, à cause de l'énormité de la dépense.

[1] Il importe de distinguer la *durée de passage dans un canal* du *trafic*. En augmentant le nombre des garages d'un canal à niveau, on augmente le *trafic*, tandis que la *durée de passage* reste la même. Toutes choses égales, d'ailleurs, la *durée de passage* d'un canal sans écluses est moindre que celle d'un canal à écluses.

Hosted by Google

III

Lorsque nous disons que la décision du Congrès de Paris en faveur du *canal de Panama* n'est pas sans appel, nous ne voulons pas cependant prétendre qu'elle doive être réformée. Si le projet de Nicaragua offre des avantages importants, qui depuis longtemps ont attiré l'attention des ingénieurs, il est certain aussi que la solution de Panama se présente avec le caractère séduisant d'une grande simplicité et s'impose à des études sérieuses dans le problème du canal interocéanique.

Nous le reconnaissons sans hésiter : l'appui décidé que M. de Lesseps donne à ce projet de Panama est l'un des meilleurs arguments qu'on puisse invoquer en faveur de son exécution, de préférence à tout autre projet. Nul homme au monde plus que M. de Lesseps, avec la haute notoriété qu'il s'est acquise par la construction du canal de Suez, n'est capable d'inspirer la confiance nécessaire pour réaliser cette œuvre colossale, qui dépasse la limite ordinaire des entreprises humaines. Nous admirons le courage avec lequel il s'y dévoue, exposant aux hasards d'un insuccès une gloire qui suffirait au plus ambitieux. « Un général qui a gagné « une bataille », disait-il au Congrès de Paris, « doit se pré« parer à en gagner une seconde. » — En matière de percements d'isthme, l'opinion de M. de Lesseps vaut *légion*.

On peut se demander cependant si, dans cette seconde grande entreprise, son ardeur ne l'entraîne pas au delà du possible?

Sauf dans la région traversée par la voie ferrée, le terrain où doit s'exécuter la coupure de l'isthme de Panama est à peine connu; c'est ce que reconnaissait encore M. Wyse, dans une lettre adressée de Panama, le 5 février 1880, au président de la *Société de géographie* de Paris. Au delà des levés topographiques spéciaux exécutés pour la construction du chemin de fer, on ne possède aucune planimétrie exacte de l'isthme. Pour la vallée supérieure du Chagres, il faut encore s'en rapporter aux anciens plans espagnols, où

Hosted by Google

les erreurs et les omissions abondent. C'est ainsi, par exemple, que M. Wyse constate que la position du village de San Juan, au bord du Pequeni, par lequel passait l'ancienne route de Porto-Bello à Panama, est indiquée sur la carte du chemin de fer de Harrisson, établie d'après les données des cartes espagnoles, avec une erreur de 6 kilomètres. Les sources du Chagres étaient restées complètement inconnues aux Indiens et aux batteurs d'estrade de la Cordillière. M. Wyse, après de nouvelles recherches, a cru pouvoir fixer leur position sur les flancs d'un pic élevé qui se trouve par 81° 30′ de longitude occidentale, d'où le fleuve sort au sud-ouest pour venir se jeter dans la mer des Antilles, après un énorme détour.

La dépense de construction du canal de Panama n'est guère mieux connue que le terrain qu'il doit traverser. Il est vrai que son revenu sera si important que, sous ce rapport, on peut dire que la marge ouverte à ses entrepreneurs est des plus larges. — Il y a déjà dix ans, l'amiral Davis estimait que le transit probable d'un canal interocéanique s'élèverait au moins à 4 millions de tonnes. En compulsant les relevés des douanes des divers États de l'Europe et de l'Amérique, M. Levasseur, dans un remarquable rapport présenté au Congrès de Paris, établit que, si le canal eût existé en 1876, le transit y eût été au moins de 5 millions de tonnes. Au bas mot, on peut estimer, avec le progrès commercial qui résultera de l'ouverture de cette voie facile au travers du monde, que le transit s'élèvera au moins à 6 millions de tonnes, produisant par les péages un revenu de 60 à 90 millions de francs.

En se rappelant toutes les difficultés qu'il fallut vaincre à Suez, on se demande si M. de Lesseps parviendra à surmonter aussi celles qui doivent se produire inévitablement dans un travail d'aussi longue haleine que le *canal de Panama?* La Colombie n'est pas, comme l'Égypte, un pays riche et peuplé; sa population ne dépasse pas trois millions d'âmes et son budget annuel n'est que de 3,750,000 dollars. On sait que l'Égypte s'est en partie ruinée par la construc-

Hosted by Google

tion du Bosphore égyptien. La construction du canal de Panama rencontrera de la part des États-Unis une opposition au moins égale à celle que rencontra le canal de Suez, de la part de l'Angleterre ; déjà les journaux nous apprennent que le gouvernement de Washington prend des gages contre la Colombie, afin d'assurer, au besoin par les armes, avec un soin jaloux, toute atteinte à la doctrine Monroe. Dans cette nouvelle entreprise, M. de Lesseps ne peut plus compter sur l'amitié aveuglement dévouée d'un Mohammed-Saïd ou sur l'appui puissant de parents, tels que l'impératrice Eugénie et Napoléon III. Sans doute, il aura le concours de capitaux américains en quête de placements avantageux ; mais, à certains égards, cet appui peut être plus dangereux qu'utile, en ouvrant la voie à des réclamations diplomatiques, et la Colombie est trop faible pour faire respecter sa liberté par sa puissante sœur du Nord.

La vie de l'homme est fragile, M. de Lesseps n'échappera pas plus qu'un autre à la loi de la nature. En imprimant à l'œuvre du Panama le caractère de sa haute personnalité, sa responsabilité est grande, s'il ne veut pas en faire une simple affaire d'agiotage — « une souscription sur les brouillards du Panama ». — Après l'échec de la souscription de Paris, il conviendrait de se rappeler ce conseil si sage, que donna Mohammed-Saïd pour Suez, de n'engager de nouvelles souscriptions qu'après que tous les détails de l'entreprise auraient été fixés, au moins dans leurs grandes lignes. Ce n'est qu'à ce titre que l'œuvre peut acquérir le sérieux nécessaire pour inspirer la confiance et appeller les capitaux du monde entier.

Quelle sera la disposition des courbes et des garages dans le canal ? De cette disposition dépend le trafic maximum que le canal pourra permettre et, par conséquent, son revenu probable.

Comment s'exécutera le halage ou le touage des navires dans cette tranchée étroite ? Les moindres embardées peuvent y amener des acostages dangereux contre des parois de roches, et des marins ont été jusqu'à affirmer qu'il faudrait

Hosted by Google

y établir des garnitures en bois, des moyens de guider les navires, pour prévenir les accidents. Ne faudra-t-il pas un chemin de halage, dont la dépense serait énorme et presque égale à celle d'une seconde voie?

Quels seront les moyens adoptés pour protéger les navires contre les chutes de roches, au moins autant à craindre dans les tranchées profondes que les avalanches dans les routes des Alpes? Aura-t-on recours à des abris, à des blindages très onéreux?

Comment règlera-t-on les courants produits par la marée du Pacifique, qui s'élève à 6^m50, tandis que l'Atlantique marne à peine de 0^m30 à 0^m40? On ne disposera pas, comme à Suez, des bassins régulateurs du lac Timsah et du lac Amer. Faudra-t-il construire à Panama un port de flot, avec portes d'écluses dont la capacité nécessaire a été estimée telle qu'il puisse renfermer 60 steamers?

Quels seront les moyens que l'on mettra en usage pour prévenir les crues du Chagres à l'époque des orages équatoriaux? Tandis qu'en Belgique la masse d'eau qui tombe annuellement ne dépasse pas 0^m725 en moyenne et n'atteint jamais 0^m870, on a constaté à Panama que la chute d'eau produite par les pluies atteint 3^m150. M. Flachat estime que, par une forte pluie d'orage, la masse d'eau recueillie dans la vallée supérieure du Chagres peut s'élever à 50 millions de mètres cubes, qui menacent de se déverser dans le lit du canal par une chute formidable de 14 mètres de hauteur. Il faudrait être fixé sur l'importance des barrages que l'on devra établir; sur les chances de résistance qu'ils pourront offrir pour prévenir les dangers graves suspendus en quelque sorte sur le canal. Quels seront les moyens d'évacuation des bassins de retenue? Quels seront aussi les moyens d'écoulement des affluents du Chagres, moins importants, il est vrai, mais qui seront coupés par le canal, tels que le Rio Trinidad, le Rio Cano Quebreda, le Rio Baïla Monos, le Rio Mandingos, etc.?

Enfin, question non moins grave, à quels ouvriers aura-t-on recours pour exécuter cet immense travail, la popula-

Hosted by Google

tion de l'isthme se réduisant à quelques rares habitants disséminés dans de pauvres plantations, le long du chemin de fer? — Sans admettre l'insalubrité de l'isthme, qui a été fort exagérée sans doute, il est certain que le climat y est dangereux pour l'ouvrier européen. — Au mois de juillet 1867, un arrêt forcé, causé par un déraillement du train de chemin de fer au milieu de l'isthme, coûta la vie au lieutenant Fauvel, compagnon du duc de Penthièvre, acclimaté cependant au ciel des tropiques par deux ans de voyage autour du monde : « Nous dûmes rester cinq heures en « panne! » dit le comte de Beauvoir. « Peu à peu, une buée « opaque s'éleva au-dessus des flaques d'eau croupissante : une « humidité chaude et malsaine nous pénétra de toutes parts, « et les exhalaisons nocturnes d'une végétation pharmaceu- « tique nous serrèrent les tempes. » — « Il y aurait une respon- « sabilité effrayante, » écrivait en 1844 Michel Chevalier, à « enrôler des ouvriers européens afin de les envoyer dans « l'isthme. C'est un climat dangereux pour qui n'y est point « né et ne s'y est pas préparé, meurtrier pour qui s'y « expose à l'ardeur du soleil ou qui respire les miasmes des « marécages et ceux qu'exhale toute terre fraîchement « remuée. Il faudrait leur tracer des règles d'une bonne et « saine hygiène et, ce qui est plus difficile, trouver les « moyens de les leur faire observer. » L'expérience de la construction du chemin de fer de Panama prouve que le Chinois, si sobre, si résistant, ne vit dans ce climat qu'au milieu des plus cruelles souffrances. Les indigènes, paresseux et sans besoins matériels, n'y accepteraient aucun travail. Le nègre seul semble pouvoir être employé avec succès. On a proposé d'en acquérir au Brésil, où l'esclavage subsiste encore, et de leur offrir la liberté en récompense; solution très onéreuse, car le prix du nègre croîtrait rapidement au Brésil, où les bras font déjà défaut. — La question des ouvriers peut exposer aux mécomptes les plus sérieux. Dans un interrogatoire que lui fit subir le *Board of trade* de San Francisco, M. de Lesseps dut avouer que la dépense du canal de Suez s'éleva de 200 millions à 412 millions, parce que les corvées

Hosted by Google

des *fellahs* égyptiens, sur lesquelles il comptait, lui furent retirées.

Constatons cependant que l'insuccès de la souscription pour le canal de Panama a eu cet excellent résultat (ambitionné par la plupart des *abstentionnistes* du Congrès de Paris) de provoquer des études nouvelles. Au mois de décembre 1879, M. de Lesseps, accompagné d'une nombreuse commission d'ingénieurs, parmi lesquels nous remarquons M. Dirks, l'habile ingénieur du canal d'Amsterdam, M. Dauzat, ingénieur du canal de Suez, M. Boutan, ingénieur des mines. M. Couvreux, fils de l'entrepreneur de Suez et des travaux maritimes d'Anvers, s'est embarqué à Saint-Nazaire pour se rendre à Panama, où il rencontra le colonel Totten, ingénieur du chemin de fer, et le vénérable général Wright, du génie américain. Après une exploration de l'isthme, qui dura du 1er janvier au 16 février, la commission reconnut que l'exécution des travaux proposés par MM. Wyse et Reclus était parfaitement praticable. — L'inspection de l'antique cathédrale espagnole de Panama, qui subsiste sans aucune lézarde, démontra qu'aucun des accidents résultant des tremblements de terre n'est à redouter. — On a constaté que la création d'un énorme bassin de retenue à Cruces, capable de contenir un milliard de mètres cubes d'eau, n'exigerait qu'une dépense très inférieure à celle qu'on avait supposée à Paris et n'entraînerait pas à des difficultés plus grandes que la construction des barrages de Furens, d'Alicante ou de la Gileppe [1]. — On a calculé que le déblai total à effectuer ne dépassait pas 75 millions de mètres cubes, et MM. Couvreux et Hersent ont même accepté l'engagement de les effectuer au prix de 512 millions, somme à laquelle on devra ajouter les frais d'administration, d'étude, le rachat du chemin de fer de Panama et des diverses concessions accordées par la Colombie.

Ce sont là des résultats d'une importance capitale entiè-

[1] Le hasard servit heureusement la commission : un mois avant son arrivée, le Chagres avait eu l'une de ses plus fortes crues connues dont on pût relever les marques.

Hosted by Google

rement dus au zèle et à l'activité de M. de Lesseps. — « Ce « n'est pas à mes frais que se font les dépenses de l'expédition », disait-il modestement à la réception des ingénieurs civils de New-York, « car bien que ma vie ait été consacrée à de « grands travaux, je ne suis pas riche et mon désintéresse- « ment ne va pas au delà du possible. Deux millions m'ont « été donnés d'une manière tout à fait désintéressée pour « servir à l'avancement d'une œuvre si séduisante pour de « grands esprits. Sur ces deux millions, sept cent mille « francs ont été versés au gouvernement de la Colombie, en « vertu d'un contrat de privilège, et le restant employé à « l'expédition. »

Les études se poursuivent encore dans l'isthme, sous la direction d'un jeune ingénieur colombien, M. Sosa, et les dernières nouvelles nous apprennent qu'on trouve sur beaucoup de points un sol de terre très favorable aux déblais là où l'on ne croyait trouver que du roc dur. — On espère aussi réussir à recruter l'armée de 8,000 ouvriers que l'on juge nécessaire au travail, parmi les habitants des Canaries et de Madère, acclimatés aux tropiques, les Chinois que la Californie repousse de ses ateliers, les nègres des Antilles et les *kroumen* de la côte occidentale de l'Afrique, où les Anglais et les Français ont déjà trouvé de bons travailleurs, acceptant des contrats d'engagement avec promesse de rapatriement.

Une commission de l'Institut de France a accepté la mission d'étudier les questions théoriques encore douteuses et la commission d'exploration nous promet prochainement un rapport complet qui, assure-t-on, lèvera tous les doutes. Dans l'état nouveau où se présente le problème du canal de Panama, on peut dire qu'il a fait un progrès notable depuis le Congrès de Paris, progrès qui permet d'augurer plus favorablement du résultat. L'entreprise du canal interocéanique, on peut l'espérer, triomphera pour le grand bien de l'humanité, comme a triomphé l'entreprise de Suez.

« Le bonheur, disait Mazarin, est un genre de mérite « qui remplace tous les autres, et que rien ne remplace. »

Hosted by Google

IV

Si l'on suit, par la pensée, M. de Lesseps dans son magnifique voyage aux États-Unis, où les ovations triomphales ne lui furent pas ménagées, puis en Angleterre, en Hollande, en Belgique, où l'attendait l'accueil le plus sympathique, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, cette ardeur généreuse qui défie le repos et les années après de grands travaux, cette confiance aveugle dans le succès, ou cette verve intarissable, cette soif de popularité qui le pousse à entreprendre les œuvres les plus difficiles. « On a dit que j'étais « fou lorsque j'ai voulu percer l'isthme de Suez, » s'écriait-il un jour, « mais je suis encore fou, car je veux aujourd'hui percer l'isthme de Panama! » — La gloire, les applaudissements l'enivrent, il les provoque et veut les répandre à pleines mains sur tous ceux qui l'entourent. Rien n'est épargné pour en amener la manifestation, meetings publics, banquets, journaux, satire même[1]. A Panama, au milieu de graves préoccupations, ce qui semble dominer chez M. de Lesseps, c'est le désir d'abattre la première pierre de la grande tranchée dont les projets, les voies et moyens ne sont pas même préparés, défi orgueilleux, retentissant et puéril, lancé à tous ceux qui n'ont pas foi dans son œuvre, et surtout à la *Société américaine de géographie* de New-York, qui, au mois de décembre 1879, acclamait encore les projets de l'amiral Amen et de l'ingénieur Menocal, pour le canal de Nicaragua, après de longues discussions, poursuivies pendant plusieurs séances sous la présidence du grand juge des États-Unis, M. Daly.

— On lit dans le *Bulletin du canal interocéanique* : « Le « samedi 10 janvier 1880, M de Lesseps, suivi de la plupart « des ingénieurs qui l'accompagnent, du commissaire du

[1] Pendant les séances du Congrès de Paris, un journal satirique de New-York représenta la caricature de M. de Lesseps à cheval sur l'isthme de Panama, défiant avec un sourire la flotte américaine qui le canonnait du côté de la mer des Antilles, et la flotte chinoise, embossée du côté du Pacifique pour l'empêcher d'ouvrir les portes du Céleste Empire.

Hosted by Google

« gouvernement national, M. Ferro, du président de l'État, « M. Cervera, de S. G. Mgr l'évêque de Panama, du con- « sul de France, M. Lebrun, et de quelques invités, s'est « rendu au sommet du Cerro de Culebra, emmenant sa fille « Fernande, à l'effet de lui faire déterminer, au moyen d'un « fil électrique, l'explosion d'un trou de mine à la dynamite, « pratiqué et préparé depuis la veille, à un mètre soixante- « dix centimètres de profondeur d'une roche basaltique des « plus dures, parmi celles qui se trouvent sur le tracé du « canal. L'opération a parfaitement réussi et on peut consi- « dérer cet acte comme le commencement de l'immense « série de travaux qui doivent avoir pour terminaison l'ou- « verture du canal interocéanique. »

Le sourire s'efface des lèvres lorsqu'on se rappelle que ce fut par de semblables coups de théâtre, ménagés avec une habile connaissance du cœur humain, que celui qu'on nomme avec raison *le grand Français* a réussi à terminer l'œuvre de Suez. Cette fois encore, espérons « qu'il tient en main l'épée de Roland qui fend les montagnes ».

« Quelle créature étonnante que l'homme, » disait l'illustre Robert Stephenson, « capable de raisonner, de penser, de « comprendre, même de se rapprocher quelque peu de la « puissance créatrice de Dieu ! » — J'imagine que si le célèbre inventeur des chemins de fer eût pu voir achever l'œuvre de Suez dont il avait douté, il se fût sincèrement réjoui. — L'auteur de cet article, *abstentionniste* à Paris, serait heureux de voir ses doutes vaincus par les faits et de pouvoir saluer en M. de Lesseps le créateur des deux plus grandes œuvres du XIX^e^ siècle.

1^er^ juillet 1880.

Colonel WAUWERMANS.

Hosted by Google

UN CHEVALIER ERRANT[1]

VIII

ESCARMOUCHE.

L'artiste arriva à Godinne vers quatre heures. Lorsqu'il entra à l'auberge, les sœurs prenaient leur goûter dans la cuisine, en la compagnie de la mère Hubert. Il n'y avait personne dans la salle de l'estaminet. Morisset frappa à la porte, Thérèse accourut et s'écria en le voyant : « C'est monsieur Albert! » Aussitôt Amélie arriva. On le reçut avec une effusion toute fraternelle.

« Vous, monsieur, vous! dit Amélie. Ah! quel plaisir de vous voir!

— Il est réciproque, répondit gaiement Morisset ; mais ce n'est pas tout cela, il faut d'abord s'embrasser.

— Oh! bien volontiers, » dit-elle en tendant son visage, où l'artiste appliqua deux bons gros baisers fraternels ; puis, prenant Thérèse à la taille, il la souleva à la hauteur de sa tête, comme un enfant, et lui baisa les joues.

« Là! dit-il alors, cela fait du bien.

— Et il n'y a pas de neige, dit à son tour Thérèse avec une pointe de malice.

— Nous l'attendrons patiemment, » répondit-il.

Ils entrèrent dans la salle d'estaminet, où il y avait du feu; la salle à manger restait fermée pendant l'hiver, par économie de charbon ; les rares voyageurs qu'on recevait étaient

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 juin et 15 juillet 1880.

Hosted by Google

habitués à prendre leurs repas dans la pièce commune. On servit le goûter à Morisset, qui mangea avec grand appétit et avec une bonne humeur communicative. Pendant ce temps, il observait Amélie et étudiait sa physionomie.

« Ça ne peut pas continuer ainsi, dit-il tout à coup, je vous trouve maigries toutes les deux; vous surtout, mademoiselle Amélie, vous avez un air qui ne me convient pas. On vous fait du chagrin : c'est pourquoi je suis venu tout de suite. Ah! çà, ce sont donc des sauvages, vos paysans? »

Amélie hocha la tête.

« Je n'y comprends rien, dit-elle. Ils ont toujours été très bons pour nous. Jamais personne, avant notre malheur, ne nous aurait dit un mot plus haut que l'autre. Maintenant, ils se croient tout permis.

— Hum! oui : je comprends, moi. Eh bien, je suis curieux de les voir à l'ouvrage, ces aimables villageois.

— Oh! si vous êtes là, ils seront bien tranquilles...

— Quels héros! On m'avait pourtant assuré que vos paysans des bords de la Meuse étaient meilleurs que ceux des plaines. Moi-même j'avais constaté chez eux des qualités de loyauté et de bonhomie caractéristiques.

— C'est vrai, qu'ils ne sont pas mauvais, reprit Amélie. Il n'y a pas beaucoup de pays où on s'entr'aide plus volontiers que chez nous. Je ne sais pas ce qu'ils ont.

— Je le leur demanderai, » dit Morisset.

Il s'installa, puis alla faire un bout de promenade au bord du fleuve, sachant que les nouveaux habitués de l'estaminet n'arrivaient qu'à la nuit. La Meuse coulait à pleins bords, lourde et jaunâtre, descendant d'un mouvement rapide et pour ainsi dire pressé, vers Namur, Liège, la Hollande, la mer. La contemplation de cette masse d'eau qui s'en allait s'engouffrer dans des masses d'eau plus vastes, sans s'arrêter jamais, rendit Albert sérieux, presque mélancolique.

« Dans la nature, se dit-il, il n'y a que l'homme de mauvais, parce qu'il pense, parce qu'il a une volonté ; les autres êtres suivent leurs instincts ; l'eau, les arbres, les vents subissent des lois implacables; nous seuls, parce que nous sommes

Hosted by Google

doués de facultés supérieures, nous faisons le mal. Essayez d'expliquer cette étrangeté au moyen de la Providence! Nous sommes très vains de notre génie ; et pourtant lorsqu'un homme devient puissant, il est rare qu'il ne soit pas criminel. L'instinct du mal serait donc plus fort que le génie, la brute l'emporterait donc sur l'intelligence? Nous méprisons les animaux; agissons-nous mieux qu'eux? Des centaines de mille hommes ont été sacrifiés en 1870 à la situation difficile d'un aventurier, devenu empereur au moyen d'un crime monstrueux. La guerre est une sorte d'exutoire fatal de nos mauvaises passions. Nous inventons la traction par la vapeur et les railways, pour multiplier nos rapports internationaux ; ce n'est pas assez : nous sommes si avides de confraternité que nous prenons à notre service l'étincelle électrique, pour échanger plus rapidement nos idées. Immédiatement ces moyens servent à rapprocher les armées, pour qu'elles puissent se ruer les unes sur les autres et s'entre-détruire avec plus d'acharnement. Toujours les instincts triomphent des bons sentiments et des idées de justice. Ce n'est qu'à force de lois que nous nous empêchons de retomber en barbarie ; à mesure que nous nous civilisons, on met des entraves à notre liberté, par nécessité sociale. Nous avons de grands poètes, de grands philosophes, des savants prodigieux, d'admirables artistes ; mais la somme du bien reste toujours inférieure à celle du mal, parce que les hommes intelligents se mettent en travers du progrès. Pourtant, il y a trois mille ans, on disait déjà : — Respectez votre voisin ; ne faites pas le mal, ou craignez la réciprocité. Les paysans de Godinne valent-ils mieux que les esclaves de la Grèce antique? Cela n'est pas bien sûr. Ainsi, en deux mille ans, il n'y a de progrès que dans les sciences exactes. Un homme sur dix mille connaît la distance de la terre au soleil ; mais tout un village sera indifférent ou hostile au malheur d'une famille honnête, lâchement outragée par un homme civilisé qui croit à l'intervention de la Providence... Coulez, fleuve, coulez sourd et aveugle, dans votre majestueuse sérénité : il y a des heures où l'être qui pense envie cette placidité implacable que rien

Hosted by Google

ne peut émouvoir, ce mouvement incessant et inconscient que rien ne peut arrêter. »

Ainsi Morisset rêvait, en longeant la Meuse. Il avait parfois de ces accès de tristesse et de misanthropie ; entre deux excursions, la vie d'intérieur et les choses qui se passaient autour de lui triomphaient de sa bonne humeur et distillaient de l'amertume au fond de son cœur. Mais ces sortes d'inquiétudes philosophiques, d'angoisses morales ne duraient jamais longtemps. Il était, avant tout, un homme d'action, de premier mouvement ; et, au lieu de méditer sur l'existence, il se plongeait dans l'activité, plus hygiénique pour l'esprit.

Comme le soir tombait, il se dirigea vers l'auberge ; il faisait nuit noire quand il y arriva. Il entra dans la salle d'estaminet et s'assit près du poêle. Deux buveurs étaient attablés et fumaient leur pipe. Morisset prit le journal, se rapprocha un peu de la table du milieu, au-dessus de laquelle pendait une lampe au pétrole, et se mit à lire en fumant un cigare. Bientôt Thérèse vint s'asseoir, un tricot à la main. Les buveurs se mirent à causer, en wallon, avec des airs de galanterie qui s'entendaient dans le son de la voix et dans les petits rires dont elle était accompagnée. Ils n'adressaient point la parole à Thérèse, mais ils la regardaient en échangeant leurs idées, dont elle était la cause directe.

« Voilà l'hiver ; on sent déjà le froid, Baptiste !

— Oui ; il gèlera bientôt.

— Il faudra vous marier avec une belle jeune fille, pour vous réchauffer les pieds la nuit.

— Oh ! quand on se marie, c'est pour toujours ; c'est trop longtemps. On peut bien se réchauffer les pieds sans passer à l'église et à la maison communale. Pourquoi ne ferions-nous pas comme les messieurs de la ville ? »

Ils se mirent à rire ; puis l'un d'eux s'adressa à Thérèse.

« Mam'selle Thérèse, vous ne voudriez pas me réchauffer les pieds, cet hiver-ci ? »

Tous deux rirent encore, tandis que Thérèse les regardait d'un air indigné, sans répondre. Morisset posa son journal sur la table et leva les yeux sur les buveurs.

Hosted by Google

« Je ne permets à personne, en ma présence, dit-il en accentuant nettement ses paroles, d'être inconvenant avec une femme. Vous ferez donc bien de ne pas oublier que Mlle Thérèse n'est pas un charretier. »

Les deux buveurs, surpris par cette intervention inattendue et par le ton de Morisset, se regardèrent sans répondre et tirèrent silencieusement quelques bouffées de leur pipe. Puis l'un d'eux dit à l'autre :

« De quoi se mêle ce monsieur-là? On ne lui parle pas. »

Morisset s'était remis à lire et Thérèse à tricoter, comme si rien ne s'était passé. Leur attitude désorientait les aimables compagnons. De côté ils jetaient des regards curieux sur l'artiste, et sans doute son aspect les rendit circonspects; il y avait dans ses traits quelque chose de calme et, en même temps, de décidé, qui était visible même pour des hommes peu habitués à observer. Il se fit un silence que Thérèse rompit en disant à l'artiste :

« Vous avez bien fait de rentrer; écoutez quel bruit la pluie fait sur les vitres.

— Oui; et Mlle Amélie est allée à Godinne.

— La voilà! dit Thérèse en se levant; elle arrive à temps. »

La porte, en effet, venait de s'ouvrir et Amélie entrait rapidement dans la maison; la porte s'était à peine refermée qu'elle se rouvrait et qu'un paysan en blouse paraissait sur le seuil.

« *Mille noms!* dit-il, Amélie, vous avez de bonnes jambes, vous courez comme un lièvre. Pourquoi n'avez-vous pas voulu m'attendre, quand je vous appelais?

— J'étais pressée, dit-elle sèchement.

— Voyez comme me voilà arrangé. Je suis plus trempé qu'une soupe. Et vous avez un parapluie!

— Il y a du feu, séchez-vous, dit-elle encore.

— Asseyez-vous là, près de moi, je serai bientôt sec », dit-il avec un gros rire et en s'approchant d'Amélie. Morisset se leva et se plaça devant lui. Le nouveau venu le regarda.

« Qu'est-ce que vous me voulez?

Hosted by Google

— Et vous, que voulez-vous ?

— Tiens donc, me sécher !

— Le feu est de ce côté-là.

— C'est que je voulais faire un petit détour, dit l'homme mouillé en ricanant.

— Ici, on ne fait pas de détour ; on va tout droit, » répondit Morisset.

Les buveurs assis prenaient un vif intérêt à ce dialogue. Le nouvel arrivé était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, nommé Théophile Mattiva, qui avait une belle réputation de noceur aux kermesses des environs, et d'aimable mauvais sujet partout.

Amélie, craignant une brutalité de la part de Mattiva, s'adressa à Albert.

« C'est la manière de plaisanter au village, monsieur, dit-elle. Théophile n'a pas de mauvaises intentions.

— J'ai l'intention de me sécher, dit Mattiva goguenard, et je veux me sécher à ma manière.

— Et moi, dit Morisset, j'ai ma manière d'empêcher les gens mal élevés d'insulter les femmes. Si vous voulez approcher du feu, le chemin est ouvert par là.

— Par là, ça ne me plaît pas.

— Alors, vous resterez mouillé !

— Ah ! vraiment !... »

Il s'approcha encore de Morisset, en riant méchamment et étendit la main pour l'écarter. D'un mouvement brusque, l'artiste le fit pirouetter et le prit immédiatement à bras le corps, à la ceinture, en le soulevant de terre. « Ouvrez la porte, mademoiselle Thérèse, » dit-il en même temps. Thérèse courut ouvrir, tandis qu'Amélie, toute tremblante et très pâle, s'appuyait, en fermant les yeux, au dossier d'une chaise. Morisset se dirigea vers la porte ouverte, avec Théophile entre les bras. Le paysan jurait et faisait des efforts pour se dégager ; plus il gesticulait, plus Albert le serrait ; si bien qu'il était violet de rage et qu'en même temps il étouffait. Ils furent bientôt sur le trottoir ; les deux buveurs s'étaient levés et les avaient suivis, très curieux de voir comment finirait cet incident.

Hosted by Google

Morisset déposa le Mattiva sur le pavé et se recula de deux mètres, s'attendant à une agression. En effet, Mattiva ne fit qu'un bond sur lui ; mais il fut arrêté dans son élan par un coup de poing qui l'étala dans la boue. Il se releva, lentement, en sacrant tout bas, ramassa sa casquette, qu'il secoua en jetant de sourdes exclamations ; puis s'éloigna en disant : « Ça ne se passera pas ainsi ! »

Albert rentra, sans répondre, en essuyant son veston, mouillé par le contact de Mattiva. Les deux buveurs allèrent de nouveau s'attabler, silencieux, en examinant de côté le « bourgeois », qui ne riait pas.

« Mon Dieu ! dit Amélie, faudra-t-il vraiment que je quitte le pays?

— Non, mademoiselle, répondit Albert. Dès demain j'irai faire une petite visite à M. le bourgmestre de Godinne, chef de la police de la commune, et nous prendrons ensemble des mesures pour vous protéger contre les goujats. »

Elle entra dans la cuisine pour y déposer le panier dans lequel se trouvaient les provisions achetées au village ; Morisset se rassit et reprit son journal. Les deux buveurs, restés muets, considéraient ce « monsieur » avec un respect du genre comique ; bientôt ils se levèrent et payèrent la bière qu'ils avaient bue, sans tenter même d'adresser une galanterie à Thérèse, qui recevait leur monnaie. Quand ils furent sortis, Thérèse ne put s'empêcher de rire.

« Monsieur Albert, avez-vous vu leur mine?

— Oui ; les voilà un peu calmés. Ils ont de l'audace avec les femmes ; ils s'inclinent devant un homme qui n'a pas peur.

— On parlera de vous au village, ce soir.

— Cela ne m'empêchera pas de dormir, ma chère enfant : je n'ai lu que la moitié de ce bon journal soporifique ; l'autre moitié m'aidera à trouver le sommeil de l'innocence. »

Toute sa bonne humeur lui était revenue. Amélie reparut bientôt ; ils se mirent à causer, et peu à peu, Morisset fit oublier aux deux sœurs leur situation, leurs appréhensions, leurs anxiétés. Mais, avant de se séparer pour dormir, Amélie exprima encore ses craintes.

Hosted by Google

« Ce Mattiva est capable de monter un coup, dit-elle ; c'est un mauvais garçon qui a déjà été condamné pour s'être battu ; il fait peur à tout le monde.

— Eh bien, s'il donne l'assaut à la maison, nous la défendrons ; j'en ai vu bien d'autres... »

Amélie hocha la tête ; ses terreurs lui revenaient. Avant de monter à sa chambre, elle alla visiter les portes et les fenêtres pour s'assurer qu'elles étaient bien closes, en se disant encore : « Ce Mattiva est capable de tout. » Mais la nuit se passa tranquille, et la maison ne fut attaquée que par la pluie, qui la battit avec fureur jusqu'au matin.

IX

ACCALMIE.

L'idée d'aller demander aide et protection au bourgmestre de Godinne ne laissa pas de traces dans l'esprit de Morisset ; le matin, il l'avait oubliée. Sans doute il ne l'avait exprimée devant Amélie que pour la rassurer, pour lui donner une sorte de reconfort moral, afin qu'elle pût triompher de ses appréhensions. Pendant la journée, les craintes des deux jeunes filles s'affaiblissaient ; la lumière du soleil, même tamisée par les nuages, chasse les fantômes de l'imagination ; la peur est fille des ténèbres ; au grand jour, les cœurs pusillanimes même ont de la résistance. Morisset put donc s'en aller avec sa boîte au bord du fleuve, à la recherche d'un petit coin de paysage. Des masses de nuages roulaient dans l'espace, leurs formes fantastiques changeaient à chaque instant ; par échappée, une trouée bleue se faisait dans ces ondes grises, et le soleil plaquait de tons d'or les collines boisées ou le miroir mouvant de la Meuse. Une légère brume estompait les arrière-plans. L'artiste, chaussé de gros souliers et le torse enveloppé d'un plaid, essaya de rendre cette nature dépouillée de toutes ses grâces, mais dont la physionomie sévère ne manquait point de beauté. Lorsqu'il rentra,

Hosted by Google

à l'heure du dîner, il avait fait deux esquisses, dont il se déclara assez content, et qu'il piqua avec un certain plaisir sur la muraille de sa chambre.

Tout était tranquille à l'auberge. Il put continuer ses études jusqu'à l'heure du goûter. Alors il recommença de pleuvoir; l'air humide était pénétrant et froid. En attendant le soir, l'artiste écrivit à Bruxelles à des camarades que son départ précipité avait peut-être laissés dans l'inquiétude.

Le soir, il s'installa dans la salle d'estaminet, pour lire le journal depuis le bulletin politique jusqu'à la dernière annonce. Au village, c'est une distraction. Il fuma force pipes, en causant avec Amélie et Thérèse, tantôt assises près du poêle et tricotant, tantôt allant et venant pour les nécessités du ménage. Il se trouvait absolument bien dans cette maison modestement meublée des meubles nécessaires, où régnait l'ordre et qui avait pour âme la simplicité des mœurs et la bonne grâce exempte d'afféterie.

Aucun buveur ne vint interrompre cette intimité en y jetant une note discordante. Quand on eut soupé, vers huit heures, on causa encore un peu avant de fermer la maison et de se retirer chacun chez soi.

« On nous a laissés bien tranquilles, ce soir, dit Albert. Qui sait si la leçon d'hier ne portera pas des fruits?

— Nous avons rarement du monde le vendredi, répondit Amélie. Mais nous allons passer trois mauvais jours jusqu'à lundi au soir.

— Eh bien, nous tâcherons de nous tirer d'affaire, reprit-il.

— C'est un vilain métier que celui d'aubergiste, monsieur Albert; surtout pour des femmes. On est obligé de recevoir tout le monde, de loger le premier venu. Il est encore bien étonnant que des malheurs n'arrivent pas plus souvent. Et dire que cela ne m'avait jamais occupée... avant!

— C'est que les malfaiteurs sont plus rares qu'on ne pense. Mais vous avez raison, le métier que vous faites n'est pas un métier de femme.

— Nous avons été élevées ainsi...

— Oui, on s'habitue à tout. Ce qui m'étonne, c'est que

Hosted by Google

vous ne soyez pas mariée. Les hommes ne sont ni plus aveugles ni plus sots qu'ailleurs au bord de la Meuse, et on a dû souvent vous faire entendre qu'on vous épouserait volontiers. Vous voyez bien qu'un homme est nécessaire ici... »

Elle hocha la tête, sans répondre, en baissant les yeux, et soupira.

« Elle n'a jamais voulu se marier, dit Thérèse.

— Vous aviez sans doute de bonnes raisons pour rester fille, mademoiselle Amélie ?

— C'est pour nous, dit encore Thérèse.

— Vous n'en savez rien, dit Amélie ; vous parlez sans réfléchir.

— Je le sais très bien, répliqua Thérèse avec quelque vivacité ; pourquoi ne le dirais-je pas à M. Albert ? Il n'y a pas de mal à ça, au contraire. Elle a cru qu'en se mariant elle nous abandonnerait, voilà !

— On ne sait jamais qui on épouse, dit Amélie ; les hommes sont aimables avant le mariage, tous, chacun à leur manière ; on ne les connaît qu'après.

— Vous avez encore raison ; mais la défiance absolue serait de l'injustice.

— Ah ! c'est que peut-être aussi je suis difficile, reprit-elle avec un sourire. Je ne vous cacherai pas, monsieur Albert, que les hommes m'ont toujours fait un peu peur. Nous en voyons tant ici qui sont grossiers, qui se conduisent comme des sauvages, qui racontent de vilaines histoires !... Ce n'est pas avec ces manières-là qu'on m'attirera jamais. D'ailleurs, je ne songe plus à tout ça maintenant ; je suis une vieille fille, et, plus je vieillis, plus je sens que je deviens difficile. Si ça continue, il faudra un prince pour me contenter, ajouta-t-elle en riant. N'est-ce pas ridicule d'être fière dans ma position ?

— Non, certes, répondit Albert ; vous seriez plutôt à blâmer de ne l'être pas, et je ne vous estime que davantage d'avoir de pareils sentiments. »

Cette soirée parut très courte et fort douce à Morisset. La physionomie, la voix pénétrante d'Amélie tenaient toutes

Hosted by Google

leurs promesses : sous cette enveloppe modeste, à demi rustique, on devinait un esprit délicat, ignorant de lui-même. « C'est une femme comme on n'en voit pas tous les jours, se disait Morisset, retiré dans sa chambre ; et certainement un homme honnête et sensé serait heureux de vivre avec elle. Je voudrais en être amoureux, vraiment. Mais j'ai beau me questionner, m'ausculter en sa présence comme en son absence : elle me laisse calme. Je l'aime certainement, et beaucoup, mais ce n'est pas de l'amour. Et puis, voudrait-elle de moi ? Je ne suis pas un prince. Un prince !... voilà bien l'idéal populaire : un prince, c'est l'idéal, malgré tout le mal que les princes ont fait. Les contes de fées idiots ont été pour beaucoup dans ce sentiment faux et cette tradition. Pauvre fille ! Un prince voudrait de vous pour une nuit, parce que vous êtes belle ; et le lendemain, il vous oublierait après vous avoir payée. Un prince ! Je vous le demande !... »

Il rêva longtemps ainsi, tout éveillé, les yeux ouverts dans l'ombre opaque, où se mouvaient les fantômes évoqués par son imagination. Son habitude de s'entretenir avec lui-même faisait fuir le sommeil, qui n'est pas toujours victorieux dans ses luttes avec le cerveau. Le thème de cette rêverie est assez étrange chez un homme de trente ans. Morisset devait pourtant savoir qu'on n'a pas besoin de se questionner pour connaître si l'on est amoureux. Son esprit était comme un prisme et se décomposait en nuances. Entre être amoureux et aimer, il y a bien des gens qui se trompent ; puis, on aime de tant de manières diverses. Certainement il aimait Amélie ; mais il aimait aussi Thérèse ; la pauvre Mélanie elle-même, il n'y pouvait penser sans un serrement de cœur. Était-ce là une simple affection fraternelle, ou bien cette affection contenait-elle en germe assez d'amour pour que Morisset songeât à épouser Amélie ? La raison l'excitait et le poussait en avant. Amélie lui paraissait un être particulièrement bon, d'un tact exquis, avec des sentiments d'abnégation admirables et une sensibilité profonde. De plus, elle avait cette beauté qui réside surtout dans un ensemble

Hosted by Google

harmonieux de toutes les formes et dans une physionomie placide, d'une loyauté parfaite. « Dans tous les mondes, Amélie serait une femme rare. Mais cela ne prouve pas que je l'aime d'amour. Elle ne me donne aucun trouble; elle ne m'a pas séduit; je n'éprouve pas de ces grands élans qui sont les signes manifestes d'une affection irrésistible. Et si la pensée de vivre familièrement avec elle me semble si douce, cela ne prouve pas que mon bonheur serait plus complet si elle était ma femme. On me dirait, demain matin, que je l'épouse, quel effet cela produirait-il? Une agréable satisfaction... oui, c'est cela, pas plus. On me dirait qu'elle devient la femme d'un autre... il faudrait voir quel autre! S'il n'était pas digne d'elle, je dirais : Halte-là!... Un moment! Si elle l'aimait... eh bien... mais je partirais, voilà tout!... »

Le matin, il s'éveilla dispos, comme toujours, sans avoir résolu la grave question. Amélie était à sa besogne ordinaire. Thérèse faisait la grasse matinée; elle ne se levait qu'avec le jour, vers huit heures.

« Je ne sais pas, dit Morisset, comment vous faites pour être sans cesse sur pied et pour ne jamais paraître fatiguée?

— C'est que je fais tout tranquillement, répondit-elle en souriant.

— Quelle heureuse nature vous avez! Je suis sûr que vous n'avez de haine pour personne, que vous n'enviez rien pour vous-même, que vous ne pensez qu'aux autres.

— Vous me faites meilleure que je ne suis, monsieur Albert. J'ai bien des dégoûts, certains jours! Le métier d'aubergiste ne me va pas.

— Vous avez d'autant plus de mérite à rester ici.

— C'est plutôt nécessité, dit-elle en hochant la tête. Et puis, j'ai vécu dans cette maison; mon père et ma mère y sont morts. Il me semble que je dois y mourir aussi. D'ailleurs, si je changeais, serait-ce mieux? Tout le monde se plaint de quelque chose; personne n'est content de son sort. Il faut bien que je sois comme tout le monde.

Hosted by Google

— C'est justement ce que vous n'êtes pas, dit Morisset. Si vous étiez comme tout le monde, je ne vous porterais pas plus d'intérêt qu'à tout le monde. Comment se fait-il que la pensée de demeurer ici toute ma vie me soit si agréable ?

— Cette idée vous est déjà venue? demanda-t-elle avec étonnement.

— Elle me vient et elle me paraît naturelle ; et pourtant je suis un agité ; je n'ai jamais pu rester trois mois dans le même lieu.

— Oh ! dit-elle, si vous passiez l'hiver ici, ce que je ne vous conseille pas, vous n'y reviendriez plus jamais.

— Tant que vous serez là, je reviendrai toujours.

— Vraiment ! répondit-elle. Eh bien, cela me fait plaisir, ce que vous dites là, monsieur Albert.

— N'est-ce pas que vous avez de l'amitié pour moi ?

— Certainement ; beaucoup. Plus que je n'en ai jamais eu pour personne.

— Que c'est bien à vous de le dire sans hésiter ! Comme je vous reconnais bien ! Et si vous saviez quel plaisir vous me faites en parlant ainsi ! Il y a si peu de femmes qui m'auraient répondu avec cette franchise !

— Pourquoi donc ça? Est-ce mal ?

— Oh ! non ; loin de là. Mais à force de vouloir corriger la nature et de devenir absolument convenables, les gens du monde ont fini par devenir des êtres factices, fabriqués sur un même patron, craintifs devant l'expression de leurs pensées et pour qui la franchise n'est plus qu'une qualité barbare. Vous ne connaissez pas ce monde, où l'on sourit à tout venant et où l'on ne pense jamais tout haut. Vous êtes une sauvage, mademoiselle Amélie ; c'est probablement pour cela que je vous aime.

— Peu importe ce que je suis, dit-elle ; une paysanne ne réfléchit pas si loin. Mais ce que vous me dites de votre amitié pour moi me fait un grand plaisir. Vous me l'avez montrée, monsieur Albert, et cependant je vous remercie de m'en parler ; cela me fait du bien ; j'ai plus de courage quand vous êtes là pour penser à la pauvre fille. Ah ! si ce malheur n'était pas arrivé !...

Hosted by Google

— Oui, reprit Morisset, vous avez été durement frappée, l'action de ce misérable m'a encore rapproché de vous; et je vous aime d'autant plus que le hasard vous a été plus cruel.

— Je le vois bien, dit-elle. Vous avez de la pitié pour les malheureux.

— Pas autant que vous en avez vous-même, mademoiselle Amélie. Mais c'est peut-être ce sentiment commun qui fait le fond de notre amitié.

— Peut-être, » dit-elle.

Thérèse entra; ils déjeunèrent; puis Morisset s'en alla guetter quelque effet de lumière au bord du fleuve. La journée passa, comme toutes les journées, monotone, dans une quiétude extérieure parfaite. Une ombre douloureuse s'agitait au fond du cœur d'Amélie. Morisset se disait : — « Que ne donnerais-je pas pour lui rendre sa sérénité passée ! L'amour aurait sans doute ce pouvoir ; et je n'ai pas d'amour. »

X

PLUIE OU VENT. — TEMPÊTE.

La journée avait été pluvieuse à partir de midi, Morisset s'était mis à sa fenêtre ouverte et avait essayé de peindre le gris monotone du paysage. Ce n'était pas la première fois qu'il osait s'attaquer ainsi à un effet peu séduisant par lui-même, mais qui pourtant pouvait correspondre à un état de l'esprit et prendre par cela seul une importance réelle. Nous sommes si étroitement unis à la vie extérieure et toutes ses expressions nous touchent si intimement que, dans les pays tempérés, à temps variables, il est rare qu'on s'accoste sans une remarque sur l'état du ciel. Il faudrait, se disait Morisset, rendre ce paysage enveloppé d'ennui de telle sorte qu'un esprit malade y trouvât des tonalités sympathiques, une gamme, une sonorité en harmonie avec sa propre situation;

Hosted by Google

ou bien qu'une intelligence gaie, alerte, lumineuse, un cœur tout en dehors, toujours prêt à s'épancher, en fussent frappés au point de rentrer en eux-mêmes et de se dire : — Nous ne devons pas déborder sans cesse de satisfaction; il y a des tristesses autour de nous. Je sais fort bien que c'est là de l'idéalisme, puisque je mêle le sentiment et l'intelligence à l'impression des formes et des couleurs sur la rétine et sur les nerfs; mais chacun a sa manière de comprendre la réalité. Moi, je dis que l'homme n'est qu'une particule détachée du grand tout qu'on nomme la vie...

La pluie le poussa ainsi peu à peu, tandis qu'il peignait, dans l'impasse de la philosophie ; et quand le crépuscule tomba, il déposa doucement sa palette, se laissa aller sur le dossier de sa chaise et continua de rêver.

Thérèse le réveilla en frappant un petit coup sur sa porte et en disant : « Le café est sur la table. »

Le soir vint bientôt, et avec lui les pensées anxieuses. C'était samedi; inévitablement il viendrait des buveurs. Amélie craignait l'arrivée de Mattiva, mis à la porte l'avant-veille avec si peu de cérémonie. Elle n'en disait rien. Elle essayait de se rassurer elle-même. Mais Morisset voyait déjà sur son visage les appréhensions apparaître, comme les lueurs du matin qui découvrent peu à peu un horizon indécis. Elle causait par échappées; elle laissait Thérèse « faire les honneurs » à Morisset. Lui, sans qu'elle pût se douter de rien, l'examinait, notait ses impressions à mesure qu'elles passaient sur ses traits, et sentait que cette étude lui remplissait le cœur d'une douce pitié, chaude et profonde, au point qu'il en débordait. S'il n'avait écouté que son sentiment, il eût trouvé des paroles pour réconforter cet être sensible, d'une honnêteté si touchante, et qui sentait l'approche des méchants. Mais il aimait mieux se taire ; il aurait pu la troubler davantage.

Il voyait aussi qu'au milieu de ses craintes vagues le souvenir de la sœur disparue ne la quittait pas. Des soupirs gonflaient sa poitrine ; ses paupières s'agitaient sur une larme ; ses doigs, en tricotant, ou ralentissaient leurs mou-

Hosted by Google

vements ou les précipitaient tout à coup. Morisset aurait pu, à certains moments, la faire sursauter en prononçant à demi-voix le nom de Mélanie. Elle aurait pleuré ; elle se serait sauvée : il valait mieux la laisser aux prises avec cette douleur, que le temps seul pouvait espérer d'affaiblir.

Au moindre bruit, elle tendait l'oreille avec inquiétude ; ce n'était rien ; elle retombait dans ses rêveries, si calmes en apparence.

Ils atteignirent ainsi sept heures. On mettait le couvert pour le souper quand tout à coup la porte de la rue s'ouvrit, puis celle de la pièce où ils se trouvaient.

Mattiva entra.

Amélie le regarda ; quelque chose de farouche troubla pendant un moment son expression habituelle.

« Que voulez-vous? demanda-t-elle.

— A boire ! Du péquet !

— Je n'en ai plus.

— Alors, de la bière. Quel cabaret !

— Thérèse, dit Amélie, donne un verre de bière à « monsieur ».

Il haussa les épaules, dédaigneux et irrité, s'assit et frappa un coup de poing sur la table. Morisset ne disait rien, ne faisait pas un mouvement. Il regardait Mattiva ; dès qu'il l'avait vu entrer, il s'était dit : — Il a bu pour avoir du courage ; mais il ne restera pas seul...

Ils se mirent à table. C'était une table ronde, au milieu de la pièce. Morisset se trouvait tourné vers Mattiva, juste en face de lui. Il avait à sa gauche Thérèse, du côté de la cheminée ; à sa droite Amélie, qui se trouvait plus près de la porte de la cuisine, pour servir. Dans la cuisine, la mère Hubert geignait et toussait. Ils soupèrent en causant ; Thérèse et Amélie semblaient oppressées ; Morisset avait sa voix claire et calme de tous les jours. Mattiva avait fixé sur eux son regard, plein de haine ; il se parlait tout bas ; on voyait ses lèvres remuer ; il buvait. Bientôt, frappant le verre vide sur la table, il dit : « A boire ! »

Amélie fit un signe à Thérèse, qui servit sans parler et vint se rasseoir.

Hosted by Google

Ils eurent bientôt fini de souper; et Thérèse, aidée d'Amélie, emportait un reste de vaisselle, quand la porte de la rue s'ouvrit de nouveau pour livrer passage à trois clients.

Le premier qui se montra dans le rayonnement de la lampe était un grand diable de paysan, dégingandé, se balançant sur ses hanches, les bras ballants. Le second était trappu et petit : ces deux compagnons portaient la blouse bleue. Le troisième, de petite taille également, avait gardé ses habits de travail, une veste en pilou, usée et blanchie, un tablier de toile grise, des sabots.

« Salut, la compagnie, dit le premier entré. Voilà un sacré temps de sacré chien. Il est tombé de l'eau dans mon estomac : il me faut du péquet pour me réchauffer.

— Je n'ai pas de genièvre, dit Amélie.

— Moi, dit le second, je demande du madère : je ne connais pas ça, ça doit être chic.

— Une sacrée bonne idée ! reprit le premier. Du madère, sacré nom, Amélie !

— Je n'ai pas de madère non plus, Bodheux. Nous ne sommes pas ici à Namur.

— Sacrée boutique ! dit Bodheux. Qu'est-ce que vous avez, alors ?

— De la bière.

— Et du vin », dit le troisième, entré pour ainsi dire sournoisement, et déjà assis à côté de Mattiva.

Amélie répondit : « Pourquoi faire tant d'embarras? Buvez ce qu'on boit d'ordinaire, comme des gens raisonnables. Voulez-vous de la bière? On vous en servira.

— Non, dit Bodheux ; Limotte a raison : nous boirons du vin, comme des bourgeois, sacré nom ! On paiera ce qu'il faudra. »

Et, prenant dans sa poche une poignée de monnaie, il la plaqua sur la table où Morisset restait assis et près de laquelle Amélie et Thérèse étaient debout, pleines d'anxiété. Il y eut un moment de silence; on entendit le ricanement du sournois en sabots. Amélie dit alors : « Ce ne sont pas là les manières d'un brave homme, Bodheux. Vous faites du bruit

Hosted by Google

sans raison. On ne vous a jamais rien refusé ici ; il est inutile de frapper sur la table. C'est bien facile d'effrayer des femmes seules : il ne faut pas avoir grand courage pour ça. Vous entrez comme si vous aviez de mauvaises intentions : vous ai-je jamais rien fait, ou rien dit de désagréable ?

— Ta ! ta ! ta ! Nous voulons du vin ; servez-nous, mille tonnerres !

— Je vais vous servir, reprit Amélie. Mais, pour l'amour de Dieu, ne criez pas ainsi. Des passants croiraient qu'on se bat dans la maison. »

Puis à Thérèse : « Allez chercher une bouteille de bordeaux ; je vais apprêter les verres. »

Bodheux tournoyait, sans s'asseoir, examinant de côté Morisset impassible. Les autres paysans étaient près de Mattiva, qui tambourinait avec colère sur la table, sans quitter Morisset des yeux, probablement pour entretenir sa haine. Amélie rangeait des verres à vin sur un plateau, debout près du comptoir. Bodheux s'approcha d'elle.

« Et il n'y a toujours pas de nouvelles de Mélanie ? » demanda-t-il brusquement.

Amélie le regarda, sans répondre. Il ajouta, en ricanant, et en se tournant à demi vers Morisset :

« On aime les bourgeois, dans la famille Dethière... »

L'artiste fit un mouvement comme pour se lever ; mais une réflexion lui vint aussitôt et il se contint encore. Il était évident que, dès leur entrée, les camarades avaient un mobile, des intentions hostiles. Morisset voulait qu'ils fussent dans leur tort, bien clairement ; avant d'intervenir, il attendait des actes.

Thérèse rentrait ; tandis qu'on débouchait la bouteille, Bodheux s'approcha de la table où étaient assis ses compagnons et leur parla à voix basse, rapidement ; cette sorte de conciliabule n'échappa point à Morisset. Du reste, presque immédiatement la scène prit un caractère nouveau, où ni réflexion ni observation n'étaient plus d'aucune nécessité. Thérèse, portant le plateau sur lequel quatre verres pleins se trouvaient, s'approcha de la table de Mattiva et l'y déposa.

Hosted by Google

Bodheux présenta un verre à Thérèse en disant : « Après vous, la petite mère ! » C'était la coutume : Thérèse s'y soumit en portant le verre à ses lèvres. Pendant ce mouvement, Bodheux la prit à la taille, puis l'emprisonna dans ses deux longs bras, en ajoutant : « Vous allez maintenant me donner un baiser. » Thérèse se débattit en criant : « Non ! non ! » et laissa échapper le verre, qui se brisa sur les dalles, et Amélie s'avança vivement en disant : « Bodheux, laissez cette enfant tranquille ! » Aussitôt un des trois attablés, qu'on avait nommé Limotte, se leva et se plaça devant Amélie : « Il m'en faut un aussi ! » dit-il en essayant de l'embrasser.

Amélie le repoussa ; il y eut une bousculade, où Thérèse continuait à se débattre. Morisset se leva, se jeta dans le groupe en disant : « Coquins ! » D'une bourrade il délivra Amélie et Limotte alla se heurter à la table, où il se retint ; puis, prenant les deux mains de Bodheux, il les écarta et Thérèse put passer entre eux et se réfugier, avec Amélie, de l'autre côté de la pièce, laissant Bodheux et Morisset se regarder pendant un temps qui dura la lueur d'un éclair.

D'un mouvement violent, Bodheux se dégagea en criant : « Qu'est-ce que c'est? » En même temps; Limotte revenait sur Morisset, tandis que Mattiva et le sournois se levaient.

« Moi présent, vous ne toucherez plus à ces demoiselles, dit Morisset.

— Ah ! nous allons voir ça ! dit Bodheux.

— Oui, voyons ça, pour rire, dit le sournois.

— Bûchons[1] ! » dit Mattiva.

Ils se ruèrent sur Morisset. Amélie et Thérèse, épouvantées, se mirent à crier ; à leurs cris, des blasphèmes répondirent et en même temps le bruit sourd de deux coups de poing sur deux crânes, ceux de Limotte et de Bodheux. Il y eut une bagarre effroyable ; il sembla que Morisset disparaissait ; effondré. Mais le cercle s'élargit bientôt. Limotte se recula, trébuchant, en tenant sa tête à deux mains ; Bodheux tourna sur lui-même et alla tomber sur la table ; le sournois, qui cherchait à saisir Morisset par derrière, reçu dans l'aine un

[1] Frappons.

Hosted by Google

coup de pied qui l'envoya rouler jusqu'à la porte ouverte du vestibule. Mattiva se trouva seul en face de son adversaire. Sans attendre une seconde, Morisset prit une chaise, en détacha violemment un des montants et s'en arma. Puis, se tournant vers Amélie et Thérèse, plus mortes que vives, debout contre la porte de la cuisine comme si on les y avait clouées, il leur dit brièvement : « Sortez d'ici, ne craignez rien ; j'en ai vu bien d'autres. » Et comme elles restaient là, paralysées par la terreur, il alla à elles, ouvrit la porte de la cuisine, les poussa vivement dehors et referma la porte.

« Et maintenant, dit-il en se tournant vers les paysans, le premier de vous qui fait mine de m'approcher, je lui casse la tête comme s'il était un chien enragé! »

Tout cela s'était passé en quelques secondes ; la force et l'habileté de Morisset paraissaient avoir rendu prudents ses adversaires. Il s'était placé derrière la table, l'avait attirée vers la muraille et s'en faisait un rempart. Comme à un commandement, trois des compagnons s'emparèrent des chaises éparpillées autour d'eux, et, avec des clameurs et des outrages, les lancèrent à Morisset, qui les reçut, sur les débris de la chaise qu'il avait brisée, avec une adresse de saltimbanque. Il observait, avec des regards de tigre ; un singulier sourire, le rictus d'une colère terrible, se dessinait sur ses lèvres pâles.

Après les chaises, les verres avaient volé dans l'air ; ils s'étaient brisés sur les bâtons qui servaient de bouclier à l'artiste, ou sur la muraille, derrière lui. Tout ce bruit, accompagné de vociférations, augmentait une sorte d'enthousiasme furieux répandu sur son visage ; on eût dit vraiment que la bataille l'amusait, mais la vue de ce plaisir était faite pour effrayer bien plus que pour charmer. Le dédain se mêlait à sa colère, et il se disait, en mordant les mots : « Tas de lâches!... Vous verrez... vous verrez que je devrai aller les trouver. »

De l'autre côté de la pièce, on faisait un boucan énorme ; les paysans juraient et hurlaient, lâchaient des injures à chacun des projectiles qu'ils lançaient : de vrais sauvages, des

Hosted by Google

brutes déchaînées. Dans les secondes de silence, on entendait les plaintes d'Amélie et de Thérèse : « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! » derrière la porte de la cuisine.

Tout à coup, cette porte s'ouvrit, et Amélie parut. Elle se jeta, affolée, entre les paysans et Morisset.

« Retirez-vous, mademoiselle, cria l'artiste.

— Elle a peur pour son amant, dit aussitôt Mattiva.

— Ah ! lâche, répliqua Morisset, vous n'oseriez pas dire cela si vous étiez à ma portée. »

Il quitta son refuge, s'avança au milieu de la pièce, toujours armé de son bâton, prit Amélie par le bras et voulut l'éloigner. Elle résista. « Je ne veux pas, je ne veux pas ! » criait-elle, comme une folle.

Les paysans profitèrent de ce moment pour se ruer de nouveau sur Morisset; le premier qui l'approcha reçut un tel coup sur son bras tendu pour le saisir qu'il se recula en sacrant et alla s'asseoir en se tordant comme une couleuvre blessée. Bodheux s'avançait; le pied de Morisset l'atteignit en pleine poitrine et le rejeta sur la table, qui culbuta. Mattiva, vert de rage et de peur, lança la bouteille à moitié pleine : elle frappa l'artiste à la tête et alla se briser sur la muraille. Une ligne sanglante parut sur le front de Morisset et un ruisselet rouge descendit sur son visage. Ce fut lui alors qui se précipita sur le goupe, son bâton à la main ; il frappa sans mesure, aveuglément, son héroïque indignation n'en était pas apaisée, et, malgré Amélie, qui, silencieusement, essayait de l'attirer par son veston hors de la bagarre, il prit Mattiva par un bras, le jeta sur les dalles, se coucha sur lui et cria : « Toi, tu paieras pour les autres. »

A ce moment, la porte de la rue s'ouvrit, et Thérèse entra, suivie d'un homme en blouse. Bodheux s'élançait : le nouveau venu l'arrêta net, en disant : « Quatre contre un, mille tonnerres !... Ah ! canailles ! Bouge pas, Bodheux, ou tu tomberas sous mon poing. »

Quant à Morisset, il étranglait Mattiva : on entendait râler le misérable.

Hosted by Google

XI

HEURE DE SAGESSE.

« Monsieur, dit l'homme qui venait d'entrer, vous pouvez le lâcher.

— Mort, oui ! dit Morisset d'une voix éraillée par la colère, et qui sifflait entre ses dents.

— Ah ! non, reprit l'homme ; pas de ça, mon ami.

— Oh ! monsieur Albert, dit en même temps Thérèse, monsieur Albert ! »

Cette voix douce et navrée fit lever la tête à Morisset, et il vit les deux visages d'Amélie et de Thérèse, couverts de larmes, qui le suppliaient. Il ne résista pas à cet appel, et abandonna Mattiva, dont les traits décomposés et le teint violacé étaient affreux à voir : mélange de fureur, de terreur et d'impuissance.

« Il ne mourra donc pas, dit Morisset haletant, en regardant son adversaire qui se levait lentement, avec des mouvements automatiques. Je lui fais grâce de la vie pour vous... pour vous, mademoiselle... Mais qu'il s'en aille... que je ne l'aie plus devant moi... et les autres aussi... car je ne répondrais de rien.

— A la bonne heure, dit l'homme amené par Thérèse. Allons, allons, filons, et plus vite que ça, ajouta-t-il en poussant Bodheux par les épaules. Et si vous bougez, gare aux gendarmes ! »

Limotte et le sournois geignaient ; Mattiva, sombre, à demi détourné, regardait en dessous ; ses lèvres tremblaient, sa fureur lui revenait déjà, mais cette fureur du chien qui a senti la main du maître. Amélie et Thérèse pleuraient tout bas. Sur le seuil de la porte de la cuisine, la mère Hubert se montra soudain.

« Avant d'pârti, faut païe, » dit-elle.

Hosted by Google

Le nouveau venu se tourna vers elle et répondit: « T'as raison, mère Hubert, c'est co ti qu'a l'pu d'esprit. » Puis à Bodheux:

« Allons, payez ce que vous devez, et filez sans regarder derrière vous.

— De quoi te mêles-tu? demanda Mattiva d'une voix sourde.

— Je paierai si je veux, dit en même temps Bodheux en se posant.

— Et alors, reprit l'homme, tu seras un voleur comme tu es un lâche, Bodheux.

— Qu'ils s'en aillent, dit Amélie, je leur fais cadeau de la bouteille.

— Nonna! y païera, » dit la mère Hubert en s'avançant.

Elle vint se placer devant Bodheux et dit encore: « C'est vo qu'a commandé, allons, dispéchî-vo, vaurin! »

Bodheux, voyant l'attitude de l'homme en blouse, s'exécuta. Il mit deux francs dans la main de la mère Hubert, puis s'écria :

« Allez au diable, catins et bourgeois, tous ensemble! »

L'homme à la blouse le prit à la gorge sans parler, le poussa en lui bourrant des coups de poing dans les côtes et le mit à la porte en criant aux autres : « Partez tout de suite, où il va pleuvoir des giffles. »

Ils ne se firent pas répéter cet ultimatum. Les trois derniers se retirèrent, Mattiva grondant toujours, comme un fauve traqué, les deux derniers avec des contorsions.

On ferma les portes. L'homme était rentré.

« Là! dit-il. Ils font bien des embarras! » Et regardant autour de lui : « Diable! ç'a été chaud! Sacrédié! c'est un vrai champ de bataille. Et vous étiez seul, monsieur?» Morisset n'eut pas le temps de répondre : « Mais, ajouta l'homme, vous êtes blessé, vous saignez comme un bœuf! »

Morisset porta la main à sa figure, où il sentait de la chaleur qui coulait, et la retira toute rouge. Les trois femmes jetèrent des exclamations: « Jésus Maria! Sainte Vierge!... »

Amélie vint à Morisset et posa une main sur son épaule, sans parler, suffoquée.

Hosted by Google

« Ce ne sera rien, dit-il ; ne vous effrayez pas ; donnez-moi un peu d'eau tiède.

On s'empressa ; il s'assit près de la table ; on épongea le sang qui couvrait son front, ses joues, jusqu'à son cou. Il souriait à Amélie. Tout à coup il pâlit, ferma les yeux et s'évanouit. Ce furent d'autres cris, mais il rouvrit les paupières presque immédiatement et dit d'une voix voilée, en souriant toujours : « Donnez-moi un verre de cognac, s'il vous plaît.

— Voilà le remède, dit l'homme ; et pendant que vous y serez, versez-en un pour moi.

— Vite, Thérèse. »

Quand Morisset eut bu, il dit : « Voilà qui est fini ! Pardonnez-moi ce moment de faiblesse : c'est la réaction, c'est la colère qui s'en va et qui laisse un grand vide.

— Vous êtes un brave homme, monsieur, dit l'étranger. Donnez-moi la main, voulez-vous?

— Volontiers, monsieur. »

Ils se donnèrent une poignée de main, comme deux amis.

« Monsieur Albert, dit Amélie, c'est le passeur, notre voisin Langlois. — Mais comment êtes-vous arrivé à notre secours, Langlois?

— Je revenais d'avoir été à Godinne, mamselle Amélie ; c'est mamselle Thérèse qui m'a vu et qui m'a appelé. Je suis accouru. Il était temps : Mattiva aurait passé le goût du pain. Mais qu'est-ce qu'ils vous voulaient, ces gaillards-là?

— Ils m'ont insultée ; M. Morisset a pris ma défense.

— Sacrédié ! dit Langlois en regardant encore autour de lui, ça a chauffé, tout de même. Allons, remettons les affaires en place. »

Il rangea, à lui tout seul. Ni Amélie ni Thérèse n'étaient capables du plus petit effort. Elles s'étaient assises, elles tremblaient, elles pleuraient tout bas, avec des sanglots étouffés. Morisset, la tête appuyée sur sa main qui tenait un mouchoir, paraissait encore sous le coup de la violente secousse qu'il avait reçue. Langlois mettait un peu d'ordre dans la pièce. C'était un petit homme, presque aussi large

Hosted by Google

que haut, qui semblait âgé d'une cinquantaine d'années, mais qui, en réalité, en avait cinquante-neuf. Machinalement, Morisset l'examinait, et tandis que ses pensées tourbillonnaient dans son cerveau, il se disait pourtant : « Voilà un homme ferme comme un roc... »

Ils passèrent la soirée ensemble ; le grand émoi peu à peu s'apaisa, et la causerie se fit avec un certain ordre. On raconta à Langlois l'affaire par le menu, en commençant par la première insolence de Mattiva. Il n'était pas possible de continuer à vivre ainsi ; ce serait tous les jours à recommencer et des malheurs arriveraient certainement. Langlois hochait la tête. Oui, il avait entendu des propos : les jeunes gens parlaient mal de « l'auberge ». Ils riaient en disant des grossièretés. Il leur avait fait honte de leur langage ; ils n'auraient osé parler ainsi s'il y avait eu un homme dans la maison. Ils s'étaient moqués de lui, disant qu'il en était venu, des hommes, des messieurs, qu'il en viendrait encore et que ceux-là seraient bien reçus ; qu'il n'y en avait que pour les bourgeois ; qu'ils en voulaient leur part aussi et que ce n'était que juste. Ils sont comme ça : vous ne les changerez pas. La présence du « monsieur » n'était pas faite pour arrêter les propos. Toutes ces affaires-ci les exciteront encore : ça, c'est vrai.

« Mais, dit Morisset, si je m'en vais, qui les défendra ? La mère Hubert ?

— Vous avez raison, monsieur, mais n'empêche...

— Que feriez-vous à ma place ?

— Je n'en sais trop rien. Je vous dis ce que j'ai entendu.

— Les gens paisibles ont cependant droit à la protection des honnêtes gens, dit Morisset. Faudra-t-il avertir le bourgmestre de Godinne, comme l'idée m'en était déjà venue ?

— Bah ! le bourgmestre !... » dit Langlois en haussant les épaules.

Quand il se leva pour partir, il fit un signe à Morisset, qui comprit que son nouvel ami désirait lui parler. Il le suivit donc en disant : « Je vais voir le temps qu'il fait. » Quand ils furent dehors, sur la route, Langlois s'arrêta.

Hosted by Google

« Voyez-vous, monsieur, il ne faut pas prendre ça de mauvaise part : mais vous êtes bien jeune pour demeurer ainsi tout seul chez les demoiselles Dethière. Le départ de Mélanie a donné un mauvais nom à la maison. On dit que bon chien chasse de race ; vous passez pour l'amant d'une, peut-être des deux. Ces choses-là, ça prend comme une traînée de poudre. Je connais des femmes du village qui ne saluent plus mamselle Amélie et qui, dans le temps, la considéraient comme une sainte. Que voulez-vous ? Les gens sont ainsi.

— Mais, dit Morisset impatienté, si je m'en vais, qui les protègera ?

— On fera ce qu'on pourra, répliqua Langlois. Je surveillerai un peu aux alentours, après ma journée. Je suis bon là encore pour deux ou trois morveux de vingt ans, et ils le savent bien, à Godinne.

— Je fuirai donc devant ces coquins ! dit Morisset avec colère.

— Bah ! il n'y faut pas mettre d'ambition.

— Ainsi, je les compromets ? on le dit.

— On ne s'en gêne pas, monsieur. Que voulez-vous ? Il y a des apparences...

— C'est bien, dit Morisset ; je verrai ; je réfléchirai ; je vous remercie de votre franchise, monsieur Langlois.

— Il n'y a pas de quoi ; c'est à votre service. »

Ils se quittèrent ; Morisset rentra, et s'assit, sans parler, préoccupé. Amélie le regardait de loin, touchée au plus profond de son cœur. Elle eût voulu lui exprimer sa gratitude, lui dire combien elle l'admirait. Mais elle n'avait pas dans son vocabulaire les mots qu'il eût fallu pour épancher ce trop-plein d'émotions, qui l'étouffait. Elle cacha son visage dans ses mains et se reprit à pleurer. Morisset l'entendit et se leva.

« Eh bien, mademoiselle, eh bien ! »

Il lui prit les mains, les abaissa, lui baisa le front doucement.

« Ma pauvre enfant ! Quelle secousse ! Vous en serez malade.

Hosted by Google

— Oh ! dit-elle, moi, je n'ai rien. Mais vous ! »

Elle leva la main, et lui toucha le front ; Morisset s'était fait un bandeau avec son mouchoir ; le sang coulait encore un peu, car ce bandeau était taché de rouge, par plaques.

« C'est pour moi, dit-elle, pour moi !...»

Il lui fut impossible d'en dire davantage ; elle sanglota sans retenue, la tête appuyée sur la poitrine de Morisset. Ah ! si les paysans, les Bodheux, les Mattiva, les Limotte, les avaient vus ainsi !... C'est alors que les propos « salés » eussent couru dans le village.

« Soyez tranquille, dit Morisset en posant sa main sur les cheveux d'Amélie, paternellement, respectueusement, cette égratignure n'est rien. C'est comme si vous vous étiez piquée avec une aiguille. Calmez-vous ; ils n'y reviendront plus. J'avertirai les autorités dès demain. Il faut que cette persécution cesse. Et maintenant, tout ceci vous a beaucoup fatiguée ; allez vous reposer. Mais, avant, je désire que vous-même pansiez ma blessure, pour vous assurer qu'elle n'a aucune gravité ! Voulez-vous ?

— Oui, oh ! oui, tout de suite, » dit-elle en s'essuyant vivement les yeux et en appelant Thérèse.

Ce n'était, en effet, qu'une éraflure de la peau, sur une longueur de quelques centimètres ; Morisset riait de voir Amélie et Thérèse affairées pour ce bobo. « Grâce à un hasard qui m'a protégé jusqu'aujourd'hui, je n'en mourrai pas encore, » dit-il. Quand le bandeau de toile blanche eut été posé sur l'égratignure enduite de pommade camphrée, Morisset se leva et alla se regarder dans un miroir placé entre les deux fenêtres. « J'ai l'air tout à fait intéressant ainsi, » dit-il. Ils échangèrent encore quelques mots, puis chacun se retira dans sa chambre.

Quand Morisset fut au lit, il se livra à son habitude de monologuer. « Je l'aurais, par ma foi ! étranglé ; mes mains travaillaient d'instinct. Elles ne se seraient pas fermées avec plus d'énergie autour du cou d'un tyran de plus haute valeur que ce Mattiva. C'est que tous les tyrans sont détestables, et que leur lâcheté impunie, leur volonté obéie sans scrupule

Hosted by Google

par d'abominables complaisants, me mettent hors de moi. Je me connais : si un vrai tyran avait son cou entre mes mains, il lui arriverait malheur. Cet instinct sauvage a son bon côté ; les Mattiva et les Bodheux seront peut-être circonspects maintenant à Godinne... Oui... mais si je m'en vais ! Ce que vient de me dire ce vigoureux passeur est grave... Compromettre ces aimables filles, moi qui les aime et ne leur veux que du bien ! Cela ne se peut pas. Et mon départ les abandonne aux entreprises de ces brutes. Ils sont capables de livrer, la nuit, un assaut à la maison. Ah ! gredins, comme je vous recevrais !... Mais ne déraillons pas... Le passeur est un brave homme. Il faut réfléchir... Voilà bien un produit de nos belles mœurs : un honnête paysagiste ne pourra bientôt plus habiter une maison où il y a de jolies filles, sans les perdre de réputation ! C'est vraiment absurde... Oui, mais c'est ainsi ; mon ami le passeur a raison. Allons, il faudra se décider, partir, abandonner les innocents aux entreprises de ces vauriens. Bon... très bien... La voie est toute tracée : j'irai chez le bourgmestre, et je verrai quel homme c'est. Dès demain matin, sans rien dire à ces chères filles... Et si le « premier magistrat » de Godinne hésite à agir, ma foi, tant pis : j'irai voir jusqu'à Namur si la justice y est ferme, comme c'est son devoir... »

Ce soliloque s'allongea encore jusqu'à ce que le sommeil vint détendre les nerfs et peser sur les sens de Morisset ; et enfin il s'endormit en murmurant de vagues syllabes, sans signification précise, comme un enfant aux prises avec une pensée embryonnaire.

XII

L'AUTORITÉ.

Lorsque Morisset s'éveilla le lendemain, il faisait grand jour ; un pâle rayon de soleil, encore tamisé par les rideaux des croisées, égayait la chambre. Il était neuf heures ; l'ar-

Hosted by Google

tiste ne fit qu'un bond hors de son lit. Quand il eut ôté son bandeau et se fut habillé, il appliqua sur sa blessure, coquettement, une bande de taffetas rose, en pensant gaiement qu'il devait avoir l'air d'un blessé d'opéra comique.

Il descendit. Toute trace de désordre avait disparu ; il restait seulement sur la muraille une traînée couleur de vin là où avait frappé la bouteille lancée par Mattiva.

« Langlois, qui fait tous les métiers, viendra blanchir ça, dit Amélie.

— Attendez un jour ou deux, la justice pourrait avoir besoin de cette souillure-là si elle voulait punir les coupables, dit Morisset.

— La justice ! dit Amélie avec effroi. Croyez-vous qu'elle s'occupera de ce qui s'est passé hier?

— Ce serait son devoir, mademoiselle.

— Il ne nous manquerait plus que ça, dit-elle accablée, en s'asseyant. La justice chez nous ! Nous serions tout à fait perdues. Jamais le juge de paix n'est entré ici, monsieur Albert. Mon Dieu ! quelle misère ! On ne peut donc pas vivre tranquilles ?

— Mais, dit Morisset étonné, le seul moyen à employer pour qu'enfin vous viviez tranquilles, c'est que l'on punisse les gens qui vous tourmentent.

— Non, non, ne dites pas ça. Qu'on ne parle de rien. *Ils* ne reviendront plus.

— Et s'il en vient d'autres, quand je ne serai plus là ?

— Il n'en viendra pas. Mon Dieu ! je vous en prie, monsieur Albert, empêchez que la justice n'entre ici : ce serait le dernier coup... »

Morisset déjeuna ; il essaya de comprendre cette peur. En assemblant ses souvenirs, il pénétra ce sentiment instinctif. Au village, l'appareil de la justice déshonore, en quelque sorte, la maison où il se déploie. Quand le juge d'instruction ou le procureur du roi fait une « descente de lieu », les gens qu'il questionne sont frappés d'une tare, qu'ils soient ou non accusés. Ce sont des traditions conservées par l'ignorance. Au bon vieux temps, tout prévenu qui protestait était mis à

Hosted by Google

la torture ; les témoins, menacés, terrifiés, subissaient une torture morale épouvantable. La justice apparaissait dans l'imagination entourée de solennité tragique. Le juge et le bourreau étaient, pour ainsi dire, des compères. Cette sombre image a passé dans les générations de villageois sans beaucoup s'effacer. Et ainsi la loi, destinée à protéger les faibles, les effare.

Morisset n'en persista pas moins dans son projet d'aller faire une visite au bourgmestre de Godinne. Il descendit donc au bord de la Meuse, et héla la barque du passeur, qui se trouvait sur la rive droite, du côté du village. Ce n'était pas Langlois qui la conduisait, mais un jeune garçon d'une quinzaine d'années.

« Le passeur n'est pas là ?

— Non, monsieur, il est à Godinne.

— Vous êtes son fils ?

— Oui. »

Morisset resta debout, à regarder le paysage mélancolique, sans s'apercevoir que le jeune Langlois le considérait avec admiration. Il sauta à terre et se fit indiquer la maison du bourgmestre. C'était la plus belle du village, toute en pierre, avec un perron, et construite de façon à résister aux intempéries pendant des siècles. Le bourgmestre, M. Martinpré, était en même temps médecin. Il y avait vingt et un ans qu'il cumulait ces deux autorités. Célibataire, il s'était voué tout entier à ses clients, parce qu'ils étaient ses administrés, et à ses administrés, parce qu'ils étaient ses clients. M. Martinpré appartenait au parti clérical, ce qui lui avait fait pardonner bien des fredaines de jeunesse, bien des imprudences de l'âge viril, bien des tentations de l'âge mûr ; à quarante-sept ans, c'était encore un gaillard. Ami intime de son curé, il avait avec lui, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, des « séances » de bourgogne fréquentes.

Morisset, qui n'était point curieux, ne connaissait pas la chronique godinnoise. Il ne vit donc dans le bourgmestre qu'un homme replet, rougeaud, réjoui, bon vivant, et dans son accueil tout en dehors qu'une expression de franchise.

Hosted by Google

Lorsque la bonne le fit entrer, il se trouva en face de Langlois, debout, prêt à partir, et de M. Martinpré, carrément assis dans un fauteuil, les pieds devant un foyer ouvert.

« Voici justement le monsieur, » dit Langlois.

Le bourgmestre se leva lentement, indiqua une chaise à l'artiste, et se rassit, après avoir curieusement examiné son visiteur.

« Vous venez, monsieur, pour la bagarre d'hier chez les demoiselles Dethière ?

— Oui, monsieur.

— Langlois m'a raconté ça. Qu'est-ce que vous voulez? Ces paysans, quand ils ont bu, sont des sauvages. Portez-vous plainte ?

— Pour moi, non, dit Morisset. Je sais me défendre moi-même quand on m'attaque. Mais je pense qu'il serait nécessaire de protéger d'honnêtes femmes contre les injures des goujats. Vous avez, comme bourgmestre, la police dans vos attributions...

— Oh ! la police, à Godinne ! dit en riant M. Martinpré ; un garde champêtre qui n'a rien à faire, et qui, au besoin, ne ferait rien.

— Mais vous, monsieur !...

— Moi, oui, certainement. Je vais aller faire une tournée dans le village et je parlerai à ces gens-là. Je les connais : il n'y a jamais qu'eux qui fassent du tapage ; ce n'est pas la première fois que je les sermonne. L'an passé, Mattiva et Bodheux, dans une rixe, à Anhée, ont joué du couteau. Il y a eu des blessés. Que voulez-vous? Ce sont des brutes quand ils ont bu.

— Pourquoi ne les poursuit-on pas ?

— S'il fallait toujours poursuivre !... Le village ne serait plus habitable ; il aurait un mauvais nom. Les blessés guérissent ; on n'en parle plus ; c'est beaucoup plus sage. Avec les idées des grandes villes... avec un système de répression, on jetterait de l'huile sur le feu. Il y a vingt et un ans que je suis bourgmestre ; j'en ai vu de toutes les couleurs ; j'ai toujours agi de la même façon et je m'en suis bien trouvé.

Hosted by Google

Demandez à Langlois, je n'ai pas un ennemi dans Godinne. J'ai reçu l'ordre de Léopold l'an passé. Pour un peu de bruit fait dans un cabaret où il y a de jolies filles, je ne vais pas, bien sûr, déranger un juge d'instruction. D'ailleurs, il paraît que vous avez bien défendu vos hôtesses.

— Et si je n'avais pas été là!... dit Morisset.

— Bah! un autre y aurait été. Les jolies filles manquent rarement de défenseurs. La maison sera plus fréquentée que jamais...

— Oui, dit Morisset qui commençait à sentir la patience lui échapper, fréquentée par d'autres coquins, qui s'entendront pour outrager ces honnêtes filles, abandonnées par ceux qui leur doivent aide et protection. Si c'est là votre dernier mot, monsieur le bourgmestre, dès aujourd'hui le parquet de Namur sera averti de ce qui s'est passé hier; au besoin, je ferai une plainte personnelle. »

Il se leva. M. Martinpré se leva en même temps.

« Ne soyez donc pas si vif, dit-il. Voulez-vous perdre Godinne de réputation? Il n'y a pas encore péril en la demeure, que diable! Qui sait... c'est peut-être votre présence, monsieur, qui a été la cause de cette regrettable bagarre.

— Comment l'entendez-vous, monsieur?

— Hé! un beau garçon, reçu dans l'intimité de deux jolies filles!... Une sœur qui s'est fait enlever... vous comprenez : les paysans réfléchissent quelquefois...

— N'en dites pas davantage, monsieur, répondit Morisset. Ces insinuations sont autant d'injures. Je quitterai Godinne, puisqu'on n'y peut rester sans compromettre des innocents. Mais je déposerai une plainte.

— Si vous faites cela, monsieur, les demoiselles Dethière auront une réputation détestable. Je ne vous parle pas au nom de la commune, maintenant. N'agissez pas à la légère; ne vous donnez pas tout ce mal, peut-être pour atteindre le but contraire à celui que vous visez. Croyez-moi, laissez-moi faire.

— Je serais tout disposé à vous laisser user de votre auto-

Hosted by Google

rité, si réellement vous en vouliez user, monsieur. Me garantissez-vous que les demoiselles Dethière n'auront plus à craindre d'insultes quand je serai parti ?

— Je ferai ce que je pourrai, je vous le promets.

— Cela ne me suffit pas...

— Je ne puis cependant faire venir les gendarmes de Dinant pour les demoiselles Dethière.

— Ce n'est pas à moi de vous dicter votre devoir ; mais je vous affirme que je ferai le mien, » dit Morisset en voyant dans l'expression du visage du bourgmestre quelque chose comme une marque de mépris. « Monsieur le bourgmestre, je vous salue. »

Il sortit tout de suite, laissant M. Martinpré interloqué. Le bruit que fit, en se fermant, la porte de la maison rendit au bourgmestre l'usage de sa raison ; il repoussa vivement une chaise qui se trouvait près de lui.

« Eh ! sacredieu ! dit-il. Voilà un animal !... Nous étions là tranquilles comme Baptiste... Il fallait qu'il vînt à Godinne ! On ne l'a pas appelé. Tonnerre ! que c'est embêtant. Voyons, Langlois, il faut lui parler ; vous restez là sur vos jambes comme une borne. Courez après lui ; promettez-lui ce que vous voudrez. Empêchez-le de déposer une plainte : il ne faut pas que tout le village pâtisse de la conduite de ces cabaretières du diable. Pourquoi ne vont-elles pas rejoindre leur Mélanie !... Est-ce que vous ne m'entendez pas ?

— Si fait, dit Langlois ; mais je ne suis pas content de ce que vous dites.

— Eh bien, fichez-moi le camp, vous aussi, ajouta le bourgmeste ; je veux crever si je fais un pas devant l'autre pour ces drôlesses-là. »

Il quitta la pièce, laissant Langlois debout, la bouche ouverte, prêt à répliquer. Le passeur, se voyant seul, s'en alla indigné. Il arriva au bord du fleuve au moment où Morisset descendait dans la barque et il y descendit avec lui.

— « Vous avez là un joli bourgmestre ! dit l'artiste.

— Ah ! que voulez-vous ? Il est ainsi : c'est une soupe au lait. Mais vous lui avez fait peur, et il se remuera.

Hosted by Google

— Je me remuerai aussi, dit Morisset : cette après-midi, le procureur du roi aura ma visite. Quand les misérables d'hier auront tâté de la prison, ils seront peut-être moins prompts à l'outrage. »

Langlois hocha la tête, sans répondre.

— « Vous ne m'approuvez pas, monsieur Langlois ?

— J'espère, dit-il, qu'il ne faudra pas aller jusqu'à Namur. Mamselle Amélie vous fera entendre raison. »

Morisset ne dit plus rien. Cette unanimité à contrecarrer ses idées l'irritait. Il mordait ses lèvres ; ses yeux prenaient de l'éclat comme s'il allait se fâcher ; il regardait à l'horizon, sans voir ni formes, ni couleurs. Une sorte de perplexité inexplicable lui étreignait le cœur. La pensée que sa présence compromettait les deux sœurs lui était insupportable ; son impuissance à les mettre à l'abri l'exaspérait. C'est tourmenté par ces pensées et ces sentiments contradictoires qu'il rentra à l'auberge.

ÉMILE LECLERCQ.

(*La suite au prochain numéro.*)

Hosted by Google

ENTRE JÉSUITES ET CAPUCINS.

L'ENLÈVEMENT DE L'ÉLECTEUR DE TRÈVES EN 1635.

I

La rivalité des augustins et des dominicains, à propos du trafic des indulgences, a été mise au nombre des faits les plus saillants du XVI^e^ siècle. C'est un honneur qu'à vrai dire elle ne mérite pas. Des moines qui se disputent le privilège de tromper le peuple, de lui arracher, au moyen de promesses fallacieuses, ses gros sous ne peuvent avoir contribué, même indirectement, à l'émancipation de l'esprit humain. La mine était chargée, la mèche allumée et l'explosion ne pouvait plus guère se faire attendre. Comme cependant les partisans du passé avaient un intérêt très grand à amoindrir, dès son début, un mouvement destiné à ruiner leur œuvre, ils ont mis et mettent encore tous leurs soins à prétendre qu'une misérable question d'argent entre l'augustin Staupitz et le dominicain Tetzel a servi de berceau à la Réforme. C'est absolument comme si l'on niait que celle-ci ait une généalogie aussi glorieuse qu'irréfutable, qu'elle descende des hérésies du moyen âge s'enchaînant l'une à l'autre. Luther n'est en rien diminué, à nos yeux, pour n'avoir point été l'homme indispensable, dirigeant, conduisant tout, suscitant Zwingli et Calvin, qui, pour ne citer que ceux-là, ont été à coup sûr plus fermes, plus décidés, plus logiques que lui. La Réforme allemande s'est contentée d'émonder le vieil arbre, tandis que notre Réforme flamande, comme celle de France et de Suisse, est allée plus loin, s'attaquant de sa cognée directement aux

Hosted by Google

racines. Les deux systèmes, au lieu de succéder l'un à l'autre, furent mis en œuvre presque en même temps, — Zwingli devançant même d'un an Luther, — de sorte qu'on se contraria beaucoup plus qu'on ne s'entr'aida, qu'on provoqua d'effroyables secousses, qui eussent pu être évitées, et que le protestantisme, qui n'avait pas trop de l'effort de tous ses enfants porté sur un même point, recula lentement, après avoir jeté un grand éclat et touché plus d'une fois à la victoire. Quand s'ouvrit le XVII^e^ siècle, les proscriptions, les massacres en gros et en détail avaient si bien accompli leur tâche, que la réaction se trouva de nouveau maîtresse de plus de la moitié de l'Europe. On vit alors les ordres mendiants, qui avaient, en qualité de valets d'inquisiteurs, travaillé en conscience à amener ce résultat, vouloir aussi en recueillir les fruits. Ne s'entendant pas sur le partage, ils se mirent à se manger entre eux. Les capucins s'en prirent aux jésuites.

Cette nouvelle rivalité monacale, moins retentissante peut-être que celle des augustins et des dominicains, parce que l'Église avait plus lieu d'en gémir qu'occasion d'en tirer profit, a cependant au fond le même caractère. Il s'agit toujours d'une question d'argent et d'influence. Les capucins, fort compromis par la défection de leur général, le savant Bernard Ochino, qui avait passé dans le camp luthérien avec armes et bagages, cherchaient depuis longtemps une occasion de faire parler d'eux avec admiration ou avec crainte. Le hasard la leur fit rencontrer. Ils avaient été reçus en France en 1573 — l'année après la Saint-Barthélemy — et déjà, trente ans plus tard, s'il faut en croire le chevalier de Sandis, ils étaient plus de dix mille. Se voyant si forts et considérant que les jésuites, leurs anciens protecteurs, avaient perdu tout crédit en jouant presque ouvertement du couteau, ils résolurent de prendre leur place, de monter, à leur tour, sur les tréteaux de la politique, de devenir, si possible, une puissance dans l'État ; il est plus que probable que la présence dans leurs rangs d'Henri, duc de Joyeuse, sous le nom de P. Ange, de François, marquis de Tremblay, sous celui de P. Joseph, contribua à leur donner cette audace. Le

Hosted by Google

P. Ange mourut de bonne heure, mais le P. Joseph leur resta avec quelques autres intrigants de sa trempe qui, à vrai dire, ne le valaient pas. Ce fut assez, paraît-il, pour continuer la lutte et tâcher de conquérir la France en se donnant à elle corps et âme. Leur grande popularité leur vint, avant tout, de leur code nouveau frappant l'Espagnol et le jésuite d'une même réprobation, et remplaçant l'école trop violente de l'assassinat par les apparences du plus profond respect et du plus entier dévouement envers la royauté. Les capucins ont-ils par là rendu à l'Église des services plus signalés que les jésuites, auxquels ils succédaient? Évidemment non, et cela pour une excellente raison : c'est que, par suite de leur système, ils devaient, en politique, recevoir du pouvoir civil l'impulsion, lui obéir sans espoir de jamais jouer les maîtres. Ils tournaient, par conséquent, le dos à la théorie immuable de Rome qui consiste, comme on ne le sait que trop, à renfermer le foyer de toute activité dans un seul point, le Vatican, d'où elle rayonne ensuite sur le reste du monde. Il est toutefois incontestable que, sous la direction du P. Joseph et du cardinal de Richelieu, ils contribuèrent à asseoir sur des bases solides la grandeur future de la France ; c'est assez pour qu'on leur en tienne compte, pas assez cependant pour qu'on leur en témoigne de la reconnaissance, car, s'ils servirent mal l'Église, ils servirent plus mal encore la France en grandissant outre mesure sa royauté de droit divin au grand détriment des libertés publiques, de la fortune et même de la dignité nationale. Un grand peintre moderne a parfaitement compris cela et l'a exprimé avec bonheur dans une œuvre fort admirée à l'un des derniers salons de Paris. Gérome nous montre l'Eminence grise — nom qu'on donnait par moquerie au P. Joseph — descendant, son bréviaire à la main, l'escalier du Palais Cardinal. Son attitude, son regard oblique, l'expression de son visage sombre, tout couturé de petite vérole, traduisent à merveille son orgueil et son hypocrisie. Gentilshommes, prêtres, soldats, tout le monde s'arrête et s'incline jusqu'à terre sur son passage. C'est que, quand le froc a tout à dire, on devient lâche par prudence, obséquieux

Hosted by Google

par calcul. Le mépris envahit tout, et tout se rapetisse, s'abaisse, s'aplatit. Où l'on cherche des hommes, on ne rencontre plus que des valets. Aussi ne devons-nous point trop nous étonner de voir, sous Richelieu, l'habit gris-brun de saint François sortir à tout moment de l'ombre du cloître, courir les grands chemins, accompagner les armées en campagne, traverser les salons et les antichambres des grands et même assister au petit lever du roi.

Ce froc a beau être incommode et disgracieux au possible, il finit par trouver des gens qui l'endossent sans y avoir aucun droit. Il leur sert de déguisement et de passeport dans mainte affaire où l'Église et la religion n'ont absolument rien à voir. S'il est une excuse à ce carnaval passablement prolongé, c'est que la bêtise des moines oblige parfois le cardinal de Richelieu à travestir ses pages et ses courtisans. Le jeune comte de Rochefort avait si bien étudié le P. Joseph, qu'il trompa tout le monde à Bruxelles, en jouant le rôle de capucin, et parvint ainsi à déjouer un dangereux complot. Ailleurs, où il ne s'agissait que de faire tenir des avis secrets ou de fanatiser les populations, la France envoie des capucins authentiques. C'est leur type à tous que Schiller a immortalisé dans sa trilogie de Wallenstein. Son sermon de capucin, qui, au théâtre, a fait rire aux larmes plusieurs générations, résume admirablement la politique de Richelieu et du P. Joseph vis-à-vis de l'Allemagne. Cette politique, que le taciturne généralissime autrichien gêne outre mesure, qui flaire en lui le seul homme capable de régénérer le vieil empire, de lui rendre par de sages concessions sa force et son repos perdus, est décidée à le combattre à outrance, à le perdre à tout prix. Le moine de Schiller la sert avec zèle. Il dépeint Wallenstein sous les plus sombres couleurs, ne néglige rien pour le faire passer aux yeux de ses propres soldats pour un mécréant, pour un traître. Ceux-ci se fâchent à la fin ; le moine se sauve, mais c'est pour aller un peu plus loin recommencer le même jeu. Il prépare ainsi les esprits à une tragédie prochaine, entraîne la cour et les généraux, pour la plupart officiers de fortune, qui ne

Hosted by Google

demandent pas mieux que de se vendre un bon prix.

Ce succès, il est vrai, était dû à la connivence des PP. Jésuites, qui ne pardonnaient point à Wallenstein, leur ancien élève, d'avoir dit d'eux publiquement : « Je donnerais gros pour que le diable les ait tous emportés depuis longtemps au fin fond des enfers. » Ils avaient, nous dit-on, une autre raison encore pour lâcher la bride aux capucins : c'est que, tout bien considéré, la chute de Wallenstein devait profiter au pape autant qu'à eux-mêmes. Les choses ont dû, en effet, se passer de cette façon. Un grand poète — ce ne serait pas la première fois que la chose arrive — nous aurait mis sur la voie de la vérité, devançant de loin le jugement de l'histoire, grâce à cette espèce de seconde vue qui lui permet de sonder jusqu'au fond des choses, de discerner sans peine une victime expiatoire d'un grand criminel. Et, en effet, quel a été le premier accusateur de Wallenstein? Le P. Alexandre de Rota, un capucin. Son plus terrible ennemi à la cour de Vienne? Un autre capucin, le P. Quiroga, confesseur de la reine de Hongrie. Cela seul en dirait assez s'il n'y avait pas autre chose. Wallenstein, non traître dans le propre sens du mot, mais certainement trahi par les siens, est assassiné ; ses riches dépouilles sont partagées et, bientôt après, quand l'armée impériale remporte une victoire décisive à Nordlingen, la France s'aperçoit avec effroi que les jésuites ont joué les capucins, qu'elle a fait le jeu de ses ennemis. Elle avait combattu, jusqu'à ce moment-là, la maison d'Autriche par personnes interposées ; la voilà forcée, si elle ne veut pas perdre tout le fruit de ses peines et de ses sacrifices, d'intervenir directement. Elle s'y décide, et tout aussitôt le génie peu scrupuleux de Richelieu poursuit avec plus d'ardeur que jamais la récompense qu'il ambitionne. Tous les princes-électeurs de l'Empire sont à sa merci ; il les tient par leur jalousie envers les maisons souveraines qui voudraient, pour la sûreté de l'Empire, les remplacer, eux et leurs familles, dans le gouvernement des grands fiefs ecclésiastiques des bords du Rhin ; il les tient encore par leur haine des Espagnols qui gouvernent la Belgique et occupent le bas Pala-

Hosted by Google

tinat, enfin par leur peur folle des Suédois hérétiques. Ces derniers, il les paye, les dirige à son gré. Pourquoi donc, grâce à tous ces moyens d'influence, son maître, l'insignifiant Louis XIII, ne serait-il pas plus heureux que ne l'ont été François Ier et Henri II, et ne se ferait-il point couronner empereur des Romains? Le cardinal hésite à en faire franchement l'aveu dans ses volumineux mémoires, parce que ceux-ci, bien loin d'avoir le caractère d'une confession, ont été dictés par un maître fourbe, dans l'intention évidente d'égarer le jugement de la postérité. Mais Richelieu en a dit assez sur ses rapports avec l'électeur de Trèves pour nous ouvrir les yeux sur ce qu'il nous tait: Il avoue que c'est le pape qui a tout arrêté, qui a refusé d'expédier les bulles de confirmation, faisant de lui le coadjuteur de Trèves, afin de ne point offenser l'empereur et ne point désobliger le roi d'Espagne. Et quel est le moment où le souverain pontife montre ces scrupules? Celui où les Autrichiens ont battu les Suédois et leurs alliés dans la plaine de Nordlingen. Cela dit tout. La curie romaine n'a évidemment plus intérêt à écouter plutôt les capucins que les jésuites, à permettre que Richelieu aille comme coadjuteur à Trèves, pour y travailler à remplacer en Allemagne, fût-ce même momentanément, les Habsbourg par les Bourbons.

Si, dans tout ceci, l'électeur de Trèves, Philippe-Christophe de Soetern, a été aussi coupable envers l'Allemagne, sa patrie, et l'empereur Ferdinand II, son bienfaiteur, qu'on a bien voulu le dire, il nous semble que le reproche de trahison et d'ingratitude doit atteindre aussi, à des degrés différents, il est vrai, les électeurs de Bavière, de Cologne et de Mayence, qui tous traitent particulièrement, tantôt avec le roi de France, tantôt avec le roi de Suède. Ils partagent, en effet, les mêmes griefs, les mêmes inquiétudes. Ils ont vu la restitution des fiefs ecclésiastiques, faite par les protestants, tourner à l'unique profit de la maison impériale et des jésuites ; ils ont parfaitement compris que, si le plan jésuitico-espagnol, consistant à rendre la dignité impériale héréditaire dans la maison de Habsbourg, réussissait,

Hosted by Google

leur dignité électorale disparaîtrait à jamais et, avec elle, tous les autres privilèges comme princes par la grâce de Dieu. Qu'arriva-t-il cependant? Qu'après être tombés d'accord qu'il fallait résister vigoureusement au despotisme impérial et à la rapacité servile des disciples de Loyola, les prélats électeurs, intimidés ou circonvenus, firent, l'un après l'autre, leur soumission. L'archevêque de Trèves, demeuré seul, ne s'en effraya point. Il croyait sans doute pouvoir, avec l'aide de la France et des capucins, tenir tête à l'Autriche, à l'Espagne et aux jésuites. Si c'était une folie, il faut au moins convenir qu'elle témoigne d'autant de fierté que d'énergie, que nous ne nous trouvons pas en présence d'un homme ordinaire. Il ne succomba qu'après avoir lutté longtemps par la parole, la plume et l'épée. C'est non seulement le châtiment dont on le frappe, peu connu dans ses détails, que nous voulons raconter ici, mais la part que la Belgique espagnole et la principauté de Liège prennent, à leur très grand dommage, à cette lutte entre jésuites et capucins, appelée aussi la période française de la guerre de Trente ans.

II

En 1635, l'année la plus néfaste de sa vie, l'électeur de Trèves avait déjà atteint sa soixante-huitième année. C'était un homme de haute taille, très maigre, presque chauve. Sa figure était longue, son front large, ses yeux très enfoncés sous l'arcade sourcilière, d'un éclat difficile à soutenir. Si son érudition était grande, généralement admirée, son humeur habituelle n'avait rien de plus attrayant que sa personne. Convaincu que l'amour répond à la faiblesse, il se plaisait à agir de façon à être redouté par tous ceux qui l'approchaient. Avec cela il était inquiet, soupçonneux et avare à l'excès. Les fonctions de président de la Chambre impériale de Spire, qu'il avait remplies pendant de longues années, l'avaient initié à tous les secrets de la politique impériale : de là, sans doute, son audace singulière en politique, l'attitude qu'il prend et conserve comme électeur de Trèves.

Hosted by Google

C'était le 23 septembre 1623 qu'il avait été élevé à cette haute dignité. Le vieux Jean Schweickard de Cronberg, prince électeur de Mayence et grand ami des Espagnols, vivait encore à cette époque. S'il faut en croire Senkenberg, il se serait écrié, en apprenant le résultat de l'élection de Trèves : « On a fait choix d'un homme dangereux. Soetern pourra aussi peu renoncer à ses intrigues qu'un renard aux malices qui lui sont naturelles. »

L'avenir justifia pleinement l'opinion du vieux prélat. Disons, toutefois, que son antipathie pour son nouveau collègue s'appuyait surtout sur ce fait que Soetern, élevé dans la foi protestante, ne l'avait abandonnée que pour satisfaire son ambition, et que son changement de religion n'avait pas fait de lui un ami des jésuites, un fanatique à l'image du prince électeur de Mayence.

C'est là, à peu près, tout ce que nous avons à dire en faveur de notre personnage. Nous n'imiterons pas son confident le plus cher, le P. Othon Senheim, qui a cherché, à plusieurs reprises, à le laver de l'accusation de trahison et de félonie, quoique, en bonne justice, il convienne de tenir compte des mœurs du temps, qui ne sont plus les nôtres, et de la morale ecclésiastique, qui ne varie guère, qu'on soit dans le camp des capucins ou dans celui des jésuites. Tenons-nous pour le moment à celle-ci : Si elle permet à l'empereur Ferdinand II de manquer de parole aux Bohémiens et aux Transylvaniens révoltés, d'enlever le plus injustement du monde sa dignité électorale à la maison palatine, d'appeler à son secours une armée espagnole, malgré la haine qu'on porte à ces étrangers et la loi qui leur interdit l'accès du sol allemand, il nous paraît évident qu'elle ne saurait défendre à l'archevêque de Trèves, prince temporel et spirituel à la fois, d'opposer un secours français au secours espagnol qu'il redoute, et qu'il ne veut à aucun prix. C'est ce dont, en effet, il convient de tenir compte, comme de la circonstance que Soetern possédait, outre la principauté de Trèves, l'évêché de Spire, tout aussi rapproché des frontières de la France, et qu'il était le métropolitain des églises de Metz, Toul

Hosted by Google

et Verdun, détachées de l'Allemagne sous le règne de Charles-Quint. Le patriotisme de l'illustre historien Ranke n'a pas voulu s'y arrêter. A ses yeux, l'infamie des électeurs ecclésiastiques du saint-empire, Soetern en tête, est d'autant plus impardonnable qu'ils n'attendent pas les offres de la France, mais se ruent d'eux-mêmes au-devant de la servitude.

Le reproche serait mérité si la servitude, qu'on leur reproche si durement, n'avait point été pour eux le meilleur parti à prendre, s'ils avaient pu autrement maintenir leur neutralité et échapper à l'anarchie à laquelle l'Allemagne était en proie.

Le cardinal de Richelieu avoue, dans ses mémoires, que ce n'est point une sympathie soudaine, irréfléchie, mais bien le sentiment assez naturel de la conservation qui jette dans ses bras ces souverains ahuris. Il disait vrai. A Rome, on fit semblant de croire que les électeurs agissaient ainsi pour le plus grand bien de la religion ; à Vienne, on montra plus de franchise en prétendant que la France ne pouvait d'une main soutenir les catholiques du saint-empire, quand de l'autre elle soudoyait ses protestants, les encourageait dans leur révolte. Les électeurs furent, en conséquence, mis en demeure de rompre tout pacte illégal, de remplir désormais fidèlement leurs obligations. L'électeur de Trèves s'y refusa avec le plus d'entêtement. Ce fut en vain que le conseiller luxembourgeois Huart et le suffragant de Strasbourg, Paul Aldringer, un frère du fameux général de ce nom, firent auprès de lui les plus vives instances pour amener sa soumission. Comme il resta aussi insensible aux prières qu'aux reproches et aux menaces, la cour de Vienne eut recours à un moyen d'intimidation des plus extraordinaires. Un alchimiste hongrois, le docte Félix Wendrownick, fut secrètement chargé de réveiller sa conscience endormie par un bon tour de magie blanche. Pour comprendre quelque chose à ce procédé, il faut savoir que notre électeur, comme d'ailleurs feu l'empereur Rodolphe, Wallenstein et bien d'autres de ses contemporains, croyait à la transmutation des métaux, à l'astrologie, aux apparitions et aux sortilèges.

Hosted by Google

Il était donc relativement facile de l'impressionner. Quand l'alchimiste hongrois jugea le moment venu de frapper un grand coup, il s'entendit avec le premier valet de chambre de l'électeur, un certain Michel Wiedmann, qui, paraît-il, était secrètement vendu à la cour de Vienne. La séance eut lieu le 2 juin 1632, dans le château électoral, bâti sur la rive droite du Rhin, au pied du rocher à pic que surmonte la citadelle d'Ehrenbreitstein. Wiedmann en a rapporté les détails de manière qu'on ne puisse révoquer en doute ni sa complicité, ni la fourberie de son acolyte. M. de Stramberg a eu le mérite de retrouver cette relation et de la publier pour notre amusement dans son *Antiquaire rhénan*, sans la faire suivre toutefois d'un commentaire qui est ici indispensable. La mise en scène est celle des magiciens de tous les temps. Peu de lumière, des cercles magiques, des fumigations portant à la tête, la recommandation expresse du silence et de l'immobilité, des prières, des évocations, des contorsions et enfin l'apparition accompagnée d'un grand fracas et enveloppée d'une ombre propice. Il y avait peu de préparatifs. Un feu ardent brûlait dans le fourneau, un hanap en or repoussé figurant quatre gnomes barbus se tenant par les mains était posé sur une table massive occupant le milieu du caveau. C'était dans ce hanap ensorcelé, au dire de l'alchimiste, que le prodige promis devait s'accomplir. Notre hongrois le mit en rapport avec la flamme du fourneau au moyen d'un fil de fer qui, au bout de quelque temps, devint rouge. On vit alors le vase ensorcelé se gonfler et grandir sans cesse. Quand il fut sur le point de toucher au plafond, il éclata avec un grand bruit, et quatre hommes barbus, drapés dans de longs manteaux, sautèrent de la table sur le plancher et vinrent se ranger devant l'électeur, blotti au fond de son fauteuil. L'un de ces étranges personnages mit devant lui un genou en terre et, le montrant du doigt : « Celui que voyez là, » dit-il aux autres, « songe en ce moment à vendre aux Gaulois le saint-empire romain. Délibérons à son sujet, mes frères. » Il se releva ; tous les quatre se retirèrent à l'écart, et bientôt après, se rapprochant de nouveau de l'électeur,

Hosted by Google

l'un d'eux tira de dessous son manteau une large rapière assez semblable aux glaives de justice alors en usage ; il se mit à la brandir d'une façon menaçante, en criant : « Voilà ce que notre justice promet à un traître. » C'était dépasser la mesure. L'électeur, oubliant les recommandations qui lui avaient été faites, appela à son aide son fidèle Michel et perdit connaissance. On s'empressa de le transporter sur son lit, de lui prodiguer des soins. Quand, au bout d'un quart d'heure, il revint à lui, ce fut pour entendre plusieurs fortes détonations suivies des cris : « Au feu, au feu ! Il brûle dans le laboratoire. » Le traître Wiedmann fit semblant de s'effrayer très fort. Il alla voir ce qui se passait. Quand il revint auprès de son maître, il avait l'air consterné: « Monseigneur, dit-il, le pauvre docteur Wendrownick n'est plus. Les esprits lui ont tordu le cou ; son visage est déjà tout noir. Je vous en supplie humblement, Monseigneur, empêchez de plus grands malheurs ; renoncez à vos coupables desseins. — Non, Michel, non, cela ne se peut pas ! » répondit Philippe-Christophe de Soetern, qui avait déjà repris toute sa présence d'esprit.

Quelques jours plus tard, le 9 juin 1632, les capucins l'emportaient sur les jésuites, c'est-à-dire que les soldats de Louis XIII entraient, tambours battants, dans la citadelle d'Ehrenbreitstein et occupaient Coblence.

L'alchimiste hongrois cependant n'était pas mort ; toutes les fois que l'électeur méditait contre l'Autriche une trahison nouvelle, il lui apparaissait. C'est ainsi qu'on prétend que, dans la nuit du 12 mars 1635, il le réveilla dans son palais de Trèves avec cette annonce peu agréable : « Ta liberté est menacée. Si tu consens à me suivre, je te sauve. » L'électeur, qui se souvenait sans doute des quatre gnomes et de leur glaive de justice, se contenta de faire un grand signe de croix en invoquant le nom de Jésus. L'apparition, cette fois, battit en retraite pour ne plus revenir. C'est probablement que, les moyens surnaturels mis en œuvre jusqu'ici n'ayant eu aucun succès, on s'était décidé en haut lieu à recourir à des moyens matériels dont l'emploi, s'il est beaucoup plus coû-

Hosted by Google

teux, est au moins, dans la plupart des cas, d'une éloquence irrésistible.

III

L'embarras était, pour les Autrichiens, d'arriver jusqu'à Trèves, puisque l'électeur s'y trouvait sous la protection des Français qui occupaient également toutes les autres villes du pays, ne laissant de chemin ouvert que du côté de Luxembourg, dont ils croyaient n'avoir rien à craindre. Cette ville était le berceau du P. Lamormain, qui en connaissait fort bien l'histoire et les ressources ; il savait donc que le roi d'Espagne, comme duc de Luxembourg, avait l'obligation d'intervenir à Trèves dès qu'il en serait requis. C'était plus qu'il n'en fallait pour s'arrêter à l'idée de faire agir la Belgique par les armes.

Le cardinal de Richelieu a prétendu dans ses mémoires et dans ses proclamations, que cette intervention était injurieuse, illégale, et cela sans doute pour n'avoir su ni la prévoir, ni l'empêcher. Nous comprenons son dépit, car il avait été fort mal servi par ses espions et par ses historiographes qu'il payait grassement. Le P. Lamormain, ayant décidé son auguste pénitent, ce pauvre empereur Ferdinand II, qui disait sérieusement : « S'il pouvait m'arriver de rencontrer quelque part en même temps un ange et un prêtre, je saluerais le prêtre d'abord et l'ange après, » à faire enlever l'électeur de Trèves, n'eut pas de peine à obtenir par les jésuites espagnols le consentement de la cour de Madrid. On ne pouvait nier, en effet, qu'en remplissant à Trèves les obligations féodales dont nous avons parlé, les Espagnols ne servissent leur propre cause. La Franche-Comté, qui leur appartenait encore, courait grand risque d'être perdue, tandis que les importantes villes de Luxembourg et de Thionville pouvaient se considérer comme assiégées par les Français qui occupaient le pays de Trèves, le Palatinat, en partie, et toute la Lorraine. Faire

Hosted by Google

une trouée dans ce cercle de fer fut le plan auquel on s'arrêta. Le comte d'Emden convoqua, en qualité de gouverneur, le 10 février 1635, les trois états du duché du Luxembourg, et leur déclara, entre autres choses :

« Que le roi catholique se félicitait grandement de ce que « les ennemis de son auguste maison n'avaient pu réussir à « faire des rebelles de ses bons et fidèles sujets des Pays-Bas, « et que maintenant il comptait sur eux pour empêcher les- « dits ennemis, dont c'était le dernier espoir et la seule force, « de s'emparer plus avant des avenues de leurs frontières. » Quelques jours plus tard, il écrivit à Bruxelles que le concours empressé de toutes les classes de la population lui était acquis. Si, après cela, on avait pu hésiter encore à tirer l'épée, la nouvelle, qu'on venait de signer à Paris un traité décidant de quelle manière devait se faire le partage de la Belgique, aurait suffi pour lever les derniers scrupules.

Les Italiens du marquis Sfrondato et de don Carlos Guasco, les Espagnols de don Alonço de Guevara, les Irlandais de Thomas Preston, les Wallons du comte de Tresin et du sire de Ribeaucourt et les Flamands du comte de Hornes, sept à huit mille hommes en tout, furent acheminés vers le Luxembourg. Ils devaient permettre au gouverneur de cette province d'utiliser les milices du pays jusqu'au dernier homme à la surprise de Trèves. Le comte d'Emden entra aussitôt en campagne. Il commença par s'emparer de Sierck, sur la Moselle, où la présence des Français rendait plus difficile la réussite du plan qu'il avait adopté. Le premier résultat obtenu, il rentra à Luxembourg et attendit.

Voyant qu'à Trèves on ne se doutait de rien, parce que le gouverneur provisoire de la ville, Roger de Bussy-Rabutin, le futur auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules,* alors âgé de dix-sept ans à peine, était incapable de rien prévoir et de rien empêcher, il résolut de marcher avec douze cents hommes choisis contre les quatorze cents Français qui gardaient la ville. C'eût été bien téméraire si ses mesures n'avaient pas été bien prises, s'il n'avait pas su que le chapitre métropolitain de Trèves, d'accord avec les jésuites, avaient eu soin d'armer

Hosted by Google

et d'embrigader secrètement les bourgeois de la ville pour lui venir en aide. Les correspondances officielles que nous avons consultées nous disent qu'il ne laissa rien au hasard. Le stratagème auquel il s'était arrêté avait déjà fait ses preuves. Il avait notamment servi, en 1590, à trois officiers orangistes, Héraugière, Lambert Charles et Fervet, pour s'emparer de la ville de Breda. Il ne changea rien au programme. Les bateaux de tourbe furent seulement remplacés par les chalands qui, de Grevemacher, amenaient régulièrement les vivres et les fourrages à la garnison française de Trèves. Un certain nombre de soldats s'y cachèrent tant bien que mal. Ils descendirent la rivière dans la nuit du 25 au 26 mars 1635, et vinrent se ranger contre le quai de débarquement en aval du pont romain de Trèves. Une sentinelle française les aperçut et les interpella.

« D'où venez-vous et qu'apportez-vous ? demanda-t-elle. — Nous venons de Grevemacher avec des grains et des fourrages pour M. Prettin à la Cranporte, » fut la réponse. A plusieurs reprises la même question fut faite et la même réponse donnée. On avait commencé à décharger les pétards avec lesquels on se proposait de faire sauter les portes de la ville. Cela avait occasionné un certain remue-ménage qui inquiéta la sentinelle.

— « De quoi vous occupez-vous là-bas ? Et pourquoi ce bruit ? questionna-t-elle. — Pour rien, nous nous délions les jambes en mangeant notre pain et notre fromage. »

Quelques minutes plus tard, les pétards firent leur office et, à la tête d'une poignée d'hommes résolus, — ils n'étaient que quarante, dit une légende d'origine jésuitique que nous ne pouvons admettre, — le capitaine Maillard pénétra dans la ville endormie. La lutte fut chaude, acharnée; elle ne tourna à l'avantage des envahisseurs que quand les bourgeois se joignirent à eux et quand le comte d'Emden se montra à la tête de ses piétons et de ses cavaliers. Comme le comte de Hohenlohe à Breda, qu'il avait pris pour modèle, il arrivait au bon moment. L'archidiacre de Trèves, Mgr Charles de Metternich, récemment destitué et banni par l'électeur,

Hosted by Google

était à ses côtés, cachant sa tonsure sous un casque emplumé et son rabat sous une cuirasse. Il se rendit avec lui et le capitaine Maillard, qui venait de mériter une fois de plus son surnom de Crillon lorrain, à la Pétersbourg, le château où résidait l'électeur. On trouva celui-ci tranquillement assis dans son fauteuil, n'ayant auprès de lui que le conseiller Breuer. L'archidiacre tenait sa vengeance. Il mit à son souverain la pointe de l'épée sur la gorge en disant : « Votre Grâce Sérénissime se rend-elle à nous ? » Comme l'électeur le regardait fixement sans répondre et qu'un sourire de mépris crispait sa bouche, le capitaine Maillard crut devoir intervenir : « Voyons, Monseigneur, » dit-il, « nous parlons sérieusement. » Son épée rouge de sang servant de commentaire à ses paroles, l'Électeur se décida à répondre : « Eh bien, puisque je n'y puis rien changer, qu'il en soit ainsi. »

On ne lui laissa de toute sa maison que son chapelain, le Dr Frédéric Neunreuter, son premier valet de chambre, Michel Wiedmann, que nous connaissons déjà, et deux pages. Les officiers belges ne parurent devant lui qu'au moment où il fut transféré à Luxembourg ; ils se montrèrent pleins de prévenance, ils permirent même, s'ils ne l'ordonnèrent, aux habitants des villages qu'on traversait de se porter au-devant de leur chef diocésain et de sonner les cloches en son honneur. Le comte de Khevenhiller était trop diplomate et trop courtisan pour rien dire de plus sur la surprise de Trèves dans ses *Annales Ferdinandei*. On doit le regretter, parce que, s'il faut en croire les récits rapportés par Hübner, Gauhen et Michel Le Vassor, les choses se seraient passées tout autrement. Ce dernier auteur affirme qu'un gentilhomme liégeois nommé Cerfontaine avait organisé et dirigé l'expédition, ce qui nous expliquerait pourquoi il fut fait, peu après, baron du Saint-Empire et gouverneur de Trèves, tandis que Maillard n'obtint rien de plus que le gouvernement de la petite ville de Sierck.

Si nous admettons, comme c'est probable, que Cerfontaine, Maillard, Metternich, les seigneurs et les élus luxembour-

Hosted by Google

geois ont fait à eux seuls toute la besogne, la ville de Trèves aurait été prise et son archevêque arrêté, non par des Espagnols, mais par des sujets impériaux, ce qui dégageait, jusqu'à un certain point, le roi d'Espagne vis-à-vis du cardinal de Richelieu, qu'il importait surtout, comme le fait judicieusement observer le comte Ognate, ambassadeur d'Espagne à Vienne, dans une lettre à son souverain, « de ne point pousser à bout ».

Cela étant, pourquoi cette attitude correcte fut-elle bientôt après abandonnée, pourquoi l'électorat de Trèves fut-il traité en pays conquis et lui donna-t-on, en la personne du colonel Pestacalda, un gouverneur espagnol, quand c'étaient des Tréviriens, des Luxembourgeois ou des Lorrains qui avaient tout fait? Probablement parce qu'il fallait pour ce poste un grand seigneur en qui l'on eût confiance et que la conspiration de la noblesse belge était trop récente pour le trouver chez nous. Si c'est là le motif de la nomination de Pestacalda, il est déplorable. Les circonstances ne se prêtaient pas à une bravade. La Belgique était si mal préparée à la résistance qu'on pouvait la considérer comme perdue si, conformément au traité de Paris du 8 février 1635, elle était envahie à la fois par deux armées de vingt-cinq mille hommes chacune, venant l'une de France, l'autre de Hollande. Le comte Ognate, continuant ici son rôle de conseiller clairvoyant, le déclara franchement au cardinal Infant, frère de son roi, qui venait d'être appelé aux hautes, mais déplaisantes fonctions, de gouverneur général des Pays-Bas. Il ne fut pas écouté, et cela sans doute parce que les jésuites ne l'approuvaient pas, qu'ils étaient tout-puissants à Bruxelles comme à Vienne et à Madrid. On a dit souvent que l'Espagne, après la mort de Philippe II, s'était mise à rouler vers l'abîme sans plus s'arrêter sur la pente fatale; c'est assez vrai, mais la faute en ceci remonte à Philippe II lui-même, qui avait méconnu le génie de sa nation et l'avait condamnée à périr en lui attachant sur la vue le triple bandeau de l'ignorance, du fanatisme et de la superstition, en la livrant, pieds et poings liés, aux inquisiteurs et aux moines.

Hosted by Google

IV

L'histoire serait bien la plus misérable, la plus inutile des sciences si elle manquait de logique dans son enseignement, si elle ne nous montrait pas toujours et éternellement les peuples et les rois portant tôt ou tard la peine de leurs fautes. Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une même loi pour tous, qu'un seul chemin de droiture et de justice menant au bien, au mieux, nous permettant d'asseoir notre bonheur terrestre sur des bases solides et de le conduire graduellement à son plein et entier épanouissement. Mais cette manière d'enseigner l'histoire ne convient qu'à des hommes; c'est pourquoi les esclaves forcés ou volontaires n'en ont jamais voulu, que Bossuet et Fénelon, pour ne parler que de ceux-là, n'ont pu nous léguer que d'inutiles chefs-d'œuvre. Leur philosophie de l'histoire n'a rien de commun avec cette *magistra vitæ* rêvée ou entrevue par Cicéron. Elle n'est pas autre chose qu'un code *ad usum Delphini*, d'après lequel tout ce qui arrive a été écrit dans le ciel avant de tomber sur la terre. Système aussi commode qu'irrévérencieux de la part de ses prôneurs écclésiastiques, puisqu'il leur permet, si le besoin s'en fait sentir, d'exalter le crime qui réussit, d'insulter à la vertu qui succombe. Heureusement qu'un père jésuite l'a déconsidéré à jamais, qu'après Loriquet nul n'osera plus le reprendre. Mais, du temps de Richelieu, les négateurs du libre arbitre et de l'expiation nécessaire de nos fautes foisonnaient; ils avaient seuls la parole en France, en Allemagne, ailleurs encore, et voilà comment il s'est fait que ceux qui écrivent l'histoire sans aller au delà des sources imprimées n'ont rien, mais absolument rien compris à la guerre cléricale de 1635 qui eut pour point de départ l'enlèvement de l'électeur de Trèves. Et c'est d'autant plus fâcheux que cette guerre-là a pour nous un incontestable mérite. D'abord comme justification de notre révolution du XVI^e^ siècle, ensuite comme condamnation en dernier ressort du régime clérico-espagnol qui, chez nous du moins, n'a su qu'écraser et détruire, mais jamais rien sauver ni rien édifier.

Hosted by Google

Quelques-uns de nos auteurs ont osé le dire, et nos archives nationales, que nous avons fouillées dans leurs moindres recoins, le confirment avec une irréfutable éloquence. Elles nous racontent l'embarras dans lequel se trouvèrent le cardinal Infant et ses ministres, Aytona et Roose, après avoir fait prisonnier un prince électeur du saint-empire. Ils n'osent se vanter de leur bonne fortune. Dans leur lettre-circulaire aux gouverneurs des provinces, datée du 30 mars 1635, ils disent seulement que l'occupation de Trèves pourrait bien servir de prétexte à quelque attentat et qu'il convient plus que jamais de faire bonne garde. Cela nous explique comment le bruit se répandit que l'archevêque de Trèves avait été reconduit à la frontière d'Allemagne et livré aux Autrichiens. Le chevalier d'Amantot, résident de la cour de France à Bruxelles, ne tarda point à être mieux informé. Quand il sut que Mgr de Soetern était au château de Namur, il se rendit auprès du cardinal Infant et réclama sa mise en liberté immédiate. Le frère de Philippe IV, qui n'était nullement préparé à faire la guerre et avait là une occasion magnifique de l'éviter, ne sut pas en tirer parti. Il répondit au résident français par un refus hautain. Qu'espérait-il donc et qu'attendait-il ? Ne savait-il pas que les États généraux de 1632 s'étaient déclarés en faveur de la paix, que le pays n'avait ni soldats ni argent à lui donner, que les secours qu'il avait demandés en Autriche pouvaient être retardés pour une cause ou l'autre, tandis qu'il ne fallait pas plus de huit jours à une armée française ou à une armée hollandaise pour se présenter devant les portes de Bruxelles ?

Certes, il savait tout cela, mais il était Espagnol, il était fils et frère de roi, il était prêtre, trois raisons qui nous expliqueraient suffisamment son orgueil et sa folie, si nous ne savions qu'il était, en outre, l'ami et le très humble serviteur des jésuites.

Un espoir lui restait encore. Philippe IV avait envoyé son chancelier du Milanais, don Manuel de Guzman, à l'électeur de Trèves pour l'engager à abdiquer. Soetern se garda bien de rien dire ou de rien promettre qui pût empêcher une

Hosted by Google

guerre destinée, selon toute prévision, à lui rendre ses États et sa liberté, et, dès le lendemain de l'entrevue, le 29 avril 1635, il écrivit au cardinal Infant pour le remercier des bonnes choses que don Manuel lui avait dites de sa part et l'assurer que de telles consolations étaient bien nécessaires dans l'état où il se trouvait. L'ami des capucins se moquait là, de la façon la plus aimable, de l'ami des jésuites. Richelieu, si le fait lui fut rapporté, dut s'en montrer content. Il aimait l'esprit d'à-propos et la moquerie. La meilleure preuve que nous en puissions donner est la comédie qu'il fit jouer, le 19 mai 1635, sur la place du Grand-Sablon à Bruxelles. On sait qu'au temps de l'antique chevalerie, quand se tenaient des cours d'amour et se donnaient des tournois auxquels les chevaliers errants ou non du monde entier étaient invités à prendre part, les hérauts d'armes jouaient un rôle considérable.

Après la chute du système féodal, ils ne comptèrent plus; leurs attributions devinrent dérisoires; il ne leur resta, pour toute consolation, qu'un titre pompeux et une cotte d'armes richement brodée qu'ils revêtaient dans les grandes occasions. La France possédait encore, par hasard, sous Louis XIII, un héraut d'armes nommé Jean Gratiolet. Richelieu, qui certainement ne l'avait jamais vu, le fit appeler. Il lui remit plusieurs exemplaires d'une déclaration de guerre de son souverain au roi d'Espagne et lui ordonna d'aller en remettre un, avec tout l'éclat et toute la solennité possibles, au cardinal Infant, en son palais de Bruxelles, et d'afficher les autres, à son retour, dans les villes de Belgique où il passerait. Le but du cardinal se devine : il a recours à un usage suranné pour d'autant mieux éveiller l'attention et servir d'excuse à sa politique qui, cette fois comme toujours, en avait grand besoin. Il se peut aussi que le marquis de Mirabel, ambassadeur d'Espagne à Paris, l'ait inspiré. Ce diplomate n'avait pas voulu attendre l'ouverture des hostilités; il avait repris le chemin des Pyrénées sans voir le roi, et Richelieu est fort capable d'avoir voulu opposer, à un manque d'égards qu'au fond rien ne justifiait, la mise en

Hosted by Google

scène de la politesse des temps de la chevalerie. Cette revanche, si c'en est une, avait bien son côté burlesque, mais elle présentait aussi cet immense avantage de pouvoir poser le roi de France en champion de la sainte Église, outragée par l'Espagne en la personne de l'archevêque de Trèves. Travestir ainsi une guerre de conquête en une simple croisade entreprise sans arrière-pensée à la plus grande gloire de Dieu, était, à coup sûr, un chef-d'œuvre, puisqu'on pouvait espérer par là d'impressionner à peu de frais les populations très pieuses, mais peu espagnoles, des provinces belges et de forcer le clergé de France à contribuer largement aux frais de la guerre qu'on allait entreprendre.

Le héraut d'armes de France éprouva bien des contretemps et des déboires dans l'accomplissement de sa mission. D'abord le cardinal Infant n'était pas à Bruxelles quand il y arriva, ensuite on ne voulut pas le prendre au sérieux, et l'on fit quelques difficultés avant de le laisser entrer en ville avec son trompette traditionnel et sa cotte de velours portant les armes de France et de Navarre sur la poitrine et dans le dos. Conduit chez le commandant de la ville, le sergent-major Charles de Locquenghien, qui demeurait au Grand-Sablon, Jean Gratiolet apprit de cet officier que le cardinal Infant, qui ne s'attendait certainement pas à sa visite, était parti le matin même avec son premier ministre, le marquis Aytona, pour Louvain. Fort contrarié et passablement incrédule, notre héraut d'armes remonta sur son cheval et déclara qu'il ne bougerait pas de la place qu'un héraut d'armes espagnol ne fût venu prendre de sa main le message dont il était porteur. Tous les hérauts de Bruxelles, celui de la cour, celui de la ville et celui de l'ordre de la Toison d'or, vinrent, l'un après l'autre, lui déclarer qu'ils n'avaient pas qualité pour entrer en rapport avec lui. Rien n'y fit : Gratiolet resta jusqu'au soir sur la place du Grand-Sablon, livré à la curiosité passablement indiscrète et irrévérencieuse de la foule, et c'est sans doute pour y échapper qu'ayant fait exécuter une sonnerie, il se mit à lire à haute voix la déclaration de guerre de S. M. Louis XIII, roi de France et de Navarre, à

Hosted by Google

S. M. Philippe IV, roi d'Espagne et des Indes, la tendit à qui voudrait la prendre et comme la foule, maintenant aussi sérieuse qu'elle avait été folle auparavant, se reculait, il la laissa tomber sur le pavé et s'éloigna suivi de son trompette.

Il pleuvait sans doute ce jour-là, car l'original de la déclaration de guerre, conservé aux archives générales de Belgique, est taché de pluie et maculé de boue. Deux jours plus tard, comme Jean Gratiolet, suivant les ordres qu'il avait reçus, venait d'afficher, dans le dernier village de Belgique, un exemplaire de sa proclamation, il fut appréhendé au corps par le baron de Crèvecœur, gouverneur d'Avesnes, qui manda tout aussitôt au cardinal Infant la capture qu'il venait de faire. Il en reçut, par retour de courier, de chaudes félicitations, conçues en ces termes : « Chier et bien amé! Nous « avons reçu la lettre que vous nous avez escripte le 21 de ce « mois, touchant le héros (sic) de France, et les François « dont vous vous estes saisy ainsi que du billet attaché au « dernier village à leur retour vers France. Sur quoy, pour « response, vous dirons que vous avez fort bien fait d'arrester « les d. François, et que notre intention est que vous faciez « contre la France toute hostilité qu'il vous sera possible. « De Tirlemont, le 22 may 1635. » Ce langage marque un ressentiment excessivement vif ; ce n'est pas celui d'un prince de l'Église, mais d'un homme d'État qui s'est laissé leurrer, d'un homme de guerre qui s'est laissé surprendre. C'est que le 19 mai, au moment même où Jean Gratiolet se présentait aux portes de Bruxelles, l'armée française, entrée en Belgique plusieurs jours auparavant, était déjà à Marche en Famenne, de telle sorte qu'à l'encontre du droit des gens et des règles de l'antique chevalerie, que Richelieu voulait faire revivre, sa déclaration de guerre suivit l'ouverture des hostilités au lieu de la précéder. Quelle meilleure preuve que toute cette mise en scène n'avait été qu'une comédie!

Le dénouement est tragique.

L'armée hispano-belge, dont les trois quarts sont des mercenaires italiens, irlandais, polonais et lorrains, est écrasée le 20 mai, au village des Avins, à trois lieues de Huy, dans l'an-

Hosted by Google

cienne principauté de Liège. Son chef, le duc Thomas de Savoie, s'était proposé de battre séparément avec ses treize mille hommes les deux maréchaux de France, Châtillon et Brézé, qui marchaient à quelque distance l'un de l'autre. Prit-il mal ses mesures, fut-il mal secondé ou les deux chefs français, qui se jalousaient, s'étaient-ils momentanément réconciliés? On ne sait, mais ce qui n'est que trop certain, c'est que le duc de Savoie eut sur les bras toute l'armée française, qui comptait vingt-cinq mille hommes, et qu'il dut s'estimer heureux de ne devoir abandonner que son artillerie. Les mémoires du cardinal de Richelieu accusent, du côté des Espagnols, une perte de quatre mille hommes, tandis que le cardinal Infant, dans une lettre qu'il adresse de Tirlemont le 24 mai 1635 à son conseil d'État, « déclare pour chose véritable que de toute l'infanterie il ne manque que mille hommes, dont cinq cents environ sont prisonniers. La vérité, croyons-nous, doit se trouver à mi-chemin entre ces deux affirmations. Cette première victoire, accueillie par Paris avec enthousiasme, fut pour Richelieu une grande déception. Les populations belges restèrent en apparence indifférentes, ne bougèrent pas. Il ne pouvait en être autrement. On avait été décapité par le duc d'Albe, enterré par Farnèse, piétiné avec frénésie, pendant trente ans, sous les archiducs Albert et Isabelle, par des légions de prêtres et de moines. Tout avait été mangé, dissipé ou digéré par eux. Il ne restait rien, littéralement rien debout : ni un homme ni une idée.

Il fallait, comme le grand Richelieu, être prêtre ou, tout au moins, bon catholique pour se faire à ce point illusion sur les bienfaits de la très sainte Inquisition et sur les conséquences de la stricte application des décrets du concile de Trente. On avait bien parlé devant lui, en 1632, d'une conspiration de la noblesse flamande, mais quelle avait été, au fond, cette tentative d'émancipation politique? Une folie, un avortement certain, puisque ses auteurs, sans nulle valeur personnelle comme sans appui d'aucune sorte, n'avaient fait que condamner, une fois de plus, la trahison de leurs pères, flétris du nom de marchands d'Arras, qu'affirmer que l'état

Hosted by Google

social que la Belgique subissait était intolérable, au jugement même de ses exploiteurs et de ses complices. Où l'aristocratie nationale, en parlant des grandeurs passées et des libertés perdues qu'il fallait récupérer, n'avait pas trouvé d'écho, il était évident qu'un drapeau étranger victorieux, celui de la France ou tout autre, ne pouvait faire des miracles, réveiller les morts. Cet insuccès moral décida du sort de la campagne. Les Hollandais, accusés par leurs alliés de mollesse, d'indécision et de mauvais vouloir, avaient peut-être lieu de s'en applaudir. Dans ce cas, leur conduite en 1635 s'expliquerait parfaitement par leur attitude postérieure aux conférences pour la paix de Westphalie. Le partage de la Belgique, tel qu'il leur avait été imposé plutôt que proposé, ne faisait en rien leur affaire; il les contrariait même très fort en supprimant ce qu'ils appelaient leur barrière, de sorte que, dans son for intérieur, le prince d'Orange devait se dire que, s'il voulait bien des Français pour amis, il ne se souciait en aucune façon de les avoir pour voisins. De tous les contemporains, c'est l'historien Michel Le Vassor, qu'en France on affecte de dédaigner à cause sans doute de sa façon un peu rude de dire la vérité, qui a le mieux compris cette vérité.

Il trouve que l'idée de faire de la Belgique une république catholique, apostolique et romaine était non moins bouffonne que celle de refuser à la Hollande la partie flamande et maritime du pays, sous le prétexte que la couronne de France avait sur celle-ci d'anciens droits. A cela nous souscrivons de grand cœur, ainsi qu'à sa réflexion finale sur les projets du cardinal de Richelieu. « Quelles chimères, » dit-il, « les plus grands esprits ne forment-ils pas quand la passion leur agite le sang! »

La bataille des Avins avait été gagnée le 20 mai, et, neuf jours plus tard seulement, les armées alliées se rencontrèrent entre Liège et Maestricht, c'est-à-dire qu'on avait perdu plus d'une semaine et qu'on s'était éloigné du centre du pays, où il aurait fallu se porter pour terminer la guerre d'un coup. Une fois réunis, on ne fit pas mieux. On sac-

Hosted by Google

cagea de fond en comble la pauvre ville de Tirlemont, on assiégea vainement Louvain, et enfin, au bout de six semaines de marches et de contre-marches, on se retira piteusement sur le territoire hollandais pour n'être point pris entre l'armée du cardinal Infant, qui n'existait plus, et celle du maréchal autrichien Piccolomini, qui était seulement annoncée. « Ainsi, » écrivait à ce propos le maréchal de Châtillon à la date du 4 juillet 1635, « il ne nous restera aucune « marque de notre voyage vers Bruxelles que le déplaisir « d'avoir si peu fait avec des forces telles que les Pays-Bas « n'en ont jamais vu de pareilles. » La plainte est légitime. Mais à qui la faute? Au cardinal de Richelieu, évidemment, qui n'avait pas prévu qu'un Brézé et un Châtillon, c'est-à-dire un ami des capucins et un petit fils de Coligny, n'étaient pas faits pour s'entendre et que le prince d'Orange, naturellement plus favorable au seigneur huguenot, qui était son cousin, ne pouvait qu'envenimer la querelle.

C'est ce qui arriva devant Louvain et empêcha, tout autant que le manque de vivres, qu'on fît rien de sérieux pour reprendre l'électeur de Trèves et s'emparer de la reine Marie de Médicis, de la duchesse d'Orléans et du duc d'Elbeuf, réfugiés à Bruxelles. Le cardinal Infant était cependant tellement convaincu qu'on songeait à une tentative de ce genre, que le 4 juin 1635 il envoya le père jésuite Vivero au magistrat de Bruxelles avec l'ordre de hâter le départ des princesses françaises et de ne point accorder aux autres réfugiés plus de six heures de temps pour sortir de la ville et plus de deux jours pour quitter le pays. Le père jésuite devait aussi faire réparer les murailles de la ville et organiser sa défense, de concert avec le sergent-major de Grimarez, lequel se défiait du bas peuple, qui parlait d'égorger les étrangers et des calvinistes clandestins, dont on ne savait au juste le nombre, mais qu'on croyait capables de profiter de l'occasion pour tomber sur les prêtres. Armer ceux-ci fut la lumineuse inspiration à laquelle on s'arrêta. Les moines noirs et les ordres mendiants, les capucins exceptés, à cause de l'alliance de leur général avec le cardinal de Richelieu,

Hosted by Google

furent chargés de la défense des portes de la ville. Bruxelles a subi cette humiliation, et c'est là, à coup sûr, la marque caractéristique du régime espagnol, la conséquence aussi triste que naturelle du règne trop vanté des archiducs Albert et Isabelle. Une chose nous étonne : c'est que l'ennemi, s'il a connu ce mirifique état de choses, n'ait rien fait pour en profiter. Prendre Bruxelles eût été plus glorieux que de saccager Tirlemont et ses couvents de femmes, plus facile à coup sûr que de s'emparer de Trèves et de son archevêque. Mais, une fois entré, il fallait y demeurer; or, c'est ce dont les Hollandais ne se souciaient pas. Ils avaient pour cela leurs bonnes raisons, car, dans la suite de cette guerre, s'ils perdirent momentanément le fort de Schenck, ils prirent la ville de Breda et s'arrangèrent de façon à la garder.

C'est ainsi qu'on peut dire que cette singulière campagne de 1635 se résume à ceci : L'Autriche laisse l'Espagne dans l'embarras, ne vient à son secours que trop tard ; mais les fils des gueux se moquent de tout le monde, de l'Espagne, de la France, de l'Allemagne; ils sont seuls à tirer un profit réel de la lutte engagée entre les jésuites et les capucins. A une époque de réaction générale, c'est là un résultat énorme, qu'on peut considérer comme étant plein de promesses pour l'avenir de la liberté.

V

LES PROJETS DE RICHELIEU SUR LA PRINCIPAUTÉ DE LIÈGE.

Le château de Tervueren avait été incendié par les Hollandais et, à ce que l'on suppose, par dépit de n'y avoir point rencontré l'électeur de Trèves. Ce personnage avait quitté, le 1er mai, le château de Namur, en compagnie de Ferdinand d'Andelot, seigneur d'Alans et gouverneur de Gray, que le cardinal Infant lui avait envoyé comme surveillant. On avait pris le plus secrètement possible la route de Tervueren, parce que les partisans de l'électeur, soudoyés par son neveu Jean-Renaud de Soetern, seigneur de Mont-Saint-Jean, en Luxembourg, cherchaient à l'enlever. Tervueren, dont c'était la

Hosted by Google

destinée, à ce qu'il paraît, d'abriter de grandes infortunes, était à ce moment un véritable musée ; de vastes jardins l'entouraient et en faisaient un séjour fort agréable. Notre prisonnier d'État allait s'y plaire quand, le 20 mai 1635, on lui fit de nouveau changer de résidence. Cette fois, on lui donna une compagnie d'infanterie et un cornette de cavalerie pour escorte. Le premier jour, il alla jusqu'à Anderlecht ; le second jusqu'à Alost et le troisième, dans la soirée, les portes du château de Gand, où était né Charles-Quint, se refermèrent sur lui. On pourrait croire que, cette fois, on allait le laisser tranquille. Il n'en fut rien. Quand les Hollandais eurent brûlé le château de Tervueren, que les Français se furent avancés jusqu'à Vilvorde, on fit nuitamment monter l'électeur en litière et on le conduisit à Courtrai. Le magistrat de cette ville, pris au dépourvu, le logea fort mal, et il s'en plaignit. « Chiers et bien amez », avait écrit le cardinal Infant à ceux de Courtrai, « ceste sera pour vous dire et « ordonner que vous receviez et logiez en la ville de Cour- « tray le prince électeur de Trèves avecq sa suyte. A tant, « chiers et bien amez, prieray Dieu qu'il vous ayt en sa « garde. De Bruxelles le 25 de juing 1635. » Au bout de trois semaines, qui ne furent qu'un long martyre pour le pauvre vieillard que la goutte tourmentait, l'ennemi ayant définitivement quitté le pays, on le ramena à Gand. Il ne faut pas croire qu'on ait manqué envers lui d'égards ou de prévenances ; toutes ses lettres témoignent, au contraire, de sa reconnaissance envers le cardinal Infant et ses officiers. Du fond de sa prison il gouvernait, en apparence, son électorat. Les Espagnols ne prenaient pas une mesure, ne faisaient pas une nomination sans le consulter. C'est pour ce motif qu'on avait permis à son conseiller et ami, le Dr Breuer, de venir le rejoindre avec son secrétaire. Cela lui faisait une petite cour et lui permettait d'avoir des nouvelles du dehors. Quelquefois il profitait de la tolérance qu'on lui montrait pour correspondre avec ses partisans. C'est ainsi qu'on découvrit que le 20 mai 1634, le jour même où il quitta Tervueren, il avait conféré secrètement avec le curé de

Hosted by Google

Mont-Saint-Jean et l'avait chargé de ses lettres pour son neveu qui se tenait à Metz. Le curé ayant été arrêté à Hayange, à son retour de cette ville, on surveilla l'électeur de plus près. Le dominicain Moralès, venu de Cologne dans l'intention de conférer avec lui, se fit prendre également. L'évêque de Gand fut chargé de le confesser. Si les partisans de Soetern ne se décourageaient pas et continuaient leurs intrigues, lui ne demandait pas mieux que de se réconcilier avec l'Empereur. Le 22 juillet 1635, il fit savoir au cardinal Infant qu'il avait un vif désir de se rendre en Allemagne pour mettre ordre à ses affaires, parce qu'il sentait ses forces diminuer rapidement et ne voulait pas être surpris par la mort. Ce qui le poussait à cet aveu, ce n'était pas le découragement, mais bien la conviction que la paix de Prague, signée le 30 mai 1635 entre l'empereur Ferdinand II et l'électeur de Saxe, était de nature à mettre fin à son internement en Belgique. Il se trompait. Ses nombreux ennemis, les jésuites en tête, voulaient le tenir éloigné. Quand enfin, en février 1636, on l'invita à accompagner, à son retour en Autriche, le marquis Louis de Gonzague, un jeune et brillant officier de cavalerie qui, pour s'être distingué à Nordlingen sous les ordres du cardinal Infant, venait d'épouser la jeune et jolie princesse Isabelle de Chimay, il redouta un piège et se mit à réclamer des garanties, telles que passeports, lettres de recommandation, d'abolition et d'oubli. On ne lui accorda rien de tout cela, sous le prétexte qu'il fallait tout d'abord avoir l'avis des commissaires impériaux qui, à Halle, travaillaient à l'amnistie générale. Soetern, pour leur forcer à tous la main, signa la paix de Prague. Cela encore ne l'avança guère; il se fâcha à la fin, et se décida à frapper un grand coup. En douze ans de temps, comme électeur, il avait eu le talent, bien rare à cette époque, de mettre des millions de côté. Ce trésor était resté à Trèves, dans son palais; si on ne le retrouvait pas, il était hors de doute qu'après son arrestation, en mars 1635, ses chanoines infidèles l'avaient partagé avec les officiers espagnols. Il désignait ainsi le plus clairement du monde le comte d'Emden

Hosted by Google

Rittberg, gouverneur général du Luxembourg, les deux Metternich, l'archidiacre et son frère seigneur de Bourscheit, le comte de Cratz de Scharffenstein, le baron Beissel de Gymnich, le seigneur Capstein, le recteur des Jésuites, le baron de Cerfontaine et le capitaine Maillard, tous ceux enfin qui avaient préparé son malheur et s'en étaient réjouis, qui avaient déménagé ses meubles et bu son vin. Sur cette dénonciation, le cardinal Infant, d'accord avec son conseil d'État, ordonna une enquête. Le conseiller luxembourgeois Viron en fut chargé. Le 22 mars 1636, Soetern écrit de Gand au cardinal Infant pour le remercier de cette faveur; il regrette seulement que les deux plus grands coupables, le comte d'Emden et Metternich, le grand doyen de son église de Trèves, aient déjà été frappés par Dieu lui-même en punition de leur sacrilège et ne pourront plus l'être par la justice des hommes. Quand le rapport du conseiller Viron parvint à Bruxelles, on y lut avec ébahissement que le coffre-fort de l'électeur avait été trouvé absolument vide d'argent et qu'il ne devait avoir renfermé qu'une somme relativement insignifiante, s'il fallait s'en rapporter aux reçus de ceux qui en avaient fait entre eux le partage. On ne sut jamais où les millions avaient passé. L'empereur fit semblant de croire ou crut véritablement que l'électeur les avait fait disparaître, car, celui-ci lui ayant demandé un jour de quoi subvenir à ses plus pressants besoins, il lui fit répondre qu'il ne pouvait rien donner à plus riche que lui.

S'il n'y avait pas eu, au fond de cette affaire d'argent, une rouerie cléricale, on aurait ordonné une enquête sur les reçus, sincères ou non, trouvés à Trèves dans le coffre-fort de l'électeur; on n'aurait pas laissé aller son neveu, le seigneur de Mont-Saint-Jean, que le feld-maréchal Goetz avait fait enlever de son château de Schoenecken, et, surtout, on n'aurait pas accordé à M^me^ de Soetern, née de Pallant, les passeports nécessaires pour aller de Metz rejoindre à Trèves son mari avec ses enfants, domestiques, meubles et bagages. La tolérance dont on faisait ainsi preuve envers les siens eut pour résultat de rassurer complètement l'électeur. Il avait

Hosted by Google

reçu une invitation officielle de se trouver à Ratisbonne, le 7 août 1636, pour l'ouverture de la diète impériale. La seule condition qui lui était imposée était de se conformer à un certain itinéraire et de presser son départ. Cela lui parut très acceptable et, après avoir pris, par lettre, congé du cardinal Infant, il se mit en route pour l'Allemagne. Arrivé à Donawerth, il fut arrêté, sur l'ordre de l'empereur, et conduit à Linz pour y être interné. Cette arrestation était tout simplement une infamie, puisqu'il avait signé la paix de Prague, qu'il avait été régulièrement invité à prendre part à la diète, qu'il n'avait jamais été mis au ban de l'Empire et que même aucune procédure en destitution n'avait été introduite contre lui. Il était un accusé qu'on n'osait pas frapper, auquel on ne voulait pas permettre de prendre devant ses pairs et ses juges naturels le rôle d'accusateur ; il était une victime dont on avait peur pour d'autres raisons encore et qu'on bâillonna entre les quatre murs d'une prison. C'est qu'à Ratisbonne le parti des jésuites allait jouer une partie décisive dont la présence de Soetern aurait pu compromettre le succès. C'eût été dommage, vraiment, car tout avait été arrangé à grand'peine et à grands frais pour faire du fils de l'Empereur un roi des Romains *ad majorem Dei gloriam* et fonder ainsi, à l'encontre de la Bulle d'or et à l'éternel désespoir des hérétiques, une maison impériale héréditaire.

Dans cette intention, on avait fait passer le plus illégalement du monde la voix électorale de la maison Palatine dans celle de Bavière, dont l'orthodoxie égalait l'ambition ; on avait acheté les autres voix électorales douteuses, toujours malgré la Bulle d'or, qui condamnait absolument ces marchés. Mais les bulles, les constitutions et les chartes existent-elles, ont-elles une valeur quelconque aux yeux des jésuites et de leurs adeptes ? Bien fou serait celui qui oserait le prétendre. Ce qui s'est fait à Ratisbonne, en 1636, s'est vu dans tous les pays où l'on a eu la faiblesse ou la folie d'accueillir ces moines noirs, car la doctrine de Loyola est comme une semence qui fait sortir de terre les tyrans, les imposteurs et les fourbes, comme un souffle empesté qui tue

Hosted by Google

dans le cœur des hommes tout sentiment noble et généreux et fait ainsi, en peu de temps, d'une grande et forte nation un objet de risée et de mépris.

Comme ce n'était point à Soetern que la société, représentée alors par le tout-puissant P. Lamormain, pouvait venir dire : *Haec omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me*, on fit un roi des Romains sans lui, et on le tint sous les verrous jusqu'à ce que le succès des armes de la France obligea, en 1645, l'empereur d'Autriche Ferdinand III à le relâcher. Pendant ce long emprisonnement, le pays de Liège fut, à son tour, le théâtre de la lutte entre jésuites et capucins. Comme Richelieu avait perdu tout espoir d'être jamais coadjuteur de Trèves, il songea à faire descendre, à son profit, les princes de Bavière du siège de Saint-Lambert. S'il avait réussi, c'eût été un coup de maître; la principauté de Liège coupant le chemin aux Impériaux, il n'eût été gêné en rien dans la reprise à nouveaux frais du partage des Pays-Bas.

Cette nouvelle tentative contre l'Empire et les Habsbourg se rattache à notre sujet plus intimement qu'on ne pourrait le supposer à première vue. C'est sans doute parce que, du côté des jésuites, le fer et le poison y jouent un plus grand rôle que les ruses diplomatiques et l'action militaire, qu'on a cherché par tous les moyens, et non sans succès, il faut bien le dire, à falsifier l'histoire, à nier l'évidence même. C'est sur la découverte, faite par feu M. Polain dans les registres du clergé de l'Eglise de Liège, des Remontrances de 1636 au pape Urbain VIII, déclarées par M. de Villenfagne, à plusieurs reprises, apocryphes et mensongères, que nous avons basé nos recherches et que nous sommes arrivé à voir à peu près clair dans le gâchis.

Il y avait alors à Liège un agent français, René-Louis de Ficquelmont, abbé de Mouzon, dont l'intimité avec le bourgmestre Sébastien La Ruelle était aussi grande qu'avec son prédécesseur et ami le pauvre Guillaume Beeckmann, mort empoisonné pour avoir montré trop de goût pour le protestantisme ou trop de sympathie pour la France. Cet agent pas-

Hosted by Google

sait pour être le confident des Grignoux, nom de guerre donné aux libéraux liégeois, tandis que Jérome de Bruyn, l'agent espagnol chargé de le surveiller et de le contrecarrer, avait de son côté le parti aristocratique, dit des Chiroux, et les pères jésuites, comme nous le savons d'ailleurs par ses lettres au cardinal Infant et au marquis Aytona. La lutte entre eux dura plusieurs années.

Nous n'en signalerons que le plus sommairement possible les traits se rapportant à notre sujet et à la conclusion que nous voulons tirer de ce travail.

L'abbé de Ficquelmont avait acheté en 1635, en vue de l'invasion de la Belgique par l'armée française, de grandes quantités de grains : il avait passé des marchés avec les boulangers de la cité de Liège et loué la plupart des moulins de la Hesbaye et du Condroz. Son collègue espagnol ne trouva rien de mieux pour rompre ses mesures que de faire incendier la plupart de ces moulins, de telle sorte que, faute de farine, on ne sut faire à Liège du pain en quantité suffisante, et que l'armée française, privée de vivres, fut bientôt forcée de se retirer en Hollande. On ne saurait pas plus nier l'emploi que le succès de cette ruse de guerre, puisque, dans sa lettre aux trois états du pays de Liège, datée de Tirlemont le 5 juin, le cardinal Infant avoue que tous ces moulins ont été brûlés par son ordre, et qu'il est prêt à indemniser leurs propriétaires. L'année suivante, l'abbé prit sa revanche. Ce n'est plus, cette fois, le peuple seulement, c'est le clergé liégeois tout entier qui, dans sa lettre au pape du 17 juillet 1636, se met du côté de Richelieu. Le P. Jésuite Foullon, dans son *Histoire de Liège*, laisse de côté cette épître qui l'embarrasse, il la remplace par une autre du 5 août de la même année, où le clergé de Liège dénonce au pape des faits nouveaux et appuie surtout sur les agissements d'un bâtard de son dernier prince-évêque, et encore cette seconde lettre le père jésuite ou ses continuateurs la tronquent le plus audacieusement du monde. MM. Polain, Victor Henaux et bien d'autres l'ont constaté avant nous.

Que nous disent cependant ces deux documents dans leur

Hosted by Google

forme originale et toute véridique ? Que la tyrannie de Ferdinand de Bavière a soulevé contre lui tous les honnêtes gens, qu'il a foulé aux pieds, sans retenue et sans vergogne aucune, la neutralité et les franchises séculaires du pays, qu'il a livré celui-ci, pour le dompter sûrement en le ruinant de fond en comble, aux hordes sanguinaires de Jean de Weert et de Piccolomini.

Le pape, dans sa réponse, blâma le despotique évêque de Liège, qui était en même temps archevêque de Cologne, et promit de faire son possible pour le ramener à de meilleurs sentiments. Cette attitude du clergé liégeois et du Saint-Siège effraya à tel point les jésuites et leurs amis que de Vienne on envoya le comte de Nassau, et de Bruxelles le marquis de Lede à Liège pour y arranger les affaires. Ils échouèrent l'un et l'autre dans leur mission. Cet insuccès fit dire que les lettres au pape étaient fausses, qu'elles avaient été fabriquées par le bourgmestre La Ruelle et ses amis.

On prétendit aussi, sans plus de fondement, que les libéraux liégeois étaient tous des protestants clandestins et que, trahissant Dieu, ils devaient d'autant plus facilement trahir l'Empereur.

Ces deux calomnies servirent, sinon d'encouragement, au moins d'excuse à l'assassinat projeté du bourgmestre La Ruelle, de l'agent français de Ficquelmont et de quelques autres personnages. Un pamphlétaire du temps, un certain Laroque, met sans façon la préparation et l'exécution de ce crime au compte du prince-évêque et des jésuites. Nous ne nous y arrêterions pas si, malheureusement, l'assassinat politique n'avait pas été dans les mœurs, si le cri public n'avait été plus loin que le pamphlétaire liégeois en prétendant que le prédécesseur et l'ami de La Ruelle, Guillaume Beeckmann, était mort empoisonné par les partisans de l'évêque, si enfin nous ne savions pas que le négociateur français, qui suivait ces événements avec une grande attention, le baron de Charnacé, avait constamment, hors de France, à veiller à la sûreté de sa personne et ne se montrait jamais en rue qu'accompagné par des laquais qui cachaient un mousquet sous

Hosted by Google

leur manteau. L'exécuteur des vengeances impériale, royale et épiscopale ne fut pas difficile à trouver. Un chef des finances espagnoles aux Pays-Bas, exécuté en effigie à Bruxelles, comme concussionnaire et réfugié à Liège, se déclara prêt à tenter l'aventure en échange d'une sentence royale de pardon et d'oubli. On eut la faiblesse inique, pour ne point dire plus, de lui promettre sa grâce, et il se mit aussitôt à l'œuvre.

De chute en chute, la noblesse belge réconciliée en était venue, en moins d'un siècle, à se vendre elle-même, ne trouvant plus autour d'elle, dans sa patrie désolée, rien qu'elle pût vendre ou trahir; car, il faut bien le dire, ce triste financier, qui espérait effacer la honte d'avoir été un voleur en devenant un assassin, portait un beau nom, n'était rien moins qu'un comte de Renesse de Warfusée. Son dernier crime se trompe de porte. Dans la Flandre morte, il eût réussi; il eût peut-être ramassé un sanglant salaire; dans Liège, encore fière et libre malgré ses prêtres et ses moines, où un sang généreux et pur d'alliage coule dans les veines des bourgeois et des artisans, il rencontra sur l'heure le plus terrible châtiment. Le bourgmestre La Ruelle a succombé, mais sur le corps encore chaud de sa victime Warfusée est écartelé, déchiqueté par un peuple en délire. On tue tous ceux qu'on tient pour être ses complices. Le P. d'Antines, supérieur des jésuites, et plusieurs de ses religieux sont du nombre. Pourquoi ces moines de préférence aux autres? Etaient-ils plus coupables que les carmes, qu'on chasse de la ville après avoir saccagé leur maison ? Nous n'oserions en répondre ; mais ce qui est certain, c'est que le peuple, avec cet instinct qui trompe rarement les masses, avait flairé dans le jésuite son ennemi. celui de ses vieilles franchises communales, de ses mœurs démocratiques, saines et fortes ; il l'avait vu arriver à son foyer humble et pauvre, s'élever et s'enrichir rapidement, tandis que lui, ruiné par les guerres, ne savait plus où chercher son pain ; il l'avait entendu prêcher avec plus d'ardeur que les autres moines les doctrines d'esclavage au concile de Trente, applaudir avec frénésie au triomple passager des sombres et féroces Espagnols à Anvers et ailleurs.

Hosted by Google

Il n'en fallait pas davantage, nous semble-t-il, pour faire crier dans les rues, comme de nos jours encore à la moindre émotion populaire : Aux jésuites ! aux jésuites ! pour nous expliquer tout le reste.

C'est que le jésuite a beau faire : il ne peut renier son origine, il faut qu'il intrigue et se fasse valoir. Lui, le dernier venu dans l'armée gothique du monachisme, il y a apporté deux éléments antichrétiens qui, après l'avoir mis en évidence et fait sa fortune politique, seront la cause de sa chute finale : l'esprit de Torquemada, et celui de Machiavel, c'est-à-dire la vengeance des mourants et la vengeance des morts, qui tirent à eux dans le sépulcre les nations qui veulent vivre. Or, les Liégeois de 1637 s'obstinaient à vivre et à vivre indépendants. Pour eux, frapper les jésuites, c'était frapper ce qui était espagnol, c'était indirectement rappeler les Français.

Ceux-ci sortaient à ce moment d'une chaude alarme : Jean de Weert, l'officier de fortune limbourgeois, venait de les faire trembler dans Paris, de leur donner de plus grands soucis que de détacher définitivement de l'empire d'Allemagne une nouvelle province. Nous savons toutefois qu'ils s'abouchèrent avec les Hollandais, leur demandant de marcher de Maestricht sur Liège, tandis qu'ils entreraient dans la principauté par la trouée d'entre-Sambre-et-Meuse. Les Hollandais s'excusèrent pour les mêmes motifs sans doute qui, en 1635, leur firent montrer si peu de zèle pour l'annexion d'une moitié de la Belgique.

Leur république, encore mal assise, avait toujours besoin d'une double barrière de principautés faibles ou, mieux encore, impuissantes du côté de la France et de l'Allemagne. Nous croyons qu'en cette circonstance l'excès de prudence des Hollandais les égara, car Liège aux mains de Richelieu, c'eût été peut-être le triomphe définitif des capucins sur les jésuites maîtres des rois et des peuples tombés par malechance en leur pouvoir, de la France d'avant la révocation de l'édit de Nantes, sur l'Autriche et l'Espagne, de l'idée de la monarchie nationale sur la monarchie universelle. On n'aurait

Hosted by Google

peut-être pas eu Louis XIV après Charles-Quint, ce qui eût été évidemment un grand bienfait pour le monde, à commencer par la France ; on n'aurait pas eu, certainement, depuis cent ans, tant de griefs à venger, tant de fautes et tant de crimes à commettre au nom de la liberté.

Le grand malheur des révolutions, même des plus généreuses, comme celle de 1830 dont nous fêtons en ce moment, en Belgique, le cinquantième anniversaire, c'est que le peuple, dans son zèle à bien faire, brise et rompt tous les obstacles, renverse indistinctement toutes les barrières et s'aperçoit seulement, au bout d'un certain temps, que sa générosité l'a emporté trop loin, qu'en fait de libertés publiques il a accordé, sans y songer, aux ennemis de celles-ci toutes les facilités imaginables pour les compromettre et les détruire.

C'est ainsi que, pour avoir dépassé le but, on doit revenir sur ses pas et remanier son travail, si l'on ne veut point être condamné à jouer perpétuellement le rôle de Sisyphe et de Tantale.

VI

Notre travail, croyons-nous, ne répondrait qu'imparfaitement au titre que nous lui avons donné si nous laissions de côté les querelles littéraires et scientifiques entre jésuites et capucins, après avoir parlé si longuement de la guerre qu'ils se font sur le terrain politique. La parole aux lèvres ou la plume à la main, ils restent au moins dans la sphère qui leur est propre, et nous permettent de les mieux juger, puisqu'ils doivent payer de leur personne, qu'il ne leur est plus permis d'agir par personnes interposées. Ici, encore une fois, c'est Philippe-Christophe de Soetern, archevêque de Trèves, qui donne le signal des hostilités. Des moines belges l'attaquent avec furie, d'autres moines belges défendent sa cause avec un zèle bien étonnant, si la haine de tous les réguliers contre les jésuites ne suffisait pas à l'expliquer. Le désir assez naturel d'affermir son autorité avait décidé notre archevêque, dans la première année de son gouvernement à Trèves, à

Hosted by Google

mettre la main sur la riche abbaye de Saint-Maximin, située aux portes de sa résidence électorale. Le bénéfice appartenait au prévôt de son chapitre métropolitain, le chanoine Jean-Guillaume Human de Namédy; il traita avec lui et en obtint la cession par acte en bonne forme. Aussitôt le marché connu, les jésuites, ligués avec le vendeur repentant et les Metternich, qui ne faisaient, dans ce temps là, de la politique qu'au sein de l'Église et préludaient seulement à leurs hautes destinées, en attaquèrent la légalité.

Soetern comprit que le gouvernement espagnol aux Pays-Bas, qui avait vu de fort mauvais œil son élection, cherchait à lui susciter une méchante affaire. Il en écrivit à Rome, de manière à flatter l'immense orgueil du pape Urbain VIII; il obtint ainsi, sans trop de mal, la confirmation de son marché touchant l'abbaye de Saint-Maximin. On croirait qu'après cela le monde catholique n'avait plus qu'à courber dévotement la tête, à accepter sans murmure la sentence souveraine. C'était son devoir, puisque tous, les jésuites en tête, proclamaient, de bouche et par écrit, le Saint-Père au-dessus des peuples et des rois, qu'ils enseignaient que ses jugements étaient définitifs et sans recours. Si, cette fois, il en fut autrement, c'est que, à l'exemple de l'artisan qui a fabriqué une idole, ils ne savaient point se mettre sérieusement à deux genoux devant elle et l'adorer; c'est encore qu'ils prenaient de bonne foi la réaction triomphante pour un miracle accompli et s'imaginaient que leur vieille Église avait dévoré tout de bon la Réforme, en était à la digérer, comme si le mythe de Saturne pouvait passer dans la réalité et le passé revenir sur ses pas pour engouffrer l'avenir. En attendant, ils étaient les maîtres et assez forts pour se dispenser de mettre leurs actes d'accord avec leurs paroles. Ils voulaient bien obéir à Urbain VIII quand il décidait le nombre de boutons dont les jésuites devaient orner le devant de leur soutane ou quand il ordonnait aux capucins de s'en tenir à leur capuchon pointu; pour le reste, ils consultaient leurs intérêts particuliers et leurs convenances avant de se soumettre.

Hosted by Google

Il ne faut point trop s'en étonner : dans le monde religieux tout se fait au rebours de ce que nous voyons dans le monde laïque. On y qualifie les moines de toute couleur de réguliers; c'est peut-être pour cela qu'ils sont les irréguliers, les Bachi-Bouzoucs, si l'on veut, de l'armée du pape. Comment la pauvre infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, abrutie, dès son jeune âge, par les pratiques d'une dévotion exagérée, aurait-elle pu échapper à cette contagion de révolte monacale quand son confesseur jésuite trouvait que, dans l'affaire de Trèves, le pape avait été circonvenu, que sa bonne foi avait été surprise? Elle invita, en conséquence, l'Électeur à renoncer à ses prétentions sur l'abbaye de Saint-Maximin. Soetern s'y refusa le plus poliment du monde, disant que le droit d'exemption qu'on avait invoqué contre lui était mal fondé, qu'il le ferait bien voir. La cour de Bruxelles n'attendit point la preuve qu'il lui promettait. Obéissant à cette conscience factice née de la conjonction funeste des principes de Loyola et de Machiavel, elle mit son intervention dans une affaire qui ne la regardait pas sous l'évocation de l'acte par lequel, en 1553, Charles-Quint s'était déclaré, à l'exemple de ses prédécesseurs les ducs de Bourgogne et de Luxembourg, protecteur de la cité de Trèves en échange d'une pension annuelle de quatre cents florins d'or.

Comme il y avait assez longtemps déjà que cette redevance n'avait pas été payée, l'ordre fut donné, en novembre 1625, à un corps d'armée espagnol d'aller occuper la ville de Trèves et le territoire environnant. La question d'argent n'était ici qu'un prétexte, qu'un masque donné à la rancune des pères jésuites et de leurs amis. L'électeur Philippe-Christophe, incapable de répondre par la force à une agression aussi brutale qu'inattendue, se retira devant elle à Ehrenbreitstein. Le pape protesta avec lui et ne gagna rien. Les troupes hispano-belges demeurèrent dans le pays de Trèves jusqu'en 1632; elles coûtèrent aux pauvres habitants la somme énorme d'un million de thalers. Ce ne fut pas l'empereur Ferdinand II, dont c'était le devoir de ne pas souffrir de troupes étrangères sur le sol allemand, qui mit fin

Hosted by Google

à cette occupation militaire, mais bien le roi de Suède Gustave-Adolphe, par ses victoires successives qui le rapprochaient du Rhin. Quand il parut, notre Électeur l'étonna par sa duplicité et son ingratitude. C'est qu'il était un prince hérétique, et qu'en prince de l'Église, qui ne veut pas se compromettre davantage, Soetern ne savait comment l'aborder. Il avait été un homme vis-à-vis des jésuites, il ne fut plus qu'un capucin vis-à-vis du roi de Suède, qui, plein d'une légitime colère, lui écrivit : « Vous et votre collègue de Bamberg m'avez prouvé qu'il est tout aussi impossible de se fier à un prince de l'Église que de croire aux protestations et aux serments d'un moine. C'est une leçon dont je ferai mon profit. »

La querelle scientifique à propos des privilèges de l'abbaye de Saint-Maximin, qui éclate aussitôt après, nous prouve combien Gustave-Adolphe avait raison. On s'insulte, on se calomnie, on se déchire, on se traîne dans la boue sous le voile de l'anonyme ou d'un pseudonyme quelconque. Soetern écrit en latin et en allemand ; les jésuites lui répondent dans les deux langues. Un jeune et fougueux dominicain, le P. Othon de Senheim, est son secrétaire et, sans doute, son collaborateur. L'arrestation et l'emprisonnement en Belgique de l'Électeur arrête pendant quelques années la polémique. Elle reprend en 1638 à la suite de la publication d'un in-folio de 208 pages intitulé : *Defensio abbatiæ imperialis Sanctæ-Maximi*. Un certain Nicolas Zillesius est indiqué comme auteur : le livre n'est pas de lui, mais du jésuite luxembourgeois Alexandre Wiltheim. Il devint célèbre à juste titre, — non le jésuite, mais le livre. C'est un chef-d'œuvre d'outrecuidance, d'audace et d'ignorance voulue. Ce n'est pas nous qui le disons, c'est un illustre suffragant de Trèves, l'historien et jurisconsulte de Hontheim, qui, pour cette raison et aussi pour avoir recherché les limites de la puissance tant spirituelle que temporelle des papes, fut condamné à une rétractation. Celle-ci est sans valeur, car il a dit lui-même que c'était uniquement pour mourir tranquille qu'il avait désavoué ses écrits, comme l'avait fait avant lui Féne-

Hosted by Google

lon. Il reste donc acquis à la science que le jésuite Wiltheim a combattu les prétentions de l'archevêque de Soetern au moyen de toute une série d'actes supposés et de faux diplômes. En voici la liste étourdissante :

Une charte du roi Dagobert de l'an 633, une charte du roi Sigebert III de l'an 653, le *Privilegium Numeriani* de 664, une bulle du pape Grégoire II de l'an 729, un diplôme de Pepin de 761, deux chartes de Charlemagne, l'une de l'an 773, l'autre de l'an 779, et enfin une charte de Louis le Pieux de l'an 814.

Le monde était habitué, depuis des siècles, aux fourberies, falsifications et sophistications cléricales, mais celle-ci dépassait toute mesure. Elle l'emportait, et de beaucoup sur le moyen âge où, grâce à l'ignorance générale, on ne se gênait guère cependant en fait de mensonges pieux. Avant le P. Wiltheim, on n'avait jamais procédé ainsi par série, par brassée pourrait-on dire, d'actes supposés, si l'on excepte les fausses Décrétales de l'évêque espagnol Isidro ou, pour parler plus exactement, d'un pseudo Isidro, puisque, malgré l'autorité et la valeur canonique que plusieurs papes s'efforcèrent de leur donner, il a été démontré qu'elles ont été fabriquées après le synode de Paris de 829 dans le diocèse de Mayence ou dans celui de Reims. Le P. Wiltheim aurait pu voir aussi clair qu'Erasme et Martin Luther s'il l'avait voulu; mais, en ne le voulant pas, il a eu au moins le mérite involontaire d'avoir donné à la diplomatique, d'où est sortie la paléographie, l'occasion de naître. Ce résultat est pour nous le bouquet de la mémorable lutte entre les jésuites et les capucins, la preuve qu'un bien imprévu sort parfois du mal, que la vérité est immortelle, qu'elle n'a rien à craindre de ses ennemis, que sa chaste nudité triomphe toujours tôt ou tard des haillons dont on la couvre, sous lesquels on voudrait l'étouffer.

Des gens, dont l'unique préoccupation et le plus ardent désir est de nous tirer en arrière, de nous apprendre à marcher à reculons vers le moyen âge, l'objet constant de leur admiration et de leurs regrets, et qui, malgré eux, nous

Hosted by Google

poussent en avant en faisant progresser la science, offrent un spectacle assez rare et assez réjouissant pour qu'on s'y arrête, qu'on se mette à le considérer de plus près. Les jésuites, comme nous l'avons dit, servaient l'auguste maison d'Autriche avec un zèle qui ne reculait devant aucun obstacle : or, il se trouva que le malencontreux in-folio de leur P. Wiltheim, avec sa charte supposée du roi Dagobert, contraria singulièrement leur mission en servant d'argument en faveur des droits historiques que la couronne de France prétendait sur les pays rhénans et plus particulièrement sur l'électorat de Trèves.

Honteux et confus, comme le renard de la fable, ils jurèrent, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus. C'est peut-être pourquoi le célèbre jésuite anversois Papebroch mit en avant quelques règles de contrôle pour les erreurs historiques. Ce n'était qu'un premier jalon, qu'une tentative, qui n'avait rien encore de fixe, d'assuré, de vraiment scientifique. Dom Mabillon, le terrible adversaire des jésuites dans la question de paternité de l'*Imitation de Jésus-Christ*, comprit tout de suite le parti qu'on pouvait tirer de l'idée du P. Papebroch : il l'exploita avec une entière bonne foi, une rare sagacité, et en tira, en 1681, sa méthode publiée en cette même année sous le titre bien connu de : *De Re diplomatica*. Le P. Papebroch lut ce livre, qui ne l'épargnait guère, et pris d'admiration pour une érudition de si bon aloi, pour une vertu plus haute que la sienne, il en félicita chaudement l'auteur. Nous rapportons le fait, sans examiner si ces félicitations étaient sincères ou non, parce qu'il est plus important pour nous de constater que les mailles de la critique historique sont désormais assez serrées pour ne plus livrer passage à de gros, à de monstrueux mensonges comme ceux dont le cardinal de Richelieu aimait à étayer sa politique, et qu'il payait fort cher, dont le protestantisme, de son côté, relevant la tête et se reprenant à vivre, avait tant à se plaindre.

Il est fort possible que, sans Descartes et son apostolat en Hollande, le jésuite Papebroch et le bénédictin Mabillon

Hosted by Google

n'eussent pas entrepris de tirer la science historique des ornières de la routine. Ils croyaient bien certainement qu'en mettant la vérité au-dessus de la dialectique, ils ne portaient point atteinte aux droits de l'Église, et qu'après comme avant chacun s'empresserait de dire avec Descartes : « J'ai vécu content jusqu'ici dans la religion de ma nourrice et je compte bien y mourir. » Illusion généreuse conduisant tout droit à une revanche providentielle que rien au monde ne saura plus arrêter. Les orthodoxes cependant l'essayent et y perdent leurs peines et leur crédit. Les quatre volumes du *Dictionnaire historique et critique* de Bayle écrasent sans effort les dix volumes de Moréri.

C'est la fin des querelles dogmatiques retentissantes, comme celles des Bossuet et des Juriev. Les libraires de Hollande ont mis à la portée de tous un arsenal prodigieux de preuves et d'arguments dévoilant dans les champs de l'histoire universelle les procédés de transmission de l'erreur et du mensonge. Mais le génie, plus sceptique encore que protestant, de Bayle, n'a point fait assez ; il n'a point donné à la certitude historique la forme définitive. Cet honneur était réservé à un Belge, au bénédictin Maure d'Antine, un petit-neveu du jésuite du même nom assassiné à Liège en 1637 comme complice du meurtre du bourgmestre La Ruelle. Il est l'auteur de la première édition de *l'Art de vérifier les dates*, publiée, en 1750, peu de temps après sa mort.

Ce fut aussi vers le milieu du siècle dernier qu'eut lieu le dernier tournoi littéraire entre jésuites et capucins. L'ancienne tradition de la ville d'Arlon en est l'objet. Le capucin Bonaventure, qui est le champion du magistrat de la cité luxembourgeoise, l'emporte sur le P. jésuite Bertholet qui avait fait sienne l'opinion du P. Wiltheim. On découvre à cette occasion que Bertholet était un plagiaire. Ses confrères l'abandonnent, le renient ; ils renient du même coup le P. Wiltheim et se contentent désormais de l'hagiographie, qui est la branche de la science historique qui leur convient le mieux, puisque seule elle admet la foi aux miracles et les préoccupations de secte.

Hosted by Google

Ainsi, de nos jours tout est remis à sa place, chacun se renferme sagement dans le cercle assigné à ses aptitudes, à ses convictions, et les moines, en attendant que le dernier ait déposé son froc sur l'autel de la patrie, ne font plus de la politique que par ordre, ne se mêlent plus aux querelles savantes, par la raison sans doute que leur conscience et leurs vœux les en empêchent, le divorce entre la foi et la science étant accompli, contre leur attente sans doute, mais non pas sans leur assistance, ainsi que nous croyons l'avoir prouvé. Un autre but, que nous avons eu en vue en prenant ici la parole et que nous espérons avoir atteint également, a été de fournir la preuve que, même aux heures les plus sombres de son histoire, alors qu'il gémissait sous un joug étranger, le Belge a toujours aspiré à la triple royauté artistique, scientifique et littéraire. Aujourd'hui que l'industrie domine, il n'en est plus de même. C'est un mal. Si l'industrie nous nourrit, nous enrichit, nous affranchit de plus en plus des liens du passé, elle ne suffit cependant pas seule à notre grandeur, à l'affirmation de notre nationalité, il faut encore, qu'à l'exemple de nos pères, nous nous efforcions à nous distinguer comme artistes et comme savants, à nous préoccuper moins du profit individuel que de l'intérêt évident de notre mère commune.

CHARLES RAHLENBECK.

Hosted by Google

ESSAIS & NOTICES

LA NOUVELLE BROCHURE DE M. ALPHONSE DECHAMPS ET SA COULEUR POLITIQUE

Sous ce titre : *le Cinquantenaire de la Belgique* [1], un publiciste qui porte un nom célèbre dans notre histoire parlementaire vient d'émettre sur la situation politique de notre pays des appréciations qui ne manquent pas d'intérêt ni d'originalité.

Il reconnaît que l'union de 1830 devait forcément faire place à la lutte des partis et il conclut qu'on ne doit pas le regretter. « Nos « deux partis, dit-il, pris dans les éléments de leur majorité, sont « conservateurs, constitutionnels et dynastiques. Leur désaccord « ne porte pas, comme en France et ailleurs, sur la forme même « de l'État et sa Constitution. Leur prétention, au contraire, est « d'appliquer, l'un mieux que l'autre, les principes de notre « charte nationale, et, s'ils se querellent entre eux, c'est pour « savoir lequel garde le mieux sa fidélité constitutionnelle. »

Lequel des deux, d'après l'auteur, est fondé dans cette prétention? M. Alphonse Dechamps constate que, chez tous deux, on rencontre une fraction hostile à nos libertés constitutionnelles. « De ces deux fractions, l'une appelle et provoque nécessairement « l'autre. Aux catholiques qui conspuent, en les comparant à une « charretée d'ordures, les libertés dont jouissent les citoyens non « catholiques, c'est-à-dire ce qu'ils appellent la liberté de l'erreur, « répondent ceux qui qualifient de duperie la liberté laissée aux « catholiques. »

Toutefois, il ajoute que, de part et d'autre, « elles constituent « des minorités impuissantes »; et il constate, avec raison, que le terrain de la lutte entre nos partis n'est point le maintien ou la revision de notre pacte constitutionnel, mais les questions abandonnées par la Constitution elle-même aux décisions du législateur.

« Après cinquante ans, nos libertés constitutionnelles sont « debout. Nos débats ont porté sur des questions qui étaient du « domaine législatif. Il ne faut pas perdre de vue que la Consti-

[1] Bruxelles. Decq et Duhent, 1880; broch. de 32 pages.

Hosted by Google

« tution n'avait pas tout réglé. C'est ainsi, comme je l'ai déjà « rappelé, qu'elle avait abandonné au futur législateur le soin « d'organiser l'instruction publique donnée aux frais de l'Etat et « c'est cette organisation même de l'enseignement de l'Etat, non « réglée par la Constitution, qui est devenue le principal objet de « la lutte de nos partis. Mais, *à côté de l'enseignement officiel,* « *est-ce qu'une seule atteinte a été portée à la liberté d'enseigner* « *des citoyens? Aucune.* Les catholiques peuvent le dire, eux qui « viennent d'user si largement et avec un succès éclatant de la « liberté d'enseignement. »

Une pareille conclusion n'était pas faite pour plaire au parti catholique, dont elle supprime précisément le grand cheval de bataille. Aussi, le *Journal de Bruxelles*, déjà lui-même quelque peu mis à l'index pour son *optimisme* constitutionnel, reproche-t-il à l'auteur « son optimisme libéral » sous prétexte qu'il confond « le régime libéral avec le régime de la liberté ». Quant aux autres organes de la presse cléricale, nous ne savons s'ils ont daigné s'occuper de cette brochure, mais il est facile de deviner quelle doit être leur impression, sinon leur langage.

En réalité, on peut se demander dans quel parti politique se range M. Alphonse Dechamps.

Il ne peut se dire unioniste, puisqu'il reconnaît lui-même que le maintien de l'union était « une généreuse illusion ». Neutre, il ne pourrait l'être qu'en se taisant sur les questions qui divisent nos partis, puisque ces conflits résument toute notre politique intérieure. Est-ce donc en libéral ou en catholique qu'il s'adresse au lecteur ?

Il proclame bien haut que la droite parlementaire n'a jamais trempé dans la croisade anticonstitutionnelle prêchée par les catholiques intransigeants, « grâce aux encouragements venus de Rome », durant les dernières années du pontificat de Pie IX. Mais la gauche elle-même, M. Frère-Orban en tête, s'est toujours plu à rendre cette justice à ses adversaires parlementaires, et, du reste, M. Alphonse Dechamps s'empresse d'ajouter que non seulement les libéraux n'ont pas porté une seule atteinte à nos libertés constitutionnelles pendant leurs différents passages au pouvoir, mais encore que « le parti libéral, celui de la gauche parlementaire qui gouverne », ne manifeste aucune intention d'avoir recours à des mesures d'exception contre ses adversaires.

Dans la question de la bienfaisance, il va jusqu'à déclarer qu'en 1857 les catholiques commirent *une faute* « en présentant

Hosted by Google

une loi qui ne tenait pas compte des défiances les plus invétérées de l'opinion ».

A vrai dire, il combat la séparation absolue de l'État et des Églises ; mais, sous ce rapport, il ne se sépare point des nombreux libéraux qui, surtout dans les campagnes, sont encore hostiles à toute pensée de reviser l'article 117 de la Constitution. Il développe même, à cet égard, une réflexion fort judicieuse : c'est que la séparation absolue de l'Église et de l'État — dans les pays catholiques bien entendu — est toujours la conséquence et non la cause de l'affaiblissement des croyances religieuses. « Or, dit-il, « rien ne pourrait mieux préparer et hâter le succès de la solu- « tion radicale du problème de la séparation de l'Etat et de « l'Eglise que les excès de cette école qui semble préconiser « comme un dogme le despotisme de l'Etat catholique. De « pareilles *thèses* ne peuvent avoir qu'un résultat, c'est d'éloigner « les nations du catholicisme, s'il était vrai que le triomphe de « celui-ci dût amener ainsi le triomphe d'un régime où il fau- « drait être catholique pour exercer les droits de citoyens. »

M. Alphonse Dechamps commet l'erreur de confondre le groupe de ceux qui réclament la suppression de l'article 117 avec les quelques voix isolées qui, s'appuyant sur tout un autre principe, voudraient restreindre, au détriment des catholiques, nos principales libertés constitutionnelles. Le salaire des cultes peut être défendu par des raisons de convenance ou d'utilité, mais il faut bien reconnaître qu'en demandant la suppression de cette faveur, on tend à appliquer, non à restreindre le droit commun.

Quoi qu'il en soit, nous regrettons de ne pouvoir citer plus longuement cette publication, car elle montre que M. Alphonse Dechamps non seulement réprouve, dans la thèse aussi bien que dans l'hypothèse, les principes du *Syllabus*, mais encore qu'il se rapproche du programme actuel de la majorité libérale sur presque tous les points où il nous fait connaître son opinion.

Déjà en 1866, M. Alphonse Dechamps avait publié sur *les Partis en Belgique* une étude pleine d'idées larges et hardies, où, si nos souvenirs sont exacts, il préconisait — tout comme les écrivains radicaux de *la Liberté* — une nouvelle classification de nos vieux partis. Toutefois, après la tentative encore récente d'Adolphe Dechamps pour nouer une alliance, sur le terrain des réformes démocratiques, entre les catholiques libéraux et les avancés de la gauche, on pouvait ne voir dans cette manifestation du jeune publiciste qu'un écho des opinions paternelles, — et on

Hosted by Google

sait que les fils vont généralement plus loin que les pères dans l'application des mêmes idées. La nouvelle brochure que M. Alphonse Dechamps vient de publier, après un silence de seize ans, prouve que son esprit s'est développé, au rebours de l'évolution qui s'accomplissait dans l'Eglise et le parti catholiques. Les catholiques libéraux ont disparu avec Montalembert, le Père Gratry, Adolphe Dechamps et les autres champions des doctrines défendues avec tant d'éclat au Congrès de Malines. M. Alphonse Dechamps va plus loin que n'allaient même les catholiques les plus avancés de cette époque présyllabiste, puisque le Congrès de Malines inscrivait à son programme le droit de fondation perpétuelle en faveur des écoles, comme des établissements charitables, avec le respect absolu des conditions établies par le donateur ou le testateur, — c'est-à-dire le système que le pays avait condamné en 1857, et qui, dit M. Alphonse Dechamps, « en « autorisant la création d'administrateurs spéciaux, devait avoir « pour effet de remettre aux mains du clergé et des congrégations « religieuses la gestion de biens considérables, c'est-à-dire l'ad- « ministration d'une partie du temporel de la bienfaisance ».

La brochure de M. Alphonse Dechamps établit une fois de plus l'impossibilité de fonder un tiers parti en Belgique ou même de conserver une attitude de neutralité, pour peu qu'on intervienne dans notre vie politique. Prenez les esprits les plus modérés des catholiques constitutionnels, ils ont beau se rapprocher de la ligne de démarcation tracée entre nos partis : tant qu'ils se trouveront en deçà, ils resteront catholiques. Mais, du jour où ils feront un pas de plus, ils se trouveront libéraux, dussent-ils même faire du libéralisme comme M. Jourdain faisait de la prose. M. Thonissen, quelque tolérance et quelque impartialité qu'il apporte dans son *Histoire du règne de Léopold I^er^*, reste catholique dans toutes ses opinions. M. Alphonse Dechamps, au contraire, quels que puissent être les liens qui le rattachent au parti catholique, écrit en libéral, et la réserve que lui imposent ses traditions de famille accentue encore les conclusions anticléricales qui se dégagent de son travail.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 MAI 1880.

GOBLET D'ALVIELLA. Les élections du 8 juin et le programme du parti catholique 5
TH. NICOLET. La noce d'Avédis 23
LÉON VANDERKINDERE. L'enseignement historique et la création d'un institut supérieur d'histoire 49
ÉDOUARD DE LAVELEYE. Les États-Unis en 1878-1879. — I. New-York . 61
TH. HEGENER. L'Éducation nationale par l'armée 82

LIVRAISON DU 15 JUIN.

GOBLET D'ALVIELLA. Ce que nous disent les élections 105
ÉDOUARD DE LAVELEYE. Les États-Unis en 1878-1879. — II. Une excursion au lac Champlain 111
ÉMILE LECLERCQ. Un chevalier errant 130
HENRI LOUMYER. Une visite aux collèges anglais 160
MAX SULZBERGER. L'art et l'Église 175
LUCIEN SOLVAY. L'Exposition nationale. 185
EUGÈNE VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. *Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine*, par Paul Devaux, 1880. — *Les Guerres des paysans*, étude historique, par Hermann Pergameni, 1880. — *Dix ans d'histoire de Belgique*, par H. Pergameni (Bibliothèque Gilon). — *L'Inquisition en Belgique*, par Arthur Duverger (Bibliothèque Gilon). — *Documents historiques sur l'origine du royaume de Belgique. Mémoires* du général comte Van der Meere, 1880. — *Souvenirs; Indes orientales; l'Ile des Célèbes*, par le général baron Lahure, 1880. — *Ypriana.* Notices, études, notes et documents sur Ypres, par Alphonse Vandenpeereboom, 1880. — *Bibliothèque belge. La Belgique contemporaine*, par Louis Hymans, 1880. — *La Constitution belge commentée* par Frédéric Croquet (Bibliothèque Gilon). — *Code pratique de police judiciaire et administrative*, par Emmanuel Desoer, 1880. — *La Question des chemins de fer vicinaux et industriels à voie étroite*, par Edmond Frédérix, 1880. — *Souvenir au jeune barreau*, par Pierre Splingard, 1879. — *Le Tyrol et le pays des Dolomites*, par Jules Leclercq, 1880. — *Huit jours en Allemagne*, par Victor Lefèvre (Bibliothèque Gilon). — *Aux Pyramides*, par J. Chalon (Bibliothèque Gilon). — *Poésies. Chants nationaux, odes, fables, chansons et qua-*

Hosted by Google

trains, par Hippolyte Laroche, 1880. — *La Bernoise*, opéra-comique, par Lucien Solvay, 1880. — *Le Billet rose*, comédie en un acte, par Frédéric Descamps, 1880. — *Encore le théâtre national*, par un homme de lettres, 1880. — *Le Théâtre et les auteurs dramatiques envisagés au point de vue de la législation belge*, par Louis Cattreux, 1880. — *Paille et Grain*, par André Le Pas, 1880. — *Fragments d'études*, par M. Jacquinet, 1880. — *Éléments de l'esthétique générale mis à la portée de tous*, par G.-H. de Coster, 1880. — *Introduction à la philosophie et préparation à la métaphysique*, par G. Tiberghien, 1880 198

LIVRAISON DU 15 JUILLET.

Colonel H. WAUWERMANS. Suez et Panama. — I. A propos des conférences de M. F. de Lesseps 213
L. RIVELAINE. Des caisses de prévoyance pour ouvriers mineurs. . . 231
ÉMILE LECLERCQ. Un chevalier errant 258
ÉDOUARD DE LAVELEYE. Note d'un voyage aux États-Unis en 1878-1879. II. Chicago 288

ESSAIS ET NOTICES :

GOBLET D'ALVIELLA. Une nouvelle théorie philosophique et religieuse sur l'immortalité de l'âme 307
EUGÈNE VAN BEMMEL. CHRONIQUE LITTÉRAIRE. La correspondance diplomatique de M. Frère-Orban au sujet de la légation belge au Vatican — *Charles Rogier*, par Théodore Juste, 1880. — *Frédéric le Grand*, par Théodore Juste, 1880. (Bibliothèque Gilon.) *Les armuriers, scènes de la vie liégeoise*, par Eugène Bondroit. — *La Houille*, par Clément Lyon (Biblithèque Gilon.) — *L'Instruction publique à Mons*, par Jules Declève, 1880. — *Le Passé artistique de la ville de Mons*, par Léopold de Villers, 1880. — *Cours de langue française, Chresthomathie française*, par B. Van Hollebeke, 1880. *L'Histoire du peuple belge et de ses institutions racontée à la jeunesse*, par Ch. Vercamer, 1880. — *L'Agriculture délivrée*, etc., par Auguste Warnant, 1880. — *La Science de la quantité*, par Lucien Buys, 1880 312

LIVRAISON DU 15 AOUT.

Colonel H. WAUWERMANS. Suez et Panama. — II. L'isthme de l'Amérique centrale et le projet de M. F. de Lesseps. 317
ÉMILE LECLERCQ. Un chevalier errant 347
CHARLES RAHLENBECK. Entre jésuites et capucins. — L'enlèvement de l'électeur de Trèves, en 1635 381

ESSAIS ET NOTICES :

GOBLET D'ALVIELLA. La nouvelle brochure de M. Alphonse Dechamps et sa couleur politique 423

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 4859